

91(R)

F. Sectia VI. No 1794.

N. ~~59/65~~

LA ROUMANIE PITTORESQUE

P A R

Fond Special

N. IORGA

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST,
AGRÉÉ À LA SORBONNE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE
ROUMAINE, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

Fr. nr. 119. 947/60.

308733

01K



18954/64

1924

GAMBER, ÉDITEUR / RUE DANTON / PARIS

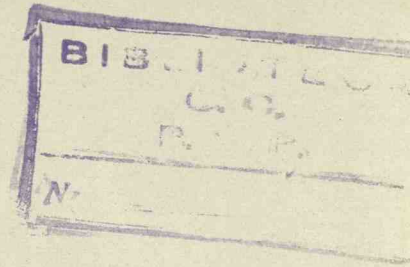
LA ROUMANIE
PITTORESQUE

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI
COTA 41304

688/05

B.C.U. Bucuresti

C20053927



Ce livre est, si on veut, un album, si on veut, un guide, si on veut une description du pittoresque de la Roumanie, de la Roumanie entière, par vallées, d'après la coutume ancienne, sans séparation par pays, de liberté et de domination étrangère, aux noms fabriqués ou arbitrairement étendus: Bucovine, Transylvanie, Bessarabie.

Il ne sert à aucun but de propagande; il dit ce qu'il y a et ce qu'il y a eu. C'est le pays lui-même qui parle; il ne demande pas à être recommandé.

Si la race roumaine paraît en première ligne, c'est que le caractère original de cet ensemble de provinces lui appartient à elle; les monuments des autres nations appartiennent à des chapitres différents de l'histoire et de l'art.

Même lorsqu'on a à faire avec des imitations dûes à des Roumains, nous n'avons pas introduit l'image à côté du texte.

Nous avons évité aussi cette illustration banale qui traîne depuis des dizaines d'années dans les livres d'école et de voyage.

Mais, avant tout, ce livre est le souvenir d'un long passé et le résultat d'une longue expérience.

LA VALLÉE CENTRALE: LE DANUBE

I. Rive du Banat

Le Danube coule presque sans interruption entre des territoires habités par les Roumains. Ceux qui vivent aujourd'hui, parfois presque exclusivement, dans les riches villages de la rive droite sont, il est vrai d'implantation plus récente, étant venus par suite des conditions sociales et fiscales difficiles de la Valachie, sous les princes phanariotes et avant leur installation, mais ils remplacent sur cette rive des vieilles forteresses romaines, puis byzantines et enfin turques des antécédents beaucoup plus anciens, qui formaient au moyen-âge dans ces mêmes villages et dans l'ambient rural pareil à celui d'aujourd'hui la majorité de la population.

Là où la Tisa des Roumains, qui y avaient leurs pêcheurs dès la moitié du XI-e siècle, et des Magyars établis après l'an mille, la Theiss de la science germanique verse ses ondes calmes, molles, largement déversées, avides de s'étaler en mares jusque bien loin dans le courant encore rapide du grand fleuve qui tombe d'en haut, de la vaste steppe magyare, trois nations se rencontrent.

La Hongrie, la nouvelle Hongrie nationale, dans ses frontières ethnographiques, détient le cours supérieur du Danube et sur un certain nombre de kilomètres elle se trouve en face de la Yougoslavie, qui embrasse les deux rives à l'embouchure de la Tisa: Banat d'un côté, Batschka de l'autre. Les deux noms rappellent la vie ancienne des Latins de la „Romania“ orientale: la „batschca“ c'est le territoire des bergers, des *baci* qui les conduisent, le Banat c'est la partie de la terre roumaine soumise au Ban magyar, de plus ancienne origine avare.

Mais par deux fois, d'abord au XV-e siècle avec les Brancovitsch fuyards devant les Turcs, avec la lignée, la dynastie du „despote“ Georges, ensuite et surtout pendant les guerres d'Eugène de Savoie contre les successeurs de Mahomet II, les Serbes ont été colonisés, munis de privilèges, comblés de faveurs, choyés et caressés, par l'Autriche à la recherche de nouveaux sujets pour son fisc. Au-delà de la Tisa ils avaient, à Carlowitz, leur patriarche, à Novi-Sad (Neusatz) ils eurent au XIX-e siècle leur centre littéraire, des le XVI-e siècle leurs évêques résidaient à Jenö (Ienova), sur le Murăș, pour passer ensuite la rivière et étendre leur juridiction jusqu'à Oradea-Mare (Nagy-Várad, Gross-Wardein); la compagnie de commerce privilégiée pour l'Orient comprenait, avec des Grecs et des Roumains, de nombreux Slaves. L'ancienne résidence du Pacha de Timișoara (Temesvár) abrita aussi un prélat serbe; les anciens couvents, comme Hodoș-Bodrog, aux murs en pierre du XV-e siècle, reçurent leurs moines. La langue de l'Église orthodoxe devint le serbe.

On ne parvint pas à slaviser ni la fière noblesse roumaine du Banat oriental, de cette „Valachie intérieure“ de Lugoj et de Caransebeș, où le Ban lui-même était

de cette race et où dans les écoles on enseignait en roumain, ni les masses profondes, nourries sans cesse d'immigrations de l'Olténie, les *boufanés*, des anciens villages non-colonisés, c'est-à-dire échappés à l'expropriation officielle.

Et, de cette façon, à la conférence de paix, ayant fait scientifiquement le compte statistique des habitants, on passa par dessus le mécontentement roumain et le mécontentement serbe et on traça sur la carte, à l'Ouest de Timișoara, une ligne de démarcation plus ou moins transposable en terre habituée à vivre d'une façon unitaire et créée à nouveau par les Autrichiens comme une seule et même province.

A Panciova, Pantschévo pour les Serbes, on est entre deux rives yougoslaves. A Buziaș on a à gauche terre roumaine. Tandis que chez les Serbes le terrain s'élève en collines recouvertes de forêts profondes, ne laissant rien voir de l'intérieur — car ici le Turc d'hier, plus faible, se cache devant le chrétien d'en face, menaçant, prêt à l'offensive nouvelle, — sur l'autre rivage, plat, sujet à ces inondations qui durent des semaines après les grandes pluies, malgré le réseau de canaux creusé par l'administration impériale, tout paraît accourir au fleuve. Des maisons banales du type des colonies, en forte bâtisse de briques, au toit de tuiles, se mirent tristes, avec leurs façades blanches ou bariolées, dans l'eau stagnante.

On dirait une province autrichienne quelconque, ayant simplement changé de drapeau, s'il n'y avait une révélation du type humain, du costume que l'administration des *beamten* allemands, des *szolgabirós* hongrois n'a pas pu changer. Voici le prêtre barbu, au chapeau à la jésuite, au cheveux coupés courts, à la longue soutane, qui est, dans la terminologie de la civilisation viennoise, une „révérende“. Sa femme porte les robes de la mode changeante et les embellit de sa face ovale aux grands yeux noirs sous les sourcils bien tracés, — car c'est un territoire de vieille latinité ayant supplanté la barbarie des Daces osseux aux cheveux roux, aux allures gauches. Mais la révélation est triomphante lorsque la paysanne paraît, en déesse de ces contrées.

Elle est vêtue d'une chemise décorée de dessins géométriques, tels qu'on en usait il y a deux mille ans dans ces mêmes contrées, à l'époque des Daces à diadème (*pileati*) et des Daces en cheveux (*comati*), de leurs femmes guerrières, vengeresses, telles qu'elles paraissent, brûlant, de leurs torches les blessures des prisonniers romains, dans les reliefs de la Colonne. Le blanc de ce tissu est immaculé; les „rivières“ de „mouches“ rouges, les papillons bariolés des points de broderie l'émaillent gracieusement. C'est quelque chose de très ancien, de très pur, de très chaste. Mais voici sur le tablier, dont les trois quarts sont en franges rouges, le flamboiement des ors de l'Orient, cousus d'après la même tradition thrace. Et sur la tête, les jours solennels, pour retenir le voile en le remplaçant, il y a le même tissu précieux sur lequel à chaque pas résonne le cliquetis des ducats d'or, des thalers d'argent de la vieille Autriche.

Elle annonce, cette femme à la démarche digne sans être lente, à la taille droite comme sur un bas-relief ancien, au regard assuré, qu'on est déjà en Roumanie, dans la Rome orientale du paysan, du *feran*, de l'„homme de la terre“.

Cette terre même, dans ces régions sujettes, c'est lui qui l'a toujours défendue. Jadis, il avait été sous les rois de Hongrie le *borderer*, le soldat agriculteur du „district valaque“, puis sous l'empereur, dans lequel il vénérât le continuateur de cet „împărat“ romain dont depuis vingt siècles est pleine son imagination, il réapparaissait comme le „grănicer“, le soldat de frontière, vivant en marge du fleuve avec son caporal, son sergent, son officier, parfois de la même race, et abandonnant de temps en temps ses occupations habituelles pour monter dans le tshardak planté sur des longues perches et surveiller le cours du Danube à la ligne infinie. Les boïars de la Valachie voisine, de passage, sans trop de sens pour l'unité nationale, sentaient néanmoins tressaillir leurs fibres les plus intimes à la vue de ce Roumain souché et armé, leur suggérant l'idée que l'armée, disparue de leur propre principauté, pourrait ressusciter.



Femme du Banat.

Le long du fleuve, en aval, le même spectacle. Le Serbe se cache, continuant l'attitude de son maître avant 1804, le Turc; l'habitant du Banat se montre, volontiers: il semble inviter à un séjour sous son toit le voyageur qui passe, lui promettre des visions d'inédit. C'est encore l'Autriche qui brave, qui défie les Ottomans vaincus dont elle espère l'héritage, car plus d'une fois elle a passé le fleuve en conquérante et pendant plus de vingt ans la moitié supérieure de la Serbie lui a appartenu, de même que, à l'Est, la Petite Valachie oltenienne; elle séduit même par le spectacle de sa civilisation de „police“ bien réglée, de prospérité garantie; elle offre des marchandises et elle assure un abri aux chercheurs d'une patrie chrétienne meilleure. Mais il y a aussi ce plaisir particulier du Roumain d'ouvrir front, un front souriant, vers les routes grandes et petites, vers les chemins poudreux et les coins d'eau claire.

Au bout, Orșova, ancien village dont les Autrichiens ont fait une citadelle et qui a ouvert ses boutiques blanches pour les chalands de deux pays: les Turcs d'en face, les Roumains „sujets du Sultan“ à l'Est, au-delà de la grande montagne fourrée de bois impénétrables jusqu'hier. Des Allemands et des Hongrois avoisinaient dans cette place de commerce vivace les Grecs, qui sont un peu partout, et les indigènes roumains, auxquels pendant longtemps le commerce, sauf celui de l'auberge, ne disait pas grand' chose. Un ramassis d'habitations qui sont avant tout des dépôts de mar-

chandises avec les sanctuaires des différentes religions qui s'y mêlent déchirant l'amas de toitures rouges et grises.

Solitaire au milieu du Danube, qui paraît s'arrêter ici intimidé, aux ondes veules, avant de se risquer au grand saut par dessus les rochers qui dans les profondeurs relie le Carpathe au Balcan et dont les cimes paraissent couronnées d'écume furieuse, — l'île d'Ada-Kaleh, la Nouvelle Orșova des Turcs.

L'aspect oriental n'a guère changé après l'oubli dont l'île fut atteinte par des diplomates pressés en 1878, au congrès de Berlin. La vigne s'élève par dessus les hauts murs qui surplombent les eaux radoucies, des espèces rares laissent pendre leurs grappes pleines sur le granit gris de ce coin de Balcan. Des maisons qui se fourrent les unes dans les autres comme un groupe de femmes musulmanes surprises par une curiosité malhonnête jaillit le frêle minaret blanc, et je crois que dans le calme du soir les notes argentées de l'appel aux croyants résonnent encore au dessus de toute cette „chrétienté“ profane. Des barques avancent au gré des avirons, lentement maniées par des paysans qui portent le fez rouge. Si on se confie à leur parfaite bonne foi, on peut découvrir, comme une plante dont la semence a été portée au loin par le vent ou comme un dernier arbre qui se flétrit entre les troncs coupés de ses camarades de la grande forêt, une oasis d'Orient, filant jusqu'au bout un très lointain rêve. Des rues étroites, un bazar mesquin, la maison d'un bey qui, peut-être encore fort de son talent aux jeux, s'en va renouveler, dans les villes voisines, de son gain sa provision de tabac et de café, et à côté des murs de bonne pierre lisse comme le marbre, auxquels sont apposées des plaques commémoratives de batailles et de triomphes sous les drapeaux de l'Islam. „Dans ce temps“, me disait, il y a des années, mon guide turc, „il y avait de la vertu : maintenant les nôtres boivent comme des chrétiens et sont mal élevés ; la religion est morte : l'Empire périra“.

Ici il a péri de fait : après la sentinelle hongroise garantissant l'ordre aux sujets abandonnés du Sultan il y a le soldat roumain, en maître, malgré les tardives prétentions d'Angora en train de fouiller dans tous les vieux papiers des ruines ottomanes. Aucun écho ne répond dans toute la largeur des horizons à la voix du muezzin plaignant les agonies irrémédiables.

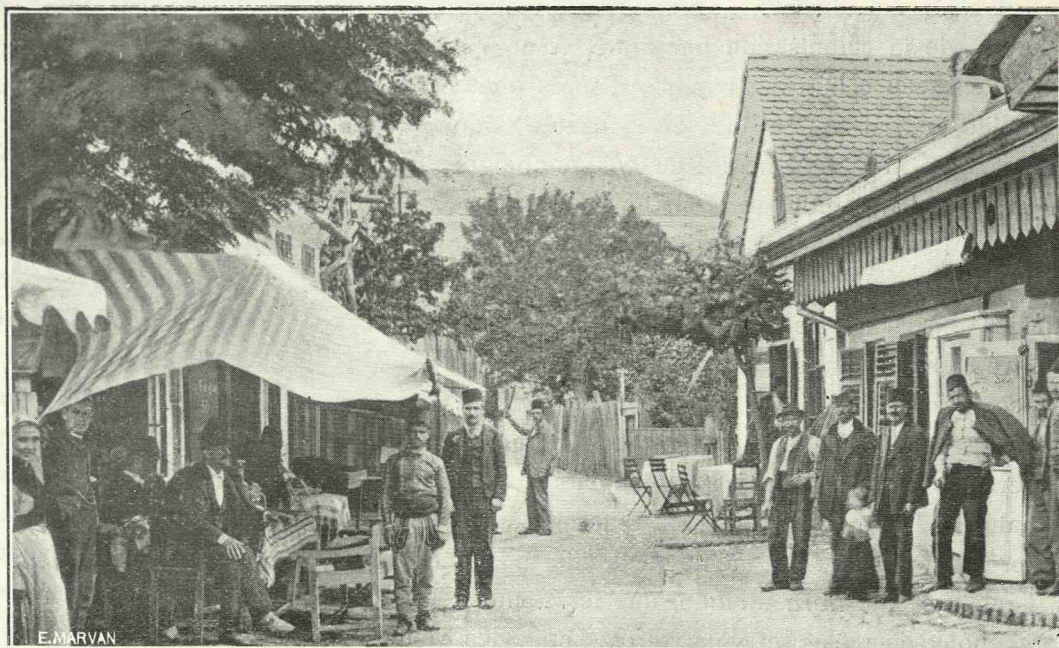
D'un côté l'Autriche-Hongrie liquidée, de l'autre la Turquie fantomatique ; sous la montagne, à Vârciorova le „village de la petite cime“ (*vârțior*), on a déjà le groupement rural roumain, tel qu'il se répète en des milliers d'exemplaires sur les versants des collines, au fond des vallées, le long des cours d'eau.

II. Rive valaque.

Il n'y a ici ni vieille „police“, ni prestige d'une dure administration réglée, ni solidarité de la colonisation par ordre. A côté du jardin anglais on aura la clairière fleurie. Chacun a bâti à sa guise, d'après une tradition inéluctable, conduit par le sûr guide qui est son instinct de la beauté. Sous le haut toit concave, en bardeaux de sapins noircis, ressemblant au couvre-chef de laine noire, à la *căciula* millénaire de l'habitant, le balcon ouvert sur des colonnes de bois au-dessus desquelles, peut-être sous l'influence turque, si proche, se recourbent de blanches arcades mordues au milieu; des fleurs s'accrochent sur des planchettes comme si elles y étaient montées d'elles-mêmes. De petites fenêtres sont piquées dans des parois de bois noir recouvert d'enduit léger et de chaux blanche. Des lattes sculptées entourent une cour en désordre. Des enfants, beaucoup d'enfants y folâtraient plutôt en longues chemises flottantes. L'homme est aux champs ou de par les chemins; la femme gouverne tout, mais elle s'arrête toujours droite comme sa soeur du Banat et, posant la main au-dessus des yeux, elle regarde la vanité bruyante du train journalier qui passe. Allez la voir, elle-même ou sa fille, le dimanche, les jours de fêtes sous l'auvent de l'auberge à la *hora* antique, que les femmes mariées contemplant seulement et leurs époux de même, et vous verrez sortir des vieilles caisses de bois lisse comme l'ivoire, travaillées au clou, tout un splendide attirail de linge de chanvre blanc, où s'éparpillent des fleurettes rouges et noires, et de courtes robes-tabliers, infiniment plissées sur lesquelles toutes les couleurs se mélangent en petites taches harmonieuses à la manière ancienne, immémoriale.

Avec ou sans le concours des Russes qui ont arraché aux Turcs ces cités danubiennes avec les raïas de leurs larges banlieues, les Roumains du XIX-e siècle ont créé aussi „administrativement“ des villes. En bas de la vieille bourgade de Cerneji sur la Cerna, avec ses maisons de petits boïars, prêts aux guerres et aux révoltes, maisons dans le genre de celles du village, s'irradie autour d'une place centrale choisie par des ingénieurs militaires, avec ses rues aérées et ses belles maisons neuves sans style, Severin. Mais, près de cette ville quelconque, qui n'a pas encore célébré son centenaire, surgissent encore les grands souvenirs romains. Dans les environs Drubétis tenait à l'Empire avant l'apparition du César conquérant. De son oeuvre militaire et politique en même temps étaient restées seulement ces deux colonnes du fameux pont d'Apollodore le Damascène, dont l'une aux eaux basses ressortait des flots comme pour rappeler aux Roumains les grands devoirs de leur noble origine. Dans le voisinage immédiat d'une localité qui elle-même est bâtie sur un sol plein de ruines antiques — on en a trouvé dans la cour du lycée — les restes d'un castrum ont été rendus à la lumière. Mais le fragment de tour branlante qui s'élève encore au milieu du jardin public ne paraît avoir rien d'antique: elle rappelle d'autres maîtres du pays, ces Hongrois du XIII-e siècle qui y établirent leur Ban,

espérant amener par son prestige toute cette „terre roumaine“ de vie patriarcale à la sujétion du roi apostolique en perpétuelle mission de croisade au nom du Pape.



Ada-Kaleh.

Le Danube descend vers le Sud. Bientôt il fera une large boucle sur laquelle, presque 'au point de départ, deux villes, plusieurs fois ennemies, se regardent. Du côté bulgare, toujours plus élevé, en plateforme pierreuse de forteresse, sur la place de la vieille Bononia romaine, Vidine, la „cité de la rivière du Vide“, se détache, gardant encore sous le drapeau bulgare ses réminiscences turques et les débris d'un château qui plus d'une fois envoya ses hordes pillardes sur cette rive gauche, laquelle, du reste, à Severin, appartenait, dès le commencement du XVI-e siècle, au Sultan. Du côté roumain, Calafat, dont le nom ne doit guère suggérer des illusions d'origine génoise, n'est qu'une bourgade, très ordonnée, très propre, ornée d'une église solide, dans le faux „style national“ créé sous le dernier règne. C'est sur cette rive roumaine presque le seul endroit qui permette de surveiller la terre obstinément ennemie qui est en face.

Bechet, un „piquet“ des gardes-frontières sanitaires établis le long du fleuve par les Russes sous ce régime du Règlement Organique de 1834 qu'ils considéraient tout simplement comme la préface de l'annexion nécessaire, définitive; Corabia, le „vaisseau“, c'est-à-dire „le port“, qui vit deux fois, en 1877 et en 1913, des armées roumaines passer le Danube pour délivrer la Bulgarie d'abord, ensuite pour briser son fol orgueil courant à l'hégémonie violente sur toute la péninsule des Balcons. Je me rappelle le second passage des soldats doux et humains qui faisaient en marchant

vers l'incertain plein de tous les dangers le signe de croix comme un adieu à la terre des ancêtres ; jamais des instincts de conquête, de domination, de violence ne sont partis de ce pays dont la vaillance séculaire consista à repousser seulement les vagues troubles de tous les mauvais instincts dirigés à sa perte.

Ce qu'on ne voit pas du bateau, au-delà des forêts de saules, épaisses, obscures, impénétrables qui paraissent, à défaut du rocher offensif des autres, être là pour garder le mystère des défenses opiniâtres, c'est le Canaan des blés, la terre de bénédiction, dorée d'épis, hérissée des forts troncs du maïs, livrant chaque année, jusqu'aux justes réformes nivellatrices, aux latifundiaires le produit des efforts de toute une population, dépouillée de ses droits par l'étranger et par les siens. Cependant ce laborieux exploité est d'une âme énergique et fière et, lorsqu'il a fallu marcher contre l'oppresser et le fauteur d'injustice, c'est lui qui a pris, résolument, les devants.

Deux rivières se versent dans cette Olténie riche de tous les dons, en y comptant celui de l'homme. Ni le Jiu tortillé, ni l'Olt à la sûre avance calme n'ont créé des ports importants à leur embouchure, à côté de ces médiocres échelles où cependant, comme à Cetate („la cité“), arrivent annuellement les chars à boeufs, de marche sereine, la fête des bonnes bêtes blanches et grises oscillant sous l'archaïque joug latin, qui apportent le tribut de la plaine nourricière aux bateaux chalands battant pavillon divers. Et cependant près de Corabia, à Celeiu, des traces du pont attribué à Constantin-le-Grand montrent l'importance ancienne de ce gué.

Au-delà de l'Olt, en „Grande Valachie“, où la ligne du fleuve se maintient pendant longtemps toute droite, semée d'îlots broussailleux, déserts, où paît le bétail des riverains, on touche à une autre de ces paires de forteresses turques dominant le Danube. Sur un promontoire balcanique plus élevé que les autres, Nicopolis, la cité de Trajan, le vieux nid ottoman des hauteurs duquel on vit en 1396 les rangs des croisés français de Jean Sans-Peur moissonnés par les rudes janissaires disciplinés de Bajazet-la-Foudre, étage quelques mauvaises maisons en bois ; des silhouettes de bergers, de voyageurs à cheval, en grande partie des Turcs, qui s'attachent encore à ce roc comme des inondés envahis par les eaux, se profilent sur la crête étroite, sous le ciel qui est parfois admirablement bleu. En face il y avait un simple boulevard chrétien, une „tour“ que les habitants appelaient, sans trop de modestie, „la Petite Nicopolis“. Elle recueillit les fuyards du désastre de la folle croisade qui allèrent se perdre dans le désert ou tomber entre les mains des détresseurs. Les Turcs vainqueurs s'y établirent bientôt, indélogeables pour des siècles. La vie roumaine se retira dans l'intérieur, se créant un centre à Ruși-de-vede, „les Russes sur la Vede“ (par opposition au Rousé, au Roustschouk, bulgare, „les Russes sur le Danube“). Lorsque le moment de partir vint pour les usurpateurs, on créa, à quelque distance du rivage, la même cité artificielle, de façon russe, qui se meubla de maisons propres, sans caractère, pour une population qui elle-même était venue

de tous les côtés, Turnu-Măgurele. Du Danube, il faut un bon quart d'heure pour y arriver.

A Sichtov, ville bulgare d'un passé modeste, la Roumanie oppose son gros village de Zimnicea, aux vergers largement étendus. C'est sur ce point que passèrent en 1877 les Russes d'Alexandre II, pour trouver, avant d'être dégagés par l'intervention roumaine, désespérément réclamée au dernier moment, l'arrêt presque catastrophal de Plevna.

Les lacs qui en Olténie aussi bordent la ligne du fleuve, grandes nappes d'eau richement poissonneuses, entretenant une population de pêcheurs qui restent travailleurs de la terre et qui élèvent sur les *grinduri*, sur les vagues promontoires séparant ces lacs, leurs bestiaux, réapparaissent en grand nombre, se prolongeant parfois à l'intérieur par tout un système de filets d'eau, les *gârle*. Le Danube avance vers l'Est et bientôt, par un nouveau soulèvement, vers le Nord-Est. Son étendue est immense, parsemée d'îles, mais il conserve encore jusqu'à Giurgiu son cours unitaire entre deux rives qui maintenant sont presque d'égale hauteur.

Giurgiu est la capitale du district de Vlaşca, de la „Terre Roumaine“ (le terme est slave), qui au XI-e siècle, au commencement de l'ère byzantine des Comnènes, s'étendait, sous le chef, le Voévode ou duc Tatul, sur les deux rives, ayant pour résidence Silistrie. La ville n'a pas de passé avant le XV-e siècle, quand Mircea l'Ancien, prince de Valachie, la fortifia contre les Turcs sur la place où un ancêtre rural, Giurgiu, Georges, avait fondé sa lignée et son village. Défendre ce gué si important, par lequel on se dirigeait directement sur Bucarest, était cependant une tâche que la principauté ne pouvait pas remplir. Dans la forteresse de Mircea se logèrent donc les janissaires de Mahomet I-er et, en dépit des croisés bourguignons naviguant sur les vaisseaux du Pape en 1445, et, plus tard, de l'assaut du prince valaque Michel-le-Brave, qui employait aussi les ingénieurs italiens envoyés par le Grand-Duc de Toscane, la région environnante devint leur territoire d'exploitation.

La domination ottomane se continua jusqu'en 1828, et des restes de murs existent aussi bien dans l'île que les Français de la croisade appelaient : de la „Géorgie“ que sur la rive gauche, où leurs rangées de briques soulignent d'un trait rougeâtre le bord du plateau soutenant la ville actuelle. Celle-ci a le même caractère tout nouveau des fondations urbaines élevées après la disparition des Turcs, imposée à la paix d'Andrinople, par la Russie, qui espérait ne pas travailler pour d'autres. Après avoir été en 1877 la cible des Turcs, elle a subi de la part des Bulgares de 1916 non seulement un nouveau bombardement, mais aussi une occupation dévastatrice, complétant la misère et la ruine. Les trois quarts des coquettes maisons blanches ont été jetées à terre ou ébranlées, et on est allé jusqu'à effacer dans l'ancienne mosquée transformée en église les inscriptions roumaines qui figuraient à côté du texte slavon des Russes.

Mais les Bulgares, les Turcs revenus à la rescousse des Allemands pour se mirer dans le Danube, leur Douna perdue, espérant reprendre possession de la Dobrogea (Dobroudscha), par dessus la Bulgarie libérée, ne travaillaient pas non plus pour eux-mêmes. Giurgiu devait être la capitale danubienne de la main-mise germanique. L'infâme traité de Bucarest, document d'une exploitation „scientifique“ sans exemple, tendant à égaliser les Roumains écrasés aux Nègres de l'Afrique orientale, prévoyait le séjour pendant des dizaines d'années de ces maîtres sans rival, malgré l'établissement dans les mêmes conditions des Austro-Hongrois à Severin, de tout le commerce oriental. Déjà l'immense chantier s'élevait au-dessus des eaux du Danube et les bateaux de la Bavière paraissaient sous l'île reconquise par le vieux Michel. Les murs énormes restent pour constater la faillite d'une ambition effrénée, pour rappeler, croient encore les Allemands, une oeuvre à reprendre, aussitôt qu'une nouvelle occasion se présentera. En face, Roustschouk, la seconde ville du royaume bulgare, étale une prétentieuse préface de cette nouvelle vie de la Bulgarie, nourrie de souvenirs exagérés et d'espoirs impossibles.

Le Danube se perd ensuite dans un inextricable fouillis de lacs et de cours d'eau, finissant par se réunir dans un grand dépôt de poissons, le lac Greaca, de la „Grecque“, qui probablement, à une très ancienne époque, en avait l'exploitation. On est arrivé à l'embouchure de l'Argeş et, la rive restant nette sur la longueur de quelques kilomètres, la ville, tout aussi improvisée, sur la place d'une bataille gagnée par les Russes, d'Olteniţa surgit, ouvrant par une autre voie ferrée que celle de Giurgiu, mais beaucoup moins fréquentée, le chemin de Bucarest: Olteniţa doit être cependant, malgré son aspect tout battant neuf, une très ancienne place sur le Danube, son nom rappelant celui de l'Olt, qui en vieux thrace devait signifier cours d'eau, l'Argeş lui-même, à l'appellation tout aussi archaïque, étant pour les grands barbares de cette époque un „Olt“.

Sur la rive droite, Turtucaia, que les Bulgares appellent Toutrakan, d'après le nom donné par les Turcs, est un très ancien village de pêcheurs thraces, roumains, qui ont peuplé cette colline de large perspective soutenant tout un fouillis de maisons étagées sur ses flancs. En 1916 elle fut prise d'assaut par les Bulgares que conduisaient les Allemands, et les maîtres d'hier de cette région balcanique du Danube transformèrent leur victoire dans un de ces massacres dont l'Orient barbare a la coutume.

Si l'Argeş et son affluent, la Dâmboviţa, laissent se perdre souvent leurs eaux dans des marécages, un nouveau cours, celui de la Mostişte, n'est qu'une série de petits lacs enfilés. Le Danube, dans ces terres vagues, n'ayant plus le dur appui d'une rive balcanique en pierre, se perd dans une infinité de canaux, de terrains noyés, d'îles servant aux pâturages, de lacs au milieu de l'inondation plus superficielle; des nuées d'oiseaux volètent à la recherche du poisson au-dessus de

cette vaste région déserte qui est encadrée au Sud par la ligne principale, se maintenant amincie, et au Nord par la „rivière“ plus fine que les Roumains appellent d'un nom qui rappelle tel vieux chef couman de la Valachie, Borcea. Bientôt d'un mouvement particulièrement élégant ce sac danubien se tourne vers le Nord, allant trouver l'embouchure de la vaste et lente Ialomița. Droit au milieu, passe le pont magnifique, bâti par des ingénieurs roumains et français sous le règne du premier roi de la Roumanie moderne; rompu en 1916, pour défendre la plaine valaque contre les Bulgaro-Allemands qui, par Turtucaia noyée dans le sang de ses défenseurs et par Silistrie, étaient entrés dans la Dobrogea, il a été péniblement refait et de nouveau la ligne ferrée relie sans interruption, par Cernavoda, étroitement groupée sur un rivage bas, et le long de l'ancien lit du fleuve même, la Capitale roumaine avec cette création de l'esprit entreprenant de la race qui est Constanța, sur la Mer Noire.

Au fond il n'y a plus la plaine normalement habitée. Un demi-siècle auparavant c'était le steppe à la façon russe, aux herbes hautes jusqu'aux grandes chaleurs, aux étendues brûlées ensuite, le „bărăgan“ au vieux nom touranien, au-dessus duquel ne s'élevaient que les hautes perches des puits de grand chemin. Maintenant, avec les villages de plus en plus denses malgré la rareté de l'eau, portant les noms historiques, héroïques, donnés par la colonisation officielle, c'est une immense exploitation agricole, dont le produit dépend des hasards et des caprices d'un climat changeant, mais qui dans les années heureuses répand sur ses propriétaires, maintenant les paysans eux-mêmes, une pluie d'or.

Cette succession de marécages ne permet guère la prospérité d'un vrai port danubien. En face de Silistrie l'ancien Durostorum, la plus ancienne Dristra (cf. la Drubétis de Severin et „dryś“, en grec: chêne), la forteresse jadis fameuse des Ottomans, qui a soutenu tant d'attaques russes pour revenir aux Bulgares, puis, en 1913, aux Roumains, — une mosquée s'effrite entre des bâtisses modernes n'appartenant à aucun style, — les Roumains ont fondé, sur la base d'un village où habitaient les porteurs de dépêches princières, les „călărași“, „cavaliers“, une des meilleures parmi ces fondations urbaines qui rappellent encore la vie rurale des débuts, par des vergers dans lesquels plongent les maisons qui, en se tournant vers cette verdure, paraissent éviter la chaleur et la poussière de la rue.

III. Entre la Valachie et la Dobrogea.

Un rocher dobrogien, surgissant isolé au dessus du granit à peine recouvert de terre végétale de la Dobrogea, discipline de nouveau le fleuve abandonné à des insouciantes paresse d'Orient. Hârşova, dont les maisons propres ont été fondamentalement détruites, a, malgré sa finale slave, un nom qu'on a rattaché à celui du Cherso, du Karst, du Kars arménien, un vieux nom celte, dur lui aussi comme le roc qu'il désigne. Une place formidable, avec ses descentes en précipice, qui n'a pas eu l'honneur de soutenir la forteresse capable d'arrêter, d'une époque à l'autre, l'essor des envahisseurs. En face, le village de „Piua Petrei“, avec sa ligne de maisonnettes modestes, rappelle à peine ce centre de commerce, à l'embouchure de la Ialomişa, qui a été le grand dépôt de laine des pâtres transylvains, descendus des montagnes jusque dans ce „désert“ riche en pâturages et au delà du Dambe sur le plateau, à la fine herbe dure persistante pendant l'hiver, de la Dobrogea,—le „târgul de Floci“ dont, on a des documents municipaux du XVII-e siècle. Des ruines d'église parsèment le steppe et des fragments de tombeaux en marbre ont échoué à l'église rurale.

Aussitôt échappé à ce maître d'un seul moment, le Danube se répand de nouveau en marécages, s'arrêtant à l'Ouest par un second cours, qui forme un parallélogramme avec la ligne principale. Ce terrain inextricable, occupant le quart d'un district ordinaire, engage aux chasses et aux explorations dans le monde sauvage, riche en exemplaires rares, qu'il abrite et nourrit.

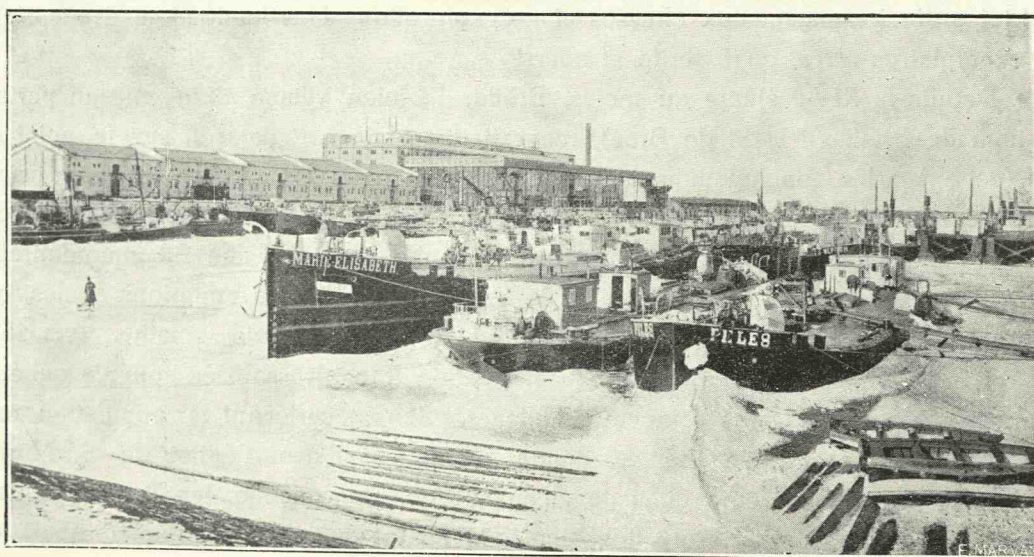
• Depuis le XIV-e siècle au moins, Brăila, l'ancien village d'un paysan portant ce nom de Brăilă (il vient de Brae), recevait dans son port naturel, sur le point où finit cette anarchie nonchalamment étalée, des bateaux venant même des ports asiatiques de la Mer Noire, des „cocche“, dit le soldat bavarois Schillberger, pris à Nicopolis, venant de la „païennie“. Pendant au moins deux siècles elle fut une admirable source de revenus pour la principauté de Valachie, malgré les ambitions rivales, qui la brûlèrent sous le Moldave Étienne-le-Grand, de la principauté voisine. Vers 1550 les Turcs l'occupèrent, par une simple signification à leur vassal très sommis qui était le successeur des anciens princes batailleurs. Sans écarter ni la population roumaine, ni le culte chrétien, bien au contraire établissant dans l'église de S. Michel un évêque pour toutes leurs cités danubiennes de la rive gauche, les Turcs y implantèrent, avec leurs soldats, leurs douaniers. Ce ne fut qu'après le premier quart du XIX-e siècle qu'ils s'en allèrent, laissant leur mosquée transformée, sur la grande place, en bizarre petite église, la coutume de recouvrir de tuiles bombées, d'un rose pâle, les maisons des faubourgs, et pour les femmes de ces mêmes faubourgs et de la campagne environnante la mode discrète des voiles noirs serrant étroitement la tête, des robes étroites leur donnant une allure fuyante.

Dans la ville nouvelle, du type que Richelieu a donné à Odessa, arrivent les produits de toute la plaine valaque, qui s'y dégorge pour l'exportation. Une popula-



Place centrale de Brăila.

tion très mêlée s'y établit après 1828, ayant à la tête des négociants étrangers. Les Grecs qui dominèrent cette colonie de commerce à l'aspect bariolé y ont une magnifique église en marbre, qui résume tous les styles sans arriver à les confondre. Ils ont



Docks de Brăila

dans des rues paisibles des maisons à la façon de l'Orient plus lointain, dans des jardins soignés, qui disent la richesse, l'économie et le plaisir de vivre largement. Des autres immigrants il n'y a plus même la trace. Un puissant apport rou-

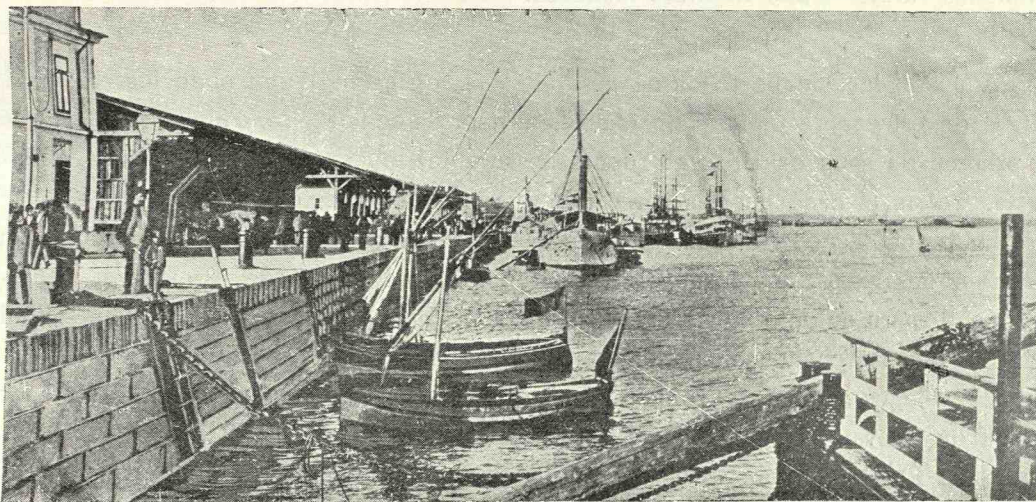
main est venu de la Transylvanie voisine: fermiers et propriétaires de terrains, aubergistes, marchands de toute espèce, ces Mocans font une forte concurrence aux Juifs accourus, dans ce voisinage de la Moldavie envahie par leur race, pour le gain.

En face, à travers le Danube redevenu large sur ce point, sont disséminées les maisons à la turque accroupies sous leur rosâtre toiture de tuiles, les chaumières de Măcin. On a voulu voir dans cette petite localité, sise à la base de toute une rangée de „montagnes“ aussi réduites que les forêts de chênes nains de cette même Dobrogea, de structure archaïque, la Vicina des négociants italiens, des évêques grecs du moyen-âge, qui a donné à la principauté de Valachie encore sans archevêché canonique son premier chef, comme simple exarque détaché par le jaloux Patriarcat de Constantinople. La cité de ce nom, notée toujours par les portulans de l'Italie, était plus loin, vers le point où le fleuve se partage définitivement en rameaux. A Măcin se sont mélangées les influences des pâtres transylvains avec le fonds roumain le plus ancien, celui des habitants sédentaires de cette rive droite.

Tout cet angle de la Dobrogea a conservé sans interruption une population thrace, thraco-romaine, roumaine ensuite, de tout point semblable à celle du rivage opposé, où elle allait chercher les avantages du commerce urbain et la bénédiction épiscopale pour ses prêtres. Un triangle de terrain accidenté, riche de verdure, alors que le reste de cette Scythie Mineure est plutôt âpre et sec, ayant pour centre naturel ce charmant village de Niculițel, „le tout petit Nicolas“ (Nicolae, Niculiță, Niculițel, deux diminutifs à la suite) dont les vignobles ont joui d'une certaine réputation. Il correspond au Nord à cet autre grand groupe d'anciennes maisons roumaines, à Dăieni, dont les paysans libres résistèrent aux princes valaques, venant d'une terre de récent quasi-servage, et, plus loin, à la bourgade d'Ostrov, qui regarde vers les collines, jadis menaçantes, de Silistrie.

IV. Rive moldave et bessarabienne.

Entre les larges embouchures des deux grandes rivières, les plus grandes de la Moldavie restée libre, alors que la Bessarabie allait en 1812 aux Russes par un simple traité conclu avec les Turcs vaincus, le Siret, Séreth (Siretiu) et le Pruth (Prut), Galatz, en roumain Galați, „le village de Galaț“, car telle est son origine—sans aucun rapport ethnique avec les Galates d'Asie Mineure—, présente, sur le flanc des collines d'argile molle qui le supportent, tout un front de cabarets grecs et levantins, à louche allure, de grands magasins et dépôts, l'agence de navigation danubienne tout en face d'églises, dont une ou deux anciennes, comme celle qui sous la pierre bicéphale encore conservée a abrité les restes, jetés ensuite aux vents par les Turcs, du chevaleresque hetman des Cosaques, Mazeppa. Les vergers sont plus rares qu'ailleurs, et l'ensemble a plutôt une teinte jaunâtre et grise. Car, si le village initial est, comme tous les autres, d'origine immémoriale, si un port fréquenté par les Turcs, les Grecs, les Lazes, les agents de toute espèce, du commerce de l'Orient, est mentionné, dès le XVI-e siècle, si enfin les suzerains ottomans, maîtres à domicile dans le port valaque voisin, n'ont fait ici que se ménager un pied-à-terre dans le bas-fonds miséreux et sale de Bădălan —, la ville moderne ne date que de la libération du commerce roumain en 1829, de l'établissement des courses par les bateaux à vapeur. Comme à



Port de Galatz.

Brăila, il y a eu alors, vers 1830-1840, un afflux affamé d'étrangers, d'allures parfois très suspectes : ici comme dans le port rival, les Grecs élevèrent leur église, des Bulgares les suivirent et toute une nuée de Juifs pauvres, mais habiles, y prirent demeure. Il n'y eut pas d'ingénieurs russes pour tracer un nouveau plan, mais un prince éclairé et d'un sens tout particulier pour l'organisation économique, Michel

Sturdza voulut y perpétuer son nom, et c'est à ses soins attentifs qu'est due cette „rue princière“, Strada Domnească, qui, avec ses premières bâtisses imitant le palazzo des boiars, avec son porche solennel et ses grands salons, avec ses maisons de nouveau style, présentant à la rue un flanc plus large que la façade tournée sur la cour, avec ses bâtisses récentes, d'un tour plus prétentieux, avec le reste des habitations orientales, roses de toit, blanches de murs, est sans doute la plus belle voie de tout l'Ancien Royaume.

Galatz domine seule ce point du cours danubien. Derrière la ville un immense lac, le Brateş, étend sa nappe blanche que traversent trop rarement les bateaux, les *luntri* latines des pêcheurs moldaves, dont le passé, dans les villages de solidarité généalogique, a été plus actif et plus aisé. Au-delà, de hautes collines jaunes, escarpées, qui se délabrent, dans une région qui n'avait qu'autrefois, sur le Pruth, en marge des Tatars établis vers 1600 comme gardes contre les chrétiens, la grande forêt-citadelle du Chigheciu, des „Ardenne“ défensives contre l'ennemi héréditaire. Les villages au toit de chaume, de bardeaux, aux parois de bois et de verges, enduits et badigeonnés de chaux, sont mieux ordonnés que dans maintes contrées de la Moldavie. Le type humain, bien que le costume populaire, qui a disparu, sauf le bonnet de poil des hommes, ne vienne pas l'avantager, est fort et impose; il y a aussi une conscience politique plus prononcée chez ces descendants de pêcheurs libres, de sentinelles rurales d'une frontière menacée.

Aussitôt, le Danube a tourné vers l'Est, se dirigeant, d'une onde lasse, vers la Mer. Il en est encore éloigné de toute la largeur de ce territoire, d'abord valaque, sous les princes du sang de Basarab (dont: Bessarabie), puis moldave, pour être usurpé par les Tatars et cédé par les Turcs à la Russie, dont il revint à la Roumanie en 1918.

La première échelle (*şchele*) bessarabienne est la petite localité, perdue dans l'intérieur des terres, qui portait le nom, double, de Reni et de Tomarova, celui-ci presque disparu aujourd'hui. L'évêque de Brăila, du Proïlavon grec, y avait une grande église et des marchands en étaient les paroissiens. Depuis un siècle tout a changé, sauf les villages voisins jadis tatares, qui gardent du passé de ces gens des steppes l'usage du cheval, du petit cheval nerveux, au lieu du boeuf patient de la tradition locale. La Russie a voulu faire en grand, ici comme ailleurs, et elle a tracé à travers les chaumières démolies en quelques heures, à travers les grands vergers éventrés ces larges rues, nues et vides, l'herbe croissant au milieu des pierres disjointes, elle a planté son groupe de casernes administratives et militaires et surtout, délimitant au beau milieu une place énorme, elle y a implanté, sur la ruine du vieux sanctuaire d'art, d'ombre et de recueillement, sa grande halle de prière, aux icônes à la moderne, peinturlurées et souriantes, que recouvre souvent une cuirasse d'argent de faible aloi, simplement versée dans les moules typiques, alors que les grandes cou-

poles rondes peintes en rouge, en vert apportent, avec la domination des Scythes modernes, un vague message d'Asie.

Les grands lacs, aux noms touraniens, venant des vieilles hordes du steppe eurasiatique, Cahul, Ialpuș, Catalpuș (en roumain Cătlăbuga), paraissent, s'effilant en longueur vers le Nord de cette région sèche qui est le Boudschak tatar après avoir été pour les Byzantins et leurs successeurs un „angle“, l'Ongl. C'est là que s'arrêtèrent les gardes dorés de Darius et que, plus de deux mille ans plus tard, Jean Sobieski, l'héroïque roi de Pologne, parti pour conquérir le territoire roumain, y perdit la plus grande partie de son armée. Les Russes de l'époque moderne seuls, habitués à cette espèce de déserts et traînant leurs stocks énormes de provisions, y pénétrèrent en pleine sécurité, pour livrer devant les citadelles bâties par les Turcs conquérants après leur installation en 1484 leurs grandes batailles, à large écho européen, à partir de 1774.

Pour le moment, sur la place des Tatars pasteurs, pratiquant une maigre agriculture par les bras de leurs captifs roumains, il n'y a que de rares villages de colons, qui sont de ce côté des Roumains. La rive de la Dobrogea, au contraire, avec les gués par lesquels tant de fois passèrent les armées venant du Sud est très vivace. Du bétail blanc paît dans les terrains d'inondation, des fourrés de vieux arbres s'accrochent à une terre consolidée contre l'assaut des ondes et après ce spectacle d'idylle toujours verdoyante, au-dessus duquel passe le vol capricieux des mouettes blanches, encore un des rocs dobrogiens surgit, couronné de moulins turcs aux grandes ailes comiques. C'est Isaccea, dont le nom ferait supposer un ancien fondateur musulman qui s'appellerait Isak, s'il n'y avait le nom roumain traditionnel de Saccea et si un chef homonyme ne paraissait dans ces régions mêmes à l'époque des Comnènes de Byzance. Les Roumains, obtenant la péninsule dobrogienne en 1877, y ont bâti une ville gracieuse, qui ne conserve que ci et là dans les faubourgs quelque chose du passé oriental, si on écarte la note chromatique dominante de ce brun monotone qui paraît recouvrir d'un manteau de laine fruste toute terre balcanique au-delà du fleuve.

C'est encore une ville de la rive droite qui marque le point d'où partent les embouchures du Danube: Tulcea, au nom indéchiffrable. Au-dessus des eaux plus vastes que nulle part ailleurs, avec des horizons variés et confus, blancs et bleus, il y a encore la colline à laquelle s'adosse dans ces régions tout groupement urbain, et de nouveau les ailes noires de la petite tour du moulin tournent au courant du fleuve. Beaucoup plus grande qu'Isaccea, cette capitale de district roumain se distingue par des bâtiments qui imposent. Un air de calme souriant y règne entre les ombres d'Orient qui se réfugient dans les rues des périphéries, où à côté du Roumain, pêcheur et agriculteur, il y a le Bulgare, descendu ici, des colonies russes de Bessarabie, datant de 1829, le Russe vieux-croyant, le „Lipovan“, l'hérétique, avec ou sans prêtre,

18954/67



qui donne à son église au toit de tôle peint en vert les notes de peinture archaïque et la munit de vieux livres, de manuscrits anciens. Leurs habitations se cachent aux regards curieux, moins cependant que celles, en marge de Jassy, de leurs conationaux châtrés par religion, les skoptzy, et pour l'usage de ces gens gais, bruyants, tolérants en fait de péchés conjugaux, qui exhibent avec leurs longs cheveux roux les chemises à raies colorées et des pantalons larges en bottes fortes, il n'y a pas que cette église, mais bien aussi le cabaret dont viennent, après une pêche heureuse, les grandes colères et les fortes paresseuses. Tout le delta leur appartient, avec ses sales haimeaux en bois moisi, au-dessus desquels flotte l'odeur du poisson salé dans leurs kerhanés de façon orientale; il leur appartient dans ses régions pour ainsi dire insondables, en quasi-autonomie, car il a fallu les contraindre à la vaccination et au service militaire; à la fréquentation des écoles pas encore.

Tulcea avait deux monuments se rattachant à l'histoire du pays auquel elle a été rattachée il y a presque un demi-siècle: celui de Mircea l'Ancien, seigneur de cette terre aussi jusqu'à Silistrie, et celui du soldat roumain venu pour donner une nouvelle vie chrétienne à ce simple passage négligé des armées turques. S'y étant installés avec le ferme espoir de n'en partir jamais, les Bulgares ont traîné à la corde ces deux symboles d'un passé qui lui-même est indestructible, et on n'a aujourd'hui, à la place de statues médiocres, que ces socles vides qui sont bien autrement éloquents.

La bouche médiane, celle de Soulina, est rectifiée et draguée, financée et exploitée, avec les allures d'un État indépendant, portant drapeau propre, par la Commission européenne du Danube, qui n'est, du reste, plus européenne en ce moment qu'en ce qu'elle diminue les droits du légitime possesseur, la Roumanie. Elle mène à une bizarre ville, roumaine de nom et d'administration — à côté de celle des internationaux —, mais avec une population mêlée, déracinée et plutôt de passage. À côté du home des marins anglais, de l'église roumaine, des écoles de l'État et des écoles privées des autres, les cabarets grecs rassemblent les matelots en liesse et tout ce que le Levant peut fournir d'entremetteurs de différentes espèces.

Abandonnée, la bouche de S. Georges — que les Turcs appelaient Catirlez, Khidrelez — était jadis celle que l'antiquité employait le plus, cette antiquité grecque et romaine dont les traces sont partout visibles le long du Danube roumain, de Drubétis et du Pons Trajani, par les ruines des forteresses de Justinien, à Durostorum, à Carsum, à Troesmis. Au point où cette bouche du Sud touche à la Mer s'élevaient les quais de marbre de cette magnifique Istria, dont M. Pârvan vient de découvrir les ruines et qui elle-même tendait la main aux grands centres, que nous arriverons à présenter plus tard, de Tomis et de Kallatis.

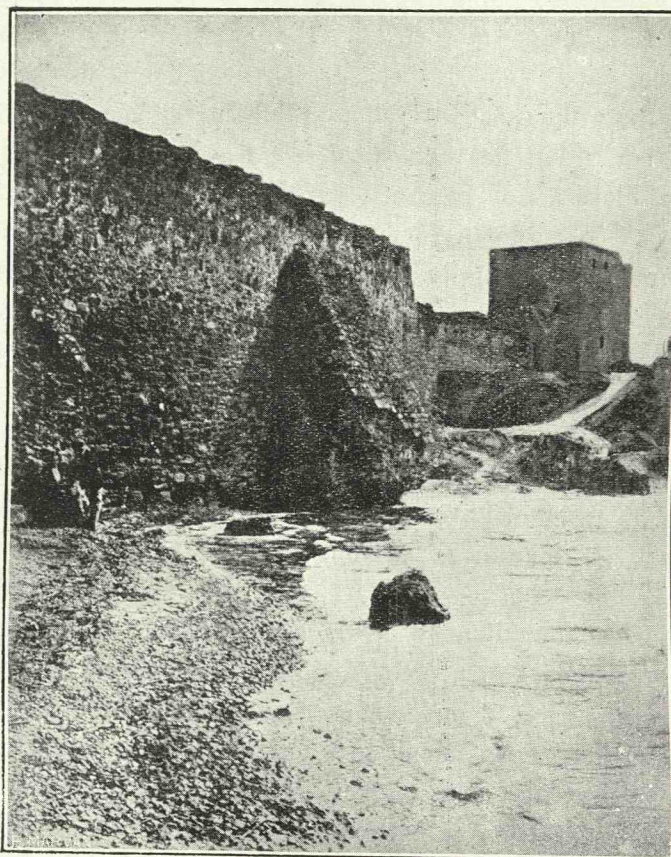
La bouche du Nord, russe jusqu'aux derniers changements de carte, rongée depuis des milliers d'années dans la terre basse, molle de la Bessarabie. En enjambées de grandes boucles, elle arrive d'abord à Ismaïl.

Le nom est évidemment turc, et même sans avoir lu „le Don Juan“ de lord Byron avec le témoignage des explosions de joie avec lesquelles les vieilles katouns turques de la formidable cité accueillaienit le bruit de la prochaine victoire des soldats russes libidineux, on se rappelle les combats „pour la croix“ qui furent livrés sous des murs depuis plus d'un siècle égalés au sol. Quant on s'approche de la localité actuelle, qui abrite un évêque, successeur de celui du Bas-Danube roumain avant la reprise par les Russes des trois districts de la Bassarabie méridionale en 1878, on découvre d'assez loin, un peu à l'écart des toits coloriés qui surmontent les églises bâties ou transformées par les Russes, nouveaux et vieux-croyants, la coupole de la mosquée aux colonnes de marbres. L'orthodoxie dominatrice y a introduit tout ce que le mauvais goût peut inventer pour corrompre le caractère initial d'une bâtisse belle par sa simplicité blanche et nue, de même que dans les églises-halles de la nouvelle ville les portraits renfroncés des vieux voévodes de Kiev christianisateurs avoisinent les longues barbes traînant sur le corps sec des ascètes. Mais il y a eu au XV-e siècle, et probablement auparavant, une Smil moldave, groupée autour d'une église qui fut encore refaite par des princes roumains de passage au XVII-e. Avec l'invasion des pêcheurs russes, des colons de l'administration il n'en reste que des souvenirs imprécis et cet ancien nom qui est sur les lèvres de tous les paysans, de race différente, des environs.

A l'Ouest, tout au bout d'un de ces lacs qui profilent à travers le steppe leurs lignes parallèles, la colonisation a établi à Bolgrade un grand centre bulgare dans une ville du type commun, avec de grandes rues et une place magnifique pour de très modestes maisons : les descendants des colons de 1829 ont retrouvé, sous l'administration roumaine revenue, cette parfaite tolérance que glorifiaient leurs antécédents après le premier retour des anciens maîtres du pays à la suite du traité de Paris.

Plus loin sur le fleuve, à la base d'encore un lac, Chilia entoure de ses bâtisses une église, totalement transformée — car la manie russe d'uniformiser n'a rien épargné d'un vénérable art ancien — qui date de l'époque moldave. Car cette ville cosmopolite, jadis elle-même une des grandes citadelles turques de ce Midi bessarabien, doit sa création à ces princes de Moldavie qui, le lendemain de leur apparition à la lisière des Carpathes s'intitulaient hardiment seigneurs du pays jusqu'à „la Grande Mer“. Des murs épais, timbrés au bison d'Étienne-le-Grand, conquérant, non sans de longs efforts, sur les Valaques et leurs protecteurs, les Hongrois, de la citadelle ancienne, d'origine génoise, du Licostomo dans l'île voisine, étreignaient ce port, d'une grande importance pour les revenus princiers. Bajazet II s'en rendit maître en même temps qu'il soumettait Moncastro ou Cetatea-Albă, son Akkerman (Ak=blanc, Kerman=citadelle), à l'embouchure du Dniester, en 1484. Depuis lors les Voévodes roumains n'eurent que le droit d'y faire des dons à l'ancienne église. La teinte uni-

forme de la civilisation russe, de brutale égalisation, a passé par-dessus toutes ces choses anciennes, si respectables.



Cetatea-Albă : vieux murs génois

Au fond le village, la bourgade de pêcheurs qui est Vâlcoy, une fondation de „vieux-croyants“ russes, abritée dans cette place de refuge inaccessible, regarde les ondes, d'un caprice menaçant, de cette Mer Noire dont la colère fréquente reste cependant profondément bleue.

CHAPITRE II

Vallées du Banat et de l'Olténie.

Nous disons Banat et Olténie, c'est-à-dire Banat olténien, de l'Olt, mais jadis il n'y a eu qu'un Banat, qu'une terre du Ban, avare, puis hongrois, pour devenir roumain. Seulement, comme ni la couronne de S. Étienne, ni le prince de Valachie ne réussirent à rassembler sous leur sceptre tout ce territoire de „Roumanie“ plus gaie, plus active, plus spontanée, dans un climat dirigé vers l'Adriatique aux douces brises chaudes, il y eut le Ban valaque, établi après 1500 à Craiova sur le Jiu, et le Ban hongrois fixé, après la prise par les Turcs de son ancienne résidence de Severin et de Timișoara, à Lugoj ou à Caransebeș, dans cette „Valachie Citérieure“ dont il a été question plus haut.

Dans le Banat des Hongrois qui vient d'être réuni en partie seulement à la Roumanie libre, une vallée plus importante se déroule, celle du Timiș. Et, par sa façon même de couper cette terre d'une rare fécondité, partant de l'extrême Nord-Est, près de la frontière transylvaine, pour se verser dans le voisinage de la Tisa, il montre l'unité géographique d'une contrée dont son propre sort — origine roumaine, embouchure serbe — symbolise la tragédie actuelle.

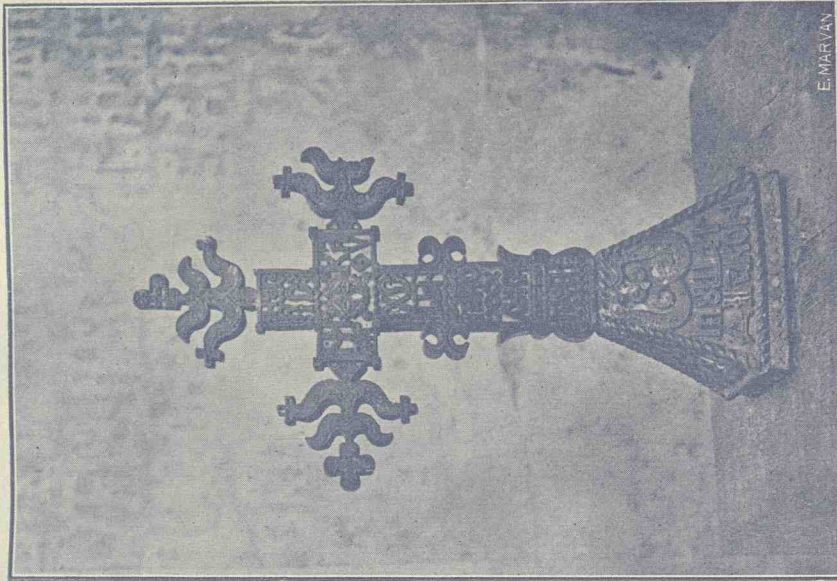
Il prend donc sa source dans des régions voisines des Alpes de Transylvanie. Cette contrée, qui touche du côté de Bouřari („les pâtres des petits boeufs“) et de Zăicani (les descendants de Zico) à l'ancienne patrie des Daces de Décébale, vers Hațeg, est d'une grande poésie sauvage. Les maisons gardent encore l'aspect ancien de l'habitation de bois, non influencée par le type d'invasion de celle du colon amené par l'Autriche; elles ne portent pas d'ornements comme celles de la montagne et de la plaine valaque surtout. Le vêtement seul est, même pendant les jours de travail difficile sur le champ étroit du défilé et de ses environs, remarquable, par la forme autant que par la couleur. Il faut remarquer aussi le type, qui s'impose à première vue: ces figures ovales très belles, au regard profond qui enveloppe d'une caresse. La vie dure n'a pas pu corrompre l'expression, qui est évidemment roumaine, dans le sens le plus authentiquement latin du mot. Car, venant du Sud, le long d'une autre vallée qui continue celle-ci vers le Danube, les Roumains de Trajan ont pénétré par ici.

Presqu'au point où la Bistra, venant de ces montagnes, donne dans le Timiș, s'étend cette vieille ville de Caransebeș, dont le nom rappelle par sa partie finale ces „sebeș“, répandus un peu partout sur le territoire romain (Sighișoara, c'est-à-dire Sebeșoara, en Transylvanie, le Sebeș sășesc, „des Saxons“, dans l'Ouest de la même province, un ancien Sebeș du pays des Székler à l'Est; le nom a un sens magyar) et par l'autre aussi bien le Căvărâș voisin — on disait autrefois Căvărâș-Sebeș — que probablement le Charam des Byzantins combattant au XII-e siècle contre

les rois magyars, leurs rivaux, pour la possession de cette partie du Danube. Les armes de la localité présentent une tête de Turc pénétrée d'une glaive, en mémoire des longs combats portés par les habitants contre leurs voisins musulmans, au nom du prince de Transylvanie, le seigneur de leurs libertés, très étendues. Les dominations de l'Autriche allemande, de la Hongrie nationale et dénationalisatrice ont pu y introduire des habitants d'une autre race, mais le vrai centre, non pas les grandes écoles en style sécession, élevées, pour en imposer, par les Magyars, mais bien cette église roumaine orthodoxe qui réunit au service divin un nombreux public non seulement de paysans aux traditions militaires, de femmes à „l'opreg“, au tablier étincelant d'or, mais aussi cette petite bourgeoisie d'artisans qui forment dans ces contrées un des éléments de résistance de la race. Le palais de l'évêque, avec son arrangement intérieur à l'autrichienne, est comme la résidence du vrai prince de Caransebeș et des environs. Ce siège épiscopal est, du reste, une des conquêtes, en pays d'hierarchie serbe et de propagande uniâte, de ce grand organisateur de l'ancienne loi qui fut dans le troisième quart du siècle dernier l'évêque, puis le Métropolitain transylvain, André Șaguna.

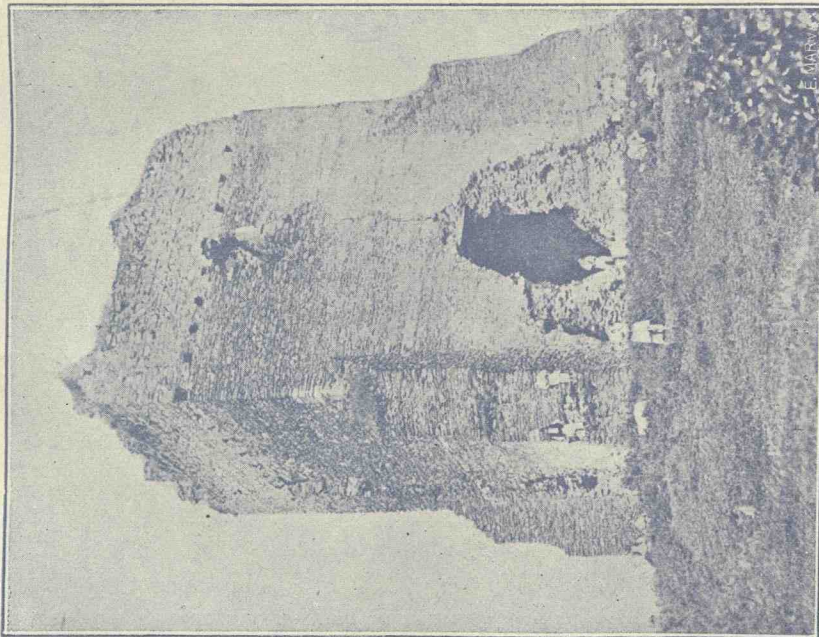
Si l'évêque de Caransebeș préside à la vie de son district, il en est de même pour les „unis“ avec l'église catholique de Lugoj voisine, bien qu'en plus faible mesure, car l'orthodoxie maintient, en face, son „protopope“—et les antagonismes confessionnels sont forts dans ces parages où par l'Union avec Rome, réalisée vers 1700, le lendemain de l'installation des Autrichiens, une discorde deux fois séculaire a été introduite entre les Roumains par ces maîtres du principe de „diviser pour régner“. Ici encore les origines sont lointaines et confuses; le nom même, que les Magyars écrivent: Lugas, pour le prononcer de la même façon que les Roumains, est une énigme. Du passé rien ne reste que dans les archives et dans la pérennité du costume populaire, l'habitation, comme à Caransebeș, étant devenue celle que recommandait l'administration colonisatrice. Séparée en deux parties par une rivière bien canalisée, la ville, qui a partagé avec sa voisine et rivale sous plus d'un rapport, qu'elle est parvenue à dépasser, l'honneur de défendre chrétienté et romanité, en même temps, contre les „païens“, a un bel aspect, qui ne manque que de cette originalité nationale, partout poursuivie et détruite par l'Autriche dans ses constructions abstraites. Des commencements d'industrie ont été transmis par les Magyars, maîtres d'hier, et un Italien a la direction d'une filaterie de soie, qui vendait ses fabriqués jusqu'en Suisse.

Ici le Timiș tourne vers l'Ouest, parallèlement à une autre rivière des Carpathes, la Bega, qui, donnant dans un de ces canaux dont les Impériaux se sont servis, dès le commencement, pour assainir d'abord et irriguer ensuite leur nouvelle conquête, se jette plus loin que le Timiș dans le Danube. Cette autre vallée est tout aussi purement roumaine que l'autre.



EMARVAN

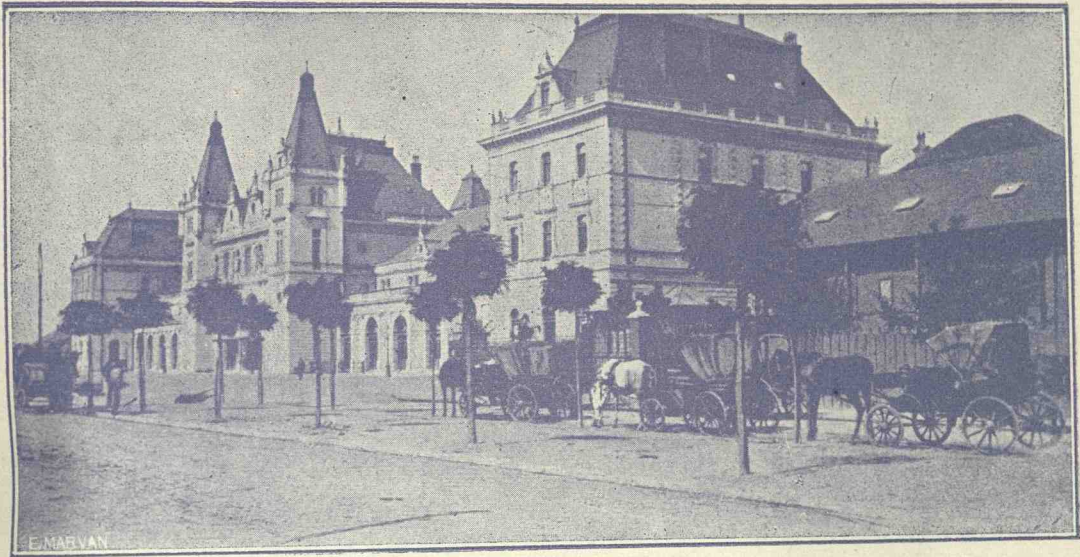
Croix de travail paysan.



EMARVAN

Tour d'Ovide près de Caransebeș.





Vue de Timișoara.



Vallée près de Caransebeș.

Sur la rive gauche le Timiș reçoit ses principaux affluents, le Pogăniș (de „po-gány“, païen, laid), la Bârsava. Son domaine s'étend jusqu'au cours de la Cerna. La montagne contient les trésors de minéral de fer qui sont exploités par des mineurs de toute nation à Reșița ou Recița, en pays politique de socialisme international, en dehors de toute tradition locale et historique.

Voici maintenant, image de l'internationalisme urbain, près de la nouvelle frontière, cette grande et belle ville de Timișoara, dont le long passé est composé de toutes les vicissitudes qui peuvent rendre tragiquement intéressant un centre de vie humaine. C'est en deux mots magyars, de l'époque des rois angevins de la Hongrie,




Femme de la plaine olteniène.

puisque pour leurs prédécesseurs la vraie capitale de ces régions était à Ceanad (Csanád), près du Murăș, résidence épiscopale du XI-e siècle encore, „le bourg du Timiș“. Charles Robert, le descendant, venu de Naples, de Charles d'Anjou, aimait à y résider pour surveiller les concurrents, les ennemis nouveaux, qui se levaient à ses frontières, pendant ce XIV-e siècle, particulièrement innovateur dans le Sud-Est européen. Sous les nouveaux rois, d'autre origine, ce bourg, ce *vár*, perd beaucoup de son importance : cependant un Italien de Toscane, dont on a la biographie, rédigée dans sa cité d'origine, Pippo ou Filippo des Scolari, devient ici, au nom du roi-empereur Sigismond de Luxembourg, comte „timisiensis“, du Timiș, ou bien, eu hongrois, *ispán*, dont le surnom sous lequel il a passé dans l'histoire, de Spano. Un siècle plus tard, Soliman-le-Magnifique, maître du sort de la Hongrie vaincue à

Mohács, en 1526, lui impose un Pacha. Mais plus loin encore le commerce de l'Occident y garde sa place par ces Ragusains, vassaux du Sultan, qui y eurent pendant longtemps une colonie florissante.

Pendant cent cinquante ans les Turcs gouvernèrent le Banat occidental et central. Lorsqu' Eugène de Savoie les chassa en 1716, ils demandèrent le libre passage pour leur famille et toute trace de leur domination disparut. Leurs sujets, énumérés dans l'acte de capitulation, restèrent : „Serbes, Valaques, Grecs, Juifs, Arméniens, Tziganes“, les Roumains ayant l'avantage de pouvoir se renouveler par la campagne voisine, leur appartenant presque exclusivement. Non pas pour ces nouveaux „sujets impériaux“, mais



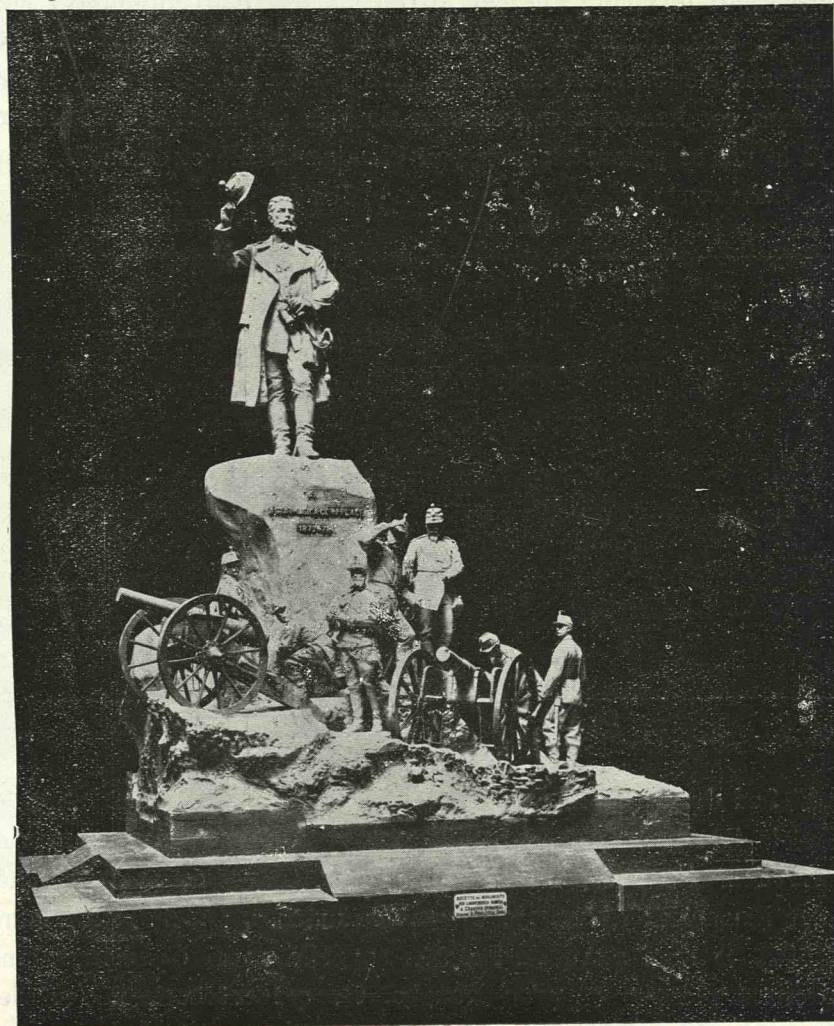
 Berger transylvain.

pour les soldats de la conquête, pour les colons qu'on allait faire venir de tous les coins de l'Empire cosmopolite, une ville d'un type unique fut bâtie, en trois groupes séparés par les champs : au milieu la citadelle, dont on vend aujourd'hui les pierres, représentait l'idéal du système à la Vauban. Mais, si les Turcs passèrent sans laisser de souvenirs, il n'en fut pas de même des Autrichiens. La Hongrie ressuscitée ne put que badigeonner à ses couleurs cette création des Habsbourg, au caractère indélébile et opposer ses Juifs magyarisés aux fidèles catholiques, Souabes et autres, de l'empereur. Plus sages, les Roumains se refusent à faire à la hâte une oeuvre de dénationalisation, attendant que, comme partout, la campagne, qui leur appartient, donne son long et sûr assaut à la ville. Les Serbes, qui s'y étaient installés pour ne partir qu'à regret, traitant Timișoara en proie de guerre, en auraient peut-être agi autrement; leur évêque

dans cette ville convoitée réside en Serbie, mais un vicaire continue à remplir ses fonctions, alors que l'évêché roumain de Timișoara, dont on avait parlé, reste encore parmi les desiderata. Telle qu'elle est, la capitale du Banat garde une distinction que n'ont pas les pures créations urbaines du magyarisme, comme Arad et même Oradea-Mare.

Cette campagne du Banat central, comprend des habitants de race différente. De grands villages souabes, catholiques, qui étaient sur le point de passer, les intellectuels en tête, à la foi nationale, fanatique, des Magyars, leurs maîtres, et s'en enorgueillissaient : l'Église avait été gagnée et le chef des fidèles de Rome, qui a dû partir en fulminant au nom du magyarisme offensé et préjudicié, s'appelle monseigneur Glattfelder. Le temps était passé où un Lenau se formait en grand poète romantique allemand dans ces chaudes plaines du quasi-Orient danubien; un autre

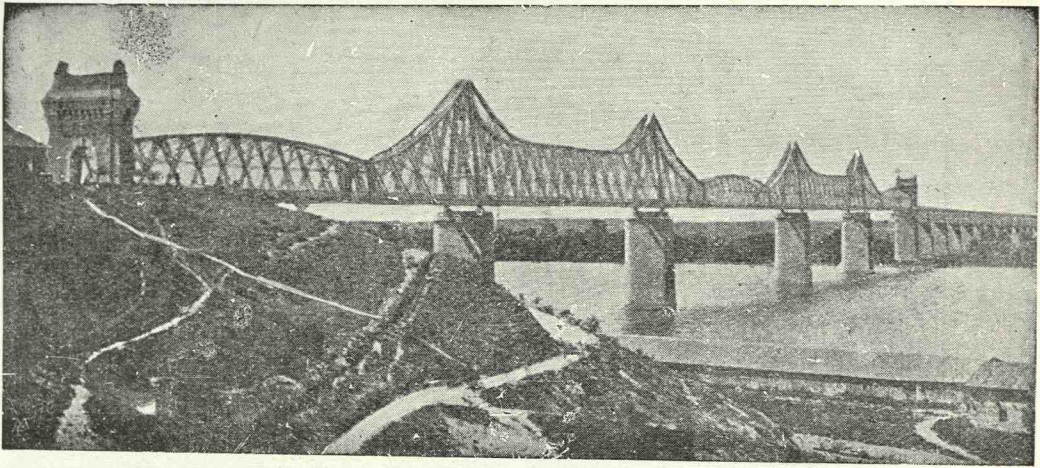
des chantres souabes, Adam Müller, avait cherché un abri à Vienne. Les Roumains ont de très fortes positions; leurs riches villages, comme S. Miclăușul-Mare (le Grand Saint-Nicolas), Pesac, etc., ressemblent à des bourgades. Les maisons du type de colonisation ont jusqu'à cinq chambres, toutes pleines d'un ameublement presque



Monument de la guerre de 1877—1878 à Calafat (le roi Charles saluant les obus).

luxueux; des chevaux de race, servis par des valets, piaffent dans l'écurie: „j'en ferais don au roi“, me disait l'un d'entre eux, „s'il vient ici; mais à personne je ne le vends“. L'esprit chevaleresque des spahis a passé dans ces âmes, la technique agricole allemande dans leurs habitudes de travail. Rarement on verra un champ mieux cultivé que dans ces parages. Et de l'excès de l'aisance vient chez les Roumains, comme chez les autres, la crainte du partage de la propriété fortement aimée. Ces admirables femmes, au teint blanc et rose de princesses, n'ont qu'un enfant ou

deux ; chez les Tziganes seuls, en marge du village, la progéniture pullule. Mais on ne pense pas au danger de la dépopulation lorsque, prêtre et instituteur en tête, le choeur de ces hommes superbes, de ces femmes délicates se fait entendre en l'honneur de l'hôte qui passe. On admire la race sans tenir compte du sacrifice de son ancienne civilisation populaire fait pour arriver par des voies étrangères au bien-être. Au contraire, à l'Est, dans la montagne, aux profondeurs sillonnées de torrents rapides, l'habitant, d'ancienne demeure ou immigré au XVIII-e siècle, mène une vie plutôt dure dans ces hameaux aux maisons de bois disséminées à l'aventure sur les côteaux. Où la nature promettait moins, ni champs de blé et de maïs, ni mines de métaux, l'Autriche a négligé d'envoyer ses suppôts, les colons.



Pont sur le Danube à Cernavoda.

Dans le Sud de la province, les vallées souriantes des brefs cours d'eau qui sont la Nera, la Bârzava, dont le nom figure dans la Table romaine publiée par Peutinger, touchent elles aussi à des régions minières, qui en sont détachées de la vie rurale des Roumains : Anina, „le village des aulnes“, Oravița, avec leurs trésors ; plus loin à l'Est, le nom slave de Rudăria rappelle aussi d'anciennes mines. Les hauteurs avancent presque jusqu'au Danube. Ce qui est curieux c'est le manque complet de noms turcs dans cette région qui pendant un siècle et demi a supporté les spahis du Pacha et en a gardé le luxe triomphant d'or et d'argent des femmes, aussi, un peu, les artifices du teint.

Toute roumaine est cette vallée de la Cerna, de la „Noire“, qui fut un temps en terre roumaine libre et y resta par ses sources. A travers les vieilles forêts elle descend rapide et parmi ces sources qui surgissent du rocher il y a, à Mehadia (d'où Mehedinți, le district oltenien voisin), celles d'eau chaude qui ont rendu célèbres ses „bains herculiens“, que l'antiquité a connues aussi, à côté de la caverne aux légendes de héros fabuleux.

II. Banat Olténien.

En remontant du Danube près de Turnu-Severin, on passe par les rues désertes de ce vieux chef-lieu de Cerneți, dont le nom est relié avec la Cerna, et on reconnaît encore dans les maisons abandonnées par des boïars enrichis ou déracinés cet art de la construction qui a été un des grands dons de cette nation thraco-latine. En suivant les cours des ruisseaux qui sont la Bahna ou la Topolnița, partout on



Jubé d'église roumaine.

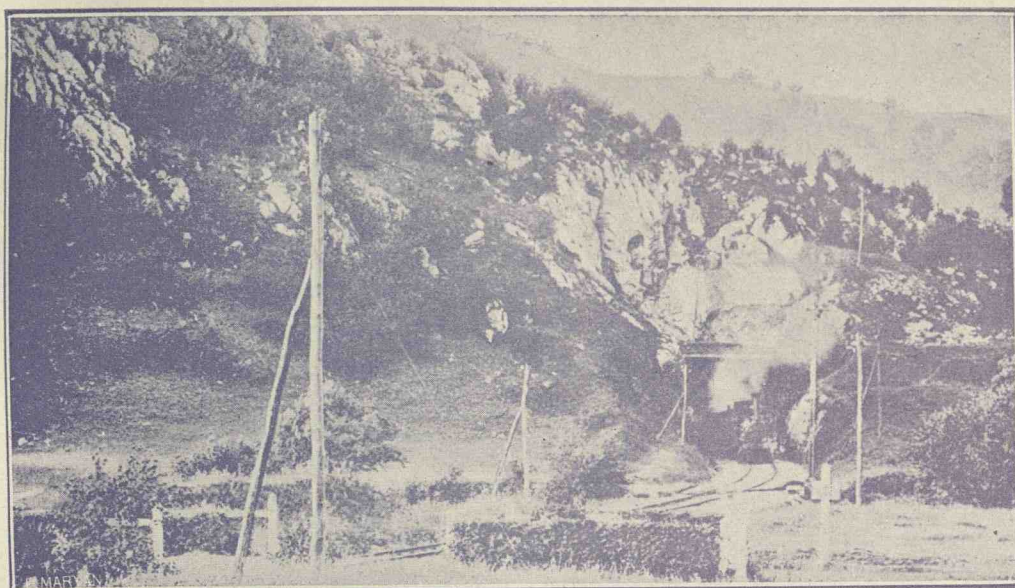
rencontre dans des habitations spacieuses ces paysannes à la robe courte, plissée, parsemée de taches de couleur, qui se montrent au voyageur dès Vârciorova sur le rivage. Au fond de cette Topolnița, adossée aux vieux bois encore épargnés, voici l'ornement principal des solitudes de la Roumanie libre qui paraît : le monastère ou le petit réduit monacal, le skite.

Dans une enceinte qui est le plus souvent en forte muraille défensive, faite de blocs de pierre pris dans la rivière et d'encadrements de briques au milieu du verger des moines, les cellules sous le haut toit de bardeaux noircis et couverts de mousse fraîche entourent l'église. La tour aux fenêtres oblongues, contournées de reliefs, s'enlève légère d'une toiture qui suit docile les lignes mêmes de la construction ; l'air circule, les rayons pénètrent dans le péristyle ouvert, appuyé sur des

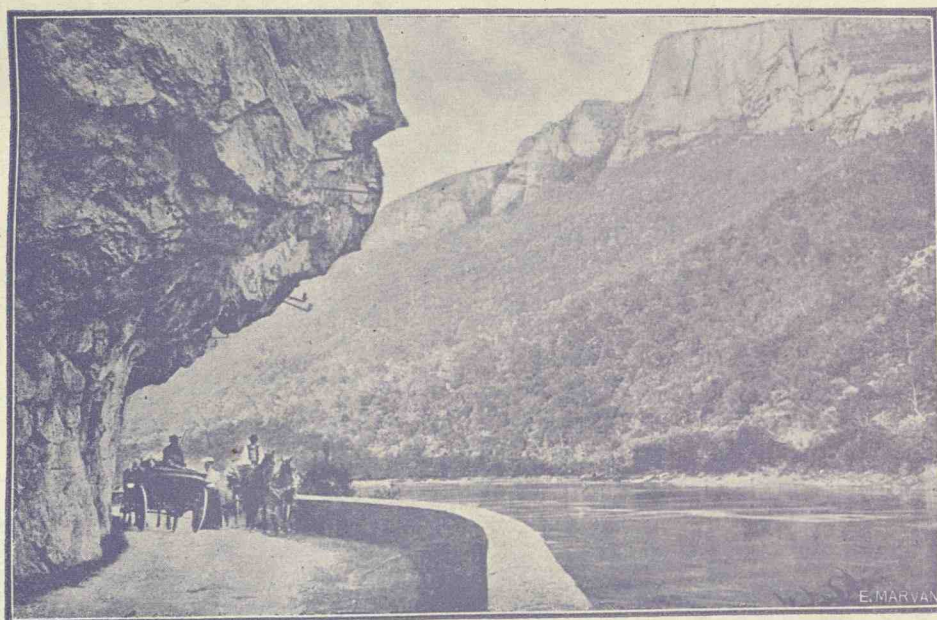
colonnes aux chapiteaux sculptés. Une porte dont l'encadrement est en fleurs sur la pierre et qui porte au front l'inscription historique en beaux caractères cyrilliens, mentionnant le fondateur, le saint protecteur, la date et le règne, s'ouvre sur un intérieur mystérieusement à demi éclairé par les fenêtres étroites, dont les rebords sont des guirlandes de fleurs en relief. Des colonnes séparent le narthex des femmes du choeur où les hommes seuls, à la place des moines, peuvent écouter l'office. Aux fresques de l'intérieur, un tapis polychrome de couleurs variées, plus intéressantes que le dessin même, d'après le code hiéroglyphique des maigres saints byzantins aux regards morts, correspond, sur l'extérieur, que partage en deux séries d'arcades lombardes un tore entrelacé et travaillé, une longue théorie de saints. On marche sur les pierres tombales des fondateurs, guerriers, boïars du conseil, marchands. L'iconostase en bois sculpté brille au fond de toute la dorure qui en suit les méandres infinis. En haut la croix protège, au fond de la tour unique le Pantocrator, le Christ en gloire, béni; derrière les portes „impériales“ et les voiles brodés d'or le mystère chrétien se cache. De la tour qui domine l'entrée dans cette citadelle des jours mauvais pour le pays les cloches égrènent leur clair son argentin le long de la vallée.

Plus à l'Est, la vallée du Dăsnățuiu, qui mène au lac de Bistreț, traverse des terrains légèrement accidentés, qui sont d'une grande fécondité. Les maisons de cette région, jusqu'au grand bourg de Băilești („village de Băilă“), sont souvent faites en terre pressée entre des planches qu'on retire ensuite; elles font assez bonne mine à côté des églises anciennes, dans les fresques desquelles des motifs de vie paysanne se mélangent aux sujets sacrés. Tel de ces villages compte des milliers d'habitants, qui conservent dans leurs âmes ce que le passé guerrier a de plus droit et l'époque patriarcale de plus accueillant. Approchez-vous de leur modeste sanctuaire, et vous les verrez accourir pour vous tendre la main et vous souhaiter la bienvenue; pendant les fêtes de Pâques il m'est arrivé de voir des vieillards, qui m'avaient donné héroïquement leurs votes peu auparavant, chercher dans leur sein ces beaux oeufs ornements qui sont un chapitre spécial de l'art populaire roumain, pour me les offrir. C'est ici que les femmes aux deux tabliers finement ouvragés tissent ces tapis influencés d'Orient qui ajoutent aux anciennes formes géométriques des fleurs épanouies, des figures humaines. Tel de leurs prêtres a fait don d'un exemplaire typique au Musée du Trocadéro.

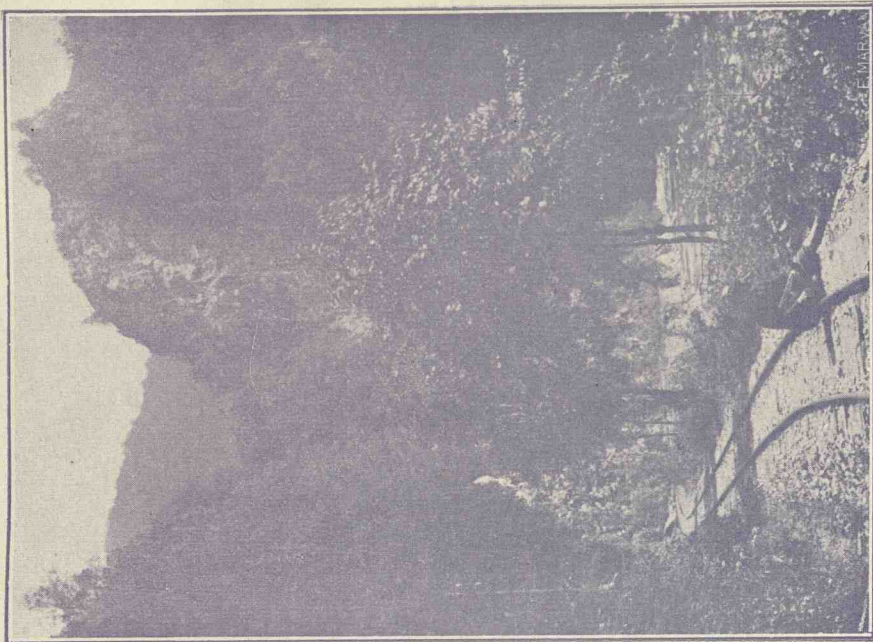
Partant du Danube même, où les Carpathes affrontent les Balcons, une magnifique couronne de montagnes domine tout le paysage roumain, descendant bientôt en amphithéâtre harmonieux vers la grande vallée terminale. Les pics de l'Oslea, du Negoiu neigeux, du Sigleu, du Parâng se suivent, d'une hauteur qui dépasse 2.000 mètres, laissant à la Transylvanie de larges massifs, d'où surgissent à des hauteurs pareilles le Rătezatul, la Piatra-Albă, le „Découronné“, le „Rocher Blanc“. Une grande ri-



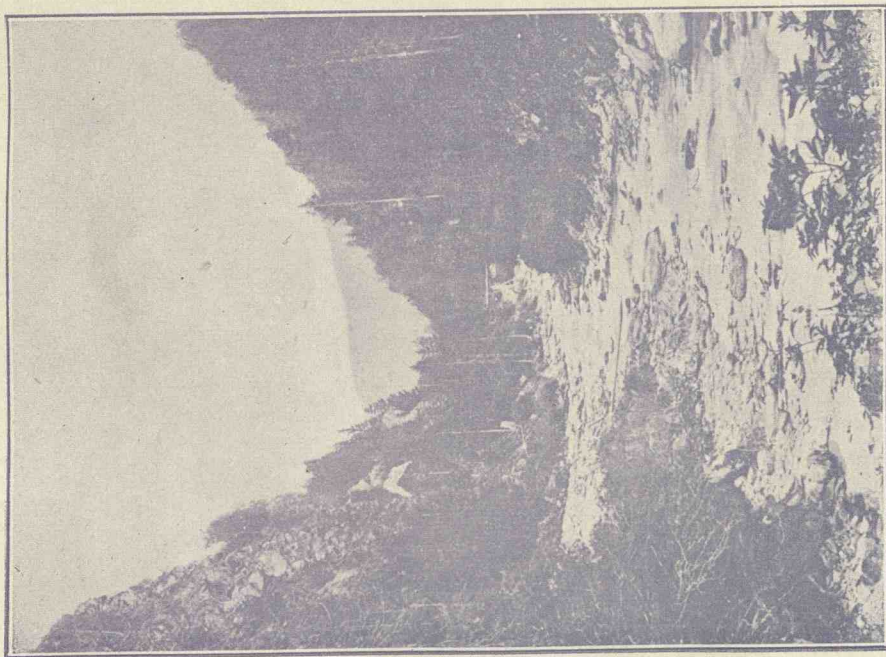
Petrosani (vallée du Jiu).



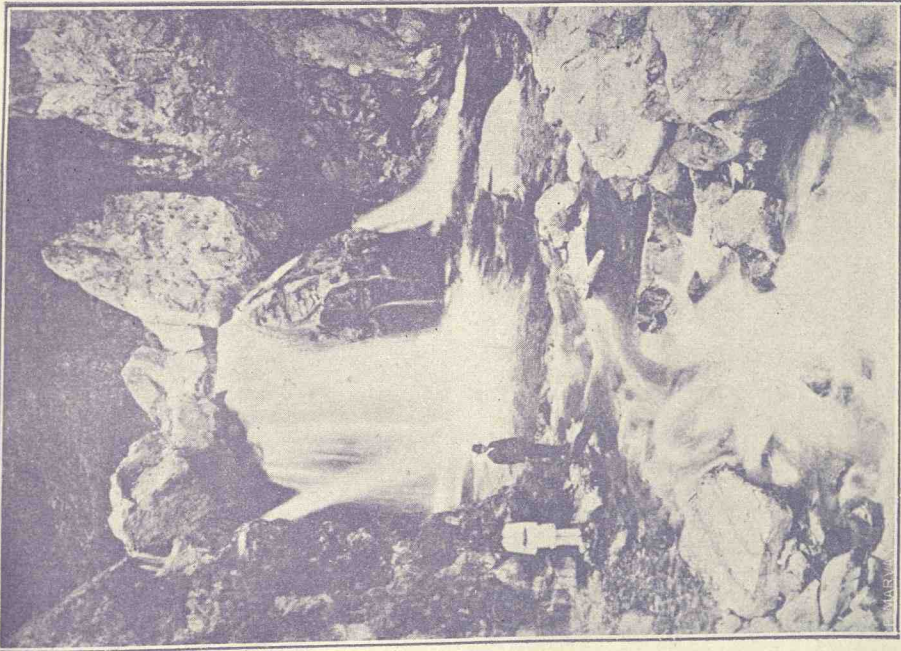
Défilé du Jiu.



Passage dans les Carpathes.



Les Carpathes à Petroșani.



Cascade de Vaideel (Gorj).



Montagne du Bilhor : „l'autel“.

vière aux sauts hardis, à la descente fiévreuse, cognant ses ondes furieuses à la pierre de ses rivages, aux défenses des chaussées taillées dans le roc, se nourrit de la fonte de leurs grandes neiges, le Jiu, et de tous côtés, mais surtout de l'Ouest, accourent ses affluents, d'une course tout aussi précipitée: la Șușița („le ruban“), le Suhodol („la vallée sèche“), la Bistrița, le Motru, dont le nom sonne dans l'Amutria daco-romaine, de l'autre côté l'Amaradia ou Hamaradia (comme Meedia et Meedinți à côté de Mehadia et Mehedinți).

Il y a deux Jiu au-delà de l'ancienne frontière de Transylvanie, se réunissant pour former le grand cours d'eau qui escaladera la montagne et s'ouvrira un étroit passage à travers les rochers, et, comme celui de l'Ouest, du côté de Hațeg, s'appelle Jiu roumain pour se distinguer du Jiu hongrois à l'Est, il faut admettre qu'au XIII-e siècle, lorsque la lignée du Voévode-cnèze Litovoïu dominait sur toutes ces vallées, ce district transylvain, près de l'aire du vieux roi Décébale, appartenait à la „Roumanie“ naissante. Cette première partie de la région du Jiu est à demi patriarcale, à Câmpul-lui-Neag („le champ de Neagu“), à demi industrialisée, à Petroșani et à Lupeni, où le travail dans les mines de charbon est fait par des paysans déracinés et souvent démoralisés (il y a dans ce rayon 1.500 cabarets) et par des étrangers qui les incitent volontiers au mécontentement et à la révolte; les capitaux et la direction sont restés en Roumanie Nouvelle les mêmes que du temps des Hongrois. Avec sa seule rue bordée de magasins occupés à une exploitation systématique de ces pauvres gens, Petroșani, vue même sous la lumière du bon soleil de l'Orient, fait une assez triste impression. Aussitôt cependant que la rivière est entrée dans la grande montagne, de l'ancienne frontière, elle a un développement magnifique, dans ses contorsions infinies de serpent blessé; l'écume rejailit sur les murs des parapets le long de l'admirable chaussée qui entre des hauteurs couvertes des fleurs les plus riches des Carpathes descend vers Târgu-Jiului, vers la „bourgade du Jiu“. Lorsqu'il est arrivé dans la région des villages, on a des groupements importants, avec des habitations soignées, élevant un étage au balcon ouvert au-dessus de la cave; les vergers de Bumbești sont de toute beauté. Bientôt il n'y a presque pas d'interruption entre les villages qui se confondent.

La ville a des maisons de boïars à deux étages archaïquement belles du dehors et d'une distribution parfaite; d'immenses cours les environnent. Des marchands de race paysanne tenaient boutique pour les montagnards descendus à cheval. On a malheureusement restauré l'église centrale, au type emprunté aux couvents voisins.

On les découvre sur ce parcours même du Jiu, comme tel skite aux belles icônes anciennes auquel l'invasion allemande, gravant le nom de ses sergents et caporaux sur la pierre même de l'autel, a profané l'humble sainteté. Dans le défilé de Lainici se cache un petit monastère aux fresques extérieures triomphantes. Au bout

d'une excursion du côté des collines on a à Tismana un des plus beaux exemplaires de la construction d'église en vieux pays roumain.

Vers 1370 un moine étranger, parti de la Serbie ou de plus loin encore, du Mont Athos, dont il avait été l'hôte pendant longtemps, venait dans la principauté valaque, qui à cette époque avait de grandes visées royales, voire même impériales, dans les Balcons et qui, revêtant et chaussant de pourpre ses „domni“, ses seigneurs indépendants, fimbrait de l'aigle bicéphale leurs tuniques et leurs chaussures, pour y introduire, à côté d'une hiérarchie épiscopale provenant de Constantinople une vie monacale de règle athonique. Après avoir fondé près des Portes-de-fer du Danube, là où Serbie et Roumanie se rencontrent, un premier cloître, aujourd'hui en ruines, Vodița, près du „petit ruisseau“ dont elle tirait son nom, il entra dans les forêts de châtaigniers de ce district du Jiu supérieur pour y bâtir un monastère de plus hautes ambitions, dont le type passa ensuite l'Olt et pénétra en Moldavie même, de plus récente création. Il y eut donc ici une église à la façon des Serbes, portant trois coupoles et ornée de délicates sculptures en pierre autour des portes et des fenêtres. Deux siècles plus tard on changea les premières fresques, ou bien on orna pour la première fois de peintures le vaste intérieur, et ce qu'on voit aujourd'hui de ce travail du XVI-e siècle est tout frais, et remarquable. Ce n'est que vers 1830 qu'une transformation stupide, due à des architectes allemands, a détaché de l'édifice les nefs latérales et a détruit aussi l'entrée de l'église. Ainsi mutilée, Tismana, entre des bâtisses de mauvais goût, imitant les châteaux de l'Occident, n'en est pas moins, sur la hauteur dont les eaux vives se jettent en cascade entre les vieux arbres du bois carpathique, l'une des merveilles d'un pays qui les cache trop, à la connaissance des siens même.

Ici, près de la grande montagne, il y avait le calme ordonné, de tradition millénaire de la vie monastique; de l'autre côté, à travers une région aux villages fréquents, bordant la route de grandes maisons aux formes toujours originales sous le haut toit de bardeaux noirs, la peuplant de chariots à boeufs, d'une lente et rêveuse démarche, de femmes aux tabliers courts, plutôt sombres, aux longs voiles fins qui tombent sur les épaules, on trouvera le point de départ de ce fils de paysan, devenu petit boïar, agent de commerce, avocat simple pour ses simples à lui, qui fomenta et conduisit, il y a à peine un siècle, la grande révolte des Olténiens pour l'ancienne liberté nationale. Il est d'ici ce Théodore, ce Tudor, *domnul Tudor*, un prince donc pour les siens, qui eut, le lendemain du congrès de Vienne, l'idée de répéter en terre roumaine le mouvement serbe, la pensée de cette „assemblée du peuple“ qui créa une patrie. Il devait faire à Bucarest son entrée triomphale, pour devenir bientôt dans l'ancienne résidence des princes, Târgoviște, la victime de ces révolutionnaires grecs qu'il avait osé regarder comme des étrangers poursuivant d'autres buts que les siens.

Sur la rive droite et sur la rive gauche de ce cours moyen de la rivière il y a



Église de Cerneft.



Vallée du Hășeg (Transylvanie).



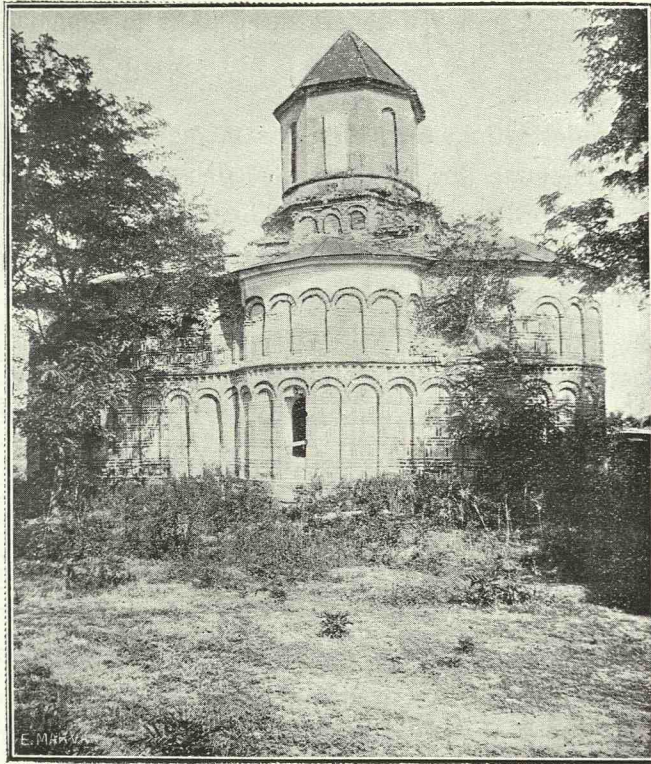
Coula olteniense (district de Mehedinți).

la même vie paysanne, un peu rude et dure, des descendants de ces insurgés d'alors. Ils sont bons à tous les métiers, auxquels ils apportent le même élan : à Bucarest ils courent les rues en marchands ambulants, les gros paniers sur les épaules destinées plutôt à porter le fusil. Leurs habitations se suivent et s'accumulent en sombres toits, corridors, escaliers de vieux bois en marge de la route, dans les clairières des grands vergers. Un air de patriarcalisme y demeure aussi dans les agglomérations des bourgades.

Sur le long cours des affluents du Jiu les mêmes traditions fleurissent sur ce tronç rugueux qui est l'homme des montagnes et des collines. Le Motru, venant de Mehedinți, qu'il arrose du Nord au Sud, apporte le témoignage des coutumes archaïques, telles qu'elles se perpétuent sous les cimes à Cloșani, dont Tudor fut jadis le capitaine, à Baia-de-Aramă, aux anciennes mines d'airain, exploitées encore dans le passé roumain, et aux pittoresques nids de petits boïars et de marchands montagnards qui sont ses maisons; il réveille les souvenirs d'histoire fixés dans ces grandes et belles églises conventuelles qui sont Gura-Motrului, profilant sa ligne blanche sous les forêts, et Strehaiia, cette grande maison du XVII^e siècle qui, fondation du vieux prince Mathieu Basarab, abrite un peu plus tard un évêque de ce siège éphémère et qui conserve encore, au milieu d'une bourgade, l'aspect imposant d'une forteresse isolée. A droite, sur le Gilort, dont le nom rappelle celui donné par les étrangers à la rivière principale, Szyl, Schill, à Cărbunești, „les descendants de *Cărbune*, le Charbon“, une bourgade rivale de Târgu-Jiuului, qu'elle n'a pas pu atteindre, s'appelait Târgul-Gilortului. Partout la vie rurale, vive, prête aux tumultes, de notre époque, s'appuie sur une terre qui plus d'une fois recèle les traces du séjour des Romains conquérants et colonisateurs, qui ont marqué bien autrement la région transylvaine voisine du Hațeg.

A partir de Filiaș l'aspect de la rivière change. A travers la plaine elle s'étend large, mais sans se perdre jamais dans des marécages. Des champs d'une fertilité qui ne dépend qu'en partie du caprice des saisons, des restes de la grande forêt primitive, des villages dont les maisons en terre pressée n'ont plus le pittoresque, si varié, de celui de la montagne, s'étendent sur les deux rives. Sur les routes passent les paysans en longs manteaux blancs de drap soutaché de noir, au bonnet de poil carré menant les bons boeufs blancs qui ruminent en chemin. Le cavalier des vallées supérieures, monté sur son petit cheval rapide, a disparu. Une vie plus paisible, plus solidaire, plus satisfaite succède à l'autre. A la place du couvent-forteresse entre ses murs on n'a plus que l'église du village, souriante, et dans des centres plus riches de nouvelles bâtisses lourdes et pompeuses remplacent l'ancien sanctuaire, si beau dans sa simplicité discrète. Avec le partage des terres beaucoup du pittoresque ancien disparaîtra avec la prospérité naissante.

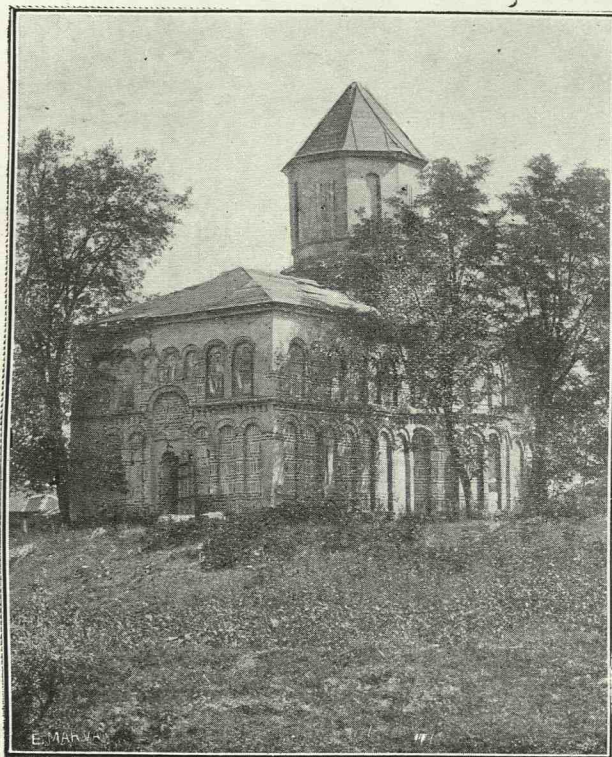
La métropole olténienne de Craiova, qui ne touche pas à la rivière, domine toutes ces plaines nourricières. Elle a, avec ses larges rues, avec ses somptueux édifices publics, dont la Préfecture est un des meilleurs travaux de l'architecture roumaine moderne, avec ses fastueuses églises nouvelles et celles qui conservent



Église de Bucovăț, près de Craiova (deuxième moitié du XVI-e siècle).

dans leur abandon la gracieuse ligne de péristyle, la mince tour au-dessus de l'édifice restreint de proportions — Leconte de Noüy, un élève de Viollet-le-Duc a malheureusement métamorphosé à sa façon la belle église ancienne de St. Démètre —, avec son superbe parc qui a remplacé la petite forêt qu'on trouve toujours en marge de ces villes de la région de l'Olt, a de très obscurs commencements, malgré la légende de lettré des rois coumans et des prétendus empereurs roumano-bulgares. Sa désinence est pareille à celle d'Orșova ou de Vârciorova, de Glogova, etc., et la racine signifie sans doute „angle“, „coin“, comme dans la „Craïna“ serbe. Jadis ce fut un village comme les autres, mais les seigneurs qui y avaient leur nid devinrent les „faisers de princes“ de la Valachie; elle grandit avec leur bonne fortune, sans déchoir avec leur ruine rapide. Le Ban, dont la vraie capitale était à Severin, tombé maintenant au pouvoir des Turcs, y prit résidence. Toute une organisation locale presque autonome se groupa autour de ce grand dignitaire, qui avait le droit de délivrer des documents de propriété, d'expédier des ordres, tout comme le prince

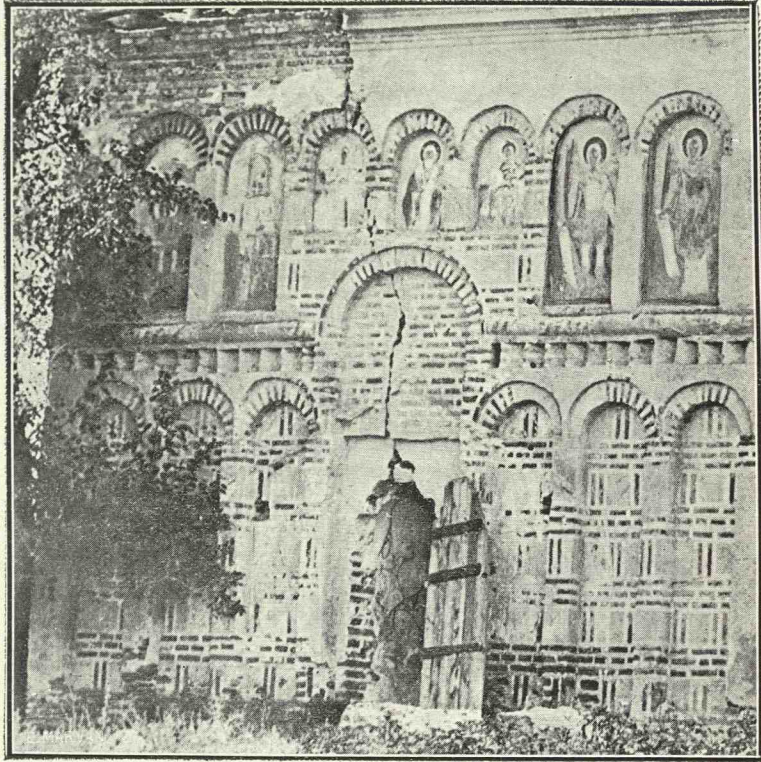
de Bucarest. Lorsque le boïar orné de ce titre résida avec la Cour, à la façon du XVII-e siècle français, de Bucarest, son lieutenant remplit à Craiova, à laquelle ne manquait que l'évêque de Severin, fixé sur l'Olt, à Râmnic de Vâlcea, les mêmes



Église de Bucovăț (autre vue).

fonctions et jouit du même prestige. Seule la nouvelle organisation du IX-e siècle dépouilla après trois siècles de grandeur historique cette ville de sa situation toute particulière. Sans industrie, sans enseignement supérieur elle n'a pas ce qu'il lui faut pour se développer. Mais, avec de ses faubourgs de patriarcalisme souriant, avec sa longue ligne de boutiques à la mode du passé, vendant aux paysans des vêtements et des coiffures traditionnelles, elle ne manque pas, par les villages qu'elle s'est annexés, comme celui de Bucovăț, à la belle petite église conventuelle du XVI-e siècle, ne gardant plus ses esclaves tziganes, de charme.

Le voisinage, avec des églises du meilleur style, posant leur péristyle lumineux sur de fortes colonnes aux chapiteaux ornés, abonde en surprises. Et dans la proximité immédiate du mouvement de la grande ville, près de „l'étang vert“, l'ancien couvent de Jitianu, à la formidable tour qui, surveille la campagne souvent envahie par les



Murs de l'église de Bucovăț.

Turcs et pleine des tombeaux oubliés des victimes faites par les guerres russo-turques, déplore son isolement et son abandon.

A Bechet, au bout de cette campagne plantureuse, le Jiu, sans disperser ses eaux, donne dans le Danube. En face, les sombres maisons de la Rahova (Oréchovo) bulgare, sur la colline brune, semée de vergers rares, conservent quelque chose des menaces qui ont pesé pendant des siècles sur ce Canaan olténien, qui s'ouvre et sourit à l'ennemi comme à l'ami.

Le Jiu alerte, aux larges rameaux, est celui qui, de fait, résume la belle contrée douce qui s'appelle sans raison Olténie d'après son puissant voisin calme, qui est l'Olt. Si la partie la plus large du cours de ce dernier traverse en ligne presque parfaitement droite la Roumanie d'en-deçà des Carpathes, celle qui se tortille pour changer brusquement de direction, du Nord-Sud à l'Est-Ouest, en Transylvanie, est sensiblement plus étendue. Mais sur ce trajet comme sur l'autre c'est une rivière solitaire, vers laquelle accourent rarement les affluents, car, de sa source au Nord-Est de cette province transylvaine à son entrée en Valachie par le défilé de la Tour Rouge, il ne fait que souligner ces Carpathes, qui laissent échapper vers le Sud valaque les eaux vives de ses torrents, destinées à devenir de grandes artères fructificatrices.

C'est un bizarre paysage celui où il prend naissance et qu'il arrose en longueur

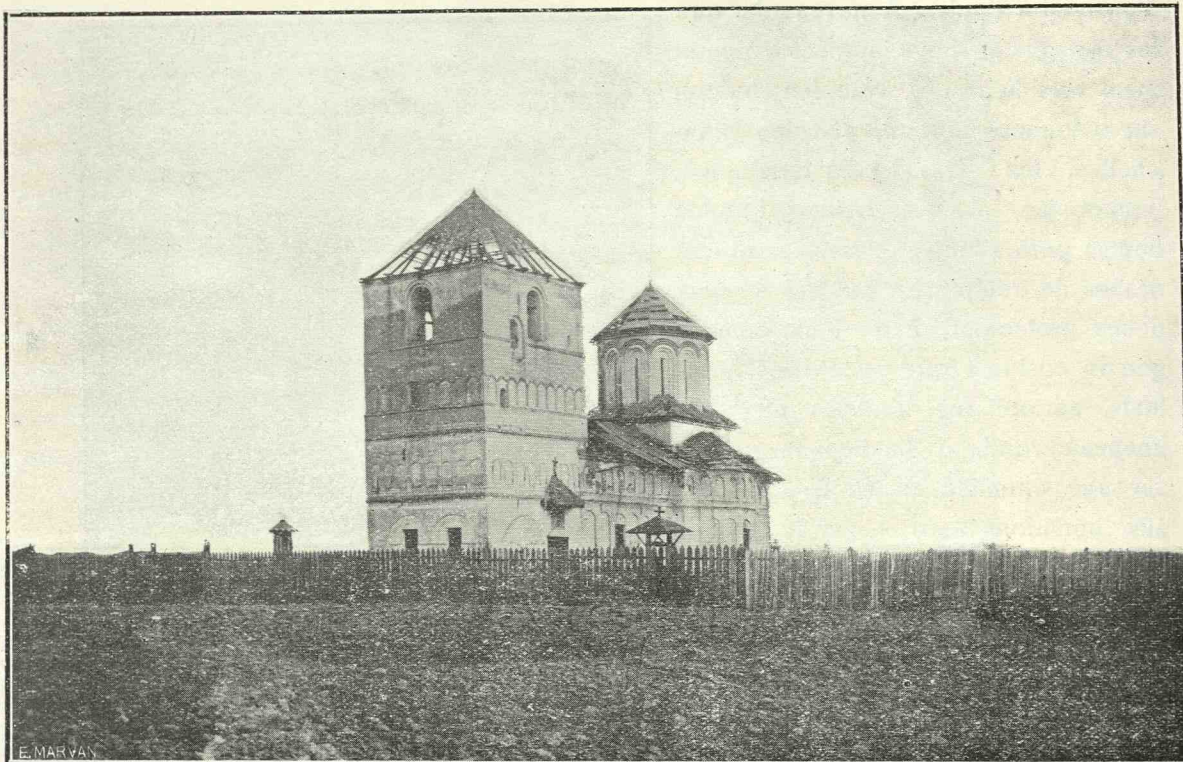
d'un bout à l'autre. A ne regarder que les maisons en bois tournées amicalement vers la route, avec leur balcon sur colonnes, portant, sur des planchettes, les fleurs caractéristiques, pélargonias, giroflées, oeillets, que les hautes portes majestueuses aux piliers ornées de sculptures, au toit de bardeaux protecteur, à ne tenir compte que du costume que portent les habitants, surtout les hommes au petit chapeau rond, à la jaquette courte sur une chemise ornée à l'aiguille, aux pantalons serrés sur la jambe comme ceux des Daces sur la Colonne de Trajan, mais aussi les femmes aux tabliers brodés, on se croirait en plein pays de vieille vie roumaine. Le type physique est celui d'une belle race brune, aux yeux vifs. Les chansons, les légendes se ressemblent, avec ce même vague désir d'amour, le *dor* (de „dolor“) romain, avec ces mêmes figures de guerriers. Mais la



Tzigane (d'après un tableau).

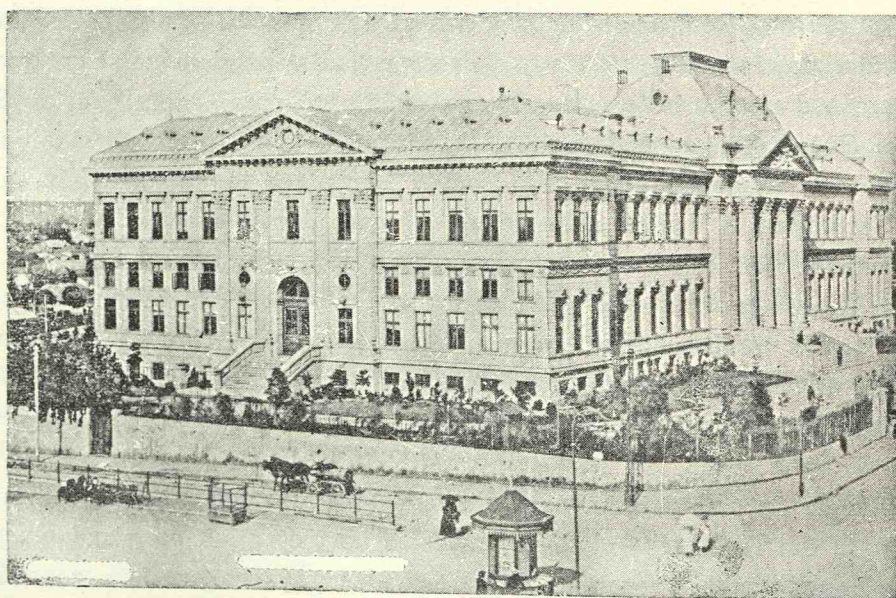
langue est autre : ces Roumains d'aspect, vêtus à la roumaine, habitant des maisons d'ancien goût roumain, parlent le magyar. Ils s'appellent cependant autrement que leurs frères dispersés à travers cette même Transylvanie après 1100 ; leur nom de Szekler (en roumain *Săcuî*) vient cependant de *szek*, siège (de justice), ce qui signifie qu'ils ont emprunté aux Roumains qu'ils ont trouvés sur place la coutume généralement latine (en Sardaigne, à Venise, à Rome, en Afrique) des judicatures. Comme la foi catholique continue à fleurir de croix leurs clochers, comme des noms de saints sont donnés à leurs groupements (Mátéfalva, Szt.-György, etc.), comme le culte de Marie a laissé des traces dans la nomenclature, il faut admettre une relation entre leur présence dans ces montagnes de fréquent refuge roumain et l'établissement provisoire dans les régions voisines, par les rois de Hongrie, des Chevaliers Teutons, vers 1200.

Des villages de bois noir travaillé alternent avec des bourgades où l'Autriche, puis la Hongrie qui l'a imitée—et le nationalisme magyar a fait un grand compte de ces Szekler, dans lesquels il voyait, non seulement des paysans guerriers, constamment libres, mais aussi les aînés de la race dans ces contrées, voire même des compa-

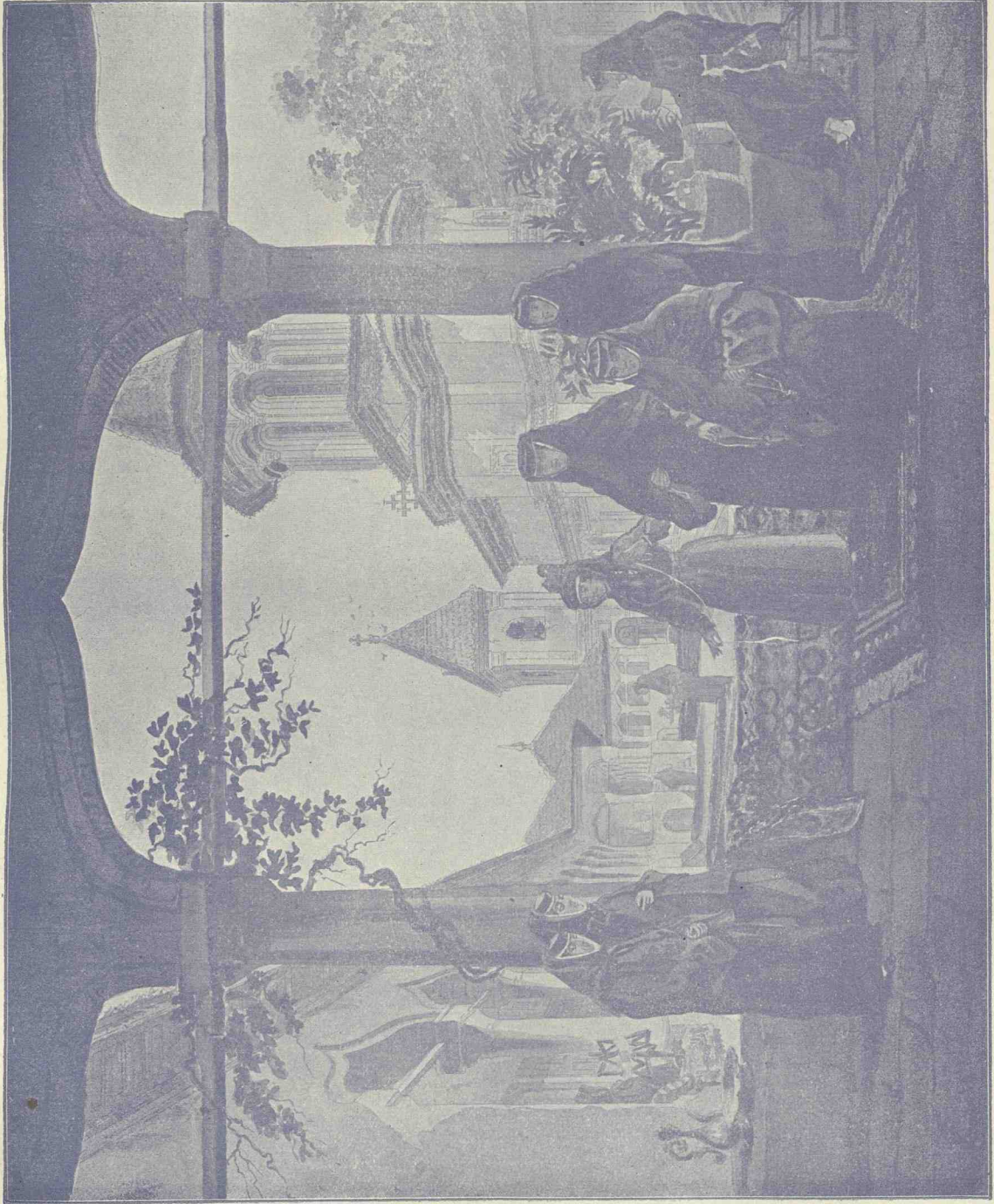


Église de Jitianu.

gnons du vieux Hun Attila, ont accumulé ces maisons blanches au type abstrait que Vienne a créé dans ses chancelleries pour toute espèce de sujets. Csik-Szereda,

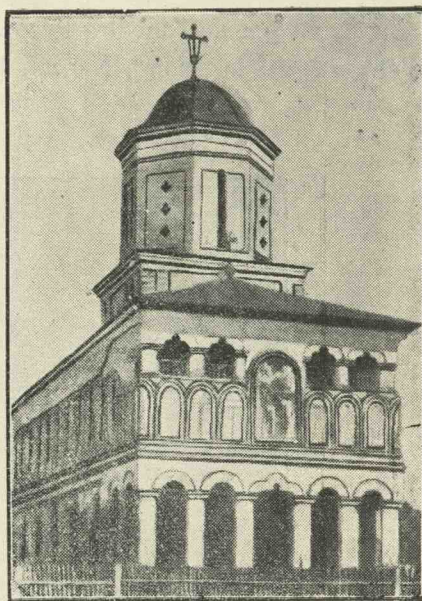


Palais de Justice de Craiova.



Couvent de nonnes (Olténite).

qui est pour les Roumains la Miercurea, la „Mercredi“, d'après une ancienne tradition religieuse, anté-chrétienne ou hérétique, de ce district du Cic ou Ciuc, représente un centre important, au Sud duquel le saint roi Étienne et Saint Simon ont leurs villages. A côté et par dessus Tuşnad aux eaux minérales (cf. pour la désinence toutes les localités d'Arad à la Bârlad moldave), d'autres groupements ruraux portent le nom des fondateurs, des ancêtres, comme pour les *moşi* roumains, créateurs de *moşii*, de terres héréditaires plus ou moins indivises (les „falvas“, les villages de Lazare, de Mikó, de Ghid); les colonies hongroises de la Moldavie voisine disent en roumain cette fois, la même chose (Faraoani

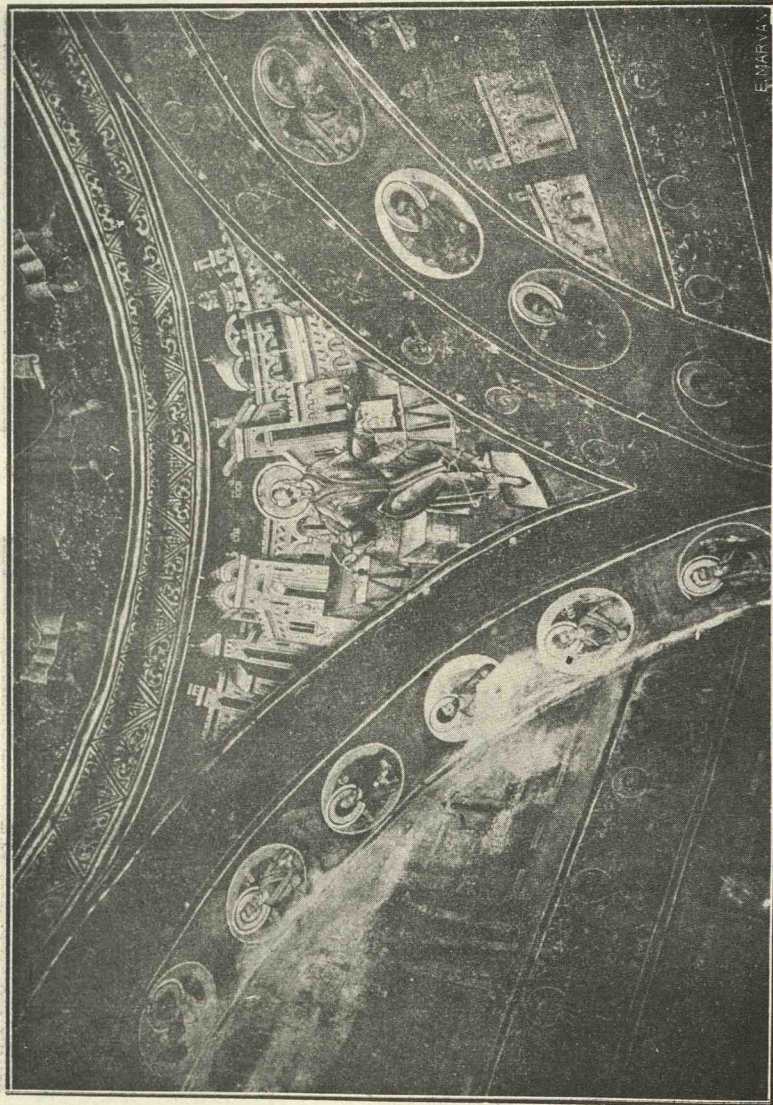


Église des environs de Craiova.



Palais de la Banque du Commerce à Craiova.

p. ex., village de l'ancêtre Faró). Plus à l'est dans la montagne, sur un affluent de l'Olt, qui est le „Noir“, Negrul, il y a,—comme, sur le Jiu, le Gilort, les „târguri“ les



Frésques d'église oltenienne (pendentifs) Couvent de Hurez XVII-e siècle.

„marchés“ des Roumains —, le marché, le „vásárhély“ (vásár=bazar, hély, suffixe localif; l'ensemble correspondrait plutôt à une *târgoviște* roumaine) de ces Szekler, qui sont ici voisins immédiats des grands centres de bergers transhumants roumains de la Transylvanie orientale, les Brețcani de Brețc. Jadis le territoire moldave comprenait tout l'angle suivant, dont la nomenclature est uniquement roumaine: on l'a rattaché au centre szekler de Sepst-Szi-György, sur l'Olt. Il est sur le point où cette

„Săcuime“ se rattache au „pays“ (*fară, terra*; c'est la distribution normale de tout l'habitat roumain) de cet affluent de l'Olt que est la Bârsa.

C'est le territoire que le roi de Hongrie offrit, à ce commencement du XII-e siècle, aux Teutons, avec toutes ses appartenances valaques. Leur brève présence de ce côté est attestée par des noms de localité comme la Marienburg des Saxons, qui est pour les Hongrois une Földvár, d'où les Roumains ont fait leur Feldioara : les ruines du château s'élèvent au-dessus du l'Olt, qui faufile son eau parmi les rameaux et les broussailles; c'est ici que Pierre Rareș, prince de Moldavie, héritier du trône et des aspirations de son père, le grand Étienne, aspirations parmi lesquelles se trouvaient les rapports étroits avec la Transylvanie, l'extension de la puissance moldave de ce côté, vainquit les forces réunies des villes saxonnes qui défendaient contre le concurrent magyar à la Couronne de S. Étienne, Jean Zápolya, les droits du Habsbourg Ferdinand. Dans les guerres d'Étienne contre les Turcs, les Szekler avaient accouru sous ses drapeaux, alors que ces Saxons eux-mêmes voyaient en lui le défenseur naturel de leur province; Pierre, agréé par cette population de paysans-soldats, domina pendant des années, non seulement dans l'angle Nord-Est de la Transylvanie, du côté de Bistritz, mais aussi dans ce „pays de la Bârsa“, où, à Prejmer, il recueillait les droits de douane comme vrai maître du pays.

Bien avant les Teutons, des paysans mosellois avaient été établis, dans différents groupes et à des époques différentes, en Transylvanie. Ils apportaient avec eux, sous leurs „gerebs“ ou „comtes“, ce qu'il fallait pour en faire dans les villes futures ces bourgeois dont le fisc royal ressentait la nécessité. Lorsque le commerce du Levant fut assuré par la consolidation de la principauté roumaine d'outre-monts, ils entourèrent de murs leurs colonies, qui devinrent bientôt des centres importants, avec leurs vieilles églises gothiques au milieu d'une large place bordée de maisons à la façon occidentale, avec leurs quartiers, correspondant aux différentes professions des artisans drapiers, tanneurs, chapeliers, argentiers, etc. Sur les collines s'élevaient souvent, probablement d'après la tradition de base des chevaliers, ces châteaux de refuge, comme on en voit, de ce côté, sur plusieurs endroits, à Râșnov (leur Rosenau), établie sur la place d'un ancien village slavo-roumain. Rattachés à leur race, lorsqu'elle arriva à dessiner un mouvement national à travers toute son étendue, ces Saxons, dont le nom est emprunté à celui des anciens mineurs venus de la Saxe, mineurs avec lesquels on était arrivé à confondre toute la race germanique, empruntèrent à l'Allemagne du XVI-e siècle la Réforme. Groupés en „Université“ légale par les privilèges de la couronne, ils devinrent par l'organisation de cette Église régionale ce qu'il n'avaient pas été auparavant : un corps moral, capable de se défendre contre toutes les pressions et tous les empiètements.

Ici, dans leur Burzenland, s'éleva donc par leurs efforts solidaires la „ville de la Couronne“, Kronstadt, que les Roumains et, d'après eux, les Magyars continuèrent

à nommer Braşov, Brassó, ainsi que s'était appelé un groupement rural d'autochtones, pareil à celui de Râşnov¹. La citadelle, refaite ensuite et agrandie par les Autrichiens, surplombait la colline au-dessus de cette plaine couverte de champs admirablement travaillés, de vergers de lambeaux de forêts et parsemé, de forts villages aux lourds toits de vieilles tuiles rouges, jusqu'à la première ligne des Carpathes, qui à Braşov même domine tout l'horizon. Plus haut encore, sur la hauteur boisée de la Tâmpa, de „l'iconostase“, un ancien point d'observation pouvait fonctionner pour la contrée entière. Au milieu de la place, dans l'édifice timbré de la couronne traversée d'un arbre à racines libres, les membres du Conseil, „très sages personnes“, *fürweise Herren*, les „seigneurs“, les *jupâni*, pour leurs sujets roumains des environs, tenaient leurs assises. L'„église noire“, que la prospérité commerciale des bourgeois enrichit de la plus belle collection de tapis d'Orient, couronnait de sa flèche l'ensemble confus des habitations patinées de gris par les siècles. De petites rues étroites comme au moyen-âge de leur création séparaient les maisons aux grands toits, aux lourdes portes, aux fenêtres étroites. Des écoles sort le gazouillement des voix fraîches apprenant une langue littéraire bien différente de leur patois rhénan. Les chariots de marchandises, conduits par des voituriers roumains, cahotent sur le pavé aux pierres saillantes.

Mais en marge de cette domination qui, toujours superbe et égoïste, était parfois dure, une nouvelle force se formait, celle des Valaques relégués au-delà des murs, avec leur chapelle de Saint-Nicolas, pour laquelle s'employèrent les artisans envoyés par les princes de Valachie, à partir, au moins, de Neagoe, le grand bâtisseur. Souvent des boïars, voire même des princes du pays voisin assistaient à l'office dans le chœur, et les prêtres s'occupaient dès la fin du XVI-e siècle, tout en refusant les offres alléchantes du protestantisme, de travaux littéraires en roumain. Un siècle plus tard les libéralités impériales russes permirent d'élever un grand sanctuaire de style étranger, mais qui, orné de peintures modernes intéressantes, est flanqué de deux chapelles toutes pleines de vieilles fresques, d'anciennes icônes aux tons délicieusement affaiblis. Et, si la domination de la nouvelle Hongrie chercha à transformer le tout, posant par dessus les monuments saxons et l'église „valaque“ de ce quartier extérieur du Şchei des Slaves que les Magyars, qui ont connu les Slaves sous la forme politique de l'État bulgare, appelaient „siège des Bulgares“, *Bolgárszék*, les massifs blocs de pierre de ses palais administratifs et scolaires, la vraie lutte, malgré le grand nombre des fonctionnaires hongrois accourus pour y renforcer l'apport de leur race, se poursuivait entre Saxons et Roumains. Avant la création d'une Roumanie intégrale, à côté de l'église de l'ancienne compagnie de commerce orientale, toute pleine de tombeaux, qui a été confisquée par les Grecs seuls, un nouvel édifice

¹ Il n'y a jamais eu à „Rosenau“ des champs de roses comme dans les Balcanes.

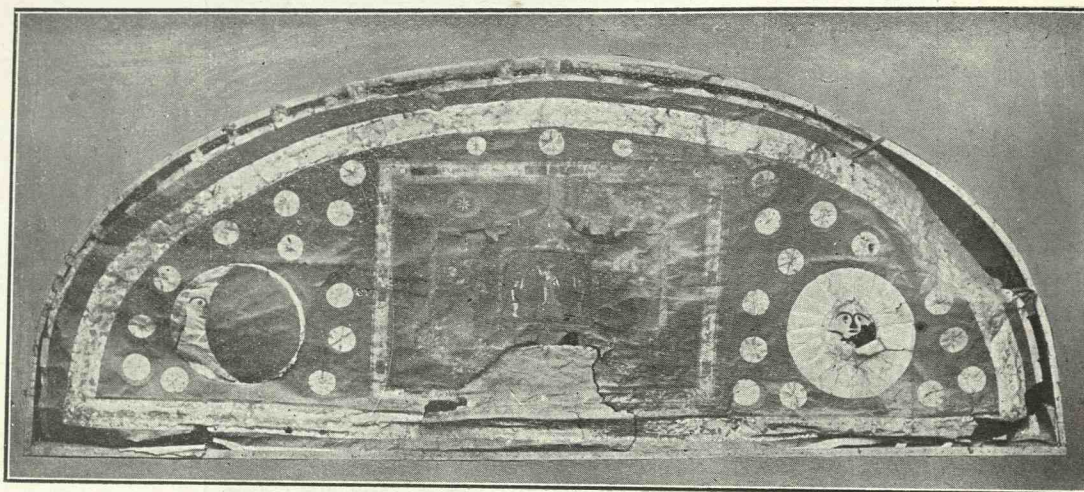


S. Nicolas de Braşov.

sacré s'était ajouté en pleine place principale, et dès la moitié du XIX-e siècle, pour compléter l'enseignement national soutenu par les contributions des marchands, Şaguna, le grand archevêque orthodoxe, avait fondé un gymnase, rayonnant d'esprit de liberté et d'unité. Après 1918 la concurrence nationale se poursuit entre ces deux nations principales, affaiblie du côté des Roumains par les malheureuses passions politiques.

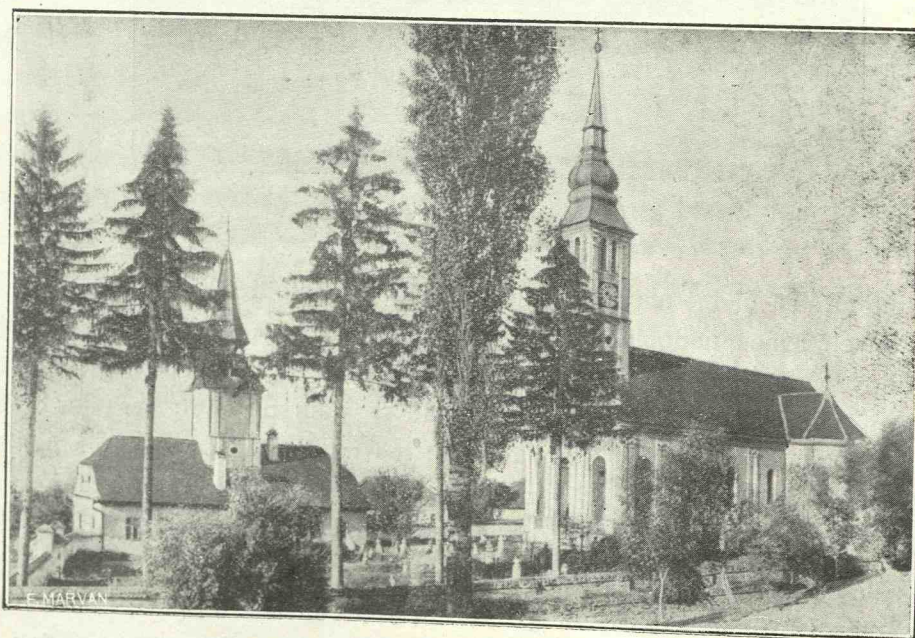
A l'Ouest, jusque dans les „cavernes“ de Zărneşti, où les Impériaux ont été vaincus en 1691 par les Turco-Tatars avec le concours de Brâncoveanu, prince de Valachie, à l'Est, jusqu'au défilé de Bratocea, menant à la vallée du Teleajen valaque, à celui de Buzău, nommé d'après la rivière qui y prend son origine, s'étend cette terre vassalle de l'Olt. Les villages roumains et saxons sont d'une construction parti-

culièrement solide et sept groupes se continuant forment l'important ensemble des „Sept Villages“ (Şapte Sate) ou des „petits villages“ (Săcele), transpercé par des



„Étoile“ dans le pays des Szekler (les enfants la portent par les rues dans le carême de Noël)

tours dont la plupart portent la croix orthodoxe. Tout au fond, par dessus les belles forêts de l'ancienne frontière des Carpathes, s'étagent magnifiquement, présentant quel-



Satulung, près de Braşov.

ques-unes de leurs plus hautes cimes, comme la Păpușa, les fameux Bucegi (cf. le Buczacz polonais), le Clăbucet ou „la montagne aux cascades“, le Ciucaș. Par les

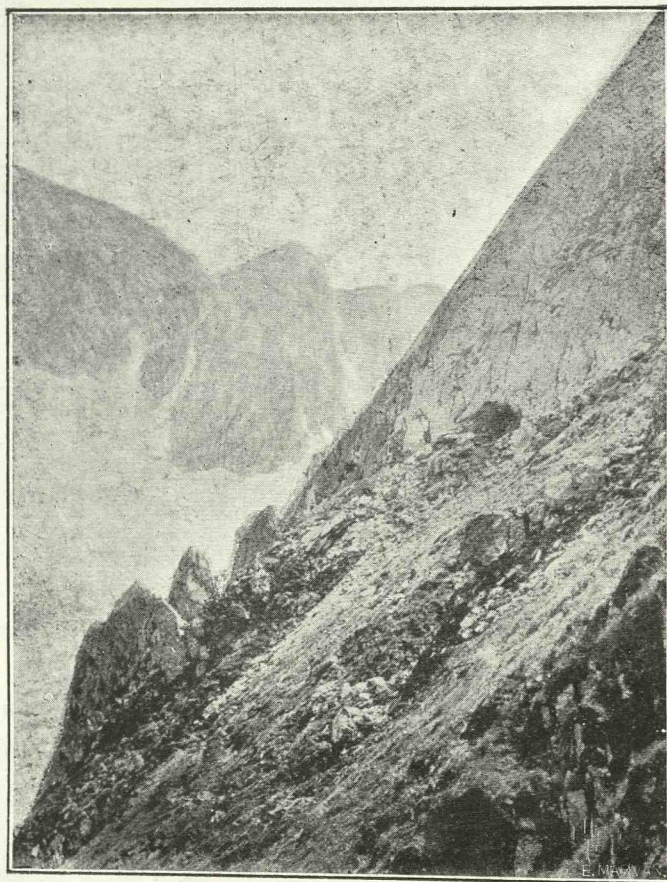


Marché en Transylvanie.

défilés occidentaux de Predeal et Rucăr la région de la Bârsa communique avec les vallées, dirigées vers le Sud-Est, de la Valachie.

Du côté de l'Occident jusqu' à la grande bouche de l'Olt, qui poursuit son cours en ligne droite, large et serein, d'un gué à l'autre, avec les bateaux liés à la chaîne de fer et leurs passeurs professionnels, se développe sous la haute montagne, d'une ligne de rocs nus ininterrompus, cette belle terre patriarcale, d'une parfaite unité, qui porte tout spécialement le nom de la rivière, *Țara Oltului*. Les villages, exclusivement roumains, y sont disséminés à de brèves distances avec, le plus souvent, le couple d'églises : celle des uniates en face de celle des „non-conformistes“, des orthodoxes opiniâtres qui ont fini par vaincre. Certains des noms sont très anciens, mais il y en a eu au XIV^e siècle, lorsque l'Angevin Louis-le-Grand, ayant besoin du prince valaque voisin pour ses vastes projets, le créa, à la française, duc, „herțeg“ (de l'allemand Herzog) de Făgăraș, capitale de la contrée, toute une colonisation de boïars et de paysans sur cette terre que le cours de la grande rivière rattachait étroitement à la principauté des Roumains libres. Jusqu'aujourd'hui une partie des habitants apauvris et à peine lettrés s'enorgueillissent d'être nobles et présentent des titres délivrés par les maîtres hongrois de la Transylvanie jusqu'à l'entrée des nouveaux dominateurs autrichiens. Et, en rapport aussi avec ces fiers souvenirs, il y a dans le costume, surtout celui des femmes, aux tabliers, aux *fote* courtes et dures, de couleur rouge éclatante, avec des ornements clairs, aux

voiles d'une blancheur éclatante roulés en turban sur des supports bizarres autour des têtes, comme une conscience de supériorité. L'étranger n'a pu pénétrer que seulement comme instructeur et officier des soldats roumains de la frontière, parfaitement organisés par les Autrichiens autour de leurs vastes casernes et de leurs belles



Montagne de Podrag, près de Făgăraș.

écoles. Le chef-lieu, dont le nom de Făgăraș signifie „groupe de hêtres“ (de *fag* avec le *ăr* intercalé, comme dans le nom des habitants du village voisin de Vlădeni; Vlădăreni; les Hongrois aussi disent Fogaras), est formé plutôt à l'aventure, les Roumains n'étant pas de disposition à fonder de vraies villes. Il ne présente pas d'intérêt que par le grand château perché sur une petite hauteur, bâtisse pleine d'histoire tragique, qui a abrité les lieutenants des princes d'outremon'ts, quelques fuyards, abricachés en Transylvanie, de cette dynastie, puis l'orgueil d'un Étienne Majláth, Voévode transylvain d'origine roumaine, qui, rêvant d'une couronne, finit dans les prisons de Constantinople, et le désespoir de la femme, des enfants de Michelle-Brave, vaincu par la révolte des nobles hongrois du pays et par les armes du lieutenant autrichien en Hongrie supérieure, l'Albanais Basta, en attendant le séjour des princes et des prin-

cesses magyars du pays pendant le XVII^e siècle. Mais pour les consciences des Roumains le vrai dominateur c'était le *domn* voisin, et c'est du plus riche parmi eux que vient pour ces clients de son église, à une époque où le duché roumain n'était qu'un souvenir, et aussi une prétention, cette jolie petite église, unie aujourd'hui, qui se distingue aussi bien par la forme que par les fresques et la beauté de quelques icônes sur l'iconostase. Jadis, c'est-à-dire pendant plus de la moitié du XVIII^e siècle, son curé fut l'évêque roumain uni, chassé, après sa conversion, de son ancienne résidence, Bălgrad (Alba-Iulia), où pendant cent ans il avait fait fonction d'archevêque métropolitain.

Entre ce monde roumain, d'un caractère si authentique, et celui, si vaste, qui s'étend au Sud, dans ce que tout Transylvain de cette race appelle la *țara*, le „pays“ (c'est-à-dire, titre complet de la principauté de Valachie: „pays de toute la terre roumaine“), il y a cependant une centaine de kilomètres de haute montagne déserte. Aussi l'aspect patriarcal n'a été en rien changé jusqu'aux derniers temps. C'est là, à Porumbac, à Arpaș, à Ohaba, „l'alleu“, aux deux Sâmbete, „Samedis“ qui rappellent la „Mercredi“ des Szekler — une autre „Mercredi“ roumaine n'est pas trop loin à l'Ouest — qu'on peut découvrir, avec les plus beaux costumes gais, les plus anciennes traditions et coutumes de cette „roumanité“ de Transylvanie.

De l'autre côté de l'Olt sa vallée se restreint singulièrement avant la boucle par les affluents du Murăș et, après ce changement de direction, par d'autres cours d'eau qui cherchent la même artère médiane de la Transylvanie. C'est la contrée de Sibiiu (Nagy-Szeben, Hermannstadt), qui, faisant face à la „terre de l'Olt“, conserve un caractère tout particulier. C'est encore une contrée de villages, mais ils n'ont plus la même situation d'autonomie archaïque, sous des princes étrangers ou sous ses favoris des dominateurs transylvains. Car ici c'est la grande ville saxonne, sinon la plus grande, en tout cas la plus ancienne d'histoire, la plus noble d'art, qui domine.

On ne saurait pas dire pourquoi la ville florissante et fière, sortie de l'ancien village de colonisation, a pris le nom d'un Hermann, sur lequel on ne pourrait rien dire. Les Roumains, comme les Hongrois, ont ignoré cet obscur héros éponyme conservant le vieux nom qui se rattache à celui de la rivière de Sibiiu ou Cibin, maigre affluent de l'Olt, dont paraît venir même le nom allemand de tout le pays, Siebenbürgen (qui, on a cherché à le prouver, n'a rien à faire avec les „sept cités“, bien que la traduction slave, des Polonais par exemple, l'a pris dans ce sens). La prospérité économique du VX^e siècle a élevé très haut l'importance de cette cité, maîtresse de nombreux groupements ruraux des Roumains et s'appuyant sur toute une grande formation d'agriculteurs germaniques à Cislădie, à Almaș. Le Voévode du roi de Hongrie, puis le Voévode prince vassal des Turcs n'était guère agréé dans cette ville soupçonneuse, qui n'aimait pas à payer les dépenses d'une Cour parfois assez fastueuse. On dut accepter vers 1400 avec un grand déplaisir cette décision royale du

successeur de Louis-le-Grand, qui rattachait Amlaş, aux hautes maisons anciennes à ce duché de Făgăraş, qui appartenait déjà au prince de Valachie. Comme ce fief était attribué parfois aux prétendants en quête d'aubaine, ceci amenait de la part du souverain roumain rancunier des revanches sanglantes et destructrices. Mais jusque bien tard dans le XVI^e siècle cette engeance vagabonde affectionnait Sibiiu, et dans la belle église ancienne, plus imposante que celle de Braşov, les Saxons durent placer le corps d'un prince assassiné, Mihnea, tué dans leur ville même par des adversaires implacables. Ces relations rapportaient cependant, et c'est chez les argentiers de Sibiiu que Neagoe et sa femme, la princesse serbe, la „despina“ Militza, commandaient les pièces d'argenterie pour leurs fondations.

Les Autrichiens eurent l'idée de fixer dans la ville profondément allemande, qui n'avait de Roumains que dans cette banlieue où leur première église en pierre est seulement du XVII^e siècle et qui ne pouvait pas être envahie par les Magyars comme Braşov le fut par les Szekler voisins, la capitale de leur administration rouli-nière. La ville prospéra dans cette situation, avec tout ce monde de fonctionnaires qui y fut établi. D'autant plus dur fut le coup que lui portèrent les Hongrois, tout portés à bien préférer, plus au loin, la grande ville de leur race, Cluj-Klausenburg, pour eux Kolosvár. Les Saxons en furent ébranlés. Malgré la présence dans cette ville de l'évêque de leur confession, malgré les belles traditions culturelles s'appuyant aussi sur les riches collections du baron de Bruckenthal, grand amateur, au commencement du siècle dernier, de livres, de manuscrits et de tableaux, malgré une bourgeoisie tenace et d'une intellectualité distinguée, malgré l'ombre d'un „comte des Saxons“ enfin, ils déchurent. En échange la personnalité exceptionnelle que fut l'évêque, puis le Métropolitain roumain orthodoxe, André Şaguna, transporta dans ce Sibiiu le siège d'un évêché à peine admis par l'Autriche après 1768 et relégué, avec de bizarres prélats serbes, sous un toit de chaume dans le village de Răşinari. Quelques dizaines d'années après sa mort, une grande église métropolitaine surgit en face du palais où Şaguna agréé par la Cour, avait installé sa magnificence; les fresques de Smigelschi sont tout à fait remarquables. Puis l'„Association“ culturelle roumaine, fondée sous l'impulsion du même Şaguna et de son collègue uniate, Alexandre Sterca-Şuluţiu, y construisit son palais, auquel vint s'ajouter la bibliothèque, le musée, riche en costumes et en produits d'art populaire. Mais il fallut cacher derrière une grille, où il est encore, la statue du grand journaliste roumain Georges Barişiu.

Les villages roumains du domaine de Sibiiu sont parfois d'une beauté absolument remarquables. Si à Apold, à Aciliu, à Cacova il y a de belles maisons et des costumes intéressants, Răşinari, au bout de la grande forêt de Sibiiu, restée intacte avec ses souvenirs de vieux brigands, et Sălişte, sous la montagne, arrosée par l'onde rapide de son torrent, de sa „vale“ (vallée), sont, surtout le dernier village, des exemplaires typiques de la vie rurale roumaine dans ces régions, on pourrait dire même de la Transylvanie entière.



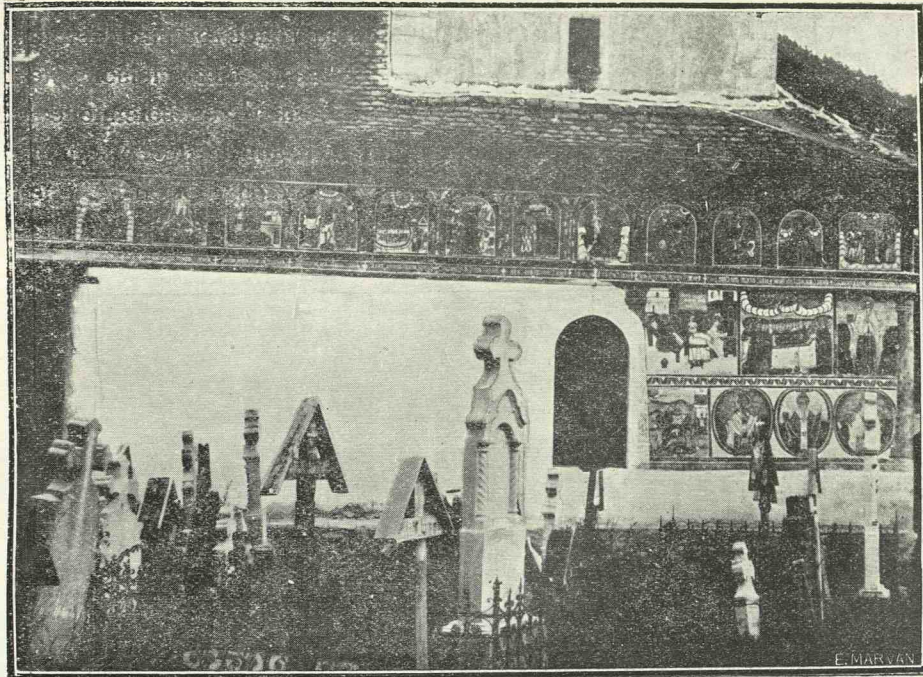
Paysans de Tilișca.



Maison de Fofeldea.



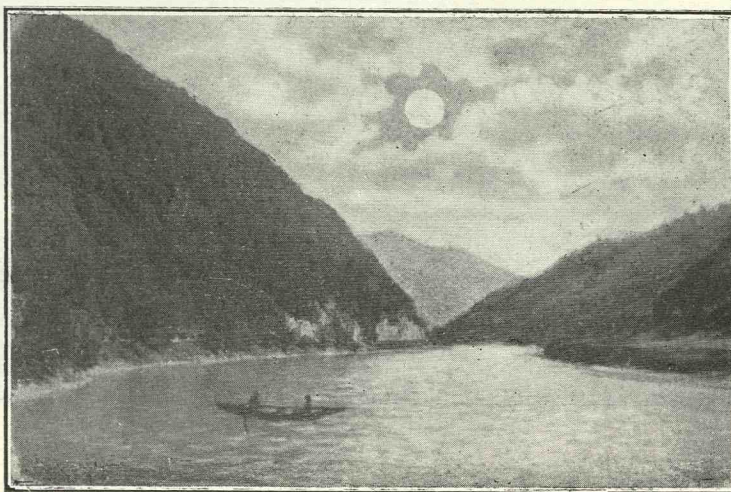
A Răşinari, avec une superbe église à fresques du XVIII^e siècle, on a un groupement étroit à la façon saxonne; les femmes portent des tabliers où le blanc se



Église de Sălişte.

marie au noir et des coiffes de cette dernière couleur. A Sălişte, qu'on atteint après tout un chemin à travers de riches villages germaniques, serrés autour des grandes églises-citadelles aux formidables tours, on a la maison de bois aux poutres saillantes, aux fenêtres menues, aux toitures hautes; les intérieurs avec les vastes foyers noirs rappellent des époques très anciennes. L'église principale est richement peinte à l'extérieur et un quart d'heure passé dans son enceinte un dimanche ou un jour de fête permet de voir, mieux qu'aux danses, très modernisées, la majesté pieuse de ces bergers qui mènent leurs troupeaux jusqu'au fond de la Russie, tandis que leurs frères vendent de la pacotille dans toutes les foires de la Transylvanie même, et surtout la fine beauté des visages de femmes sous la coiffe toute blanche, rehaussée, coquettement rejetée en arrière, alors que le noir, le blanc un petit filet d'or forment la distinction toute particulière du costume. De Sălişte („place de village“), des chemins en serpentine, au milieu d'une admirable nature de montagne, mènent à Poiana, autre grand centre de vie pastorale, à Rod, où l'hôte qu'on veut honorer est reçu par toute une troupe de cavaliers rustiques, tandis que les femmes paraissent souriantes aux fenêtres ornées de serviettes blanches comme de drapeaux de paix et d'hospitalité, et jusqu'à cette dernière fondation pastorale tout en haut, qui était considérée dans l'ancienne Hongrie, comme occupant la place la plus élevée, Jina.

L'Olt descend calme encore en marge de Şelimber, avec la colline qui contient les morts des deux côtés dans cette bataille de Şelimber, où Michel-la-Brave brisa en 1599 l'orgueil du jeune cardinal André Báthory défendant la suprématie de sa race magyare sur la Transylvanie, puis de Tălmăciu, ancien village roumain, de Sad, avec sa petite église ancienne, pour arriver à Boiţa, à Porceşti, aux maisons de bois noir serrées, dans le défilé étroit qui mène pour sa dernière et solennelle course en terre de Valachie, entre les Roumains libres qui ont appelé de son nom cinq districts sur sa rive droite et sur le rive gauche un seul, en bas, là où l'Olt ne rencontre aucune concurrence et peut se déployer souverainement.

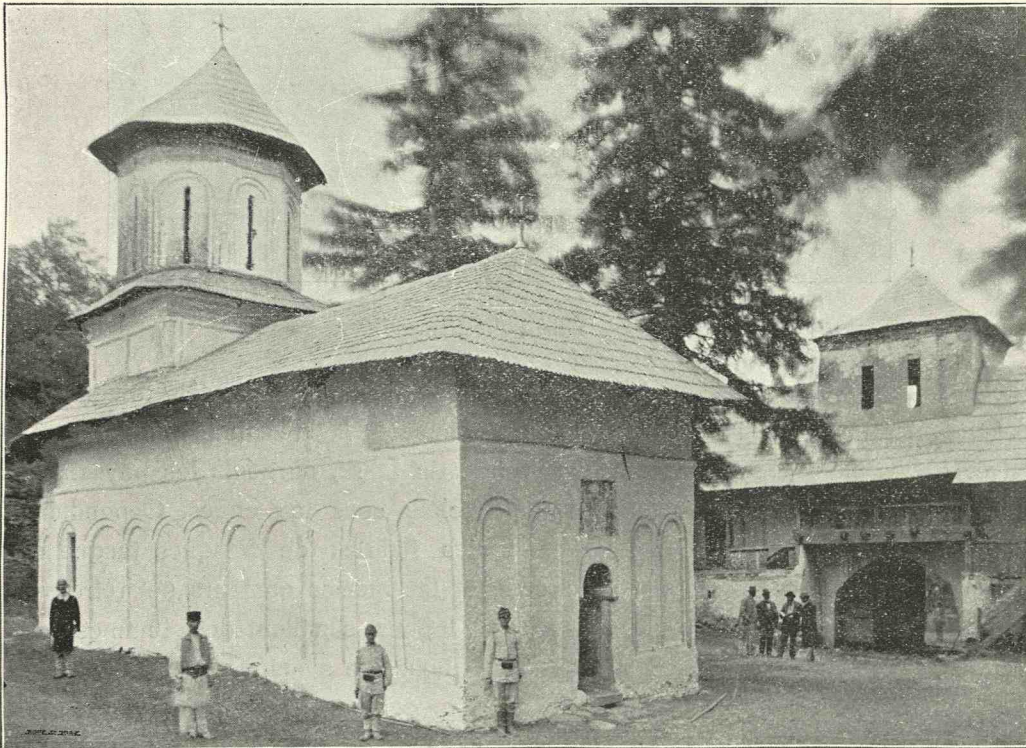
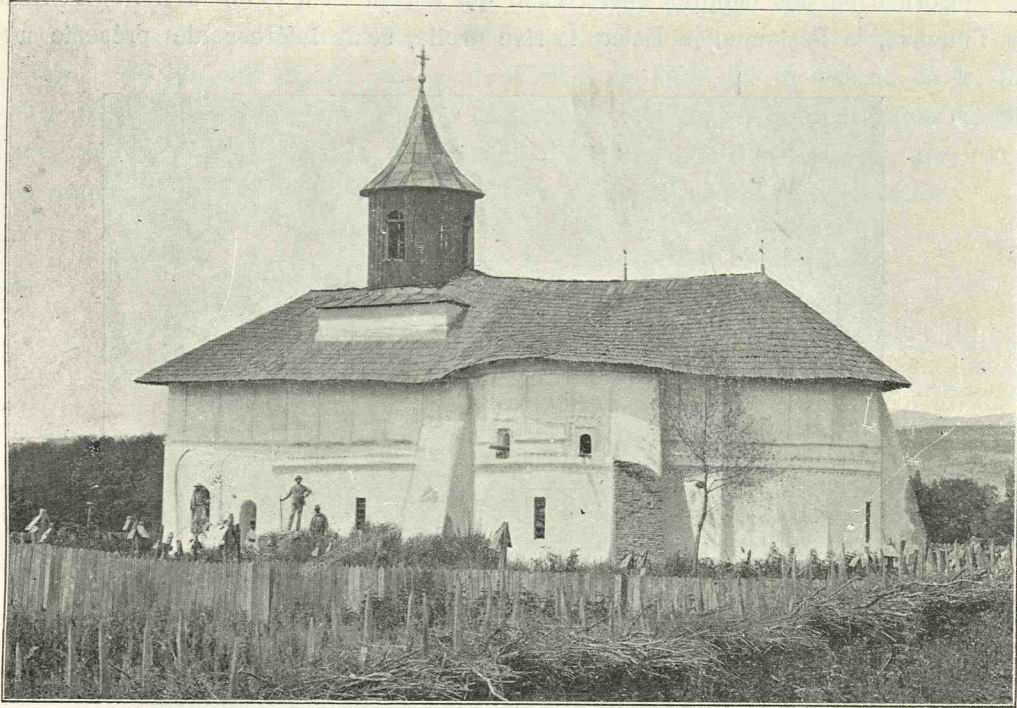


Passage de l'Olt à la Tour Rouge.

Le cours de la rivière est étroitement réglé par le voisinage, à l'Ouest, du vaste réseau de Jiu, à l'Est par la dépendance où se trouve toute la région montagneuse d'un autre fils des Carpathes, l'Argeş, descendant, avec ses affluents, en rapides torrents. La Tour Rouge, avec ses souvenirs de „contumaces“ prolongées dans la „lazaret“, impérial n'est plus que des pans de murs peints dans cette couleur, mais d'un aspect assez pacifique. On ne se doute pas que la chaussée qui continue, celle qui vient de Sibiu, a été taillée, il y a deux cents ans, par les Autrichiens avec une épée victorieuse sur les Turcs et conquérante, en terre roumaine, qu'on est sur cette *via carolina* dessinée par le général Stainville et nommée en honneur de l'empereur Charles VI. Car pendant plus de vingt ans, de la paix glorieuse de Passarowitz (1718) à celle déshonorante, de Belgrade (1739) l'Autriche a été la maîtresse ici, de la Cerna à l'Olt, imposant à cette „Valachie autrichienne“ de lourdes contributions et des travaux difficiles pour lui donner en échange, avec quelques casernes, des militaires méprisants pour les „barbares“, des fonctionnaires prévaricateurs et une première série de propagandistes catholiques, tirés en grande partie du milieu des Franciscains bulgares.

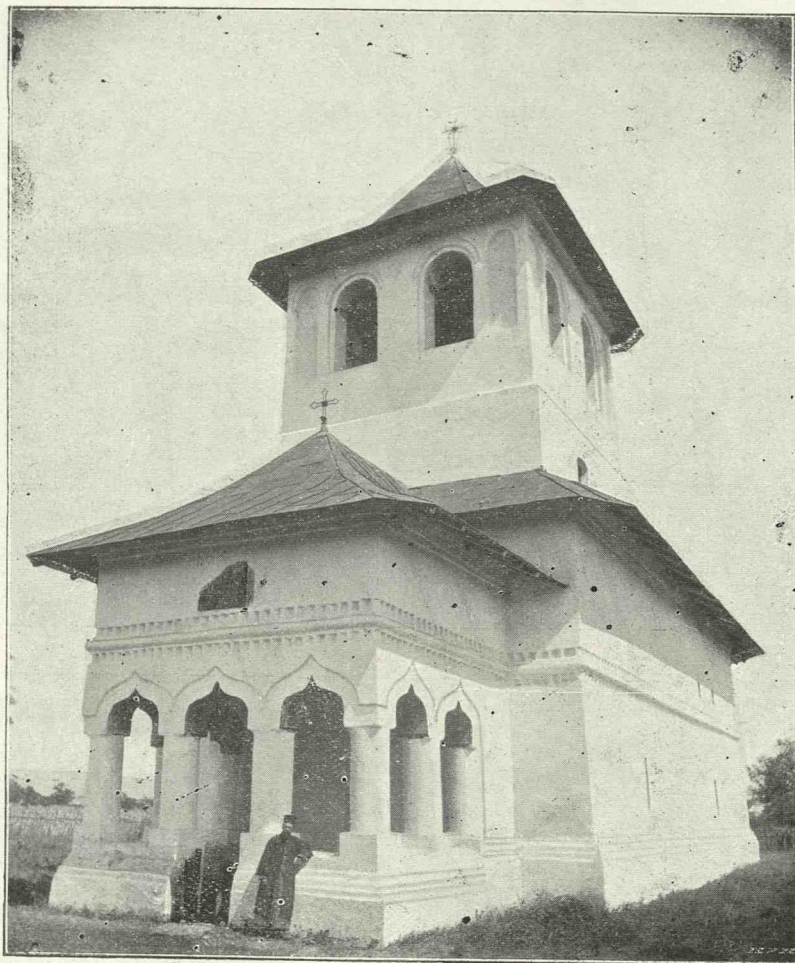


Tilişca : l'église.



Églises Olténiennes

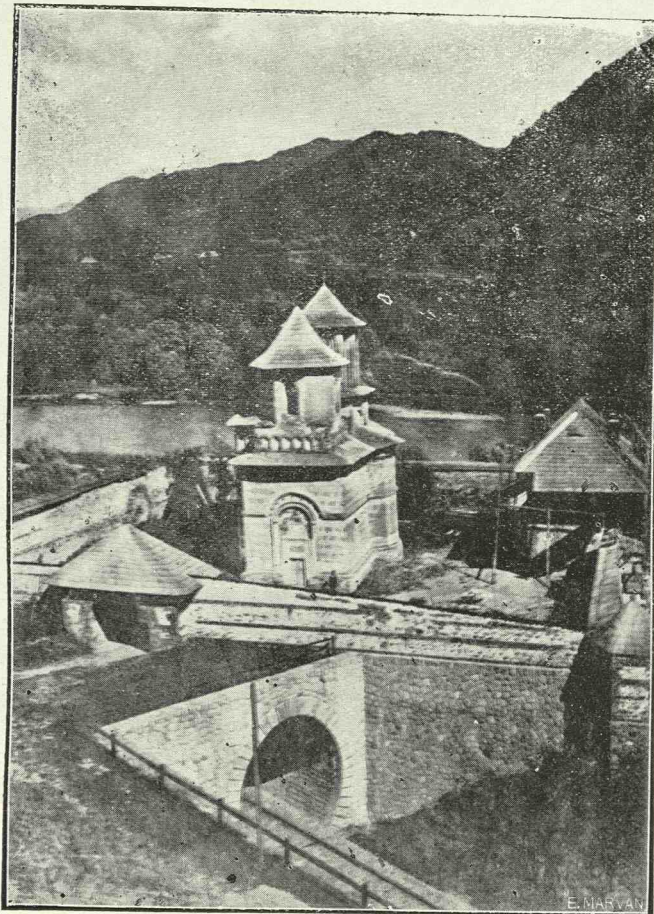
Bornée par les maigres cours d'eau qui enrichissent l'Olt, le Lotru, la Bistrița, la Luncava, la Peșteana, la Beica, la rive droite, seule intéressante, présente sur un



Église olténienne

roc aux formes les plus originales de vastes étendues de forêts auxquelles s'est cependant attaquée depuis une vingtaine d'années la hache impitoyable des sociétés juives, dévastant toute cette admirable vallée du Lotru, où seuls les paysans à cheval pouvaient pénétrer jusqu'aux villages cachés sous les cimes. Cependant dans cet imposant cadre sombre des églises toutes fleuries de fresques jusque dans le péristyle qui sourit au voyageur surgissent, et les mêmes couleurs se retrouvent sur la chemise pointillée de rouge, sur le gai tablier sémillant des femmes, qui, en filant à la romainoise, passent. Il y a quelque chose de spontané, de primesautier, de sauvagement hardi dans ce monde, qui ici n'a connu ni les avantages ni les tares de la servitude à l'étranger. Au fond des vallées étroites, l'Olt tantôt rêve, tantôt bruit.

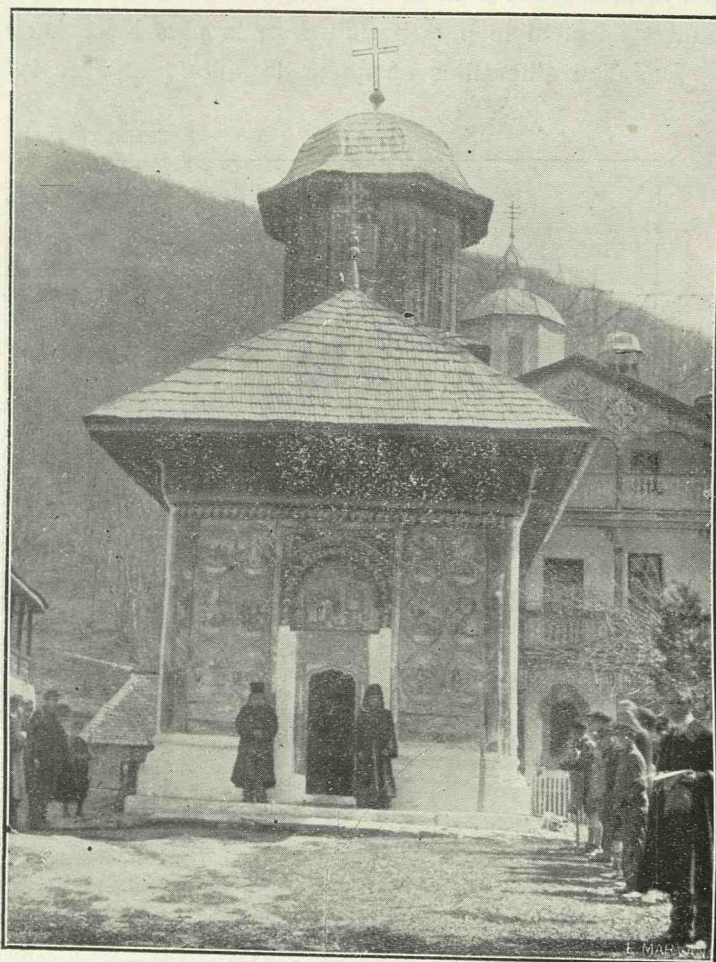
S'il y a eu dès le XIII-e siècle une principauté de Jiu, qui s'est étendue peut-être jusqu'à cette profonde limite de l'Olt, le pouvoir politique des princes d'Arges, en face, s'est aussitôt étendu sur les deux rives de l'Olt. Or la marque de la domination de ces dynastes pieux était le couvent, la maison sacrée à la façon de Nicodème, cherchant l'isolement le plus parfait dans la plus belle harmonie avec la nature ambiante, fondation d'hermites en quête de soliloques avec la divinité.



Monastère de Cornet.

Cornet, au milieu du bois de cornouillers, est dans sa dernière forme, celle qu'a bombardé le canon allemand de 1916, entaillant d'une profonde blessure sa tour frêle, qu'une création de la seconde moitié du XVII-e siècle. Mais Cozia, dans le bois de noyers, est due à la munificence de Mircea l'Ancien, vers 1380. Refaite par Brâncoveanu, elle tient de lui le péristyle ouvert et les fresques sur fond bleu, mais pas aussi tous ces restes d'un plus ancien passé qui accompagnent le rude tom-

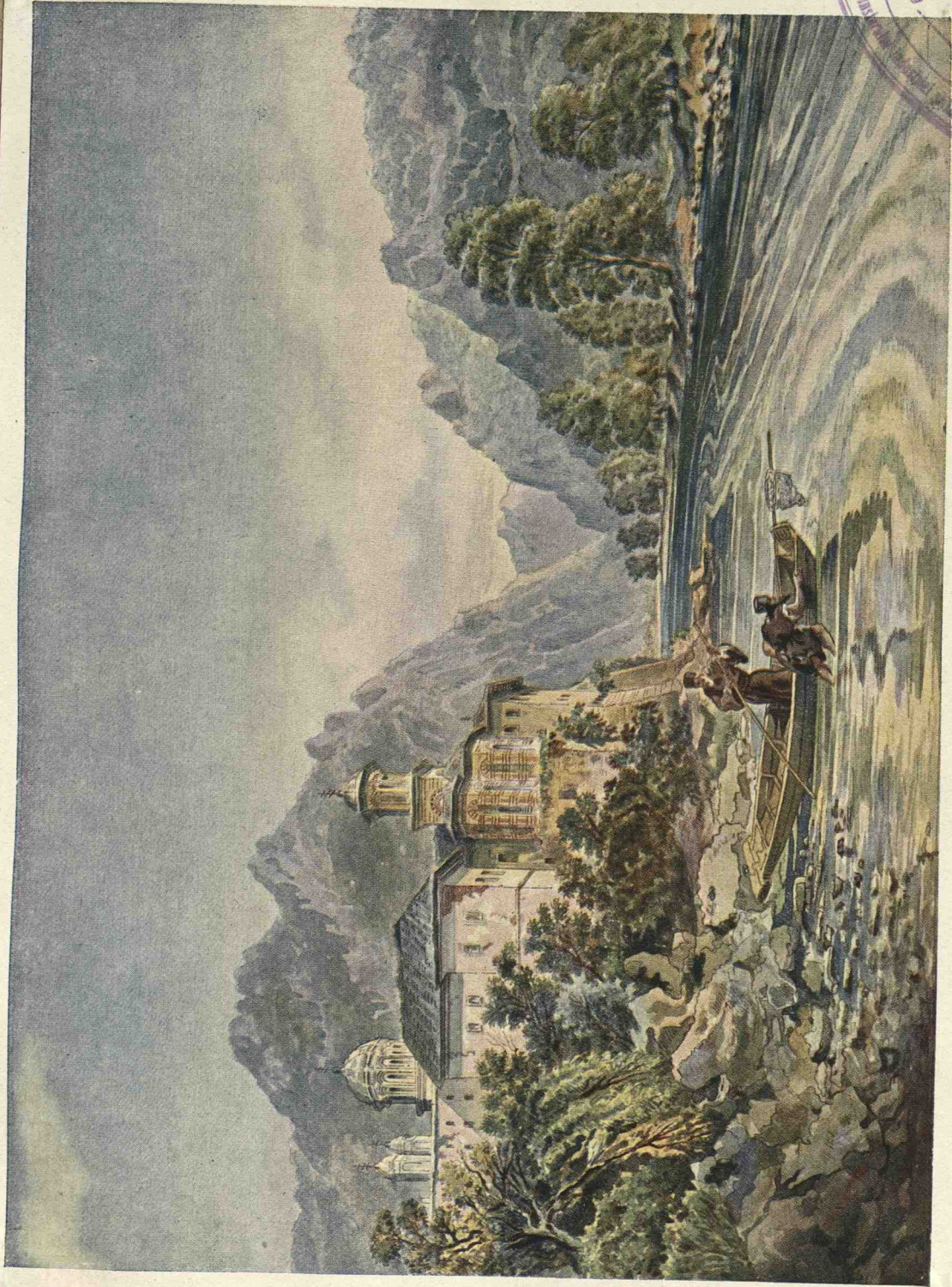
beau du fondateur à côté de la pierre recouvrant les restes de cette nonne que devint la mère de Michel-le-Brave. L'âpre sculpture noircie des fenêtres, d'après des



Église de Turn.

modèles serbes, qui présente l'aigle byzantine, les guirlandes, les rosettes qui dessinent les lignes de la bâtisse appartiennent au XIV-e siècle. Et de même, malgré la délicate chapelle de la fin du XVI-e, ces murs solides dont la base plonge, parmi les vieux arbres, dans les eaux profondes de la rivière. De côté, le petit sanctuaire de l'ancien cimetière, bâti à la façon moldave, en hauteur, vers 1540, conserve avec le portrait de Mircea et de son fils Michel la peinture contemporaine dans laquelle, sur une large ceinture de lettres cyriliennes, les peintres se nomment.

Dans le voisinage immédiat du vieux cloître, qui, comme la plupart des monastères de Roumanie, n'abrite presque plus sa population de solitaires aux voiles



ESTABLISHED 1850
PHOTOGRAPHY
LONDON

Couvent de Cozia.

noirs et aux longs vêtements informes, chaque été rassemble un monde bariolé aux bains de Călimănești, où un grand hôtel a dû être bâti pour les abriter, et à Olă-



Cozia: Chapelle (vue de l'Olt)

nești. Tout à côté, dans un îlot de l'Olt, un vieux skite abandonné sert comme élément de décoration au paysage riche en arbres immenses.

Plus bas, dans une large éclaircie au bout des forêts de hêtres, on a formé dès le XIV^e siècle, pour remplacer Severin, devenue citadelle hongroise contre les Turcs, ce nouveau Severin de Vâlcea, qui porte le nom du lac, aujourd'hui disparu, auprès duquel fut élevée l'église et la résidence modeste de l'évêque pour ces cinq districts Olténiens, Râmnic (de *rib*, en slavon: poisson). Sur la hauteur, portant encore le nom de citadelle, était nichée l'aire du prince, qui pouvait surveiller le cours de la

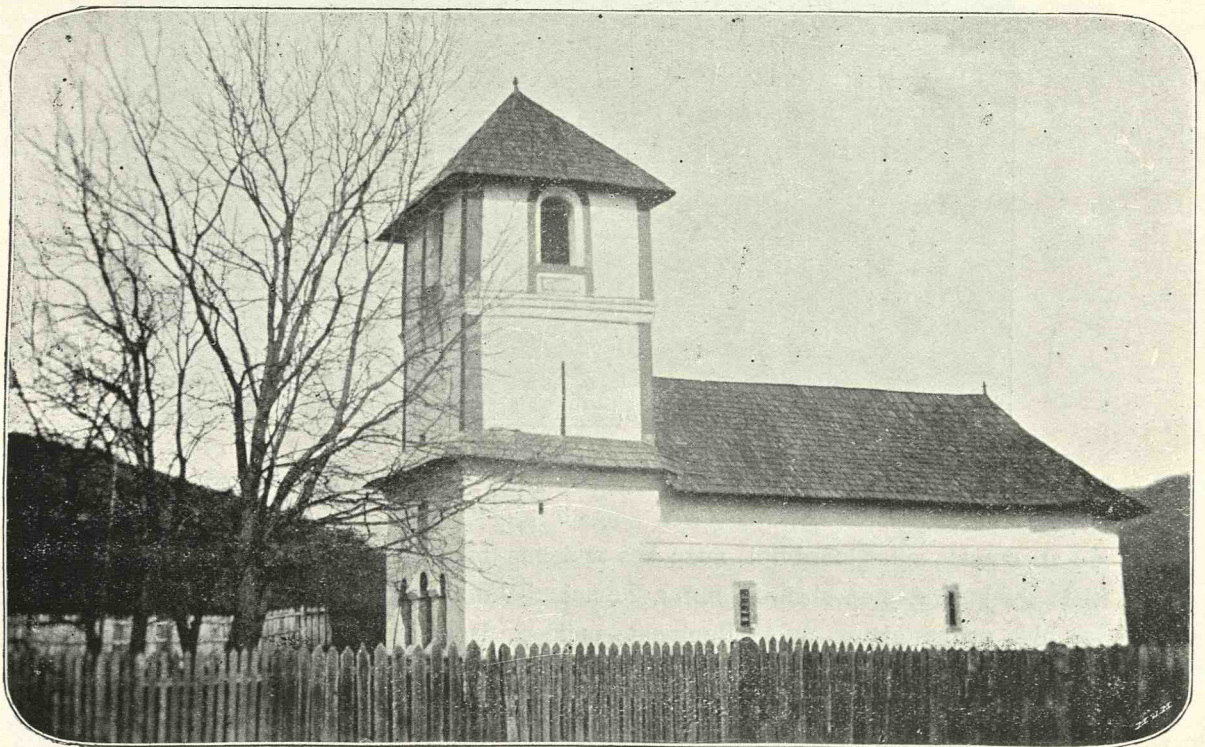


Cozia : Église de Cozia.

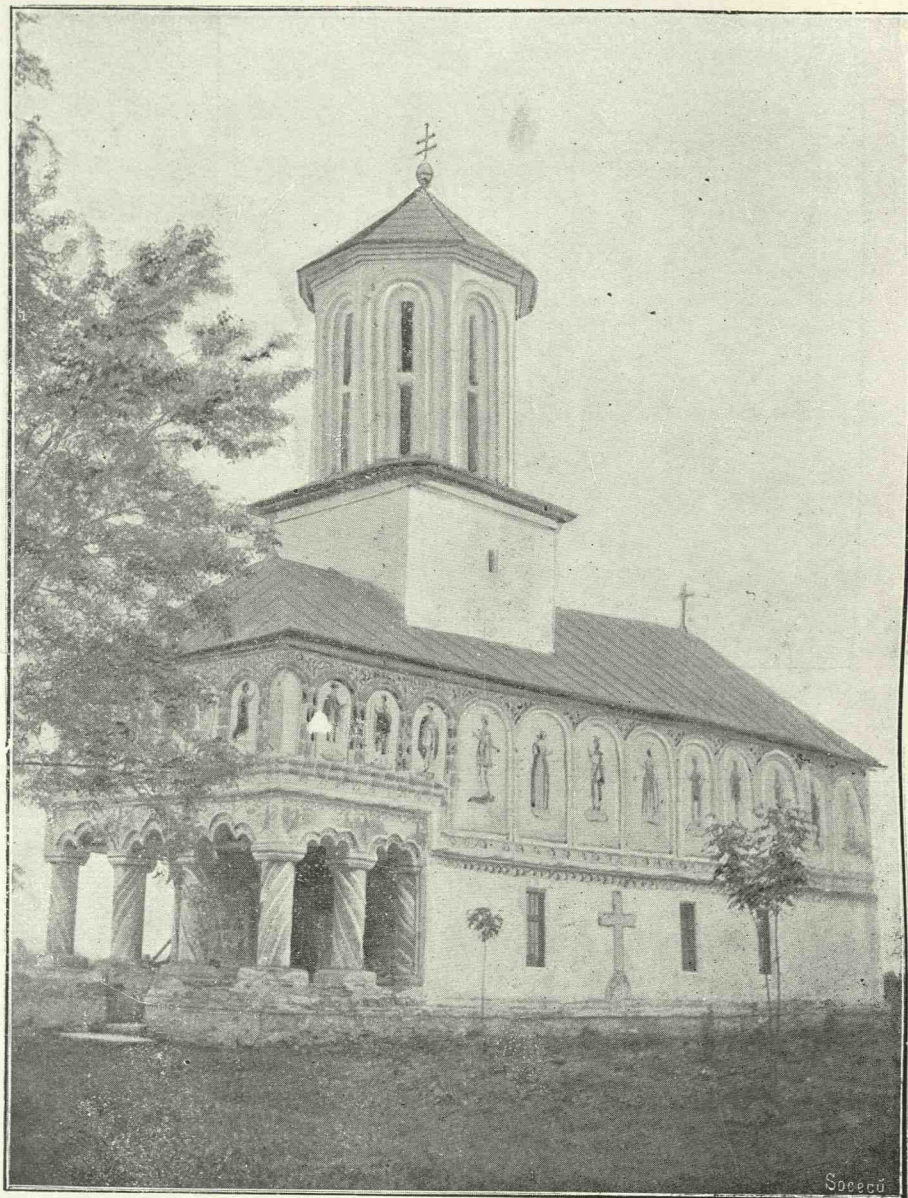
rivière qui descend calme vers les terres plaines; les murs de la petite chapelle à côté furent éclaboussés en 1529 par le sang d'un prince héroïque, Radu d'Afumați, tué avec son fils par les boïars révoltés. La ville épiscopale eut naturellement plusieurs églises et quelques-unes présentent des proportions harmonieuses et de belles tours que n'a pas renversées, comme celles de la Valachie en face, le grand tremblement de terre de 1804. L'évêque habite dans un pittoresque coin isolé et des fresques du XVII-e siècle ornent les deux sanctuaires qu'il dessert. Des villages voisins, de la Transylvanie ensuite accoururent les habitants garantis par le prestige



Église olténienne,



Église olténienne



Église Olténienne.

de sa crosse, et aujourd'hui, avec ses maisons modestes, au milieu desquelles subsiste quelque ancien abrit de boïar, Râmnicul-Vâlceii représente un des petits centres les plus sympathiques de la Roumanie entière. Dans la vallée de l'Olt, telle petite église, enclose maintenant dans l'enceinte d'une habitation privée, dans l'ancien village d'Inotești, offre un toit à plusieurs étages qui est d'une grâce parfaite.

Une population d'un caractère particulier habite ce district nommé d'après un vieux „juge“ des temps patriarcaux, Vâlcea. Les figures pâles sont d'un ovale pro-

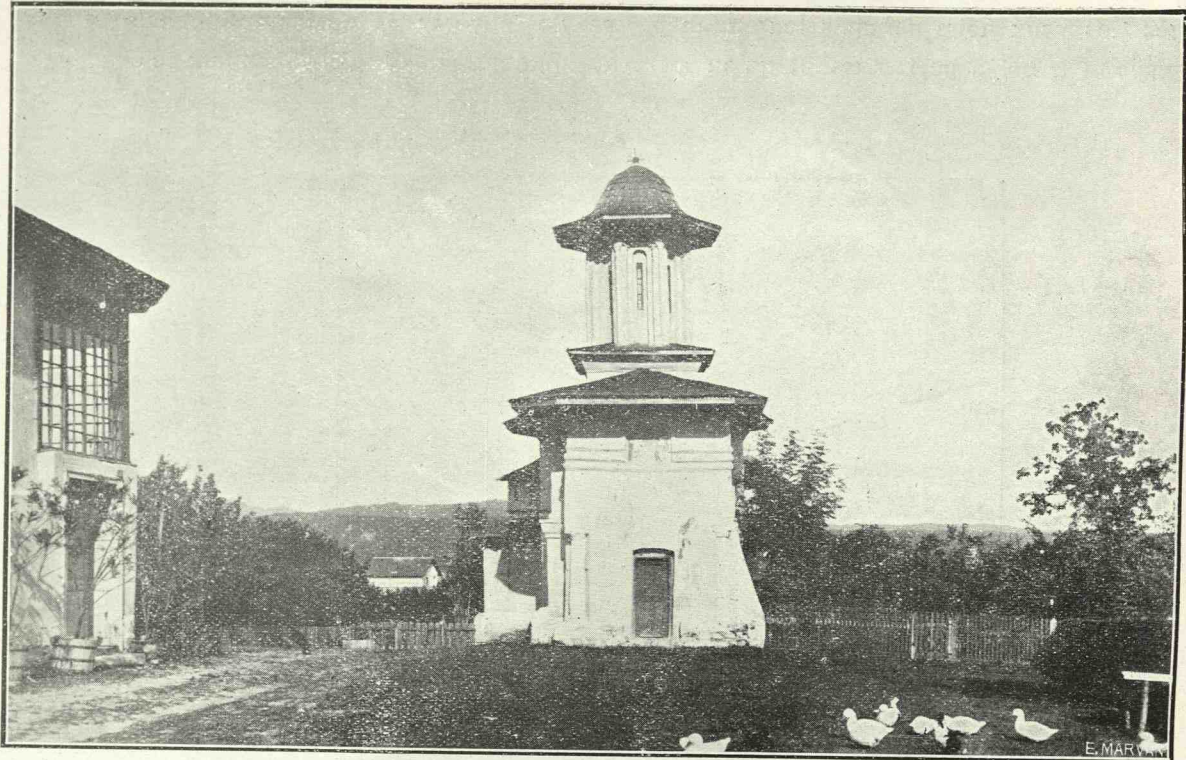
longé; des yeux noirs perçants leur donnent une vie sévère; le costume lui-même correspond à cet aspect: aussitôt qu'on perd le contact avec l'Argeș voisin aux vête-



Monument du prince Constantin Brâncoveanu à Râmnicul-Vâlci.

ments d'or et de rouge, peu d'ornements, plutôt en noir, sur la chemise teinte trop souvent en bleuâtre et sur le tablier, très simple. On peut voir des types, mieux que dans les villages, bâtis jusqu'ici en bois recouvert rudement de chaux, à la grande foire de Râureni, qui réunit sous les tentes de ses marchands ambulants et devant les baraques des panoramas aux verreries éclatantes, au son des violons tziganes, tout un monde rural mêlant la nonchalance de la plaine à la dureté des montagnards.

De Râmnic se détachent les chemins, qui, parmi les collines basses, à travers les grandes forêts qui ont été conservés par les soins de l'État, héritier des hégou-



Église près de Râmnicul-Vâlcei: Inotești.



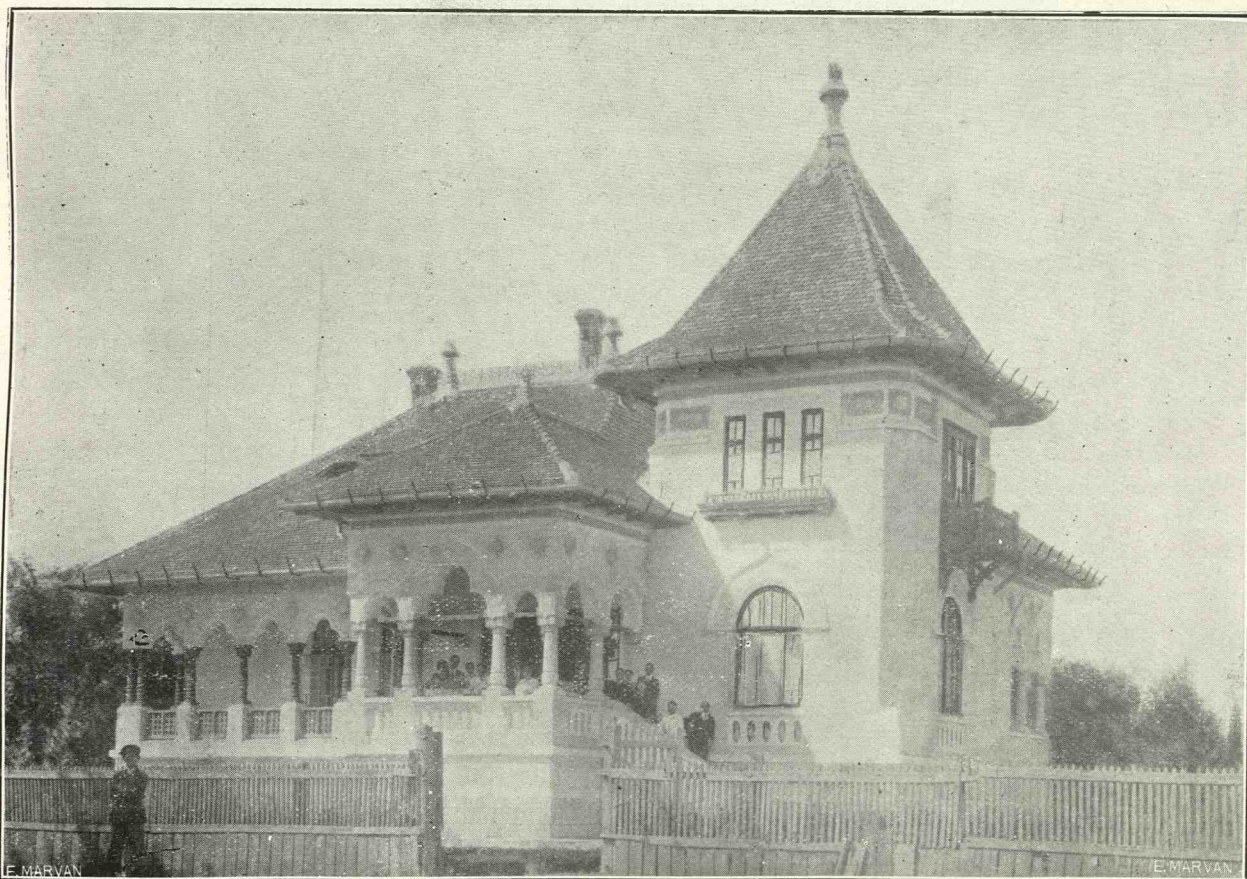
Paysans olféniens.

mènes de monastères, dépossédés il y a un demi-siècle, mènent aux couvents de fondation historique, de développement civilisateur, de cette contrée qui en est tout



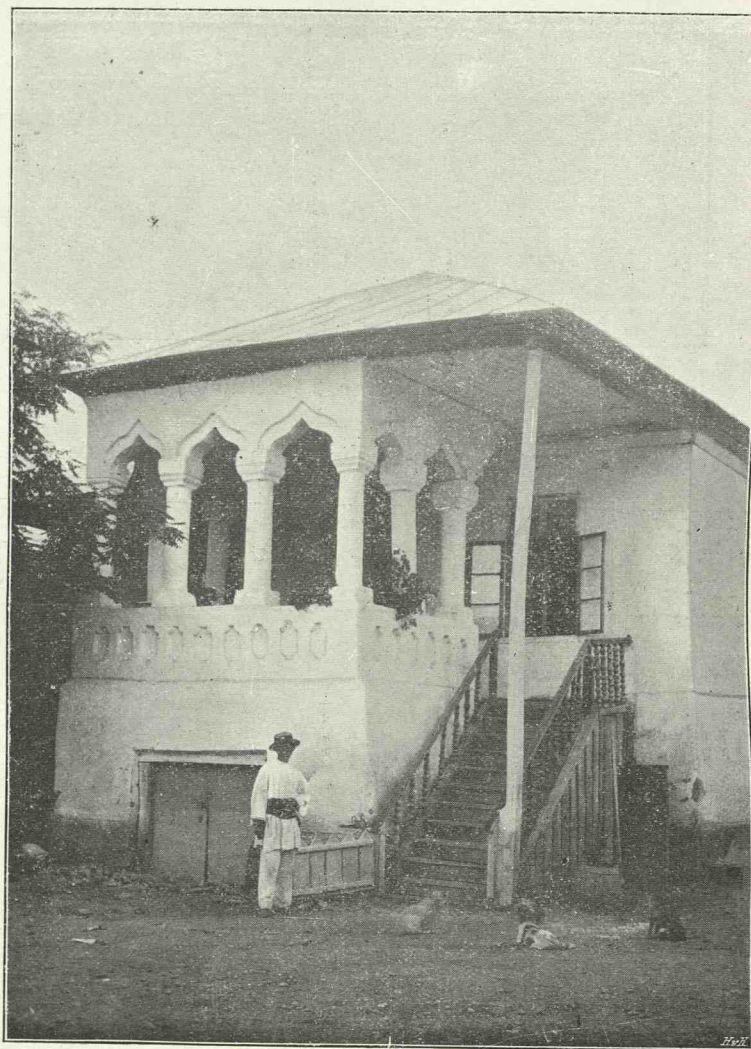
Coula Olténienne (ancienne).

spécialement riche. A Govora, dans l'église blanche duquel se détache les longues



Coula olténienne (moderne). Maison de propriétaire à Vânjuleț (Mehedinți).

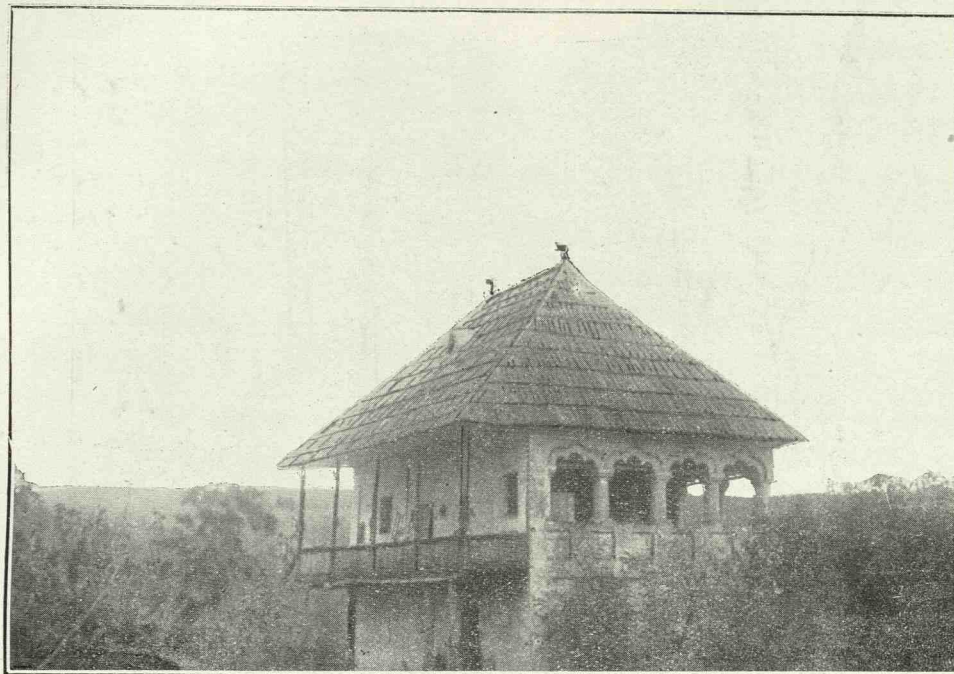
silhouettes du prince fondateur, avant 1500, Radu, le grand par ses oeuvres de piété, et de sa femme, Cătlina, Catherine, une imprimerie fonctionnait vers 1640, fourniant



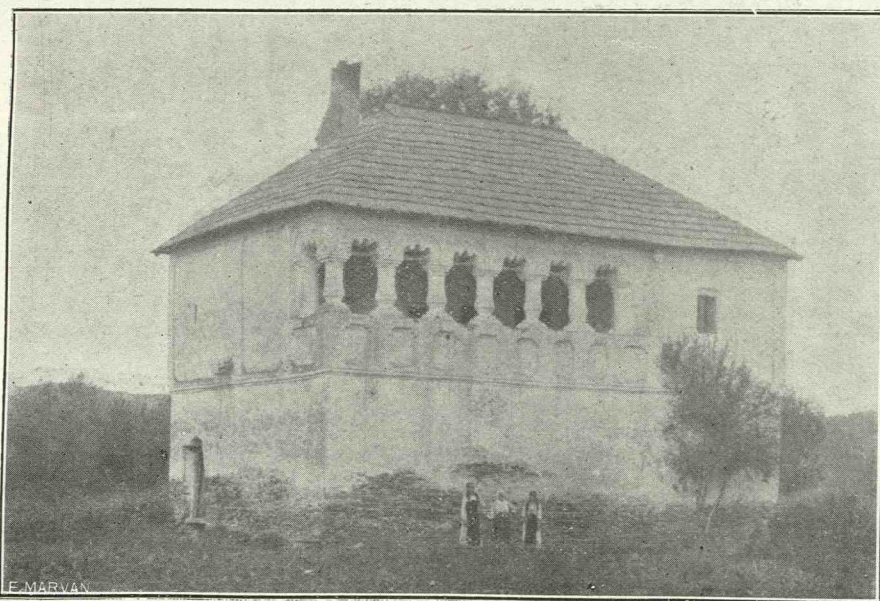
Çoula Olfénienne.

des livres en slavon aussi aux nations esclaves des Balkans. Au petit couvent en briques dont le nom, „d'un seul bois", rappelle un modeste skite ancien quelques nonnes ont encore la garde du coquet monument. A Bistrița, dont la création est due aux puissants boïars de Craïova, apparentés à la dynastie serbe des Brancovitsch, qui donna à la Valachie une princesse et un archevêque, Maxime, on

chercherait vainement les belles lignes de l'édifice primitif, qui devait ressembler à Tismana, à Cozia ; une réparation stupide, due à des architectes allemands, a été une



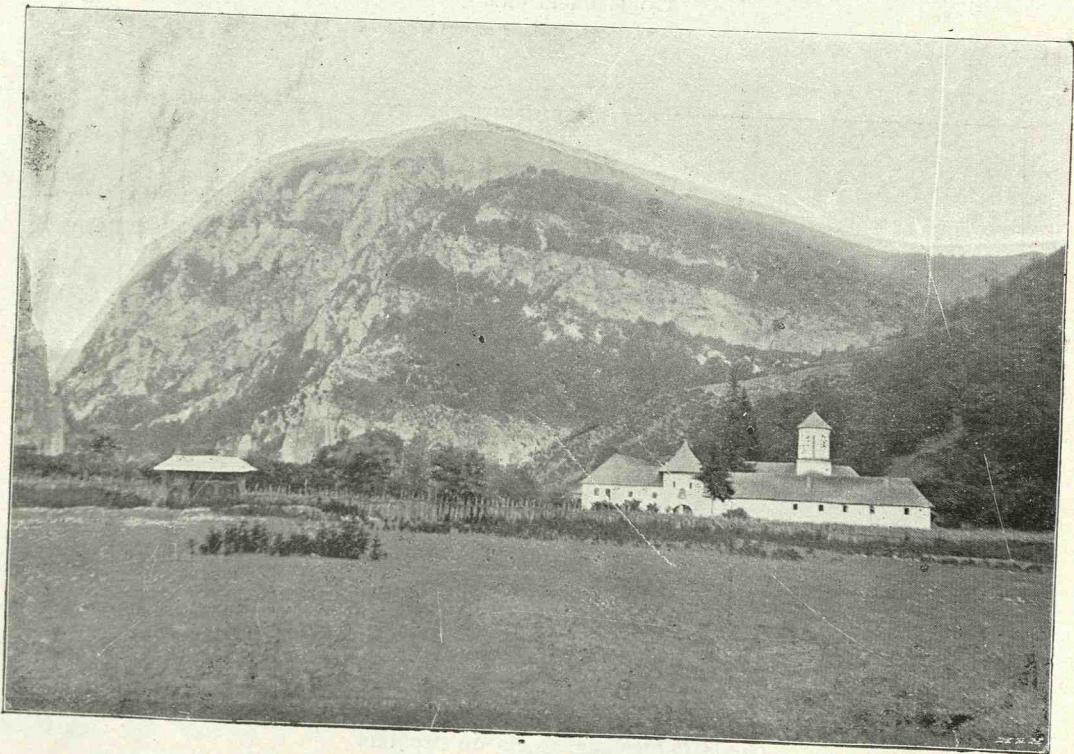
Coula olteniense.



Coula Olteniense. Coula de Broșteni.



Église olténienne.



Couvent olténienne.

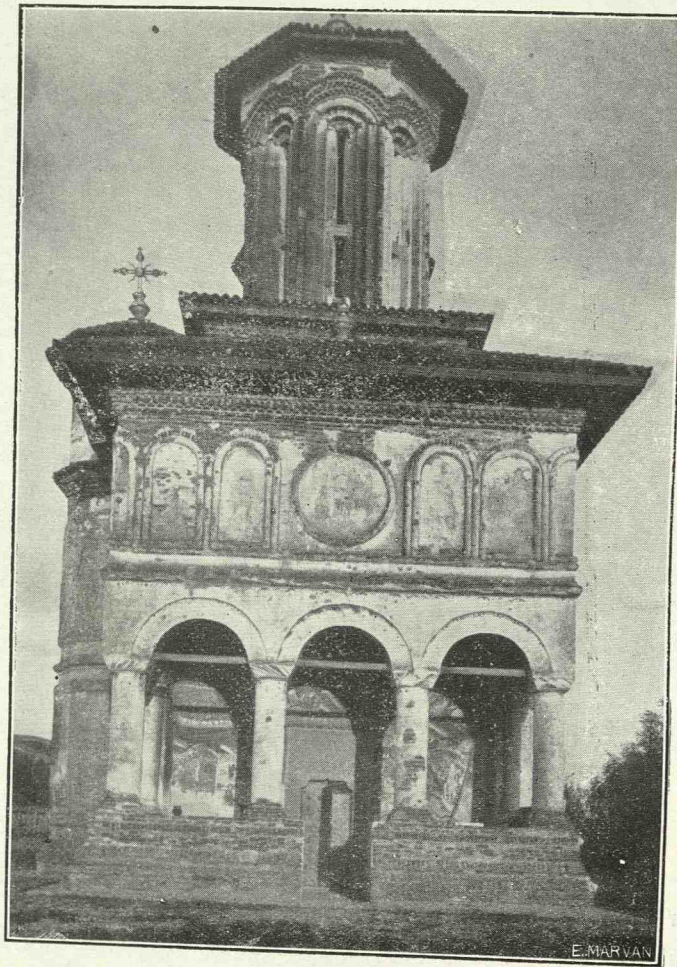
transformation absolue; les pierres tombales elles-mêmes, des princes et des boïars, ont été détruites; seuls quelques objets du culte subsistent, pour la plupart d'une



Couvent olténien.

époque plus récente, entre autres la caisse en vieux bois, à peine entaillée de sculptures, qui contenait les os, transportés dans une belle châsse en argent, de S. Grégoire le Décapolite, que les Magyars de l'occupation voulaient identifier aux restes de l'Italien S. Jean de Capistrano, propagateur de croisade hongroise, et réclamer à ce titre. Par des sentiers étroits entre des maisonnettes et des vergers de pruniers on monte vers un second couvent, celui d'Arnota, dans l'église duquel, toute mignonne de proportions, très simple de lignes, repose le vieux prince voulu et aimé par les siens qui fut, vers la moitié du XVII-e siècle, Mathieu, dit Basarab, à cause de la descendance qu'il invoquait; au pied de son tombeau rehaussé une pierre sculptée recouvre les cendres de son père mort en Transylvanie, au cours d'une mission; de très loin, par-dessus les cimes innombrables des arbres le voyageur distingue comme une étoile perdue la lumière qui veille protectrice au couvent d'Arnota.

Vers l'Ouest, au bout des bois qui paraissaient impénétrables, le richissime prince Constantin Brâncoveanu avait pensé à dépasser tout ce que l'art roumain avait donné



Église d'Olténie (près de Craïova).

jusqu'à ce moment, en élevant comme nécropole de sa famille, son nouveau monastère de Hurezi, nommé ainsi d'après les hiboux perchés dans les vieux chênes. Par ses soins, par ceux de sa femme, de ses fils, qui fournirent chacun leur part des dépenses, une grande et magnifique église, une série de cellules particulièrement ornées, une résidence au balcon et à l'escalier splendide, plus toute une série de chapelles surgirent au milieu de cette solitude attristée la nuit par le cri des oiseaux

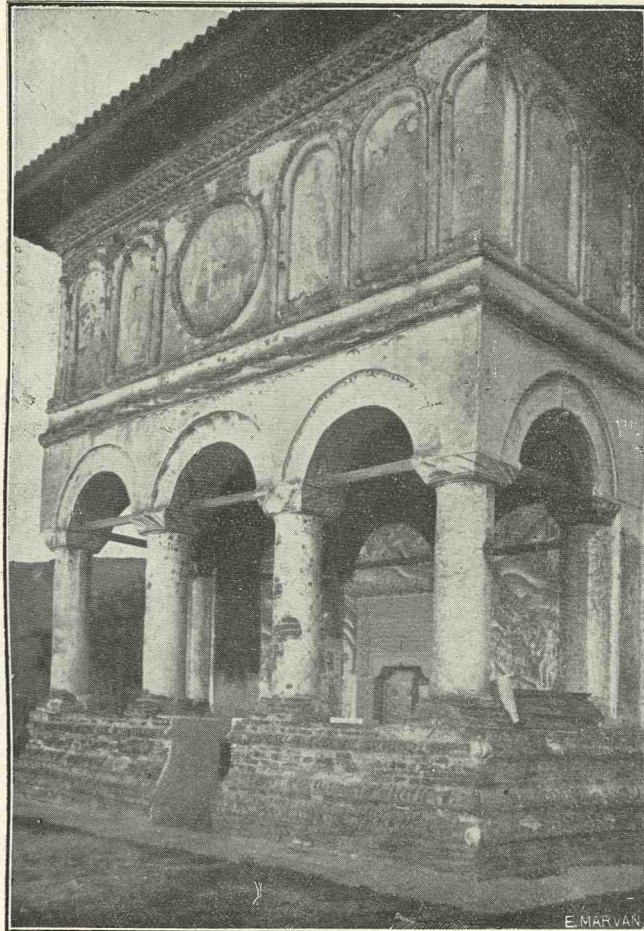


Couvent de Brâncoveni (Romanaji)



Paysans au travail des champs.

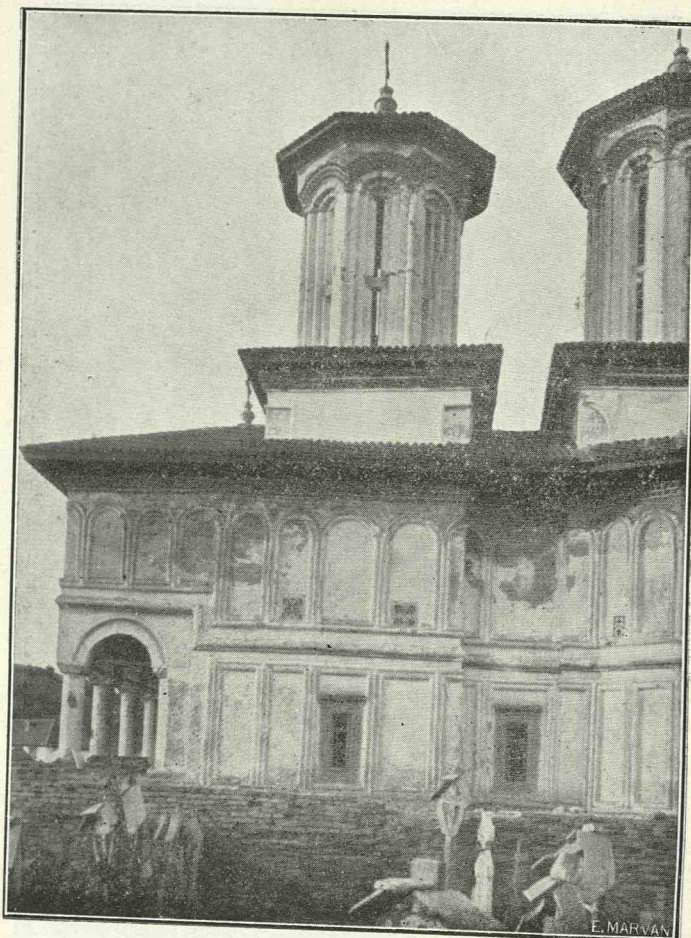
lugubres. Les fresques furent l'oeuvre des meilleurs maîtres de l'école valaque arrivée à son plein épanouissement et influencée déjà par les modèles de Venise ; des



Église de l'Ollénie (près de Craiova).

sculpteurs très habiles donnèrent aux colonnes cannelées, contournées de guirlandes, des chapiteaux qui peuvent rivaliser avec ceux de l'inventive Byzance ; le rebords de l'escalier est travaillé comme un ouvrage de filigrane ; jamais la pierre des tombeaux n'avait été fouillée avec un art plus raffiné. Mais le fondateur et les siens, dont on voit les portraits se suivre sur les murs du narthex, à côté de leurs prédécesseurs et ancêtres, ne devait pas jouir du repos éternel sous ces voûtes : accusé d'a-

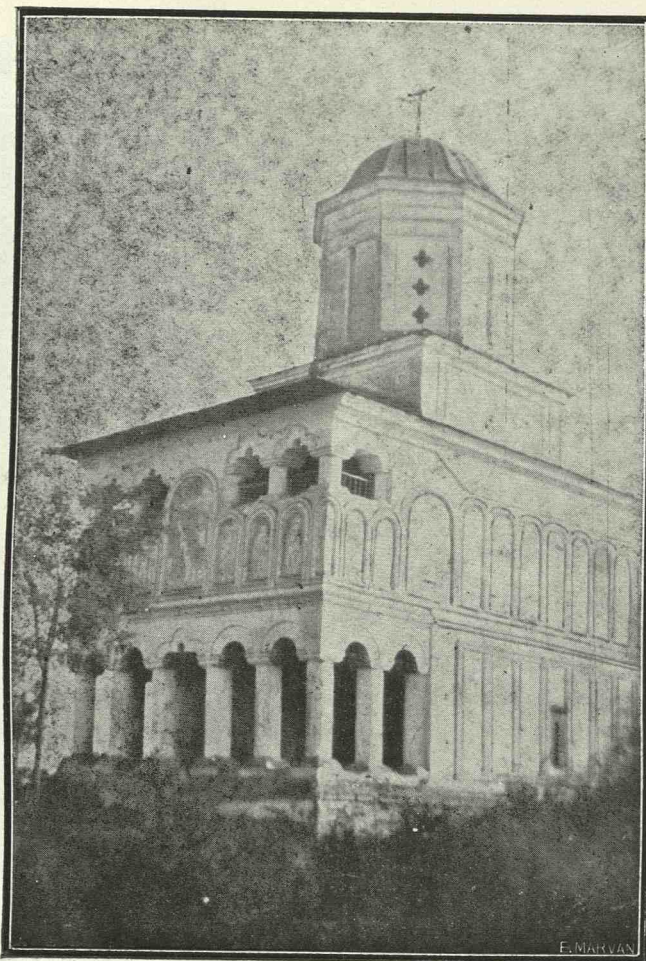
voir trahi avec les Impériaux, établis en Transylvanie et coupable avant tout de ré-
céler des trésors qu'il savait si bien employer, Brâncoveanu assista à Constantinople



Église d'Olténie (près de Craiova).

au supplice de tous ses fils, pour que sa tête chenue fût ensuite tranchée de grâce
par le bourreau du Sultan; à grande peine, son corps jeté à la mer fut racheté par
sa veuve et transporté en cachette à Bucarest, où il fut enfoui sous cette dalle, à
S. Georges-le-Nouveau, sa fondation aussi, sur laquelle on voit les emblèmes du pays,
mais seule la veilleuse d'argent qui descend ses rayons consolateurs sur le marbre
rappelle qui fut celui qui gît sous la pierre sans nom. Tout près les vieilles maisons

d'une bourgade isolée s'élèvent sur une terre où depuis des siècles on retire le sel

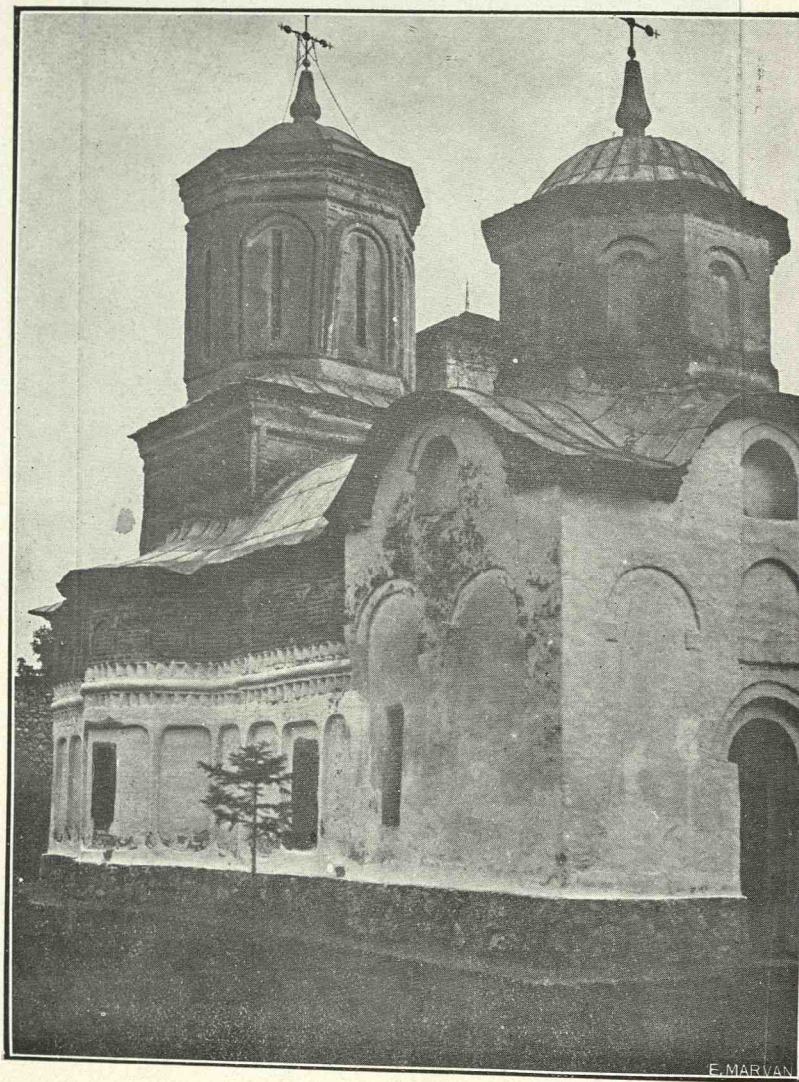


Église de village en Olténie (Preajba).

gemme; autrefois les condamnés, même sous les anciens princes, les coupables d'intrigues et de complots y étaient employés: c'est „la grande saline“, Ocnele-Mari.

En descendant l'Olt sur cette rive droite, qui est la seule vivante, l'autre offrant seulement de maigres villages, on entre dans une région de vignes. Elle se concentre à Drăgășani, le „village de Dragoș“, devenu ensuite, depuis longtemps, une petite ville autour d'une jolie église du XVII-e siècle: c'est ici, dans la clairière de

l'Olt, que les insurgés grecs de 1821, conduits, d'une façon si malhabile et avec des



Église d'Arnota.

résultats si malheureux, par Alexandre Ypsilanti, fils d'une Roumaine, de la famille de poètes des Văcărescu, furent détruits ou mis en déroute par les Turcs; une simple colonne de marbre rappelle ces victimes d'une cause noble, qui n'avait pas

encore trouvé une base réelle, dans le cimetière de Drăgășani, dont le nom est



Nonnes autour de l'abbesse.

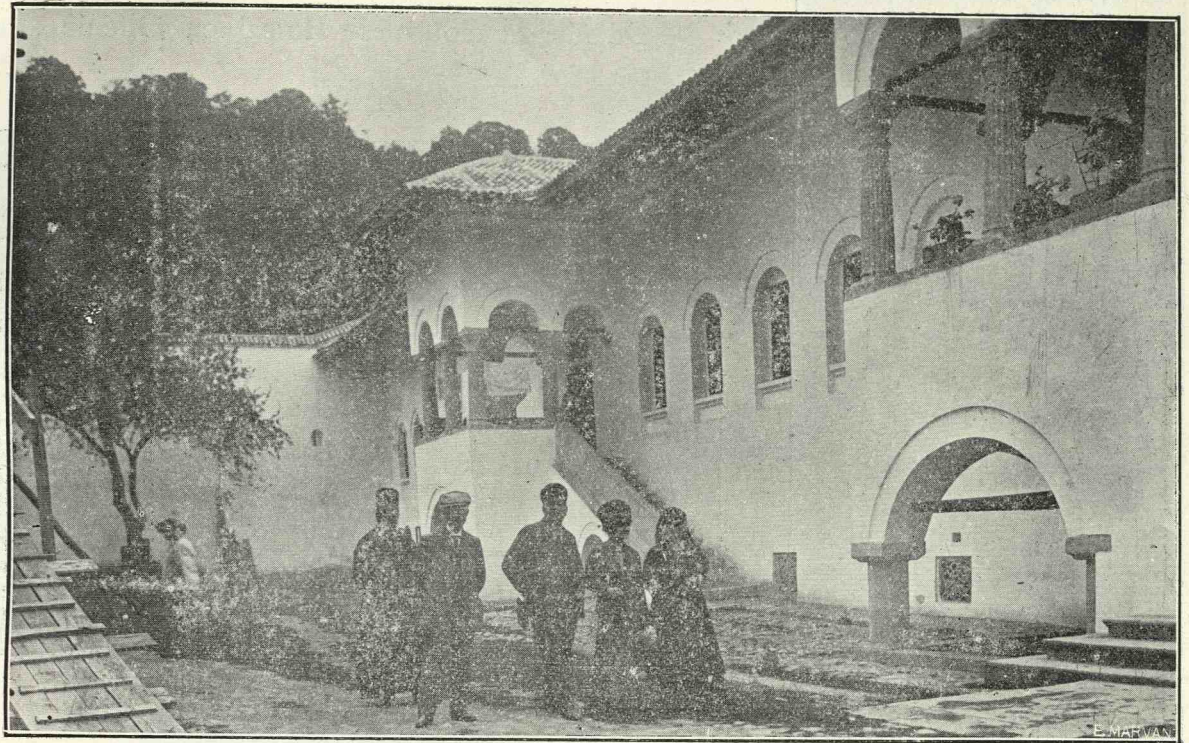
inscrit sur une des rues d'Athènes libre. Plus bas encore, à Sănești, la petite église,



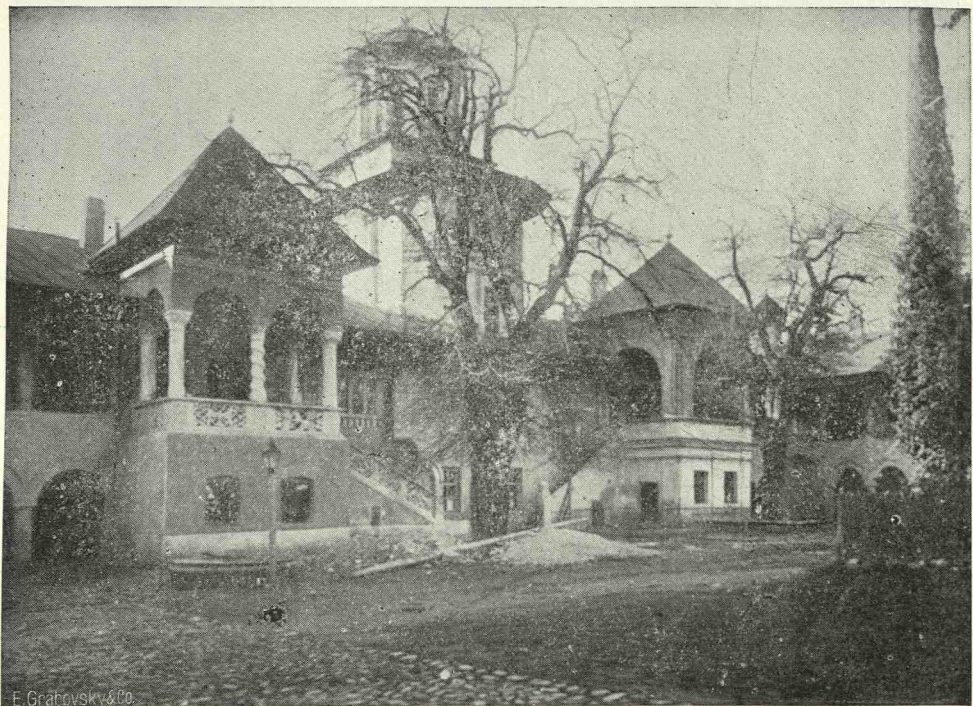
Nonnes roumaines. (Monastère dintr'un lemn'.



Nonnes roumaines au travail.

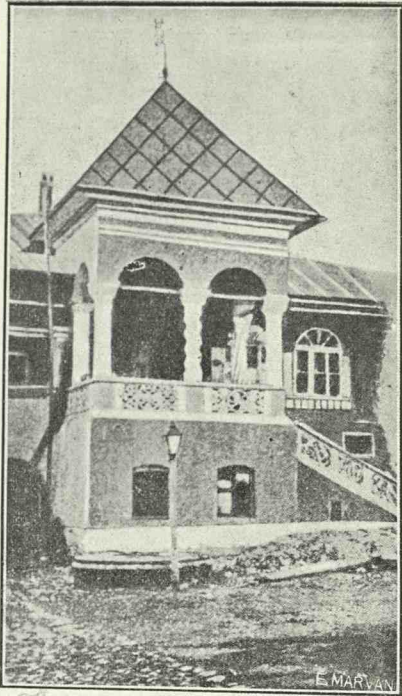


Hurezi : cour principale.

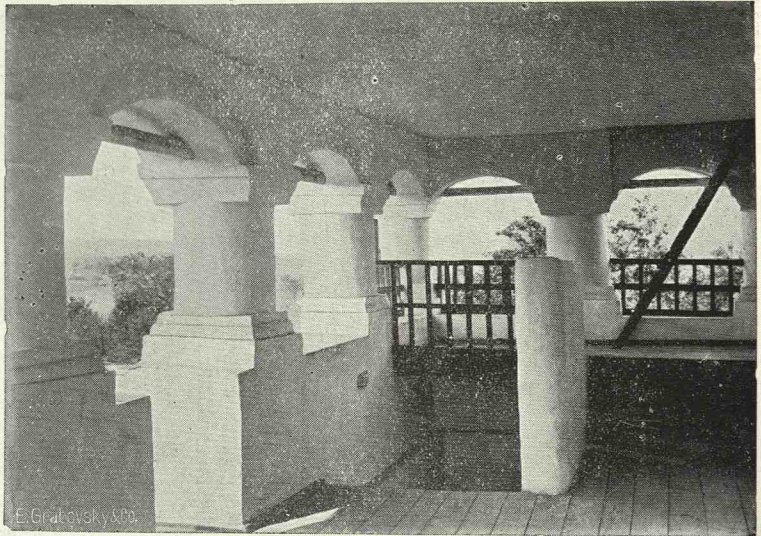


Hurezi : antre vue de la Cour principale.

Détails du cloître de Hurezi en Olténie



Hurezi: loggia.

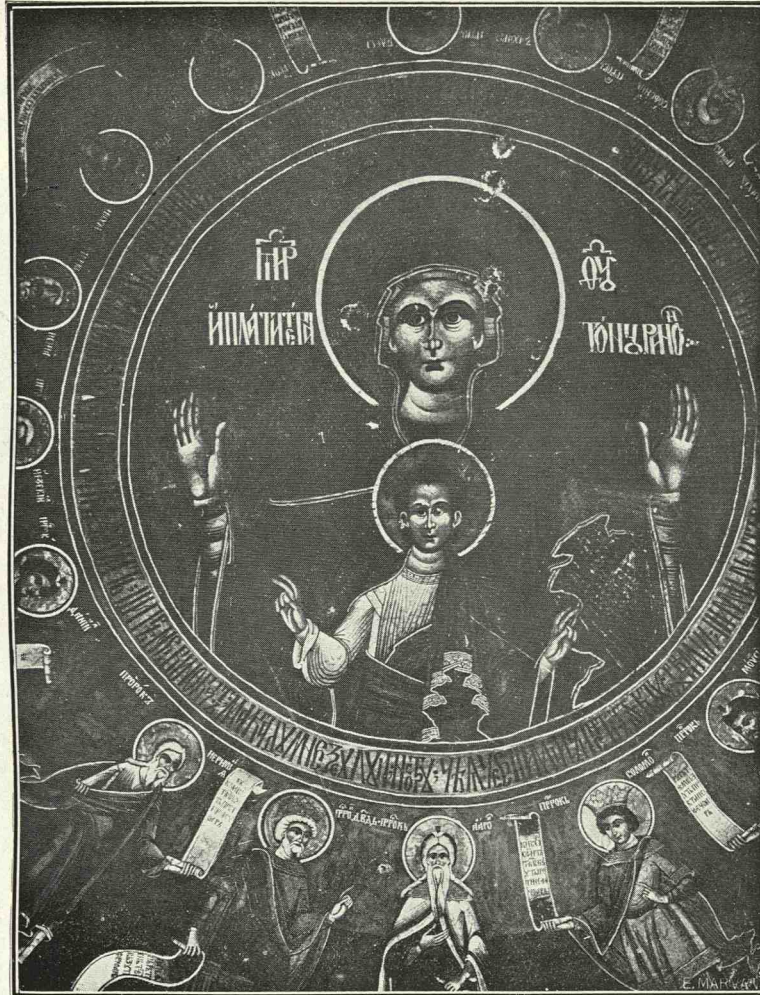


Colonnes de la loggia.



Hurezi (colonnade).

d'une forme originale, contient un tombeau qui mérite d'être signalé : c'est celui du pieux Stroe Buzescu, de la plus riche famille de boïars olténiens, fauteur de la ré-



Fresques d'église olténienne (plafond).

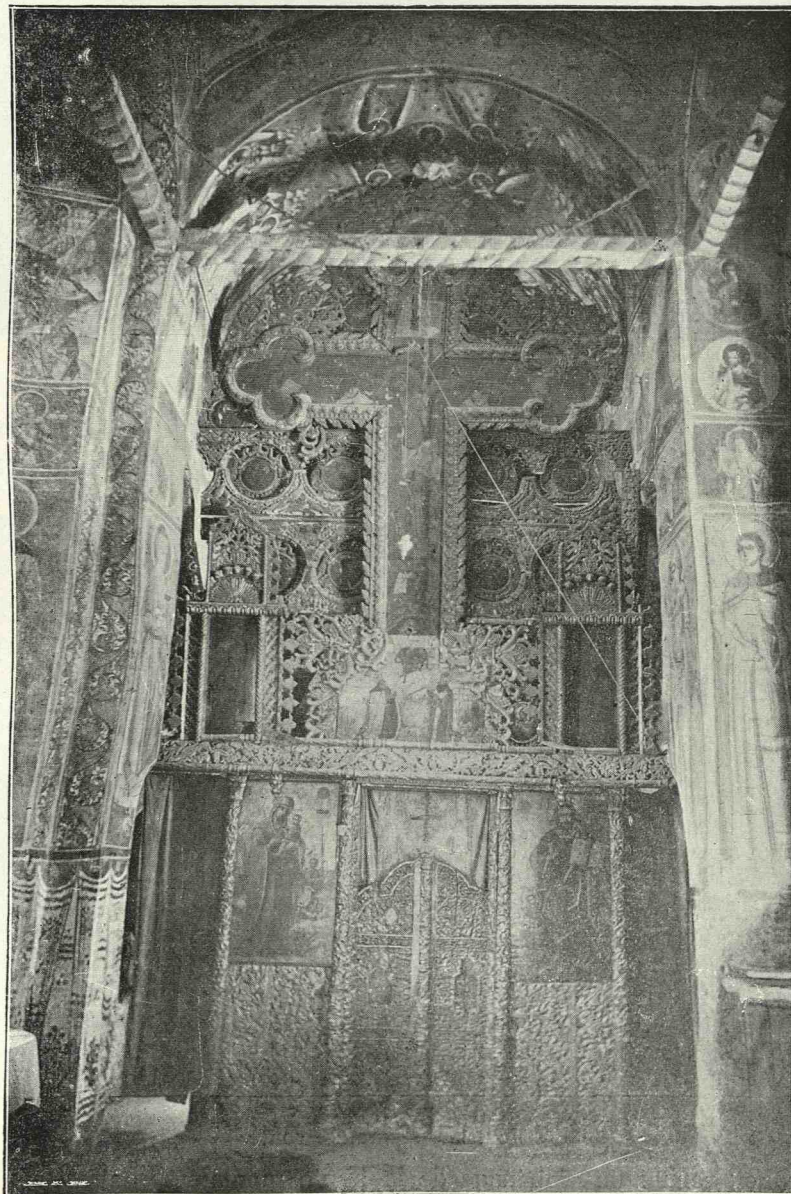
volte contre les Turcs, qui répondit en 1602 aux outrages des Tatars en passant par dessus l'ordonnance du général impérial pour offrir à un de leurs chefs un combat singulier, dans lequel le païen mourut, mais le vainqueur fut blessé mortellement. Et, constatant que la victoire demeura aux Roumains la veuve de Stroe écrit sur la pierre : „et ce ne fut pas la volonté de ces chiens des Tatars“.

CHAPITRE III

VALLÉES DE LA GRANDE VALACHIE

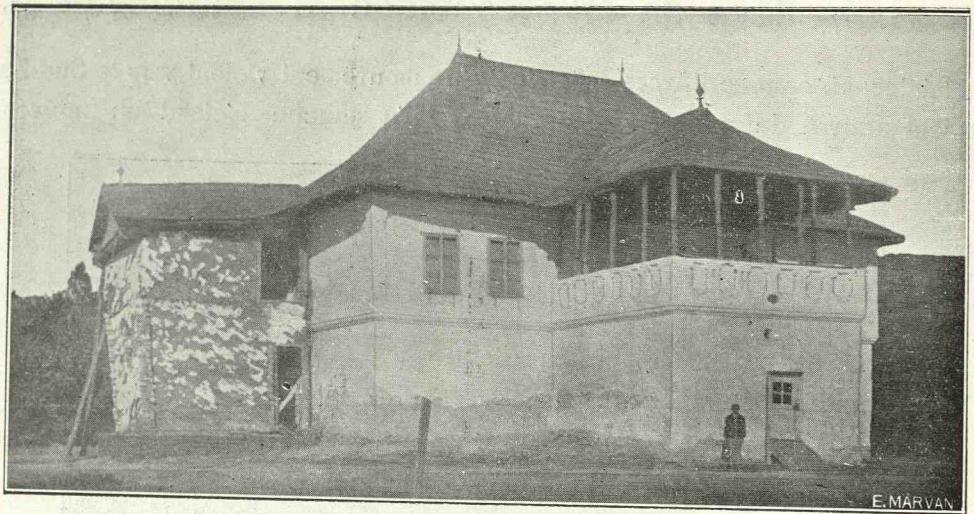
I. Vallées de l'Arges et de la Dâmbovița

Maintenant, comme l'Arges se dirige d'un mouvement violent vers le Sud-Est, l'Olt en devient délivré de sa concurrence. Alors qu'à gauche s'étend un nouveau dis-



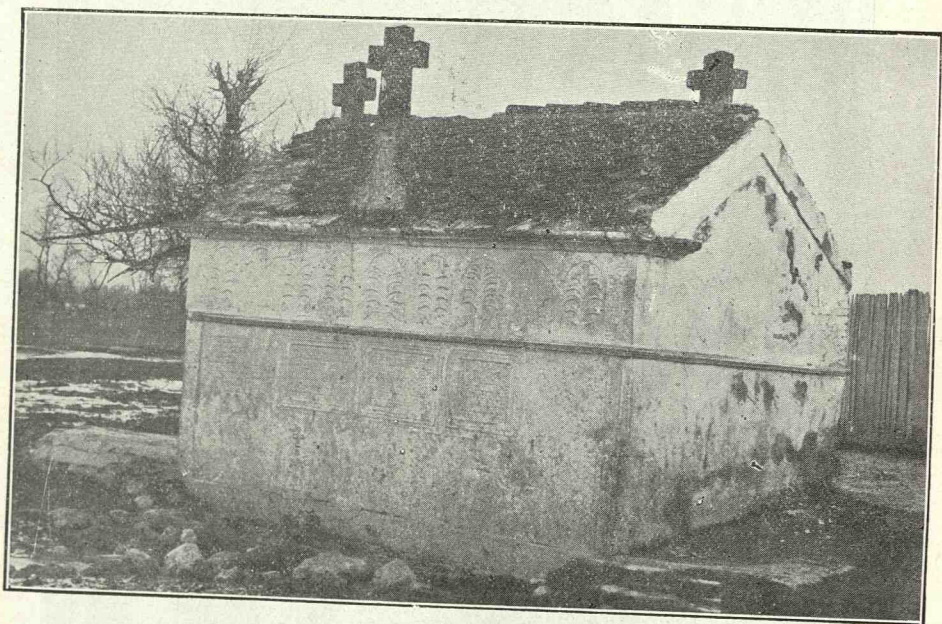
Intérieur d'église roumaine.

trict, celui de Romanași (le nom a un suffixe serbe, mais la racine paraît tout de même désigner la nation roumaine), à l'Est une contrée de plaine est le district va-
laque de l'Olt. Dans Romanași, dont la partie méridionale a abrité pendant des siè-
cles ces Turcs de la raïa qui ont laissé aux femmes de la campagne l'espèce de



Ancienne maison de boïars.

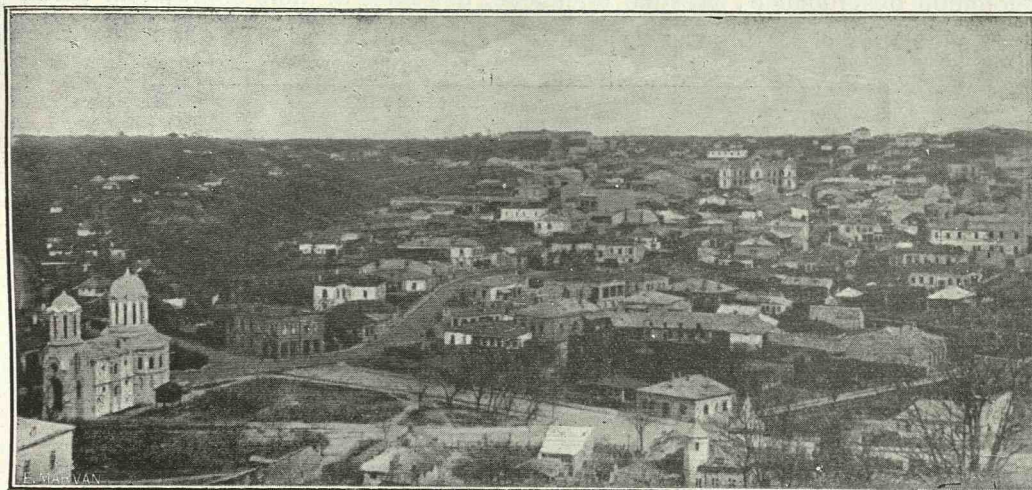
support à l'orientale dont se détache le voile, on a telle bourgade de cabarets et d'a-
berges de grande route qui est Balș, d'origine récente. Une importante rivière y passe,



Fontaine de grande route.

celle de l'Olteț, venant du voisinage de la haute montagne, entre les villages fré-
quents qui couvrent ses deux rives. Tout au fond, près de la place où s'élevait une
cité romaine, elle-même dans une région de florissante préhistoire, riche en débris,

Caracal, le chef-lieu de district qui n'a rien à faire avec l'empereur romain auquel on voulait le rattacher, conserve encore dans ses rues coquettes et gaies des souvenirs de Michel-le-Brave. A Căluui le portrait du frère de Michel, Pierre, dont il sera question plus loin, fixe à cette intéressante église une date à la fin du XVI^e



Slatina.

siècle. Sur la rive gauche, Slatina,—le nom rappellerait des salines, dont ici il n'y a pas de traces—, reste une bourgade poudreuse en marge d'un vieux gué, un relai du grand chemin qui de cette Slatina monte vers les collines de l'Argeş pour redescendre à Bucarest; les boulets des Allemands ont emporté en 1916 des pans de tour dans telle de ses églises.

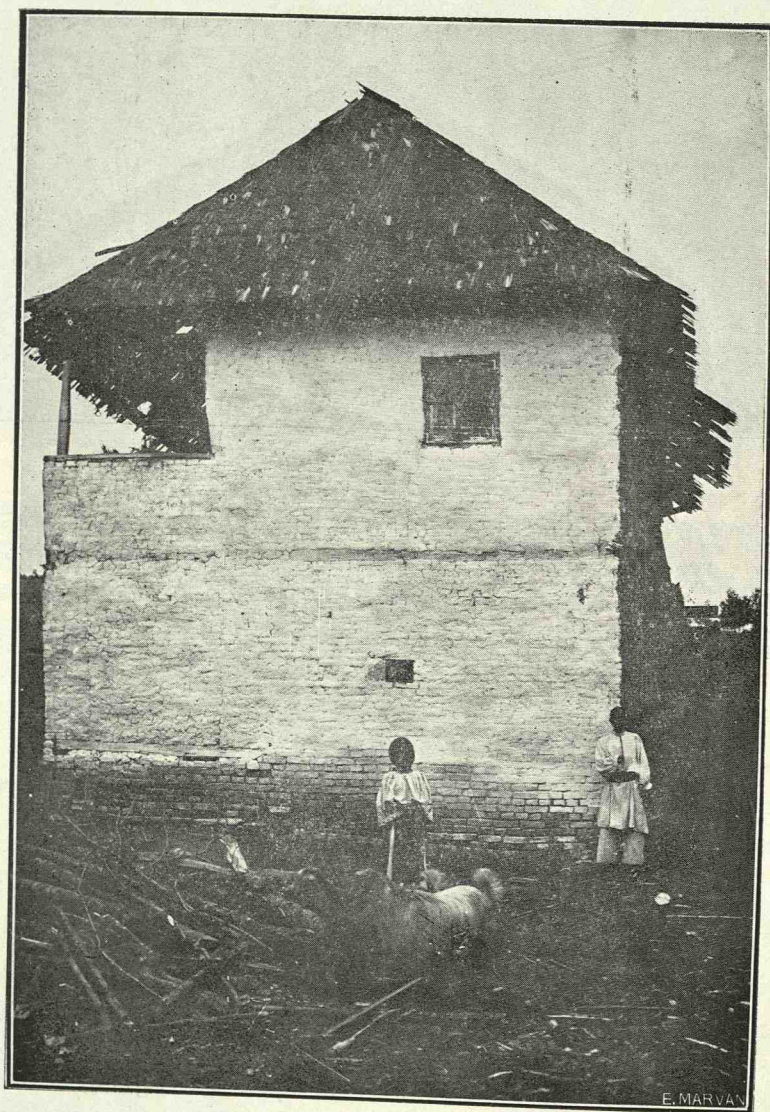
Dédaignant de s'égarer dans des marais, bien que ses rivages soient ici très bas, incapables de l'arrêter, l'Olt va se perdre dans le Danube à Islaz, maigre bourgade, en face de la Nicopolis de Trajan dont il a réflété, il y a presque deux mille ans, la marche en tête des légions conquérantes.

De nouveau une rivière aux affluents largement épandues rassemble dans l'enchevêtrement de ses propres eaux et des tributaires le territoire de plusieurs régions: c'est l'Argeş, chargé sur sa rive droite du Topolog, touchant presque à l'Olt, et, sur l'autre, de toute une série de cours d'eau parallèles, d'une belle ligne et d'une gaie allure rapide: le Vâlsan, tout chargé de vie rurale sur ses rives, la „rivière de la princesse“, Râul Doamnei, „la rivière de la ville“, Râul Târgului, le petit Argeş, l'Argeşelul, le „déluge“, c'est-à-dire „le torrent“, Potopul, et cette Dâmboviţa, d'une onde presque pareille à la sienne, qui sera l'eau, pourtant maigre, de la grande Bucarest.

L'Argeş ne vient pas au-delà des montagnes: il est le produit des sources et des neiges de cette Valachie dont il est la vraie rivière, comme le Jiu l'est de l'Olténie voisine. Il fut aussi, par le caractère de ses vallées supérieures, le générateur de la vie politique dans ces régions qui, pendant des siècles, dans les villages cachés

au milieu des forêts, sous la vague souveraineté des barbares touraniens de la steppe, attendaient l'heure de la concentration, de l'organisation, de la liberté.

Tout au fond de la montagne boisée, où sont rares les mesquins établissements humains, dans le pullulement des forêts qu'entaille seulement à notre époque une exploitation désordonnée, presque criminelle, des pans de murs couronnent parmi les arbres séculaires et les broussailles impénétrables un roc vers la cime duquel on ne



Vieille maison paysanne sous la montagne valaque.

peut arriver qu'en se traînant. On appelle Poienari, „habitants de la clairière“, les gens du voisinage, disséminés dans des hameaux. L'eau se débat au fond, arrachant son écume et la livrant au vent. C'est la plus ancienne des cités dans ces âpres collines: le *castrum Argyas* dont parlent les documents latins des rois de Hongrie, des chevaleresques Angevins, battus ici, en 1330, par ces pâtres et ces bouviers, doit

être celui-ci. Il ouvre la descente vers des terrains plus riches, mais pendant longtemps on n'aura pour sortir de la montagne que des sentiers étroits que découvrait



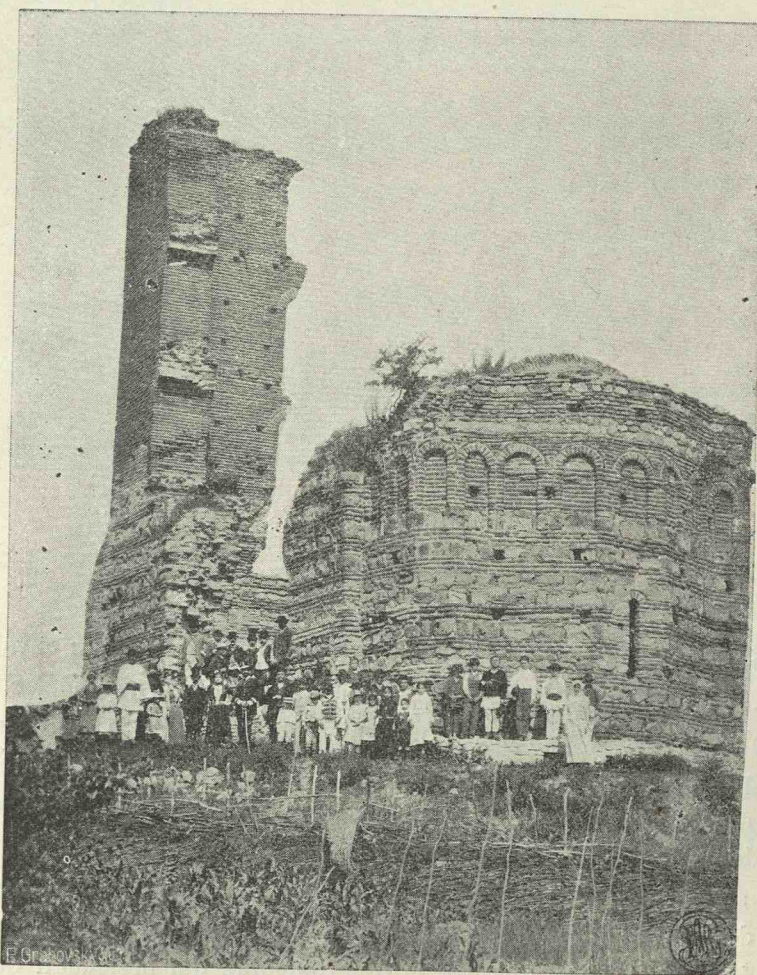
Bercail dans la montagne.

seulement l'expérience des indigènes. Du Nord aucun danger ne pouvait venir: les Carpathes forment un haut mur de défense qu'aucun défilé ne pénètre. Mais cette Transylvanie plus riche, aux villes florissantes, on pouvait la voir des créneaux d'Argeș et, si pour les armées il n'y avait pas de route, les bandes détachées de ces guerriers aux manteaux et aux bonnets de poil que présente dans ses miniatures la chronique des vaincus savaient bien comment on descend des hauts plateaux, explorés à la suite des troupeaux. Vers 1300 il n'y avait de place plus propice à un établissement défensif et offensif en même temps dont pouvait et devait sortir bientôt la vie ordonnée du nouveau règne de liberté roumaine qui prétendait dans son titre même englober la nation entière.

Le long de ces maisons éparses, de ces pauvres hameaux aux maisons de bois, de formes si variées, les *domni*, les princes souverains, ployant le genou pour l'hommage au voisin royal seulement au clin d'oeil d'une détresse irrémédiable pour saillir aussitôt, assoiffés de vengeance, sur leur cheval de bataille, se cherchèrent dans les clairières souriantes, au-dessus de l'Argeș déjà apprivoisé, une résidence, une Cour

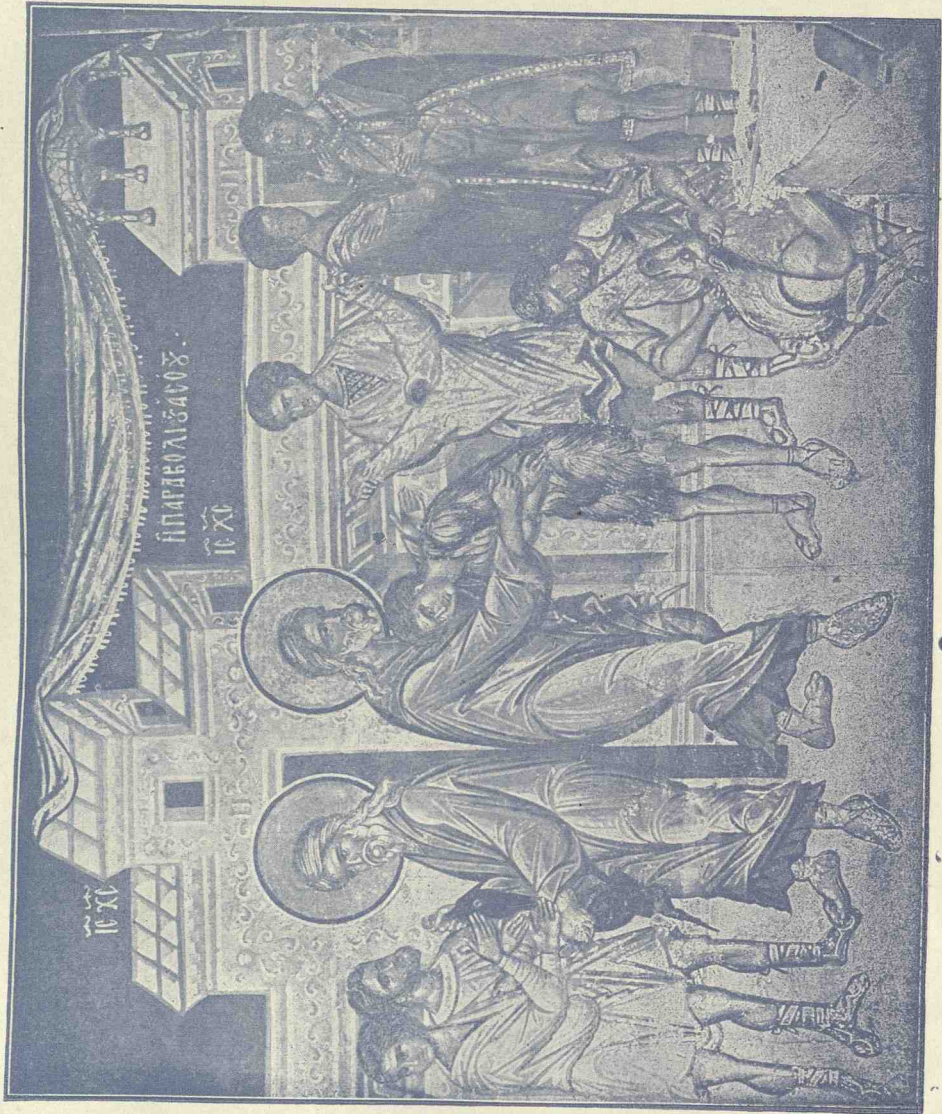
capable d'avoir ses églises, ses maisons de dignitaires, ses abris de soldats-gardes. Ils s'arrêtèrent à la place où s'élève encore, abandonnée, apauvrie, dépouillée, cette ville d'âpre poésie historique, qui conserve la saveur de son vieux nom : Curtea-de-Arges, la „Cour de l'Arges“.

Au beau milieu des maisonnettes de bois entre les vergers, des rues tortueuses, pavées de pierres pointues, inégales s'élèvent les ruines d'une tour isolée, à laquelle appendent encore des restes de muraille. Le nom de cette chapelle, qui ressemble étonnamment aux châteaux-églises de Transylvanie, appartient au langage ancien et

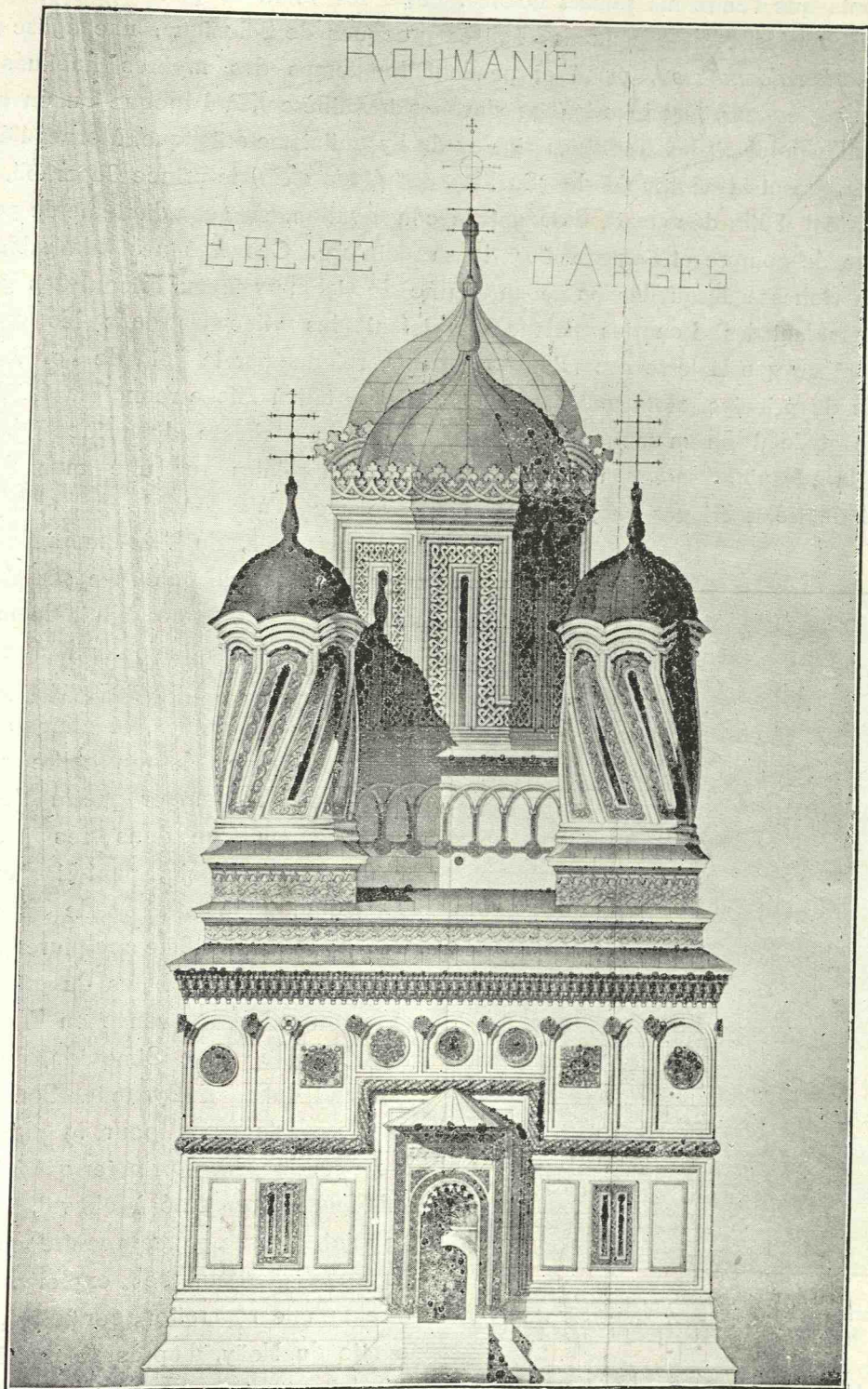


Arges : S. Nicolas.

populaire: Ce n'est pas „S. Nicolas“, d'après l'Église, mais bien Sânicoară, d'après le peuple et la tradition historique. Les princes y résidèrent sans doute au début, alors que pour leurs sujets il y avait au-dessous tel réduit sacré dont la forme bizarre persiste à travers les nombreuses réparations ultérieures. Mais bientôt il fallut pour une vie religieuse hiérarchisée un édifice d'une autre ampleur et d'une richesse



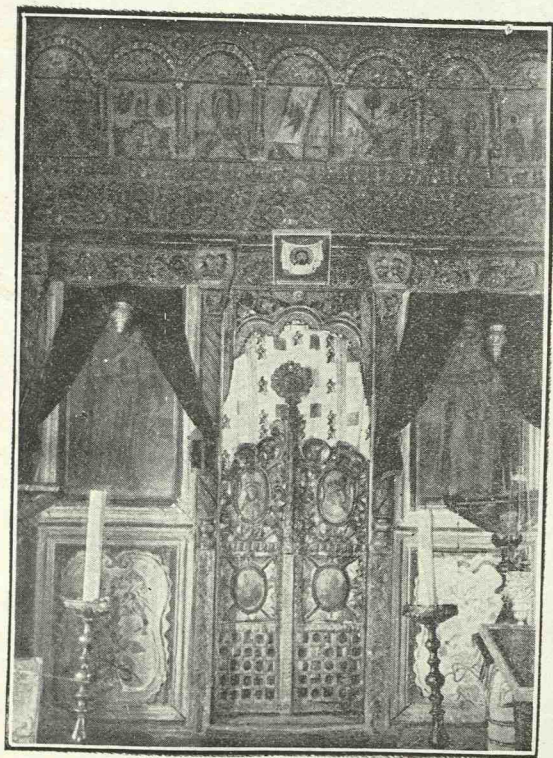
Fresques de l'église princière d'Argos.



Église épiscopale d'Arges.

d'ornements que l'autre n'a jamais connue. Entre les murs de pierres entourées de briques, façonnées, comme ceux des églises grecques de Salonique, une église princière, *biserica domnească*, parut et pendant longtemps des maîtres habitués aux inscriptions grecques, aux inscriptions slaves travaillèrent, à l'époque où un esprit de rénovation troublait les traditions rigides du byzantinisme artistique, à orner l'église du Métropolitain et la nécropole de „Sa Majesté“ (*Măria Sa*) le prince Basarabă, dont le corps vient d'être découvert, étonnant de conservation, avec son diadème de perles, sa tunique de pourpre et l'agrafe d'or de sa ceinture. Ces fresques admirables, à travers la richesse desquelles passe un souffle de vie merveilleux, brisant les gestes rigides, envolant les draperies solennelles, jetant des étincelles dans les regards morts, sont ce que la terre roumaine peut offrir, retenue par le frein de l'orthodoxie immuable de principe, alors que l'art de Giotto soulevait à l'Italie renaissante. Après un siècle et demi un moment vint cependant où la richesse du prince Neagoe, mari de la „despina“ serbe, méprisa ces fresques empreintes sur une muraille de galets et de frêles briques vulgaires. Il voulut avoir comme dans le pays des rois

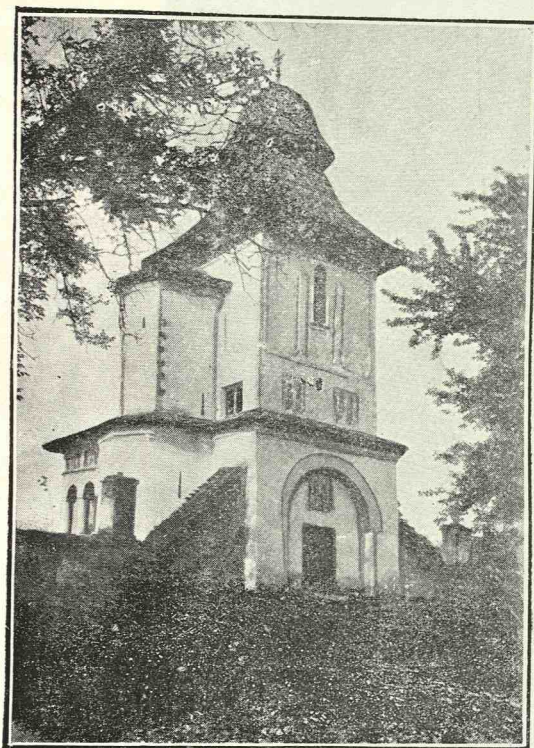
de l'Adriatique, du Tzar-empereur Douchane, l'église de pierre sculptée. Et il éleva sa nécropole à lui, de marbre pur, forte, capable de soutenir cinq tours, avec son narthex appuyé sur l'élan de douze colonnes ornées, et chaque ligne, chaque bordure, chaque cadre eut les fleurs d'un art étranger que la Valachie n'avait connu que dans les premiers essais faits à Cozia, peut-être aussi à Cotmeana, autre création de Mircea en deçà de l'Olt. La même sculpture soignée orna les pierres tombales du prince, de sa femme, devenue veuve en Transylvanie, l'humble nonne Simonida, nom traditionnel chez les Byzantino-Serbes, de leurs enfants morts pour la plupart en bas âge, du gendre princier qui fut Radu d'Ăfumași, représenté à cheval, manteau au vent, massue en main, entre les lignes slaves glorifiant ses exploits. Faut-il dire qu'une réparation, conduite par Le-



[Ancien jubé de l'église épiscopale d'Argeș.

comte du Noiŭ, d'après le système de Viollet-le-Duc, a transformé en moderne recherché et mièvre surtout l'intérieur, où rien ne reste du passé, de sa tradition même, qui n'admet ni iconostase bas de métal,

ni sièges polychromes, ni aigles prussiennes dans les rideaux peints au-dessous des saints mystiques ou plutôt mystifiés,—rien que ces belles pierres du XVI^e siècle, aux lettres de ligne vénitienne, qui ne recouvrent même pas les ossements, déplacés, mêlés à la terre fouillée, de la dynastie de Neagoe le magnifique ? Et que cette église coloriée et dorée, que flanque un rouge palais insipide, est dénuée du cadre naturel, imposant que lui donnaient, avec leurs cellules et leurs réfectoires, les murs plus de trois fois séculaires ?



Église de Valea Danului (près d'Argeș).

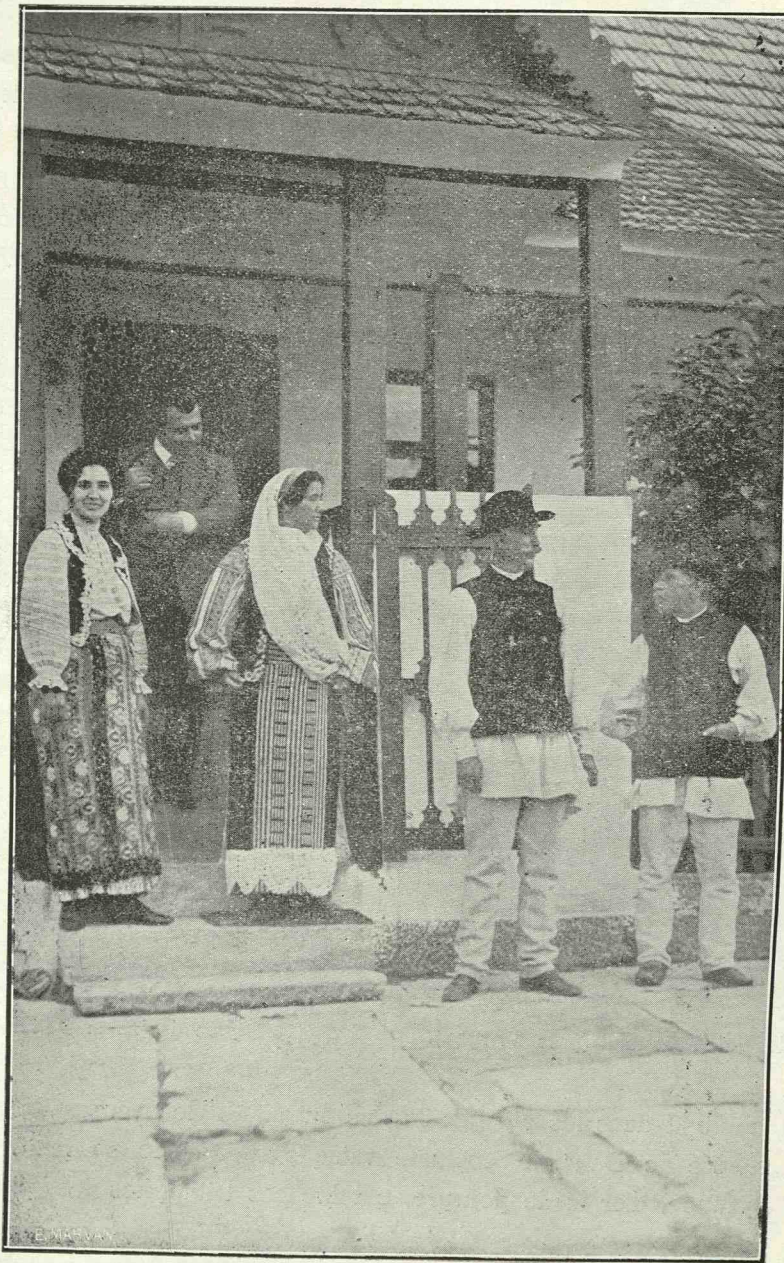


Église de Valea Danului (autre vue).

Tout au fond dans les villages perdus au milieu des vergers, comme Valea Danului, la „rivière de Dan“, le costume valaque, nourri de souvenirs princiers à la mode de Byzance, d'or et de pourpre, célèbre ses triomphes les plus flamboyants.

Curtea-de-Argeș, avant d'être remplacée par d'autres capitales plus proches du Danube, où il y avait la séduction de l'Orient et plus tard la main dominante des Turcs, eut une rivale, qui, avec des commencements plus brillants, finit par perdre son importance première, par abandonner la mission à laquelle elle avait été destinée. Des Saxons pénétrèrent en Valachie sous la tutelle des Chevaliers Teutons, et, sur la rivière qui porte son nom nouveau d'après la ville même dont elle arrose les en-

vions, ils établirent un centre urbain, un „marché“ à la façon transylvaine. Entre le



Costumes d'Argeș.

nid de paysans guerriers d'Argeș, dans la montagne, et entre cette rue de marchands étrangers, catholiques, il dut y avoir un antagonisme. Lorsque dans cette place de

Câmpulung, le „long champ“, Langenau pour les Saxons, il y avait un „comte“, comme ce Laurent dont la pierre sépulcrale est comprise, après la disparition du vieux cou-



Costume d'Argeș.

vent, qui ne peut venir que des Teutons (le Kloster en roumain Cloașter), dans l'actuelle église latine, le prince qui regardait, à travers les forêts ininterrompues,

ces collines, ces *muncele* (cf. *monticelli*, en italien), ces *muscele*, qui ne lui appar-



Costume d'Argeș.

tenaient pas, était un ennemi. Comme les marchands n'avaient pas de protecteur capable de les défendre, comme, d'un autre côté, le „longchamp“ roumain tel qu'on

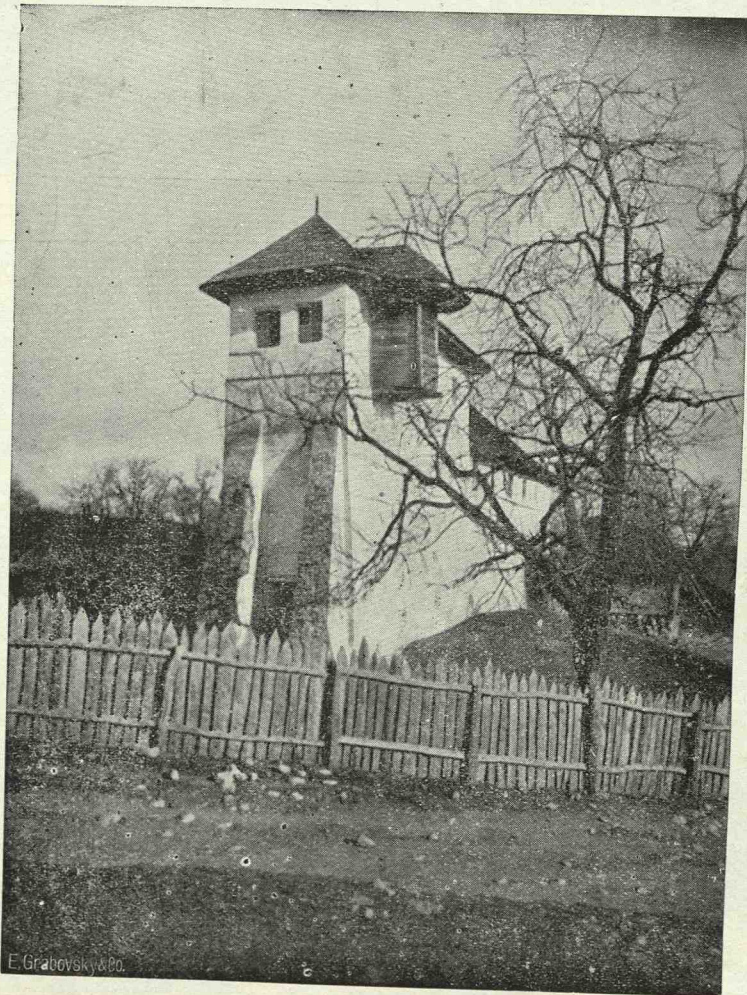


Costumes d'Argeș.

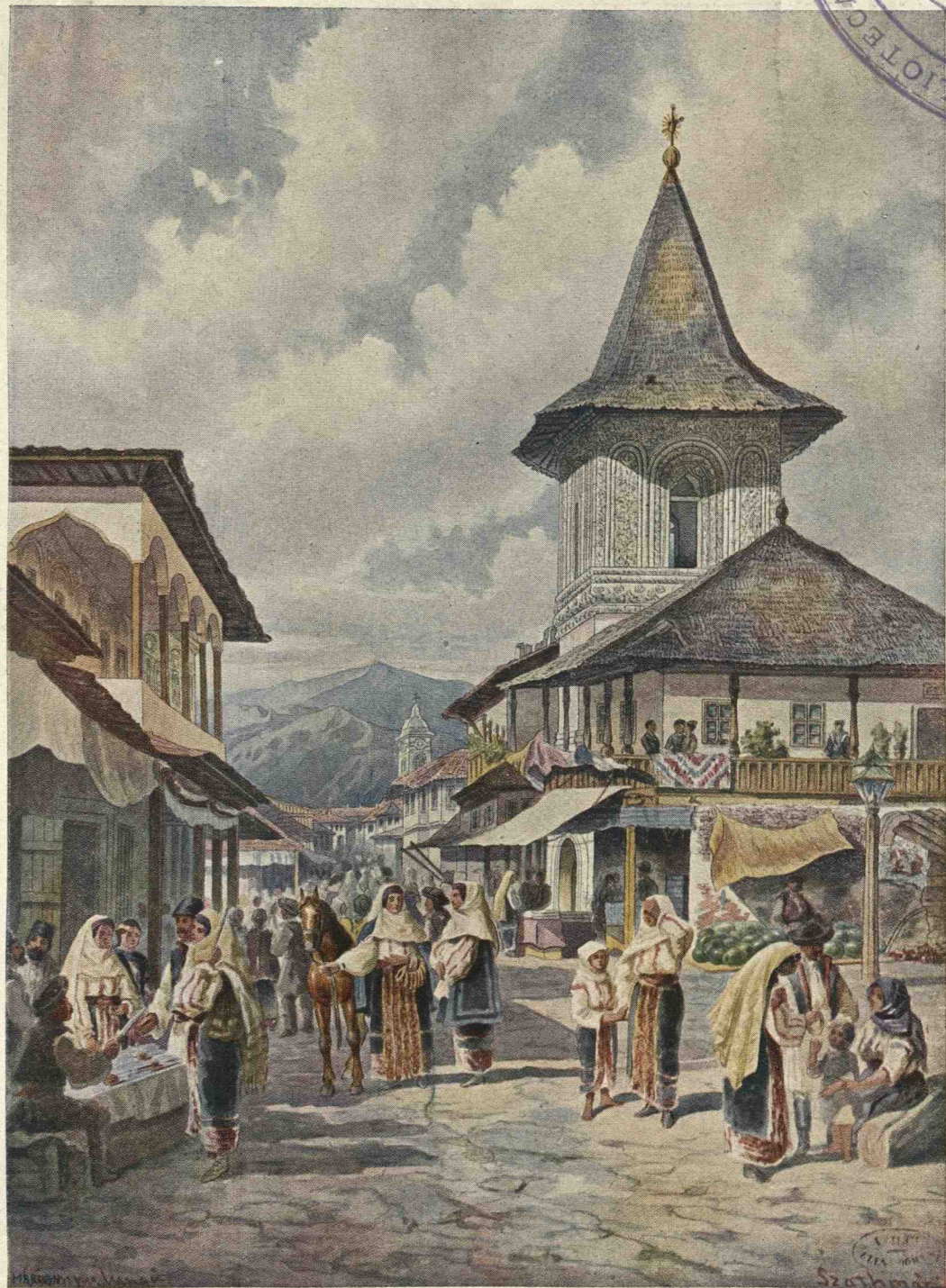


Costumes d'Argeș.

en trouve en Moldavie et dans le Maramurăș, était une association „républicaine“ de paysans autonomes, le guerrier d'Argeș eut bientôt, avec le concours de ces derniers, des gens de Lerești, d'Albești, de Căndești, de Voinești, descendants de Leru, d'Albu, de Căndea, de Voinea, raison de ces intrus. Le fils de Basarabă, Nicolas Alexandre, fut enseveli sous une pierre sculptée, près du siège épiscopal, dans cette seconde „église princière“ à l'énorme tour, ornée d'arcades lombardes, piquée de points d'émail, dont il fut sans doute le fondateur. De l'ancien édifice, en dehors de ce



Maison de boïars (Șuici, Argeș).



Câmpulung de Valachie.

cloche-forteresse, rien ne subsiste, car une réparation du XVII-e siècle a entamé ce qu'une autre du XIX-e a détruit ensuite dans toutes ses lignes initiales; mais à côté on a retrouvé quelque chose des anciennes chambres du palais, ressemblant à celui d'Argeș. Après un long abandon, l'attention des maîtres du pays se tourna vers la ville des colonisateurs saxons vers 1650, mais on n'y trouva que des Roumains de deux rites, les catholiques par coutume étant servis par des Franciscains d'Italie ou de Transylvanie; beaucoup d'entre eux abandonnèrent leur ancienne foi. Des villages voisins avec leurs minces églises s'étaient ajoutés au „marché“ central. Maintenant, avec sa ceinture de beaux hameaux et de formations rurales plus solides, Câmpulung, traversée par un boulevard, est, non seulement un des endroits les plus sains du pays entier, mais, par le caractère patriarcal que, malgré les visiteurs de l'été, il conserve encore, un des plus sympathiques.



Tziganes.

Il faut le voir à la grande foire de S. Élie, au mois de juillet, quand du Muscel entier, de l'Argeș voisin se rassemblent ici les porteurs des plus beaux, en tout cas des plus riches et des plus éclatants costumes de la Roumanie entière. Autour du cou, sur l'épaule, le long des bras, aux poignets, sur la poitrine se pressent les dessins en rouge, de notation géométrique très délicate, et parfois des „papillons“ en métal, minces points dorés ajoutant à l'éclat de l'ensemble. Sur le tablier l'influence

d'une Cour dont le luxe est prouvé par ce qu'on a découvert dans les tombeaux d'Argeș accumule l'or sur un riant fond rouge. Les longs voiles brodés trainant jusqu'à terre donnent, avec tous les éléments de ce costume, un air de réelle majesté à ces femmes de la campagne. Celles de l'Ouest, qui entourent de ce tissu léger le bel ovale de leurs joues, ressemblent étonnamment aux princesses peintes sur les murs, et on a comme un tressaillement devant les souvenirs qu'elles évoquent. Noirauds, gauches, souriant de toute la rangée de leurs dents blanches, les Tziganes, le menton appuyé nonchalamment sur leur violon, jouent à leur manière trépignante les airs anciens si doux recueillis le soir des lèvres d'une jeune fille.

Tous les affluents montagnards de l'Argeș se rassemblent sur un seul point. Un village des descendants d'un Pitul, Pitești, s'y était formé naturellement à cette rencontre de rivières. Il arriva à dépasser le seigneurial Golești, avec son église du XVII^e siècle, près de laquelle „le prince Théodore“ des manants fut saisi, en 1821, au milieu d'une armée en révolte par les Grecs qui devaient l'assassiner, et aussi ce Vieroș, plus loin, au fond d'une vallée solitaire, où, dans un sanctuaire trivialisé, des pierres recouvrent les héros de cette grande famille des sieurs de Golești, des Golescu, dont l'un, Albu, mort défendant son prince, figure sur la dalle en cavalier, un bonnet pointu ou un casque sur sa tête, sa femme Irène, issue de cette dynastie valaque, à ses côtés. On fit du banal Pitești un chef-lieu de district: celui d'Argeș, dont l'ancienne capitale, avec ses deux églises incomparables, se morfondait dans l'oubli, et la voie ferrée qui traverse en largeur la Valachie remonte jusqu'à ce chef-lieu pour redescendre vers Bucarest. Cette situation exceptionnelle lui donne de grandes rues larges, des maisons modernes, parfois luxueuses, mais sans autre souvenir du passé que, dans le bocage voisin, Trivale, une chapelle dûe à la piété d'un homme de là-bas, arrivé à être Barlaam, Métropolitain valaque vers la fin du XVIII^e siècle.

A partir de ce point, l'Argeș ne suscite plus de vie sur son cours. Il rêve dans son isolement aux grandeurs qu'il a rencontrées à ses origines. Une immense étendue de terrain agricole d'une grande monotonie, aux rares villages pauvres s'étend jusqu'à l'Olt inférieur. Jadis, il y avait ici la grande forêt sauvage des Touraniens, le déliorman. Des cours d'eau de courte étendue, le Călmățui, la Vede, le sillonnent. Deux seuls établissements urbains ont une origine moderne et fortuite, sur cette Vede, parallèle à l'Argeș: Ruși-de-Vede, chef-lieu par nécessité à cause de l'usurpation turque, et Alexandria, nommée ainsi d'après le prince Alexandre Ghica, lequel vers, 1840, la colonisa de villageois et de réfugiés bulgares.

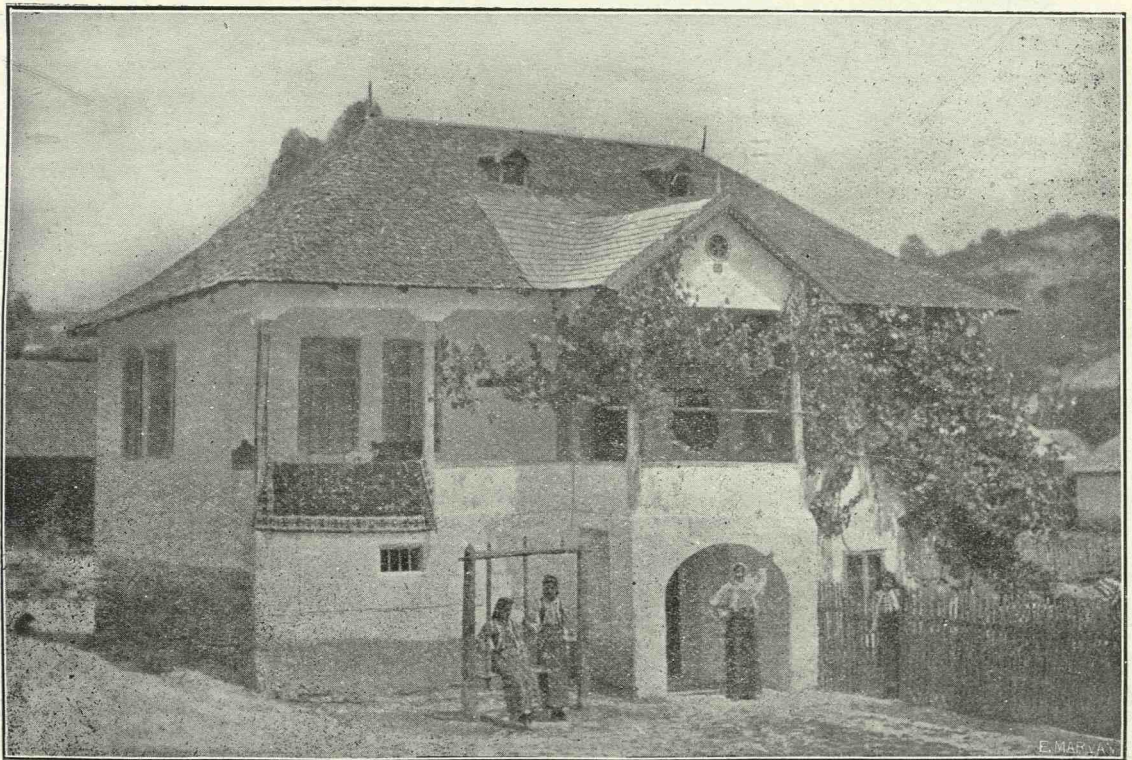
L'intérêt se concentre sur l'affluent de la rive gauche de l'Argeș, la Dâmbovița. Elle vient de la haute montagne, du côté où s'ouvre le défilé, très important à l'époque ancienne, de Bran, le Törzburg ou Törösvár des étrangers, gardé par un château dû aux Angevins. La ville de Brașov, dont il dépendait avec une large partie

du territoire environant, où de pauvres gens demeuraient dans des abris temporaires,

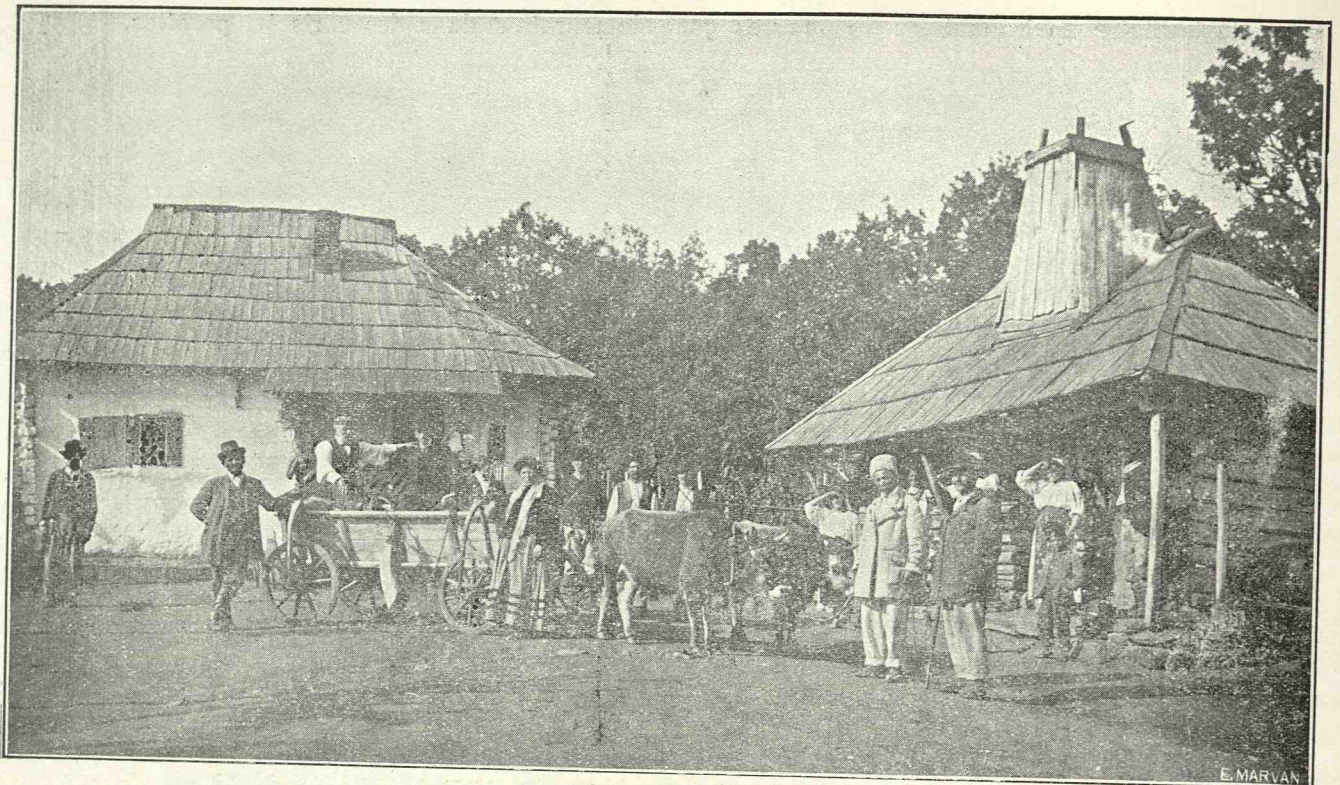


Dans les vergers.

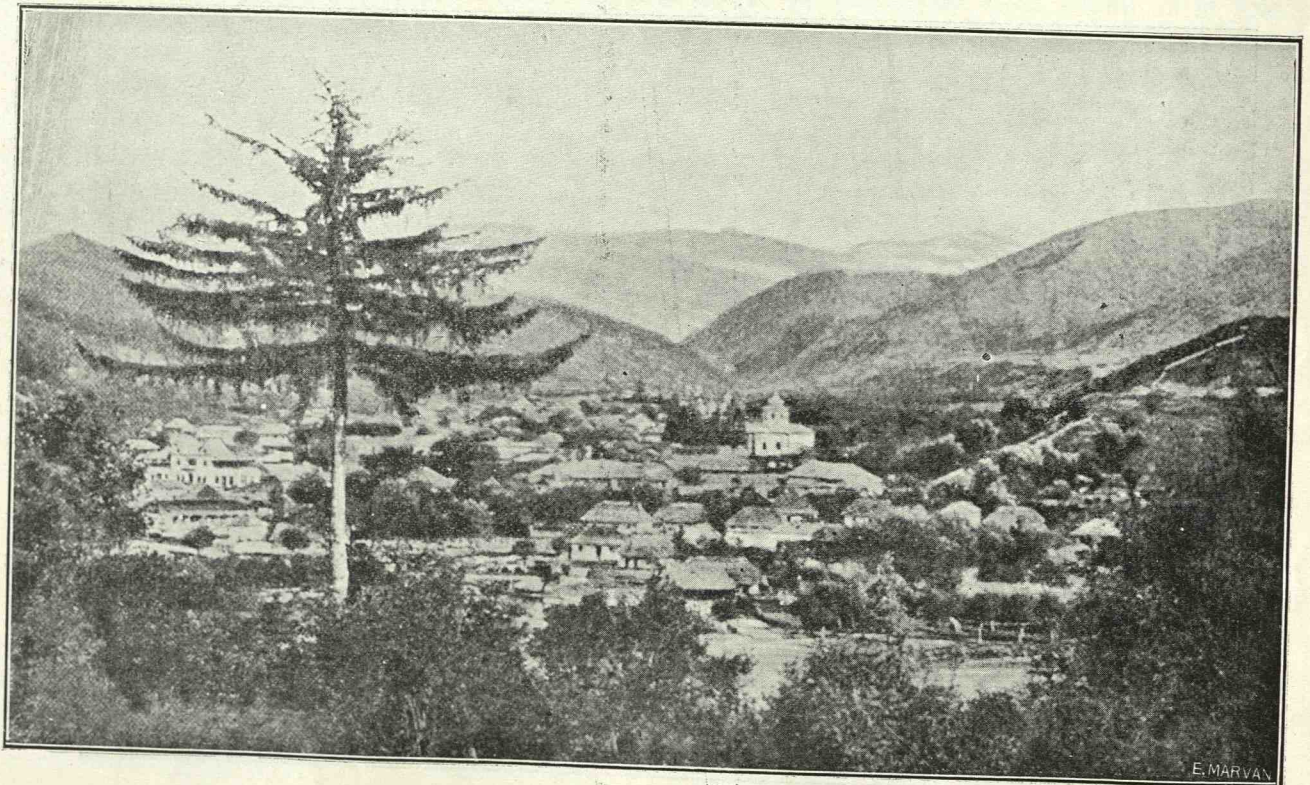
en a fait don à la reine Marie, qui s'occupe à y réunir des souvenirs historiques et des produits d'art populaire.



Dans les vergers : maison de paysans.



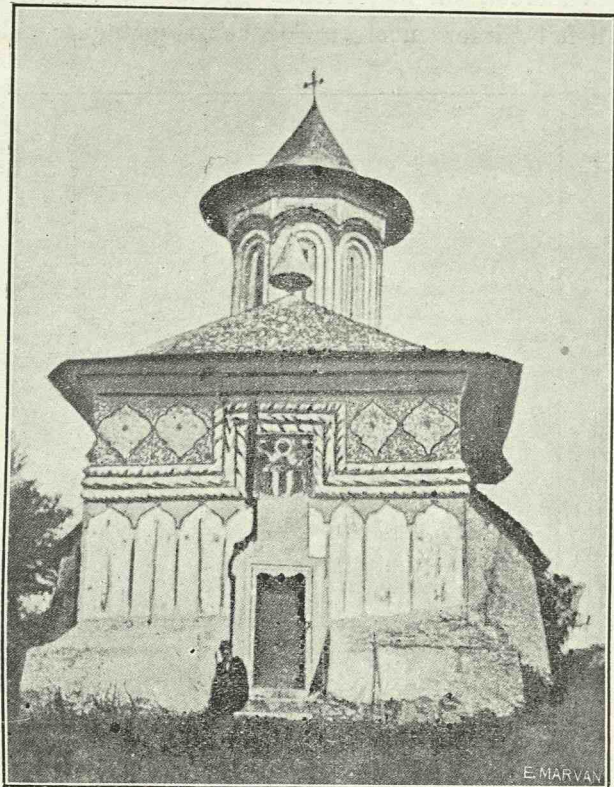
Dans les vergers. Départ du char.



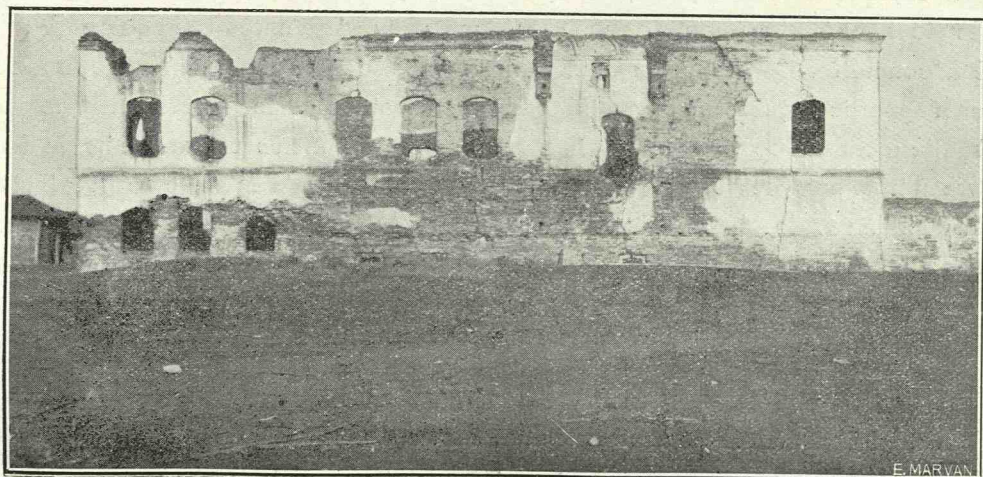
Village de Rucăr.

Bientôt paraissent du côté roumain les deux forts villages de Rucăr et de Dragoslavele. Le premier a une église fondée par la princesse Marie Ghica, née Stourdza, une Moldave, vers 1670, le second, malgré tout ce qu'il a souffert pendant l'assaut opiniâtre et l'occupation dévastatrice des Allemands de 1916-18, offre, autour d'une des plus belles rangées de maisonnettes paysannes, d'où sortent des femmes portant le plus pur costume de la montagne, une autre chapelle recouverte du plus beau tapis de fresques.

La rivière descend à travers des gorges profondes, d'une solennelle solitude, éclairés à peine quelques heures par jour dans le fond de précipice où elle roule écumant ses ondes claires. Lorsqu'elle sort de ce défilé qui lui livre à peine un étroit passage, elle est à ce point où la colline s'efface devant la plaine naissante, ces „bouches“ mieux peuplées que tout le reste du pays valaque et offrant le plus intéressant mélange

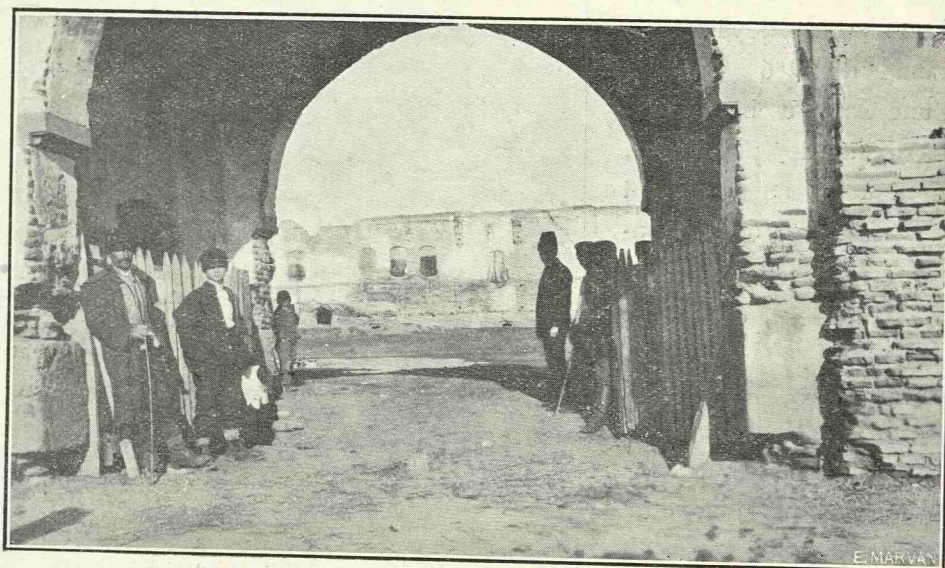


Eglise de Flămânda (près de Câmpulung).



Ruines du château de Poțlogi.

de bâtisses, de costumes, de traditions. De Titu, village d'un ancêtre de ce nom, d'où part la ligne ferrée vers Târgoviște, un chemin à travers les champs mène, par Văcărești sur la Răstoaca (Văcăreștii-de-Răstoacă), à Potlogi, où Brâncoveanu avait fait édifier encore un de ces magnifiques palais auxquels s'attache aujourd'hui,



Ruines de Potlogi (entrée).

sauf à Mogoșoaia, près de Bucarest, refaite par la famille Bibescu, avec ses admirables balcons sculptés comme ceux de Hurezi, la ruine. Ensuite la Dâmbovița se dirige sur Bucarest.

La capitale roumaine peut provoquer des jugements différents, non seulement d'après tout ce qu'on apporte avec soi, mais aussi d'après ce qu'on en est arrivé à connaître. Car dans cet ancien village des descendants de l'ancêtre Bucur, auquel n'appartient guère cette petite chapelle ainsi appelée, qui n'est que celle du cimetière du cloître Radu-Vodă, il y a, dans les bâtiments comme dans la façon de vivre d'habitants des origines les plus différentes jusqu'à la nuée de provinciaux, de gens d'ailleurs, de chercheurs de fortune, de noceurs et d'escrocs qui s'est abattue sur la grande ville de la Roumanie unie, doublant, triplant sa population, de provenance très différente et de caractère très varié.

Le village subsiste; trois quarts au moins de l'étendue de Bucarest lui appartiennent. Anciens villages confondus, nouvelle création de villageois d'après la pratique ancestrale : maisonnette au balcon ouvert fleuri, au long toit de bardeaux, au jardinet environnant, au verger à l'aventure; les habitants pratiquent l'agriculture, font les rouliers, s'occupent de petits métiers, et depuis quelque temps fournissent des ouvriers aux fabriques de la banlieue, ce qui, tout en les laissant paysans, leur donne de vagues



Chars à buffles.



Chars à buffles.

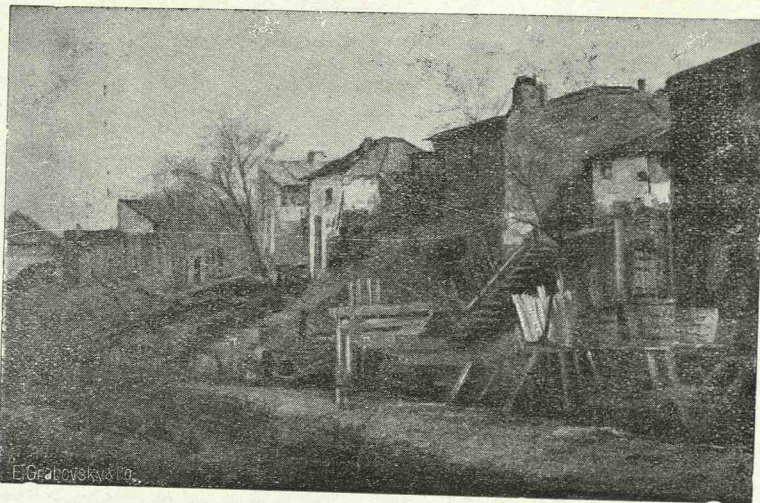


Gare de Bucarest. Funérailles du roi Carol.

aspirations haineuses de socialisme à leur façon. L'église correspond aux habitations, toute petite et très pauvre, ayant encore en marge des traces de cimetière abandonné. Les friteries en plein air, répandant l'odeur de la viande brûlée, de la graisse qui pétille, rappellent le cabaret de grand chemin, et les buveries se font à l'intérieur comme au milieu du „baragan“ lointain. Le vieux marché, créé sous l'influence orientale de la fin du XVII-e siècle et du XVIII-e du bazar turc, se défend dans des bas-fonds où les marchandises pendent et traînent au-dessus des négociants et des clients, surtout ruraux, qui piétinent et bruissent ensemble. Les nouvelles halles en style occidental en ont hérité en grande partie le caractère, et autour du spacieux édifice central les baraques pullulent, mêlant leurs odeurs, leurs ordures et leurs cris d'une façon où le pittoresque fait grâce au manque de scrupules hygiéniques. Les marchands de Transylvanie, les importeurs de Leipzig, *lipscani*, ont créé un autre type de magasin, en pierre, recouvert de tôle, plus ou moins improvisé, avec sa devanture qui est la partie essentielle, toute en vitres, avec des enseignes naïves et des échantillons qui flottent et se balancent ensemble.

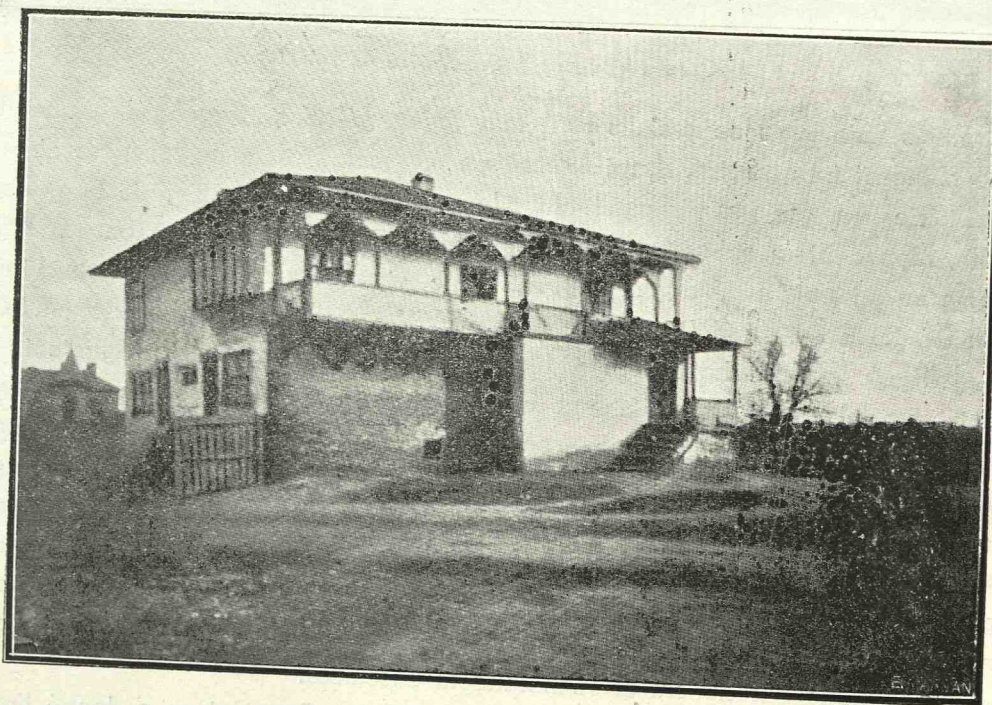
Le boïar a voulu aussi son Bucarest à lui. La Cour lui en a donné l'exemple: de son point de garde sur le chemin menant vers le Sud, au-dessus d'une des quatre collines qui surmontent la ville, elle a fait un château plusieurs fois transformé, au

XVIII-e siècle surtout, et qui dans un nouvel avatar, abrite les Archives de l'Etat, et une église qui, consolidée par Michel-le-Brave, dans ce style de la fin du XVI-e siècle, en pierres frustes prises dans un cadre de briques, conserve encore, dans sa



Ancienne rive de la Dâmbovița.

décadence noircie, salie, dépouillée, le nom de ce fondateur. A ce moment déjà une

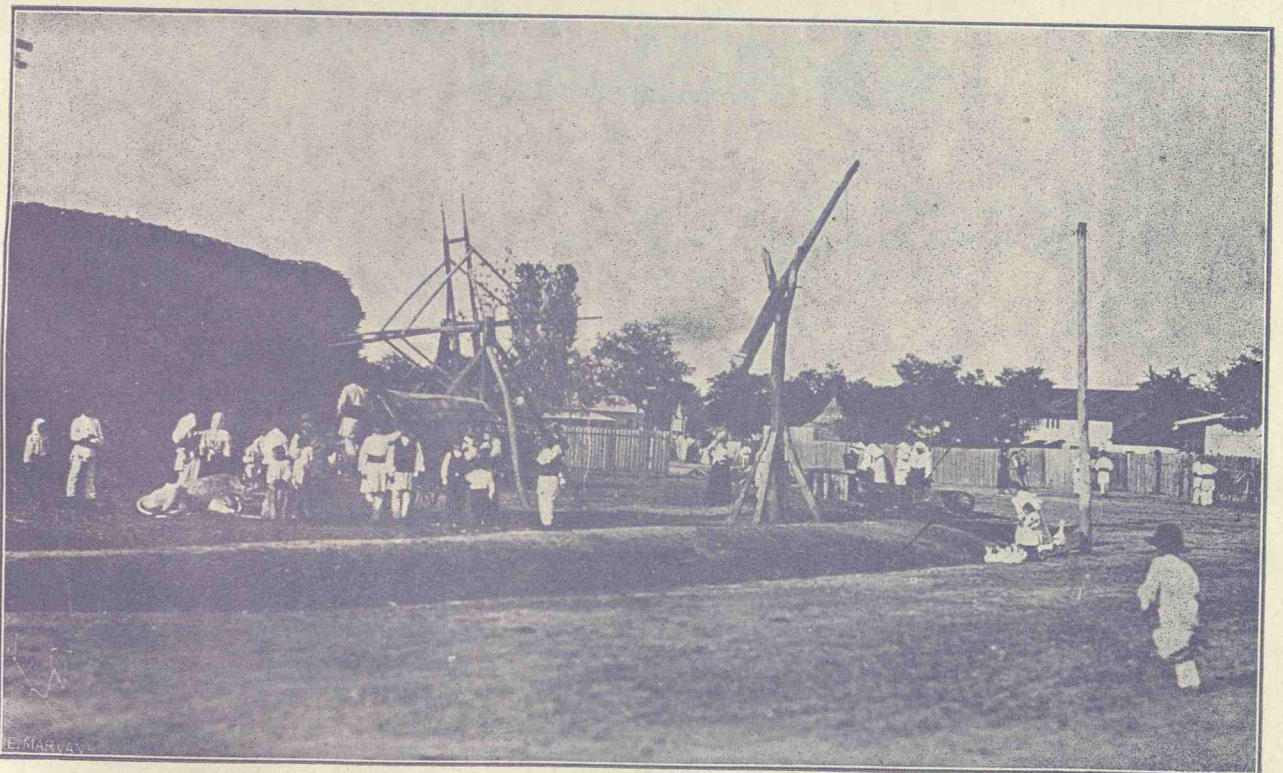


Vieille maison de Bucarest.

autre hauteur avait été couronnée d'une église par le prince Alexandre, aux banquets duquel assista, après 1570, le Français Lescaloppier, qui put recueillir en roumain le

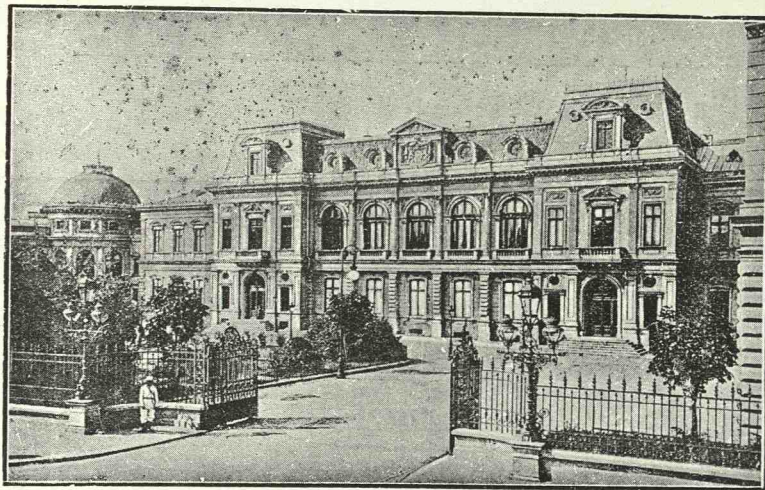


Rouliers dans la plaine valaque.



Balançoire dans la plaine valaque.

toast parté, „à la santé de Dieu“; ses enfants y sont ensevelis, mais l'édifice actuel, difformé par les Grecs, à l'Église desquels il était dédié, puis par les „réparateurs“ roumains, est dû, avec son robuste clocher auquel on n'a pas, heureusement, touché, au petit-fils d'Alexandre, le fastueux Radu Mihnea. Un peu auparavant la Cour, traversant ses larges jardins, avait passé la rivière, d'un cours sinueux, que la canalisation a changé en rectiligne, pour bâtir une église en pierre sur le marché, la *Curtea-Veche*. Désormais Cour et ville fraternisent, mêlant les processions de l'une avec le chaos fourmillant de l'autre, et, après que, vers 1655, Constantin Basarab eût fondé une église nouvelle pour le Métropolitain rappelé de Târgoviște, sur une autre hauteur, c'est seulement pour remplir un vœu de détresse que Șerban de la famille impériale des Cantacuzènes et empereur byzantin dans ses rêves, revint sur l'autre rive pour couronner d'une nouvelle bâtisse religieuse et d'un palais dont devait hériter

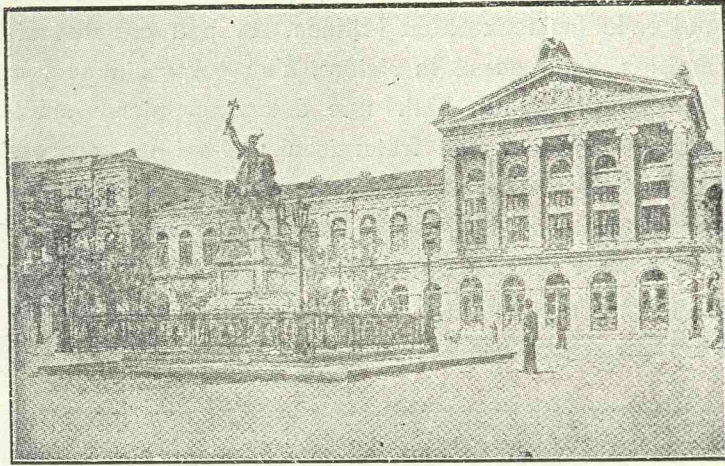


Palais royal de Bucarest.

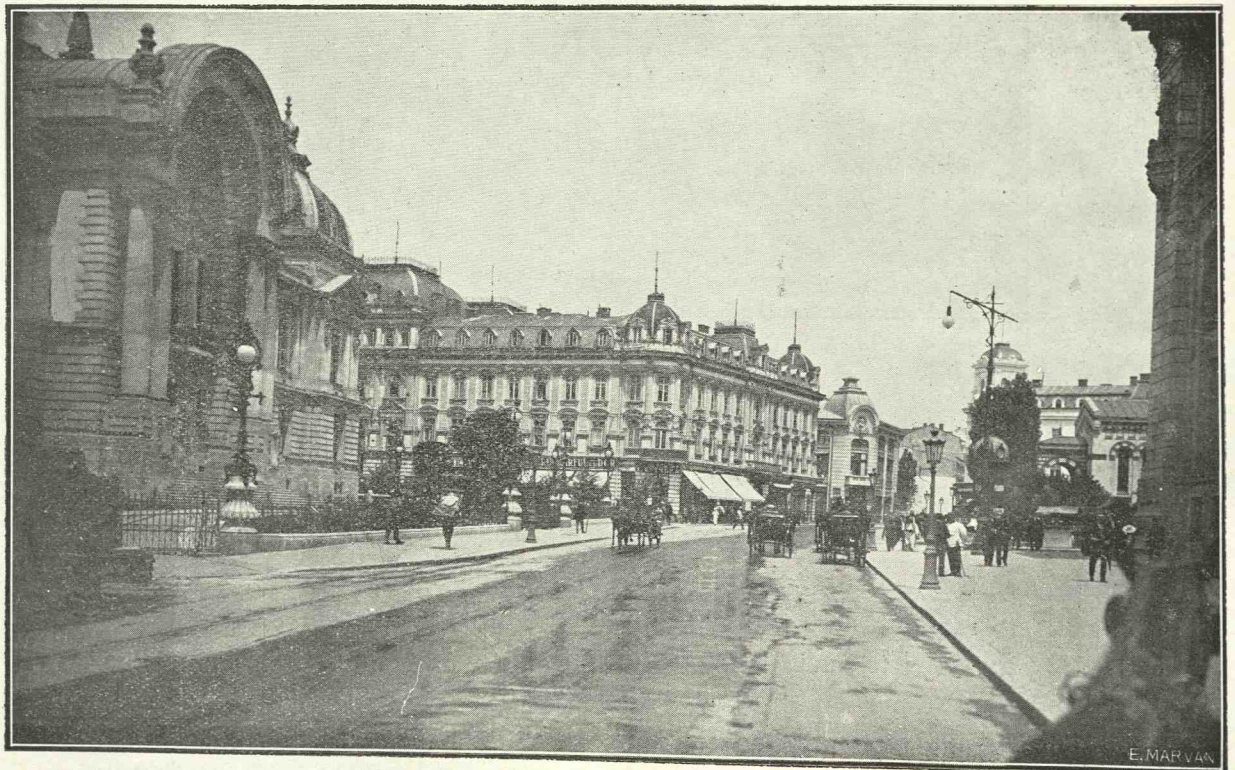
le goût de la reine Marie, la hauteur recouverte par la forêt de Cotroceni. Sur le cinquième de ces monticules en pente douce, l'église fut due à la piété d'un médecin grec du XVII^e siècle : c'est celle du Dealul Spirei, qui vit le conflit entre les Turcs d'une nouvelle invasion contre la naïve „république“ de 1848 et les pompiers roumains, seuls représentants de l'esprit militaire dans cette Valachie désarmée.

Les boyars rangent leurs maisons, dont chacune est un petit monde, avec ses clients et ses esclaves tziganes, le long de l'artère principale, pavée non, mais planchéiée en lourds troncs de chêne, qui s'appelaient d'abord le „Podul Mogoșoai“, en souvenir d'une dame Mogoș, à laquelle appartenait un des villages voisins. Façades à balcon soutenu par des colonnes, fenêtres carrées, haut toit de bardeaux, escalier de côté, cave en dessous, — le type de la plus riche maison rurale dans la montagne, influencée par les traditions de l'Adriatique. Leurs voitures d'ancien système ou de fabrique viennoise roulent sur le bois usé, troué, cahotant.

Ils ne sont pas toujours d'âme généreuse, ces grands du monde dans la principauté de Valachie. S'ils bâtissent en l'honneur des saints, c'est chez eux à la



Université de Bucarest.



La Calea Victoriei de Bucarest.

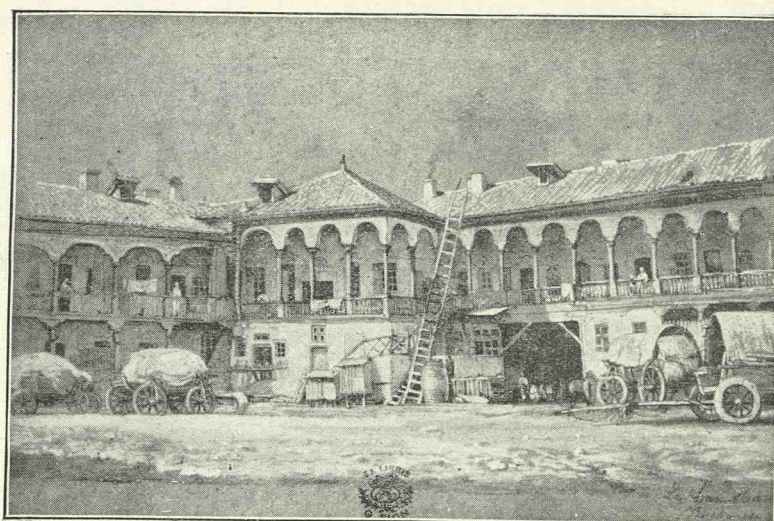
campagne, où les Cantacuzènes auront, à Măgureni, à Florești, à Coieni, de belles églises près de spacieux petits palais. Ordinairement, et surtout après 1700, ce sont

Dessins du peintre français M. Bouquet (vers 1840).



La vieille Bucarest en hiver (par M. Bouquet).

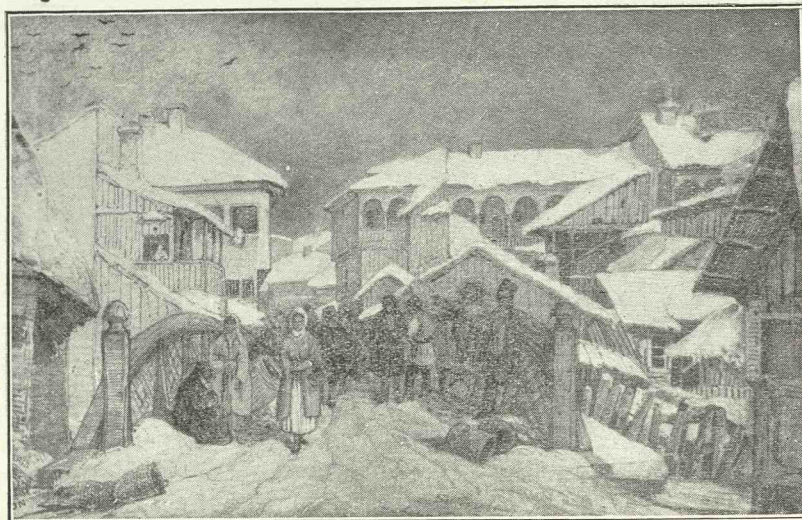
les marchands, les prêtres qui ajoutent de nouvelles constructions du culte à celles si nombreuses, qui existent déjà.



Ancien khan Manouk dans la vieille Bucarest (par M. Bouquet)

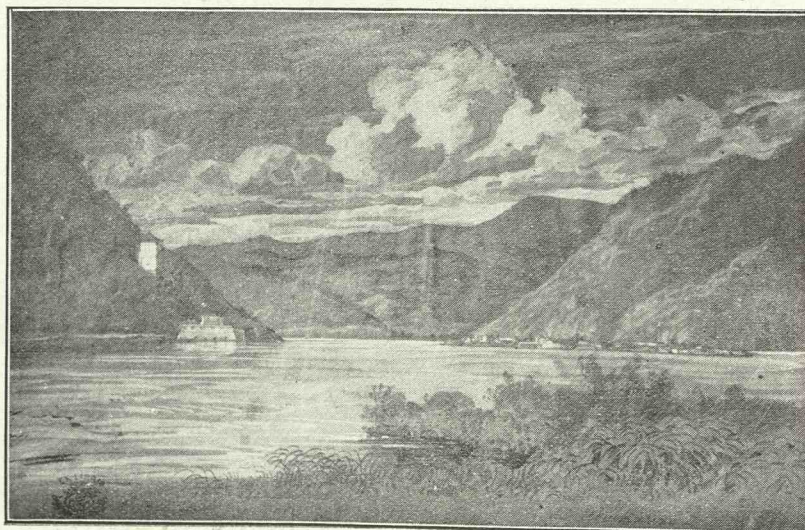
En général, la ville prend chaque jour plus de „populaire“. La boïarie en est offusquée, la Cour étouffe. Comme le palais princier brûle et qu'on doit déménager,

le prestige en est encore plus affaibli. Déjà Bucarest est une ville envahie. A côté des chrétiens, des Juifs moldaves accourent, et dans certains quartiers l'église n'est



Marché dans la vieille Bucarest (par M. Bouquet).

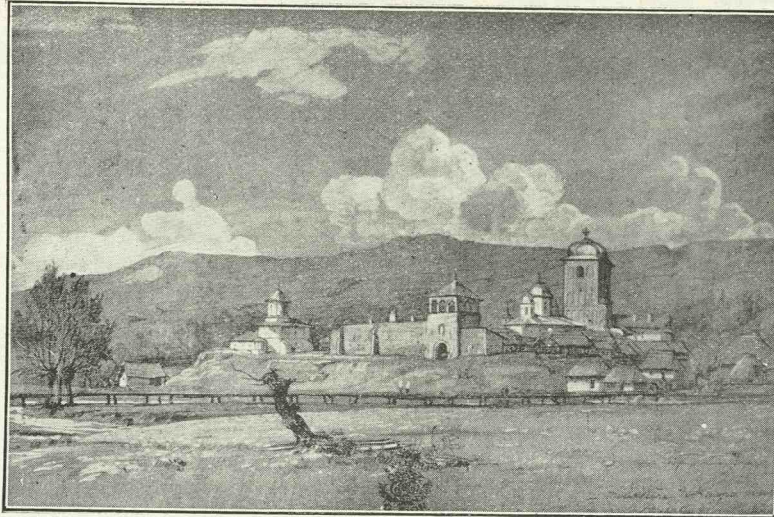
qu'un souvenir du passé; les enfants des Israélites, rongeurs lents, jouent sur les marches des Saints Apôtres, qui, avec ses jolies colonnes, rappelle le malheureux



La Danube à Ada-Kaleh (par M. Bouquet)

prince Étienne Cantacuzène qui eut le sort de son parent et ennemi Brâncoveanu.

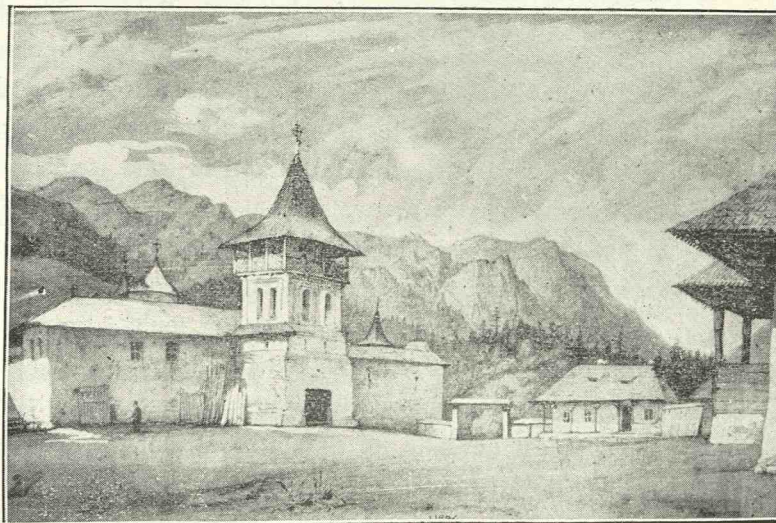
On essaie après l'union des Principautés, lorsqu' elle est la capitale de toute la Roumanie danubienne, une réfection totale. Bucarest doit être une cité de l'Occi-



Vue de Câmpulung (par M. Bouquet).

dent, son but est de devenir — ô que la phrase est prétentieuse — le Paris de l'Orient. Poursuivant l'impossible, on „lâche la proie pour l'ombre“. La maison des

La Prahova: Sinaia (Peleş).



(Monastère de Sinaia (entrée) (par M. Bouquet).

boïars s'alourdit, s'encombre, se difforme, asphyxiée, privée de soleil sous ses gros murs nouveaux, sans colonnes, sans fleurs, sans pittoresque, mais toute mouchetée et hérissée d'„ornements“ en gypse. Les plus raffinés plantent une délicate maison



Types de vieux boïar.

du XVII-e siècle français sous ce chaud soleil d'Orient, en face des vents terribles de l'hiver des steppes. L'église reçoit des tours qui l'écrasent, des colonnes qui la déparent, orsqu'on ne transforme pas la svelte fondation de Balaşa, fille de Brâncoveanu dans une église pesante de Salonique, ventre en avant. Les anciens dessins des édicules disparus font rêver. A côté de la Métropole, s'appuyant sur des contreforts qui descendent dans de vagues rues de fa bourg, la bâtisse pharaonique de la Chambre des députés appose un péristyle de Baalbek à la frêle fondation du prince Constantin, elle-même malmenée par le mauvais goût des Grecs et affreusement pei turlurée, noircie par les incendies, à l'intérieur, alors que l'admirable chapelle de Nicolas Maurocordato dans la modeste habitation de l'archevêque défie de ses quatre colonnettes fines tout cet accumulement de prétentions qui veulent simuler la majesté.

Le „pont de la dame Mogoş“ est l'„Avenue de la Victoire“ (Calea Victoriei), la maison des Golescu, refaite raisonnablement par un de ces boïars, voyageur intelligent en Occident vers 1830, est devenue un palais royal moins laid que ses concurrents; en face des statues de Michel-le-Brave et des deux fondateurs de la nouvelle civilisation roumaine, le Transylvain Lazăr et son élève Eliade, l'Université range, malgré ses annexes disgracieuses, un profil antique assez pur; le Palais de Justice

présente à la Dâmbovița un front de pure géométrie sèche. Un peu partout le lourd sceau de la modernité s'est posé, indélébile.

Mais, grâce aussi à sa Chaussée boisée, pendant une occupation, par le Russe Kissélev et abritant des villas nouvelles, toutes souriantes, aux nouveaux quartiers s'ouvrant de ce côté, aux grands vergers des faubourgs, à la place libre, même négligée, au cours ouvert de cette rivière dont les bords sont couverts d'une riche verdure sauvage, capable d'ensevelir tous les immondices tolérés, à ce continuel frétillement d'êtres humains qui fait oublier le décor bariolé, Bucarest intéresse et attire. Elle le fait même en dehors des coins nombreux où l'ancienne vie persiste comme une fleur qui se conserve entre les pierres d'un pavé et en dehors des efforts louables d'une nouvelle école d'architectes, parfois habile à distinguer ce qui dans une église ne peut pas être transposé en maison habitable, capable de créer, comme sur le boulevard de Colțea, des oeuvres individuelles, ayant caractère, sans en excepter le massif Palais des Postes et une Caisse de consignations disharmonique.

A la ville occidentale aux longues racines, anciennes, à la construction solidari- ment défensive, témoignant de tous ses aspects qu'un rempart la ceignait, l'étreignait autrefois, à cette variante libérée et élargie de la forteresse opposée au barbare d'abord, au seigneur ensuite, avec son église de sacrifice et de dévouement général, seule individuelle au milieu des maisons de type unique, on n'arrivera jamais. Le Roumain, à la ville comme à la campagne, tient à être lui chez lui, mais il faut pour avoir la Bucarest digne de la Roumanie unie qu'il en cherche le type en lui-même et pas ailleurs, c'est-à-dire de tout côté.

La capitale roumaine a des quartiers excentriques qui méritent d'être vus — il faut les distinguer d'autres qui correspondent à l'ancien habitat des esclaves tziganes attribués aux monastères —, des églises dont les objets d'art sont dignes de plus qu'une curiosité passagère, des musées d'histoire — contenant les pièces prises aux monastères : icônes, épitaphes, veilleuses, croix, calices, portes, avec les résultats des fouilles en territoire d'antiquité, — d'ethnographie, de sciences naturelles — celui-ci particulièrement bien ordonné —, un récent Musée militaire au Parc Carol I, où par deux fois des expositions nationales ont bien réussi, en plus : des fondations, Aman, due au peintre de ce nom, et Kalinderu, une bibliothèque, celle de l'Académie Roumaine, très riche, mais dont les manuscrits et la collection de monnaies se trouvent en dépôt chez les Russes des soviets, l'Université, qui a succédé à l'Académie princière au programme classique et à langue d'enseignement grecque, qui, celle-là, existait déjà en 1680, avec ses Instituts détachés, la luxueuse Fondation universitaire du roi Carol, l'Athénée, construit en temple grec pur par un architecte français, Galleron de Calonne, puis un certain nombre de maisons accueillantes, dont la conversation, au courant de tout ce qui touche à l'intellectualité et à l'art, compense du vide des salons qui rassemblent les parvenus, les enrichis et les rastaquères. Mais, après avoir négligé ce qu'il faut négliger et vu ce qui s'impose à une attention

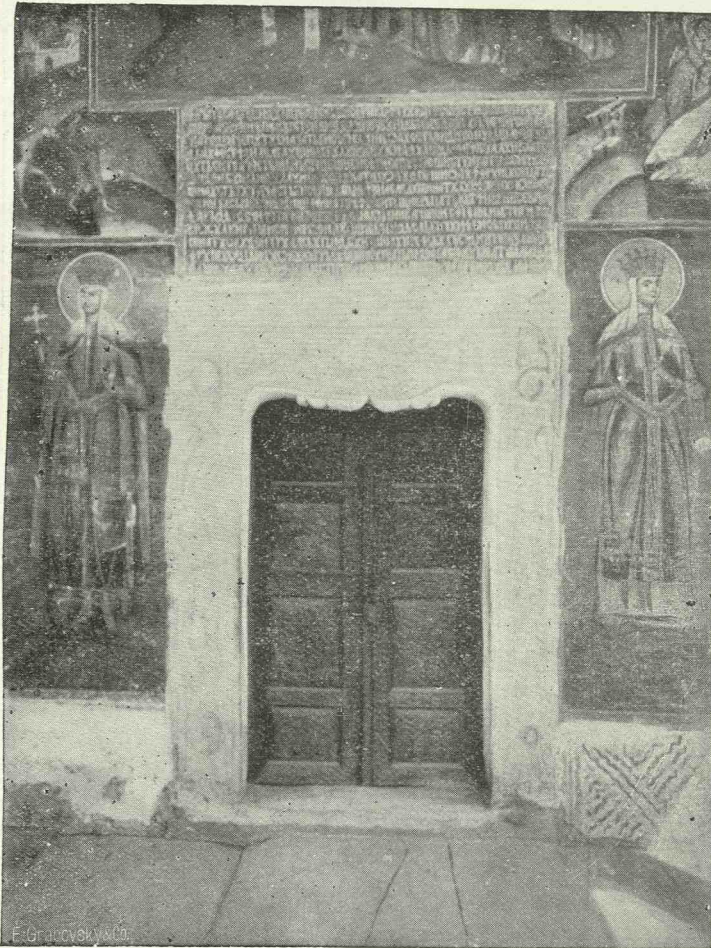
éclairée, il ne faut pas oublier les environs, dont la monotonie, pour être souvent proclamée, n'en est pas moins une simple prévention.

En dehors de la splendeur des soirs d'Orient, des jeux variés de la lumière dans un terrain où la forêt se marie souvent au lac, créant une atmosphère extrêmement sensible à tous les changements des rayons, la résidence, pendant des siècles, des princes de Valachie ne pouvait pas être dénuée d'une ceinture de couvents, destinés à en commémorer la piété et les richesses, à perpétuer le souvenir de leur grandeur, souvent si éphémère et si tragique en suites.

Compris presque dans le rayon de la ville, le monastère de Văcărești, fondé au commencement du XVIII-e siècle par Nicolas Maurocordato, cherche à imiter Hurezi, la fondation du magnanime prédécesseur de ce prince, par l'abondance des fresques, malheureusement retouchées, mais surtout par la floraison de sculptures autour du portail, sur les colonnes; leur beauté dépasse de beaucoup celle des travaux exécutés presque au même moment pour la jolie chapelle de l'évêque de Stavropolis (Stavropolios), écrasée aujourd'hui par les proportions du Palais des Postes; une partie des cellules, avec l'édicule destiné aux prières du prince, a été conservée sans changement, l'ensemble étant cependant gâté, par ce qu'a dû ajouter pour ses convenances la direction de la prison.

Sur un plateau désert, Plumbuita, nommée ainsi à cause du plomb dont elle était couverte, n'a aujourd'hui, avec de grandes ruines, qu'une église presque abandonnée au-dessus de la plaine nue qui a vu un combat; la maison de plaisance des Ghica, à Colentina, attribuée jusqu'hier à une école d'aveugles, se mire dans les eaux d'un lac qui a vu d'autres spectacles, et quelques fidèles pauvres touchent seuls les dalles de la petite église voisine où on montre encore les tongs, les queues de cheval par lesquelles le Sultan a inféodé le premier prince indigène après la fin du régime phanariote. Sur le chemin qui mène au „baragan“, par dessus la place où se tient au mois de mai la foire des ancêtres (*moși*), tout aussi tapageuse que n'importe quelle de ses semblables en Occident, mais infiniment plus variée par la forme et la couleur du vêtement populaire par la façon de la céramique paysanne qui s'y vend, par l'enchevêtrement des chars à boeuf et des chariots, on a toute une série d'autres maisons monacales. D'abord Mărcuța, bâtie vers 1600 par le boïar Marc, „le petit Marc“, qui très délabrée et hideusement métamorphosée, vient d'être délivrée de ses fous, puis, sur une hauteur en marge d'un filet d'eau borné de beaux vieux arbres, l'église de l'hospice de S. Pantéléimon (Pantelimon), avec le tombeau du fondateur Grégoire Ghica et celui, en marbre de Carrare et en style italien, d'un de ses descendants et successeurs, mort en Italie après 1860, Alexandre Ghica. Au fond, les tours de Cernica, bâtisse d'un Știrbei, portant ce nom de baptême, se profilent en gris perle sur l'horizon: dans un coin de nature où on a les restes de la forêt et les joncs d'un vague étang, l'ancienne église, refaite, et la nouvelle servent à un groupe de moines qui sont pour la plupart des paysans du voisinage; un banal cimetière de banlieue avec toutes les

visites qu'il entraîne et les repas funèbres qui les suivent dépare un peu le charme



Entrée d'église.

de cette solitude. Un chemin détourné mène à la retraite, au béguinage de nonnes Pasărea („oiseau“; latin *passer*; en roumain: *pasăre*), nommé ainsi d'après la forêt voisine, riche en hôtes ailés et chanteurs; c'est un abri récent dont la beauté, très réelle, est dans la propreté des maisonnettes toutes blanches et dans les fleurs de toute espèce qui se pressent aux fenêtres; le cimetière lui-même, avec ses croix si coquettes, si soignées, paraît être encore un jardin pour celles qui ne reviendront plus dans leurs chambres ombreuses. Par une autre route on peut arriver à Căldărușani („gens du bassin“, *căldărușă*), où le prince Mathieu, en marge d'un assez grand étang, a fait élever une des maisons de moines dont il se glorifierait le plus,

si des réparations ignares n'avaient pas, malheureusement, „mis à point“ son oeuvre!

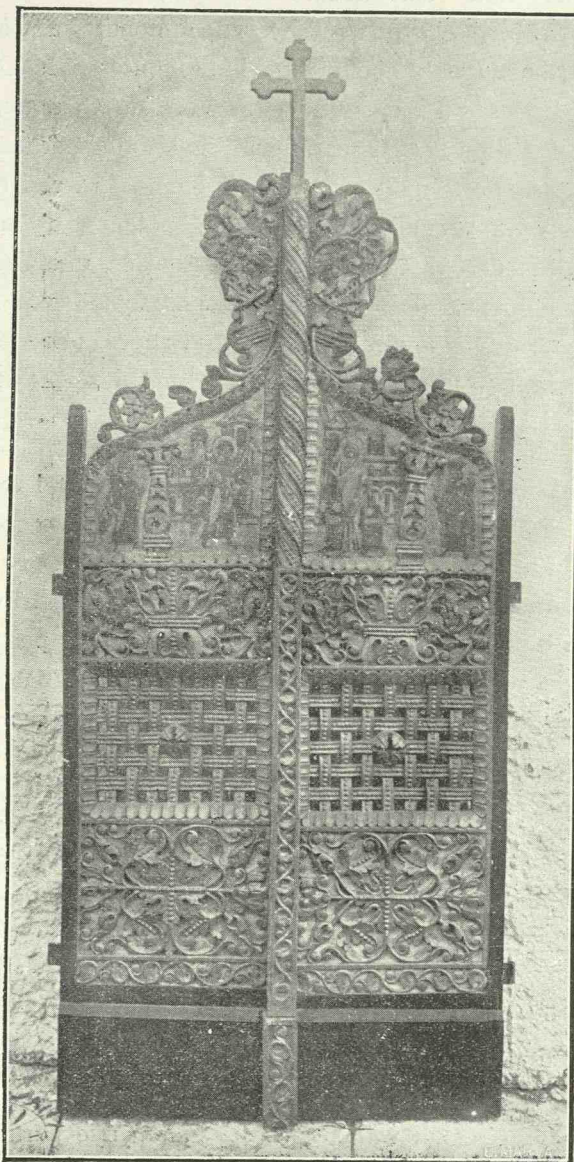


Fenêtre d'église.

De Periş („touffe de poiriers“), où l'administration des domaines de la Couronne cherche, entre autres, à imiter, d'une façon techniquement trop régulière, l'ancienne poterie — un village de potiers spécialisés, Potigraful („le typographe“, probablement pour avoir appartenu à l'imprimeur évêque et Métropolitain Anthime d'Ibérie), est tout

près —, on passe à Țigănești, autre couvent de nonnes, au milieu de la grande forêt, et, par une route vicinale, à travers de grands villages, dont les maisons sont ornées, aux portes et aux fenêtres, de reliefs en simili-stuc, on passe au monastère où Anthime a publié ses admirables livres d'église, répandus jusque bien loin chez les Grecs.

Snagov, sise dans une île au milieu de l'énorme lac prolongé qui porte ce nom, ne conserve de son vieux laboratoire d'imprimerie, de sa prison politique, qui a vu l'exécution de ceux des boïars du XVI-e siècle dont les pierres sépulcrales existent encore, sauf celle où une mère inconsolable plaignait, comme nonne, le sort de tous ses fils décapités, que l'église alerte, dans laquelle on peut admirer des fresques de ce même style, recouvrant, à ce qu'il paraît, d'autres plus anciennes. Les paysans pêcheurs vivent dans des maisons avenantes, et je les ai vu offrir de bon coeur aux étrangers tout ce que leur art traditionnel continue à produire. Entre les forêts cet îlot, cette petite église pleine de souvenirs tragiques se hissent au-dessus des broussailles, qui recouvrent tant de ruines, ce lac sillonné de barques d'un type immémorial, ce village de gens honnêtes tout disposés à servir forment un inoubliable tableau d'ancien patriarcalisme. D'un autre côté, à la prison de femmes qui est maintenant Plătărești réapparaît dans l'église du couvent déclassé le nom du bon prince Mathieu.



Porte d'autel.

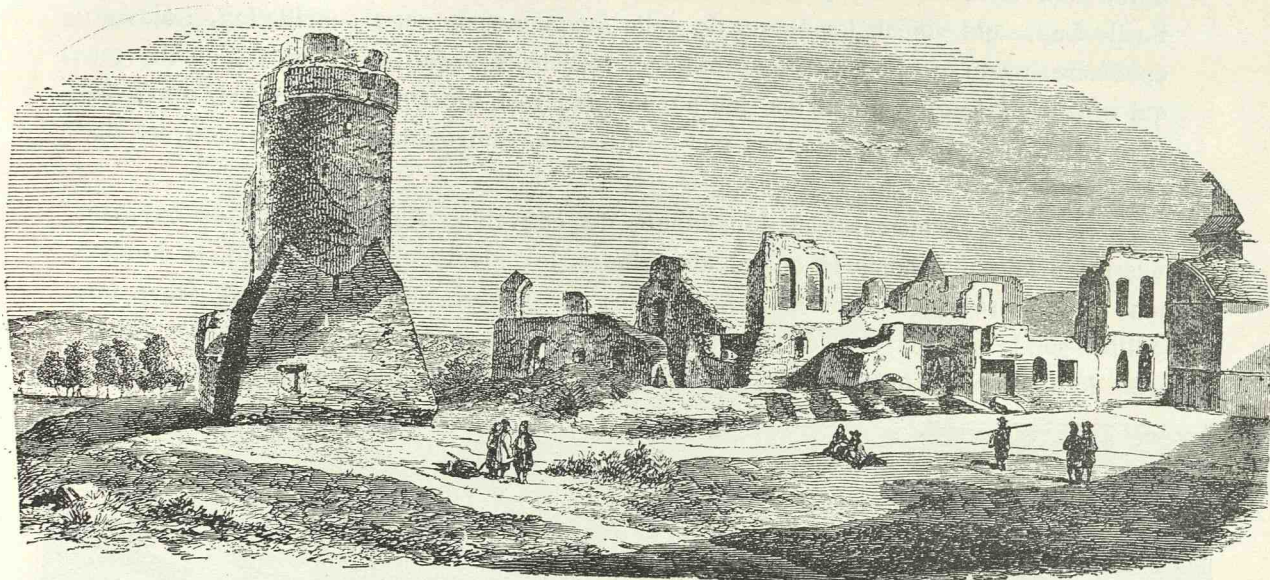
L'Argeș et la Dâmbovița sont près de finir leur carrière. Mais, avant d'entrer

dans le Danube, la rivière principale reçoit encore le fort apport d'un dernier tributaire de sa rive droite, le Dâmbovic, le Neajlov et le Glavacioc, unis dans un seul faisceau. Leur embouchure est dans un terrain marécageux que Michel-le-Brave employa, en 1595, pour essayer de défendre, à Călugăreni, par une victoire, qui fut inutile, sa capitale contre laquelle se dirigeait le Grand-Vizir Sinan. Sur une hauteur, les colonnes survivantes du monastère de Comana, à l'église vulgarisée, qui contient les restes d'un successeur de Michel, Radu Șerban, qui mourut à Vienne en martyr des Autrichiens qu'il avait trop fidèlement servis, regarde cette grande plaine triste. Un souvenir récent particulièrement poignant s'y attache : c'est en effet ici, sous la protection des vieilles ombres victorieuses, que l'armée roumaine refoulée, harassée, trahie par ses alliés les Russes, persécutée par le hasard qui livra ses plans à l'ennemi, subit, après une aube de succès, une de ses défaites les plus meurtrières, accablée par la supériorité d'armement des Allemands et de leurs misérables suppôts turcs et bulgares.

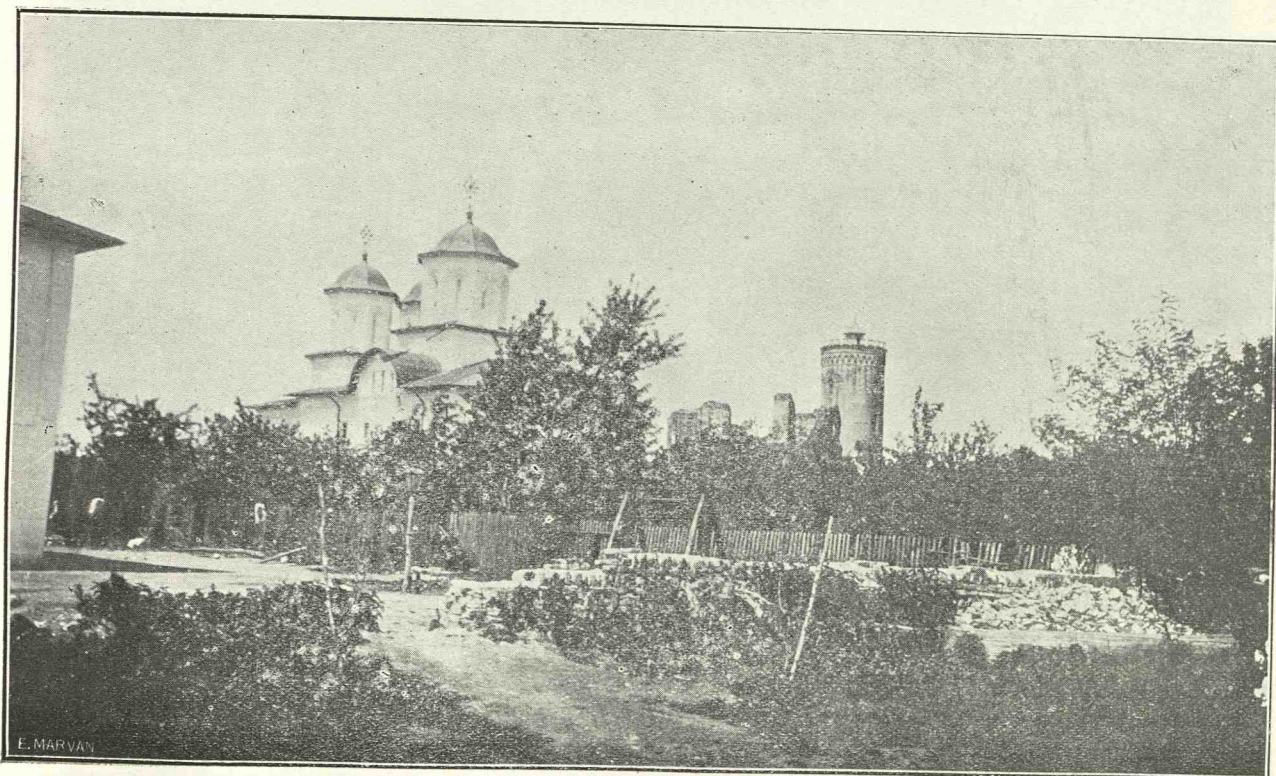
Une rivière qui part des montagnes dans le voisinage immédiat de la Dâmbovița a un large cours terminé par une avance majestueuse, en ligne transversale, vers le Danube. Mais, serrée entre le faisceau de l'Argeș et les dernières branches occidentales du Séreth moldave, destinée plus tard à traverser la terre sèche du „baragan“, elle n'a pas la même ampleur et ne recueille pas autant de souvenirs. La Ialomița, à peine sortie des Bucegi, où elle prend sa source, arrive à arroser, dans un large lit de gravier qui la détache en rubans, l'ancienne capitale de la Valachie, Târgoviște („place de marché“).

C'est, dans son quasi-abandon, comme chef-lieu d'un district moins riche, au bout d'une ligne secondaire qui la dépasse à peine, une des villes les plus intéressantes de la Roumanie. Des fragments de son ancienne enceinte de murs, devant laquelle le vieux prince Mathieu fut arrêté par ses soudards révoltés lui demandant son abdication, se voient encore en arcades au-dessus des ruelles étroites. Si des voies modernes bordées de boutiques quelconques traversent l'ancienne résidence, qu'on a voulu orner de bâtisses modernes, si Lecomte de Noüy a fait sauter à la dynamite l'ancienne Métropole de Neagoe aux nombreuses tours solides, que Brâncoveanu, qui restait volontiers ici pendant une partie de l'année, avait refaite, semant entre des dalles les pierres sépulcrales de ses parents et officiers, on a encore, avec les débris du palais de ce prince, consolidés stupidement pour en faire une tour de pompiers à l'époque du goût le plus profane et le plus hétéroclite, un grand nombre d'églises de toute beauté. On a malheureusement dénaturé celle de S. Nicolas, dans laquelle la belle peinture avait été recouverte de suie au grand incendie de la conquête par Sinan, mais les réparations soignées de l'église princière, agrandie par Pierre Cercel („Boucle d'Oreille“), frère de Michel et ancien courtisan de Henri III, en aventurier roumain et en poète italien en même temps, puis par Mathieu et enfin

repeinte sous les Phanariotes, n'ont rien gâté de son caractère, et l'admirable iconostase brille encore de ses ors éteints au fond du sanctuaire largement distribué-



Ruines du Palais des princes à Târgoviște (par Bouquet)



Eglise princière de Târgoviște

en trois nefs. Tout près, la princesse Balaşa, épouse de Constantin Bassarab, successeur de Mathieu, repose dans l'église élevée à ses dépens, alors que son mari devait finir chez les Cosaques en misérable exilé. A Stelea, fondation du Moldave Basile Lupu, qui voulait témoigner de cette façon pieuse sa réconciliation, hélas si éphémère, avec son bon „frère“ Mathieu, présente encore les boutons d'émail vert qui ornent ses tours. Partout les tours sont entières, alors qu'à Bucarest, après le tremblement, on les a remplacées par de mesquins surrogats en bois recouvert de fer-blanc.

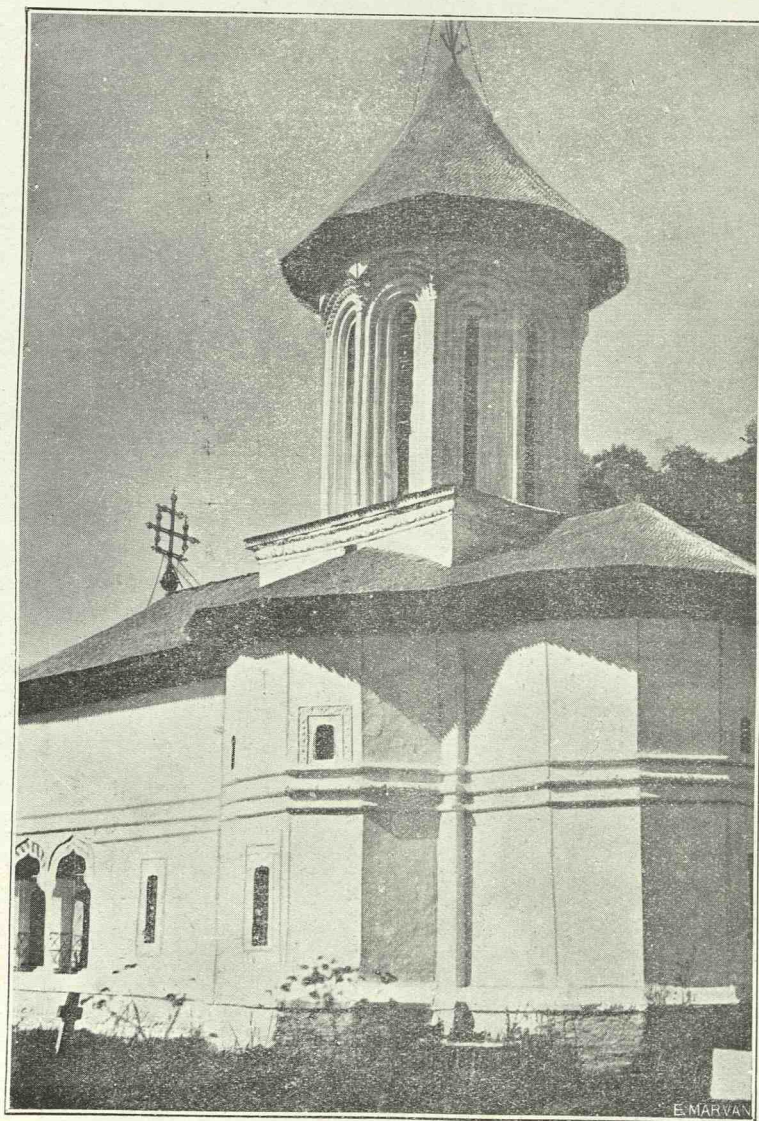
Târgovişte a eu aussi sa dépendance de couvents. Au bout de l'allée qui par dessus la Ialomişa monte la colline des vignes, le „deal“, Radu-le-Grand, le fondateur de Govora et du skite de Babele, dans le district de Vlaşca, avait élevé un édifice solide en pierre ornée de sculptures discrètes autour du portail et des fenêtres, dont il voulait faire sa nécropole. C'est l'église de S. Nicolas, qui précéda l'é-



Monastère de Dealu.

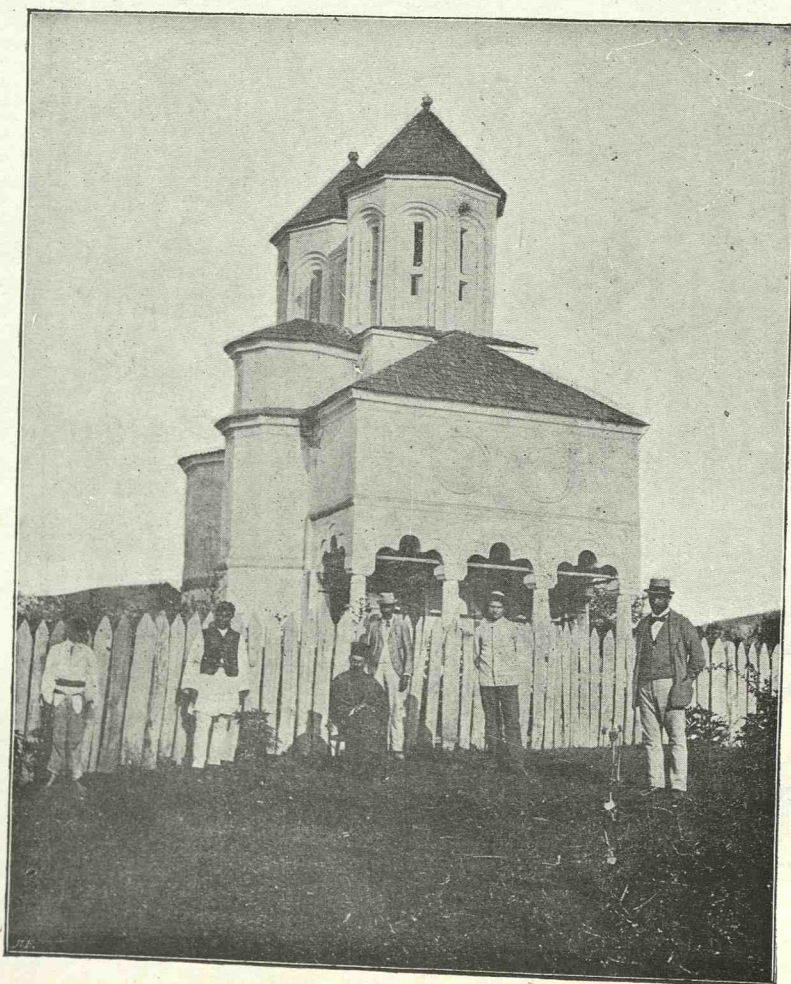
glise épiscopale d'Argeş et inspira à Neagoe l'ambition de vaincre son prédécesseur, d'une branche dynastique ennemie. Les tombeaux, en partant d'un plus ancien prince, du XV-e siècle, couché sous une pierre en forme de cercueil, s'accumulèrent; comme le père de Michel, Pierre ou Petraşcu-le-Bon, y avait été déposé, on rapporta en secret dans ce même monastère la tête de Michel, que le général de l'empereur, son propre camarade, avait fait séparer de son corps meurtri par les assassins. Une

petite pierre carrée, des dimensions de cette relique, la recouvrait. Aujourd'hui des tombeaux de marbre sculpté contiennent la relique-symbole de l'unité nationale et les restes de Radu lui-même: le crâne de Michel-le-Brave, dérobé aux envahisseurs et aux profanateurs en 1916, avait attendu lui aussi en refuge et en exil le moment, prévu par l'inscription, où „les destinées s'accompliront“; après avoir prononcé des paroles profondément touchantes pour glorifier ce héros, son devancier, le roi Fer-

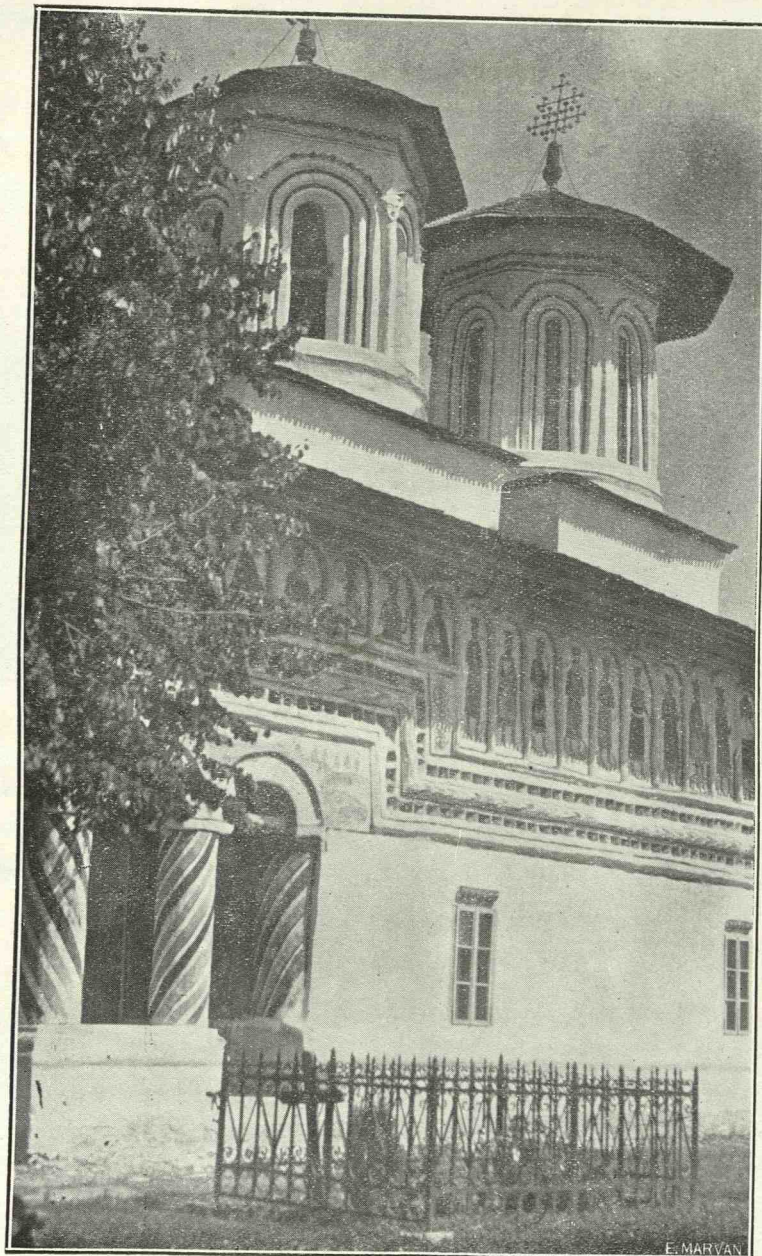


Églises valaque

dinand fit descendre dans le tombeau, la détachant de sa poitrine, la croix de guerre



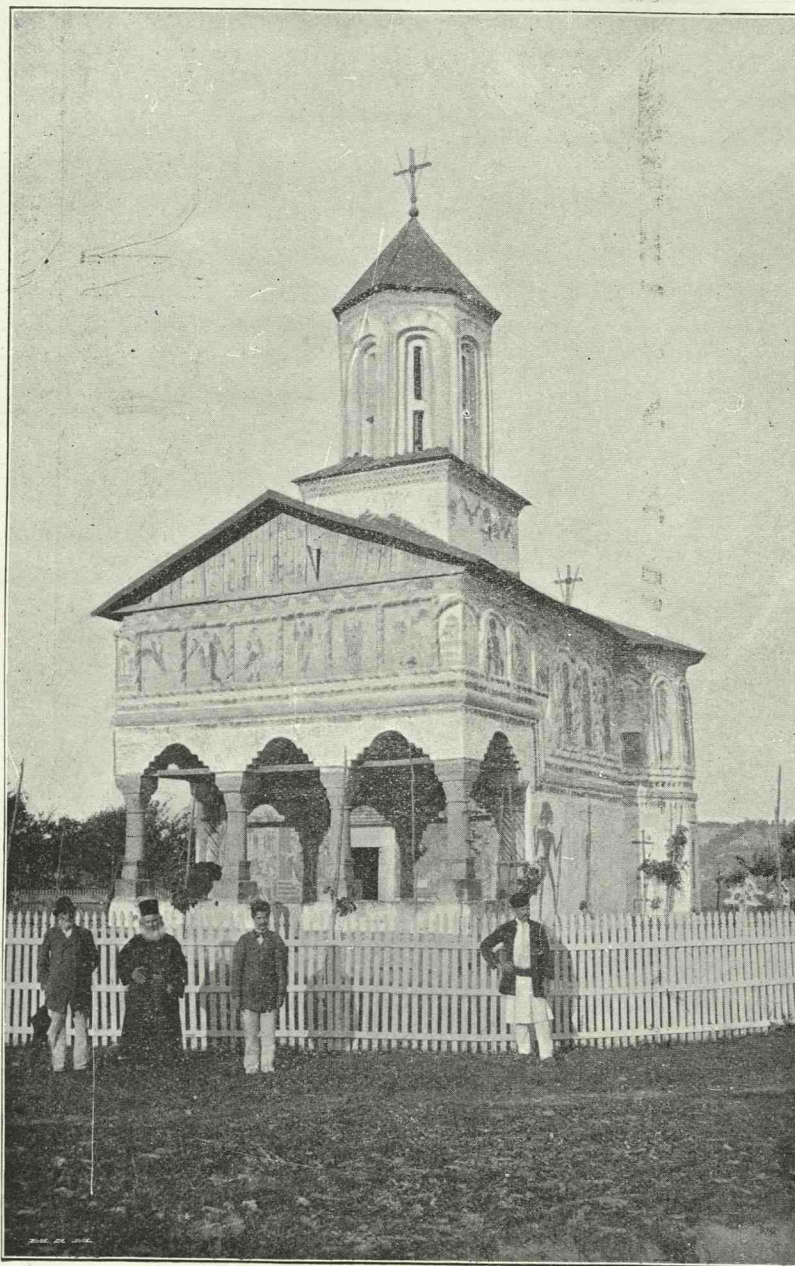
roumaine qui porte le nom du réalisateur de cette union nationale, passagère, mais



Église valaque.

inoublable. Dans les édifices voisins qui encomrent l'église, on a établi un lycée militaire à la mode des collèges anglais.

Des nonnes vivent encore en petite communauté à Viforâta, c'est-à-dire „au rocher battu par le vent de neige“, derrière la forêt voisine, alors qu'ici, à Dealu, où

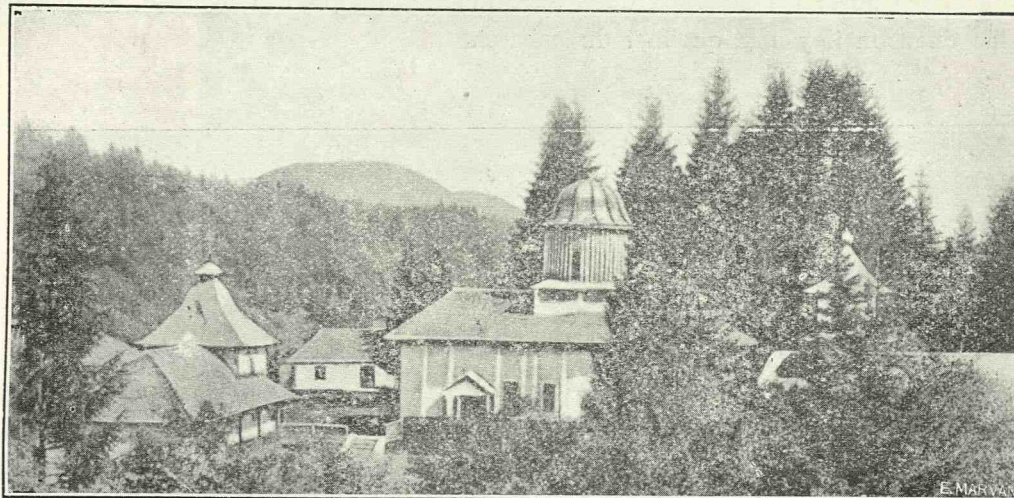


Église valaque.

furent publiés dès 1504 les premiers livres du culte, aucun moine n'est resté pour prier devant les tombeaux des Voévodes. La mémoire de ces princes n'est pas cependant oubliée dans ces parages, où tel endroit s'appelle encore „Vallée des Voévodes“.

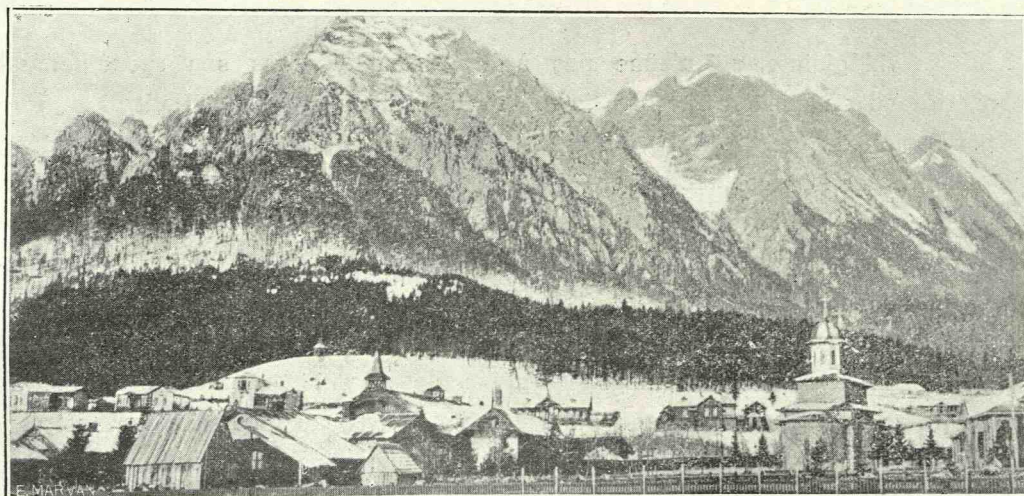
Se tournant vers l'Est, la Ialomița reste désormais la large bande d'eau jaune qui coule nonchalamment parmi les villages de plaine sans originalité: seul le ruisseau de Snagov lui apporte une eau maigre, rançonnée par le grand lac. Mais tout un système de rivières du Nord lui vient sur la rive gauche, celui de la Prahova.

„La poudreuse“, car tel est le sens de son nom slave, est, malgré l'élan capricieux de son cours tortillé, qui fréquente parmi les grands rochers les forêts de



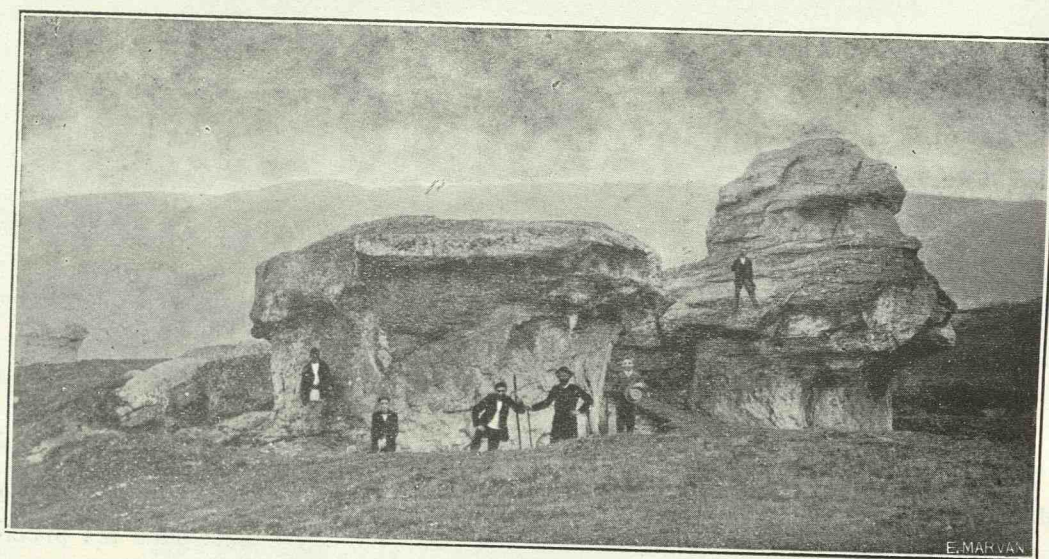
Skite de Predeal.

sapins au faite fier, une eau hautement civilisée et européenisée au possible. Le joli torrent qui s'ébat dans les profondeurs des vieux bois et écume dans les précipices appartient bientôt aux exigences systématiques de l'industriel. Si à Predeal,



Bușteni.

sur l'ancienne frontière où le petit groupe de villas coquettes a été transformé dans un amas de ruines et un cimetière de soldats par l'invasion allemande, il n'y a pas encore la fabrique, elle apparaît à Azuga, où on fait du verre et du drap, à Bușteni, du papier. Partout elle tâte pour s'y installer, rapportant des gains honorables au capital étranger et à l'initiative indigène. La maison du paysan cède à l'abri de l'ouvrier international et son habitant coiffe la casquette, même lorsqu'il vaque aux travaux de sa campagne qu'il n'a pas, complètement abandonnée; pieds nus, la robuste fille des montagnes porte les fardeaux dans les raffineries et, pour la couriser, au lieu de la vieille chanson il y a le quolibet du cabaret.

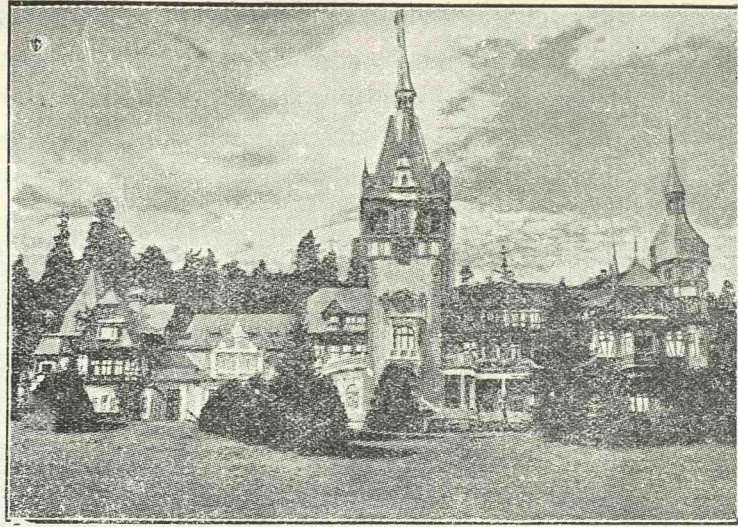


Cime du Caraiman.

Seule la villégiature, qui n'aime pas à être troublée dans son recueillement désœuvré, défend en quelque mesure l'avance victorieuse de l'industrialisation. Elle a pris possession de la „Clairière du Bouc“, Poiana Țapului, des „Troncs“, Bușteni, et elle célèbre, sur les promenades et dans les casinos, ses triomphes à Sinaia.

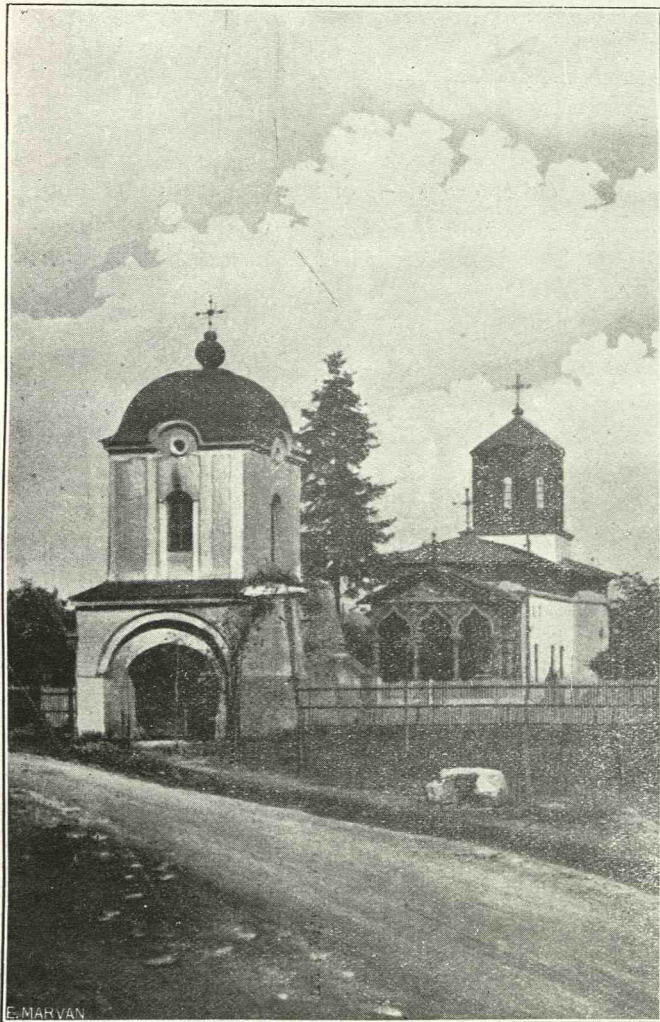
Ce n'était cependant qu'un monastère des plus isolés dans l'immense solitude hantée par les brigands: vers la fin du XVII^e siècle, un Cantacuzène, Michel, venant du vrai Sinaï asiatique, où il avait conduit sa mère, l'avait fait bâtir, avec ses jolies colonnes aux chapiteaux sculptés, avec ses fresques voyantes, en souvenir de ce pèlerinage qui avait été un des grands actes de sa vie. Le prince Charles, un Rhénan, à la recherche de la place où il aurait pu vivre au milieu de la forêt protectrice, choisit l'ombre du vieux couvent, et par des soins d'un amour infini ce château allemand de ses rêves s'y dessina, avec sa charpente compliquée de chalet immense, sans aucun rapport avec le milieu environnant, avec la maisonnette voisine,

Vallée de la
Prahova.

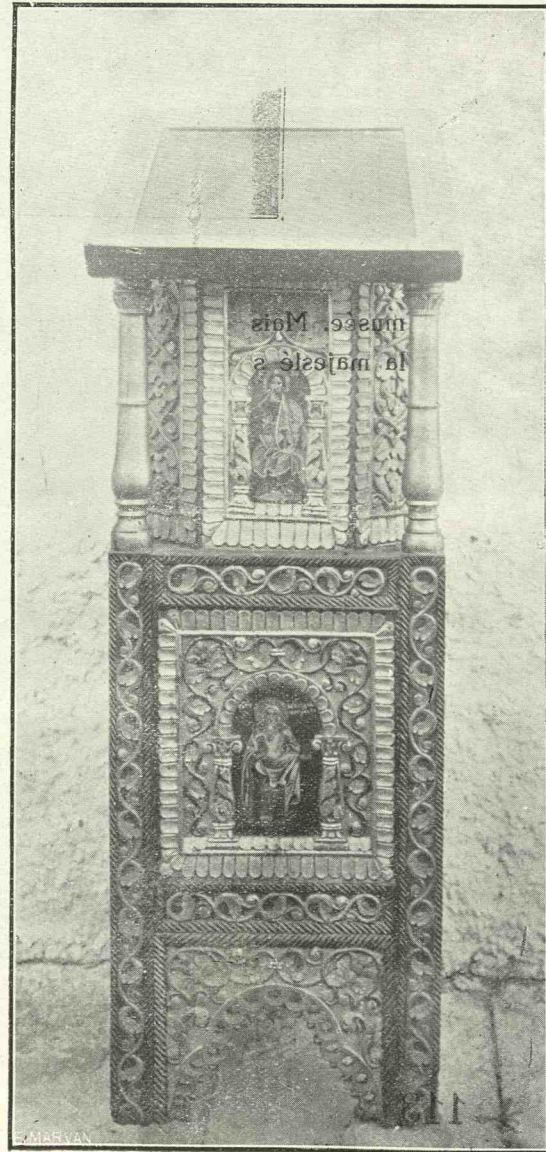


Églises et
châteaux.

Château royal de Peleş à Sinaia.

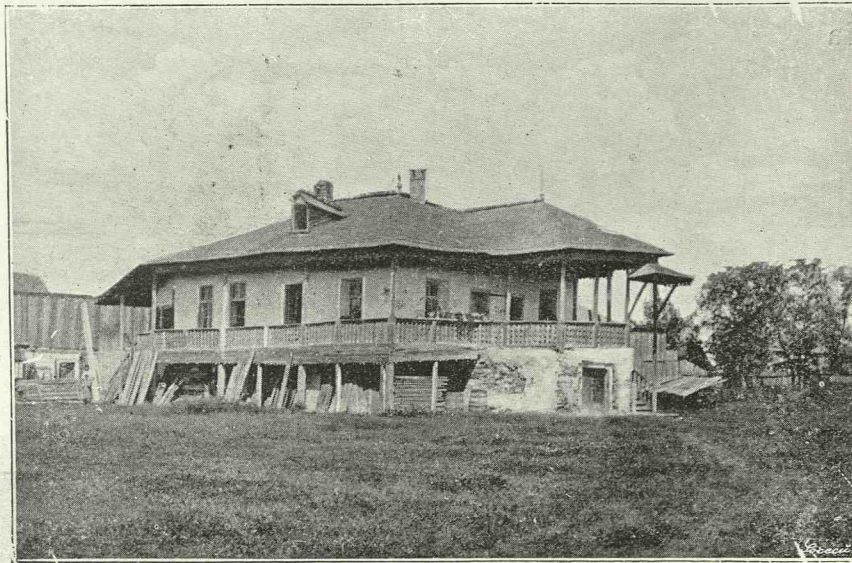


Église de Câmpina.



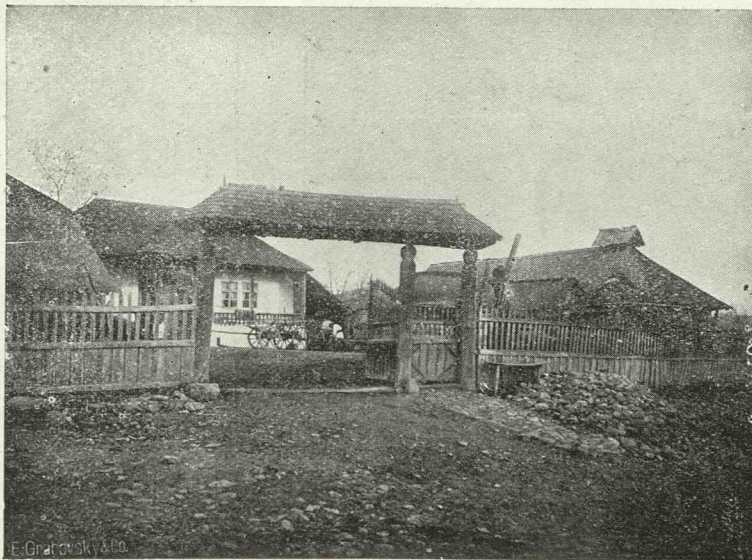
Pupitre d'église.

et avec l'homme de ces Carpathes qui n'est pas celui du Schwarzwald. Ceux qui se groupèrent, par sentiment de la nature aussi bien que par courtoisie et par mode, bâtirent chacun à leur guise. On crut que l'ancienne église est trop modeste et on lui en apposa une autre, peinte, sculptée et marquée d'or sur ses tours prétentieuses; les souvenirs du passé se confondaient dans les anciennes cellules transformées en



Vieille maison.

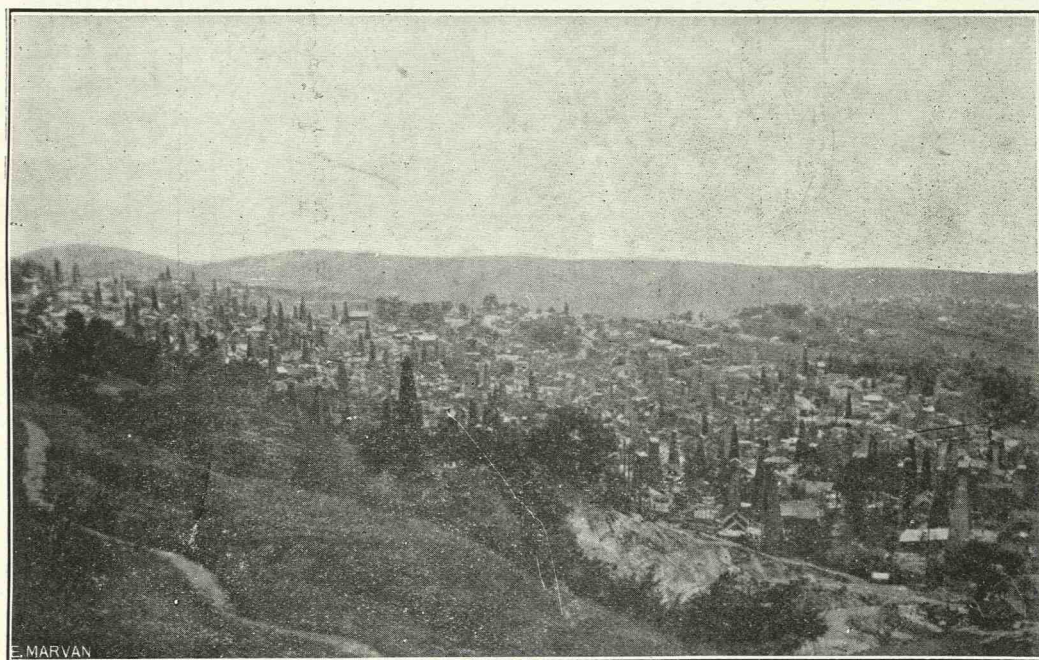
musée. Mais l'ensemble, bien que disparate, est intéressant, et il y a par dessus tout la majesté sévère des hautes cimes, immédiatement présentes.



Maison de village

Plus bas, à Comarnic, à Câmpina, à Țintea, à Moreni, à Buștenari, où les eaux découlant des hauteurs arrondies et boisées sont striées de filets noirs et laissent des dépôts de bitume sur la terre stérilisée, une autre forêt domine : celle des sondes. La Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne, la France depuis la guerre seulement et toujours de compagnie avec d'autres, ont envoyé leurs ingénieurs et engagé leurs capitaux. Les enseignes des compagnies marquent les wagons-citernes. On fait le compte en florins de Hollande et on tient des cercles fermés par nationalités. A tel endroit la grande église étrangère humilie sa voisine, le pauvre sanctuaire roumain. Il y a ici une mainmise et, malgré l'immixtion de l'État dominé par les partis, elle est forte.

La vie rurale en est de plus en plus envahie, aux dépens du costume et des moeurs. On fabrique les belles chemises, les tabliers fleuris pour les vendre aux belles dames de la ville. L'ancienne façon de vivre se cache dans les replis de la

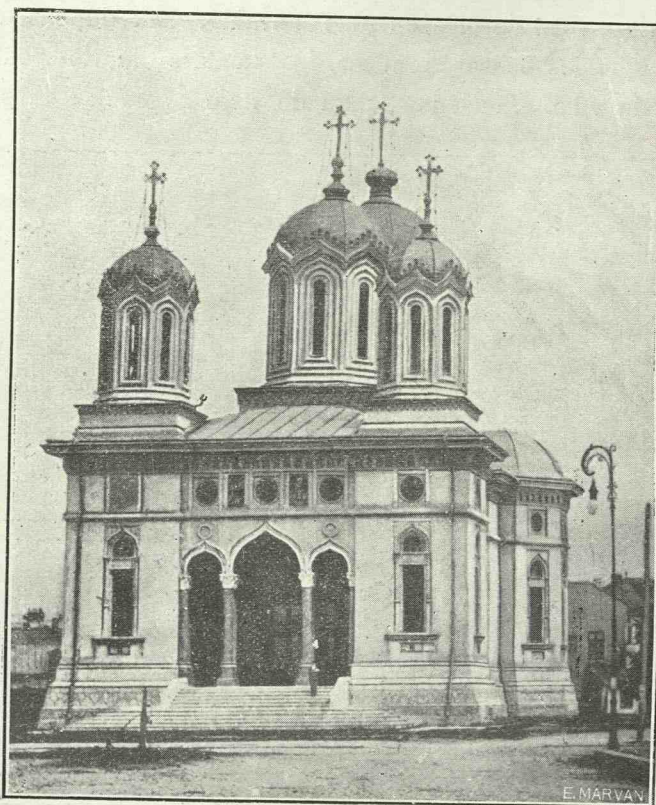


Buștenari.

montagne, d'où descendent les troupeaux à la „Sainte Marie“ d'été, devant les yeux ébahis des étrangers de l'industrie, de la diplomatie et du tourisme. Seule, la maison paysanne reste, simple et belle, et, à côté de la lourde bâtisse des villes, de l'odieuse construction allemande aux fenêtres disparates, aux lignes courbes, elle profile le dessin impeccable de ses crêtes, de ses balcons et de ses portes-cochères. A deux pas de Câmpina, abritant la plus grande distillerie du monde, de cette bourgade de travail et de gain, au bout d'un monticule, un ancien couvent, celui de Poiana, rêve sous la garde de ses pins énormes et en face, par-dessus la rivière, le long de la

route où les autos soulèvent des nuages de poussière, dans les maisonnettes de Breaza, près de l'église peinte par le peintre Étienne de Bucarest en 1777, près de l'habitation patriarcale de la vieille famille de prêtres, on travaille d'une aiguille infatigable aux ornements qu'on dédaigne de porter soi-même.

Une grande ville paraît au loin, avec le frontispice de ces mêmes cheminées : Ploiești, le village de l'ancêtre Ploiești, a bien changé, non seulement de l'époque où Michel-le-Brave y préparait sa descente en Transylvanie, mais même de celle où elle n'avait ni large boulevard, ni somptueuses villas, ni cette active vie internationale qui



Église des SS. Empereurs à Ploiești.

se mêle à la routine du chef-lieu de district. Sans se confondre, la société roumaine et l'autre avoisinent, et au milieu il y a l'ouvrier des grèves attendant la „grande journée“ qui, par la fraternité humaine, pourrait bien venir sereine.

Une autre vallée mène de Ploiești, droit au Nord, à Slănic, aux salines dont la profondeur tend vers cent mètres, dans l'exploitation actuelle, alors que de l'ancienne ne reste que la montagne de sel striée par les pluies, prolongée en stalactites, et le puits insondable qu'elle surmonte.

Le Teleajen vient se verser dans la Prahova aux environs de Ploești, dans une région où le passé des grands boïars est rappelé par leurs maisons, entières ou en



Ancien couvent de Brebu.

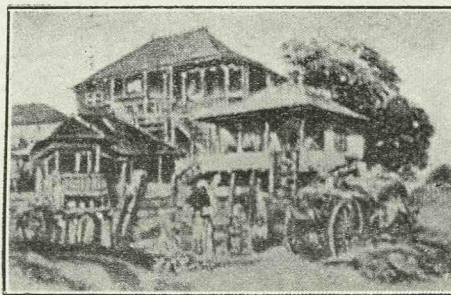
ruines, à Măgureni, à Florești, à Filipești-bourg et à Filipești-de-forêt, avec leurs églises d'un bon style modeste. C'est une eau tout aussi vive que la Prahova: partant de ce col des Carpathes où, sous les grandes forêts, le couvent de Cheia, de la „Clef“ du défilé, étend ses cellules presque abandonnées et, dans leur profondeur même, les nonnes de Suzana y ont installé leur prière et leur travail, il bat contre la pierre dure de son lit pour traverser ensuite, calmé, une série de gros villages, dont les maisons ornées de sculptures en bois sont du meilleur style montagnard. De tout côté se montrent au bout des routes tortueuses des groupes de maisons au milieu des vergers. A Vălenii-de-Munte („les riverains vers la montagne“) on trouve le marché d'ancienne façon sous les hauts toits prolongés, avec les villages voisins incorporés, chacun ayant son église à lui, rustique et belle, que domine, au-dessus d'un torrent, le vieux couvent dédié au Mont Athos, maintenant une simple église de bourgade.

De nombreux chemins mènent vers ces villages cachés dans les sinuosités du

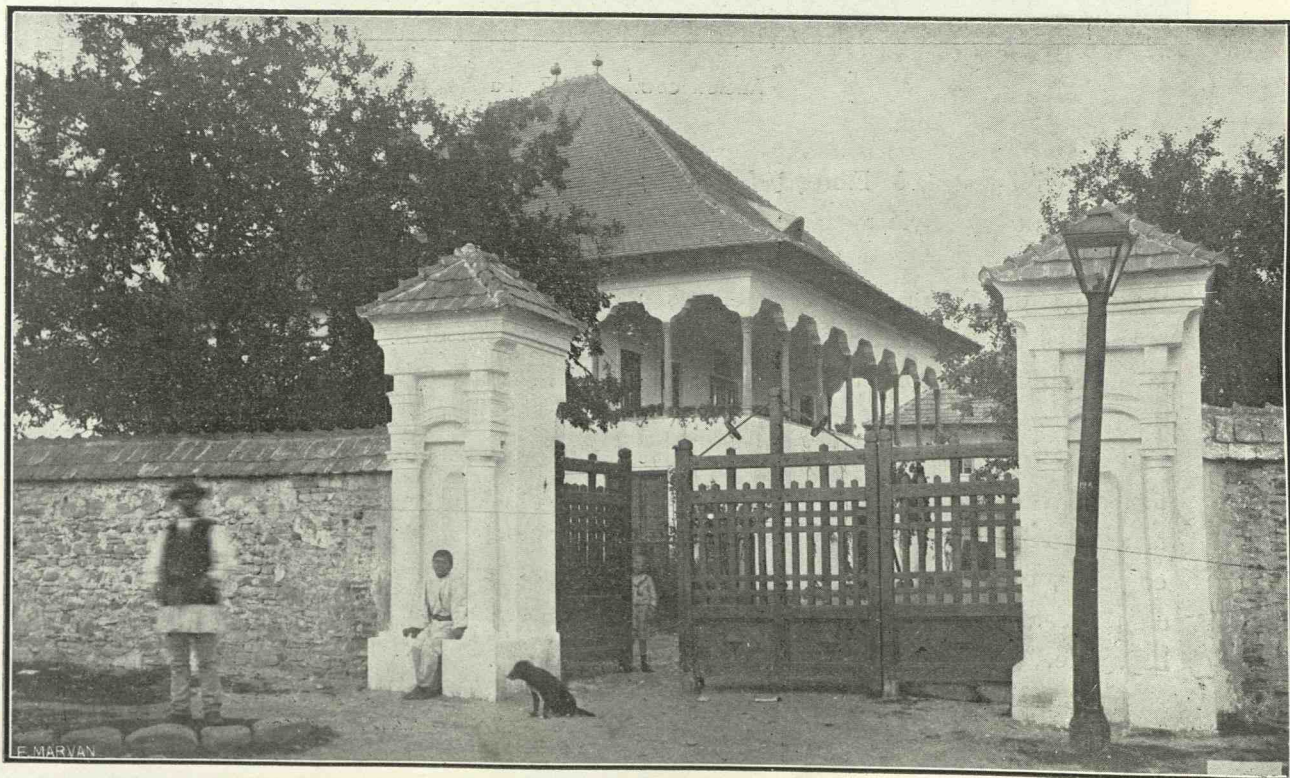


Église-de-Filipeștii-de-pădure.

terrain qui plaisaient tant au grand maître de la peinture roumaine, Grigorescu, établi jusqu'à sa mort à Câmpina. Si à Copăceni on a trouvé du pétrole, le cachet patriarcal n'a disparu encore nulle part dans ces calmes parages. Une chaussée mène à l'Est, par une région très bien peuplée, aux églises curieuses, et par l'admirable plaine, recouverte de fleurs, du Zeletin, vers cet archaïque village de Stari-Chiojd (*stari* en slavon: vieux; c'est un terme officiel admis par le peuple) dont l'église en bois

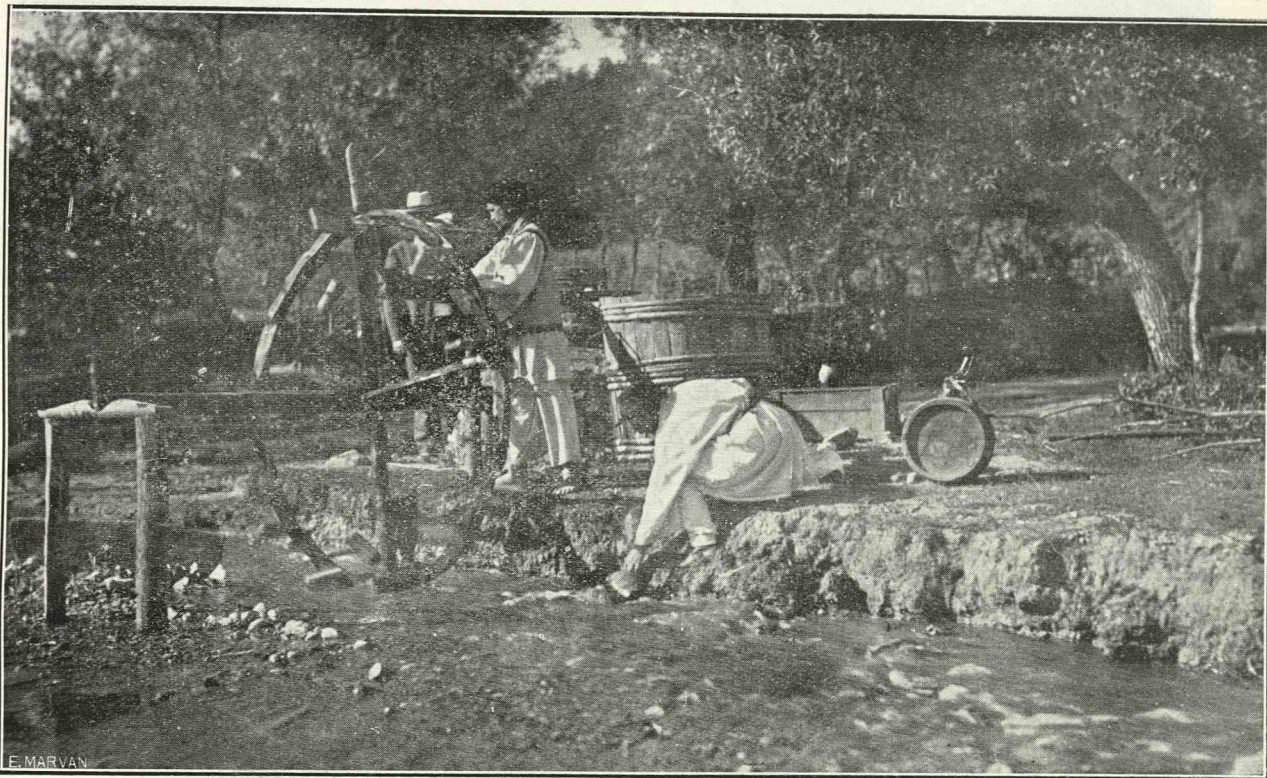


Ancienne maison à Vălenii-de-Munte.



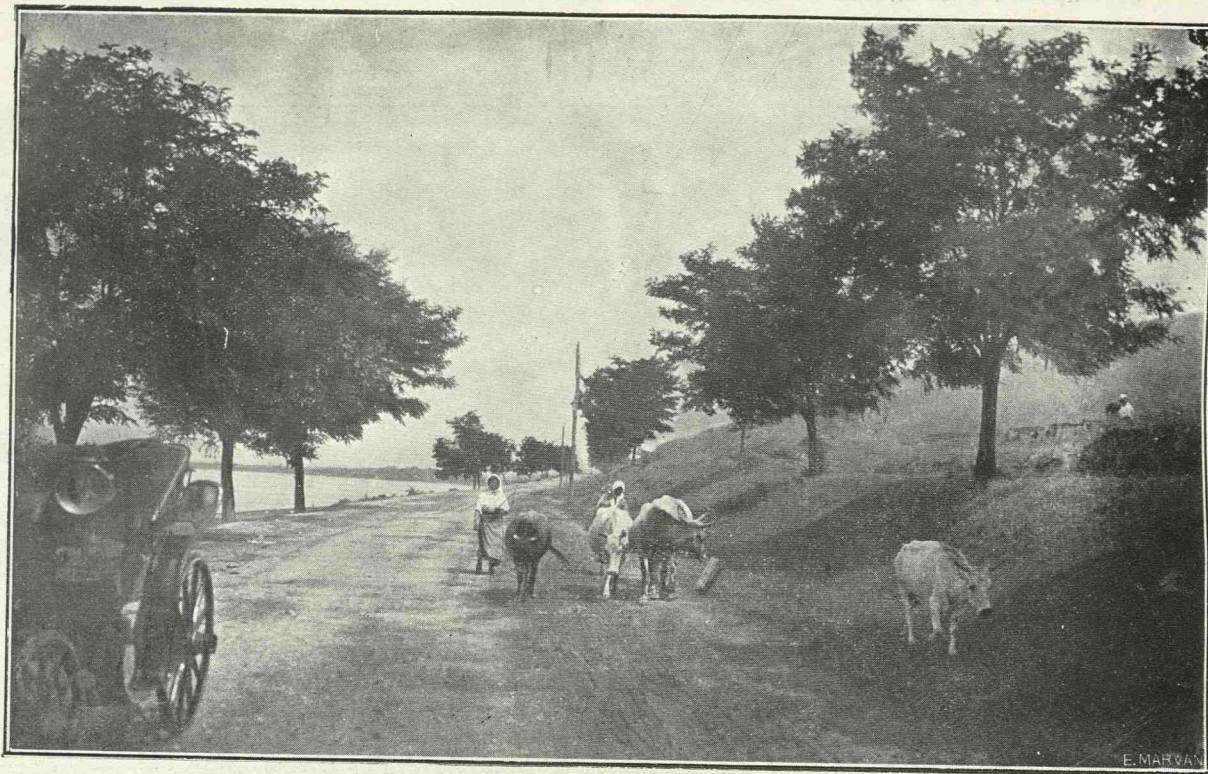
Maison de Vălenii-de-Munte.

est imposante au milieu de son mur d'enceinte. On est ici sur le chemin de Buzău.



Dans les vergers. Fabrication de l'alcool de prunes.

En descendant vers Ploești, on suit le Teleajen, dompté, largement épandu. Détournez-vous un peu pour arriver à l'ancien chef-lieu de Bucov. Un autre affluent de la Prahova mène à Doftana, saline abandonnée, dont les habitations se nichent capricieusement sur un terrain accidenté, et par la vallée du Cricov on arrive à Urlați, ancien bourg totalement transformé, dans le voisinage duquel, à la date de 1711, décisive pour l'histoire de l'Orient orthodoxe, Brâncoveanu installa sa petite armée et ses provisions, gardant une expectative qui contribua à la défaite de Pierre-le-Grand sur le Pruth.



Dans les collines

III. Vallées du Buzău et du Râmnic.

La région des torrents a commencé. L'un d'entre eux, tumultueux, prend son origine des Carpathes transylvains pour entrer déjà formé en Valachie, où il reçoit ses premiers affluents qui portent le nom slave de Bâsca. C'est le Buzău, par le défilé duquel, en 1599, Michel-le-Brave passa les Carpathes. La région environnante est pendant longtemps peu hospitalière, avec le lit caillouteux des ruisseaux, avec les flancs parfois complètement déboisés des collines arrondies. Les villages n'ont ni l'étendue, ni l'aspect prospère de ceux qui bordent le cours du Teleajen voisin. Ils sont plus rares: de ce côté ne s'est pas produite, comme sur le Teleajen et même sur la Prahova, cette descente de paysans d'outre-monts, qui ont formé, comme à Mâneciu, „le manche“, une colonie d'émigrants de „Hongrie“ (*ungureni*) à côté du vieux nid des indigènes (*pământeni*; *pământ* = latin *pavimentum*) et qui ont même donné antrefois à la région intermédiaire, jusqu'à Văleni et à Bucov, le nom de Săcuieni, d'„originaires du pays szekler“. D'autres étrangers, qui ne sont pas de la même race, travaillent aux grandes exploitations de forêts à Nehoiși (de Nehoiu, Negoiu?).

A l'Est une nouvelle rivière arrive, après avoir traversé un vieux terrain salifère, dont elle tire son nom de Slănic. Un peu plus bas, la ville de Buzău, flanquée de son bois transformé en promenade et serrée comme Ploești et les villes transylvaines autour de sa Mairie, aux tours prétentieuses, répand son gros groupe de maisons blanches. C'est la résidence d'un évêque qui jadis avait lui seul la surveillance directe des monastères de la montagne : Rătești, béguinage de nonnes, Ciolan, grand couvent de moines, continuant encore leur vie cénobitique et dans certains cas des occupations d'art, puis, plus loin à l'Est, Poiana Mărului, dont les traditions se rattachent au

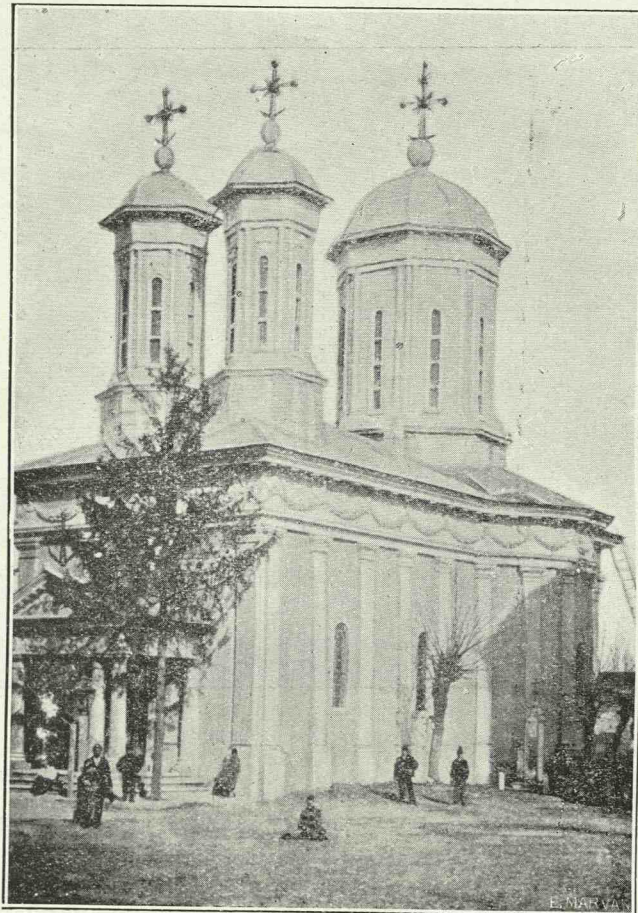


Costume nouveau d'après des fresques d'église

réformateur russe de cette vie des cloîtres, Païsius, qui y travailla et enseigna vers 1760, Dolhești, au bout de la forêt profonde, où les moines se défendent contre les attaques des bêtes, voire même des ennemis humains. Partout, comme à Buzău même, dans l'église épiscopale, un courant de rénovation a passé, venant des évêques lettrés qui ont administré dans la première moitié du XIX-e siècle, Césaire et Denis, Philothée. Jusqu'à cette époque s'était conservé l'art de fleurir de plus en plus largement, dans un genre flamboyant, le cadre des portes et des fenêtres. Une transformation de caractère moderne a atteint plus essentiellement la délicate petite église de Banu, due à un Cantacuzène de la fin du XVII-e siècle.

La ligne du Buzău se continue, lorsque la rivière se tourne au Nord, vers l'Est danubien, du côté de Piuă Petrei, par un second Călmățui. Les groupements ruraux, récents en partie, sont moins denses que sur la route de Brăila : pendant quelque

temps sur cette seconde voie, bordée du chemin de fer, les habitations, qui portent cependant des noms ironiques de misère, „les Incendiés“ (Pârliți), „les Oppressés“ (Obidiți), sont très soignées au milieu des riches vergers; seulement aux approches de la raïa le terrain est plutôt désert, parsemé d'herbes dures qui sur un sol salin (Brăila a à sa proximité une station de bains, Lacul Sărat) devient d'un rouge de chair fraîche. Ci et là les noms rappellent la sujétion d'autrefois: Cazasul, Vizirul, Sălitrarul (le fabricant de salpêtre); à Scorțeni — s'il n' y a pas un village original

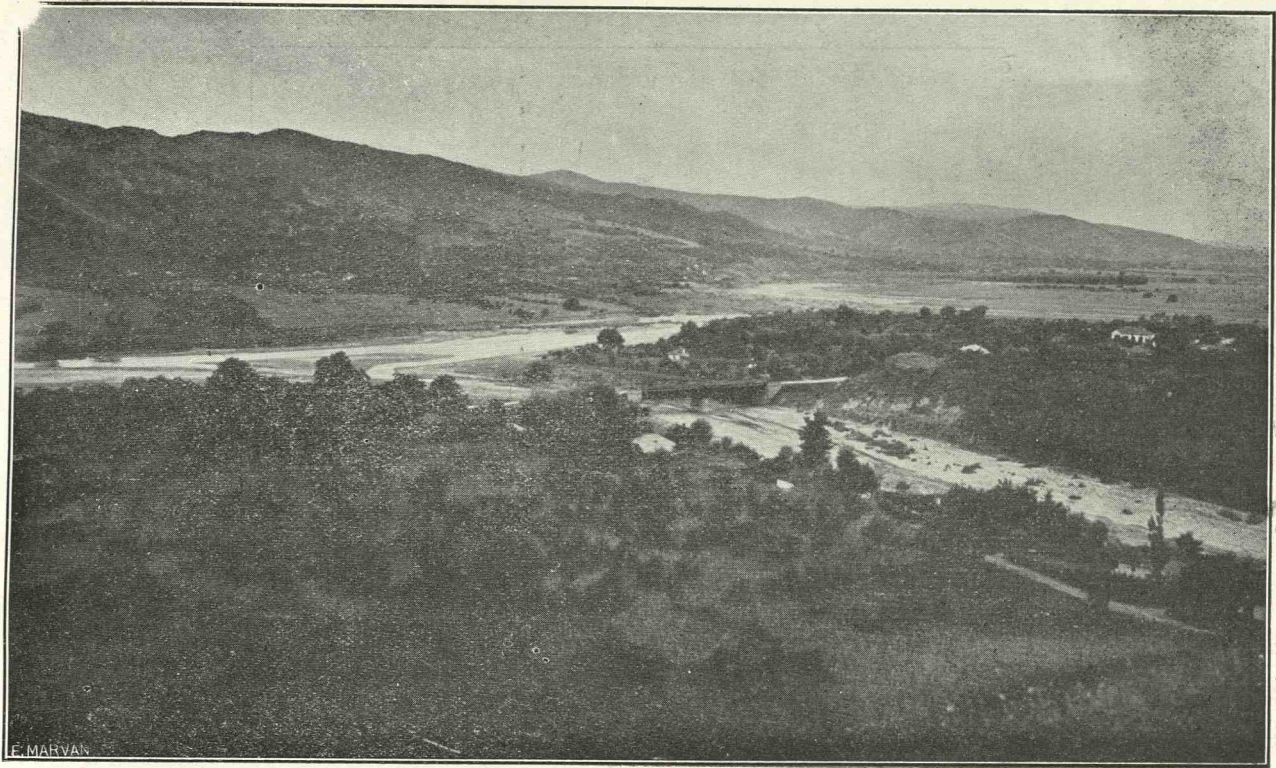


Eglise épiscopale de Buzău.

de Scoarța — il paraît qu'il y a eu une fabrique de ces tapis d'Orient que les Roumains assimilaient à leurs belles écorces aux ornements géométriques.

Le Buzău, se dirigeant vers le grand cours du Séreth, reçoit dans une région toute souriante, de bons petits villages de grande route, le Râmnicul-Sărat, dont le nom se rapporte au lac qu'il forme, à cette Balta Albă ou „Marais Blanc“, qui jadis était fameux pour les cures qu'il opérait: le poète Alecsandri, le prosateur Odobescu

en ont décrit plus que les vertus miraculeuses l'aspect de pittoresque très primitif qu'il avait vers 1800. Ici on est sur la frontière ancienne entre les deux pays rou-

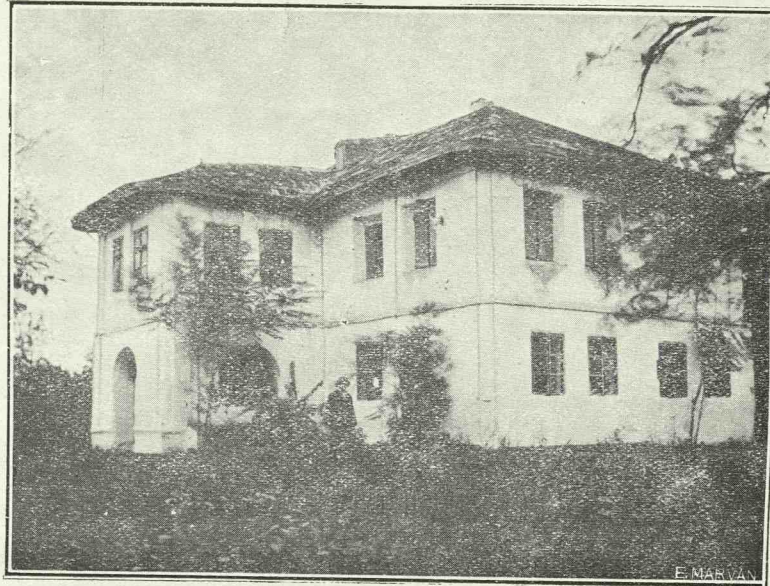


Berca : vallée du Buzău.

mains : Moldavie au Nord, Valachie au Sud, qui avait dans la grande ville voisine de Focșani son quartier séparé. Des combats se sont livrés d'abord, au XV^e siècle, entre Moldaves et Valaques sur le „cours de l'eau“, et Étienne-le-Grand bâtit dans la coquette ville de Râmnicul-Sărat une église de S-te Parascève, expiatrice ou destinée à commémorer ses morts, église qui a perdu totalement sa note ancienne. Deux siècles plus tard, Michel Cantacuzène, le fondateur de Sinaia, élevait à quelque distance un spacieux monastère aux belles colonnes ornées, qui subsiste intact. Il a dû recevoir les blessés des armées orthodoxes dans la seconde moitié du XVII^e siècle, car c'est ici que Souvorov, le dur meneur des hordes russes sous Catherine, gagna la victoire qui le fit, à la roumaine, „Râmnicien“, „Rimniski“ et que son fils trouva la mort; un superbe monument fixé en terre roumaine, comme un défi et une menace, par la Russie de Nicolas II, a été détruit par d'autres ennemis de cette terre roumaine libre, les Allemands de Guillaume ayant sous leurs ailes les Turcs vaincus en 1788.

La ville modernes, mi valaque, mi moldave de Focșani, sur une place

d'ancienne bataille russo-turque, il y a melepues sabés églises —, puis. Les plateaux de bergerie de la Vrancea, les vignobles d'Odobești, cette prolongation de la Molda-



Vieille maison de Focșani.

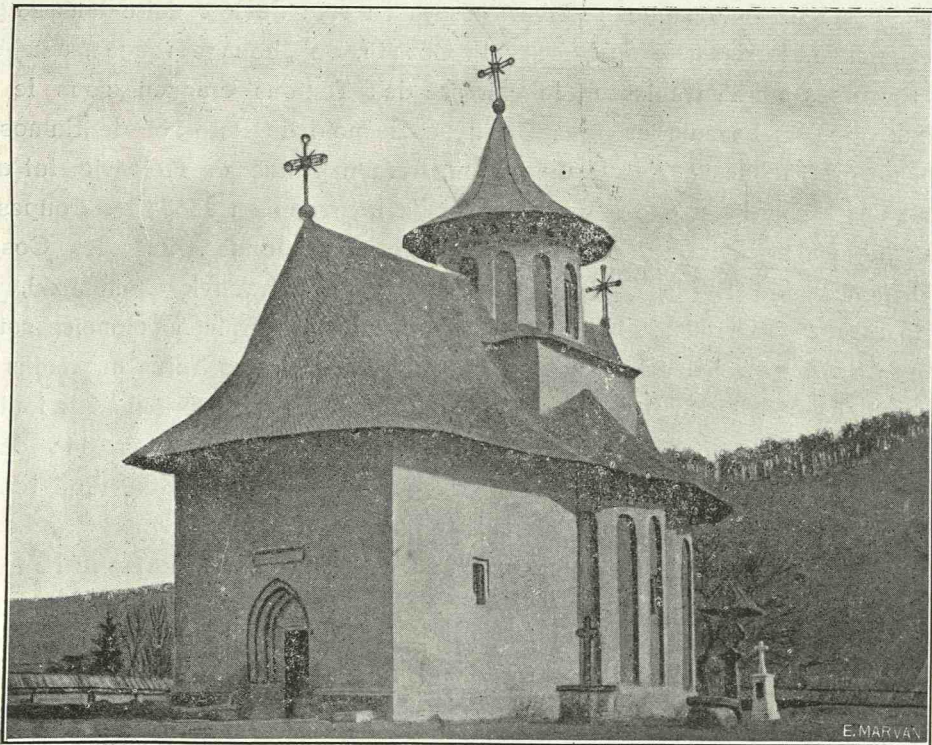
vie, acquise les armes à la main vers 1450, sont tout près, mais ils appartiennent à un autre système d'eaux. C'est le grand Séreth supérieur aux plus grands efforts de l'Olt, ce Séreth à demi scythe et sarmate, à demi thrace seulement, participant à deux „barbaries“ anciennes, qui est ici le maître.

CHAPITRE III

VALLÉES DELA MOLDAVIE

I. Vallée du Séreth

Cette rivière, dont le nom, comme celui de l'Olt lui-même, figure dans Hérodote déjà, où elle est le Tiarantos, commence son cours, moins long que celui de l'Olt, mais beaucoup mieux nourri, dès le début, et plus égal, dans le Nord de ce bout de vieille Moldavie que l'Autriche s'annexa en 1775, en faisant sa Bucovine, son „pays des hêtres“ pour un siècle et demi. Les origines de la Moldavie, auxquelles même son affluent, la Moldova, dont il sera question plus loin, donne un nom, sont sous sa garde. Aussitôt que des émigrés du Maramureș voisin, des Voévodes essaimant avec leurs fidèles, sur une petite province hongroise, jusqu'ici bien soumise, en terre de



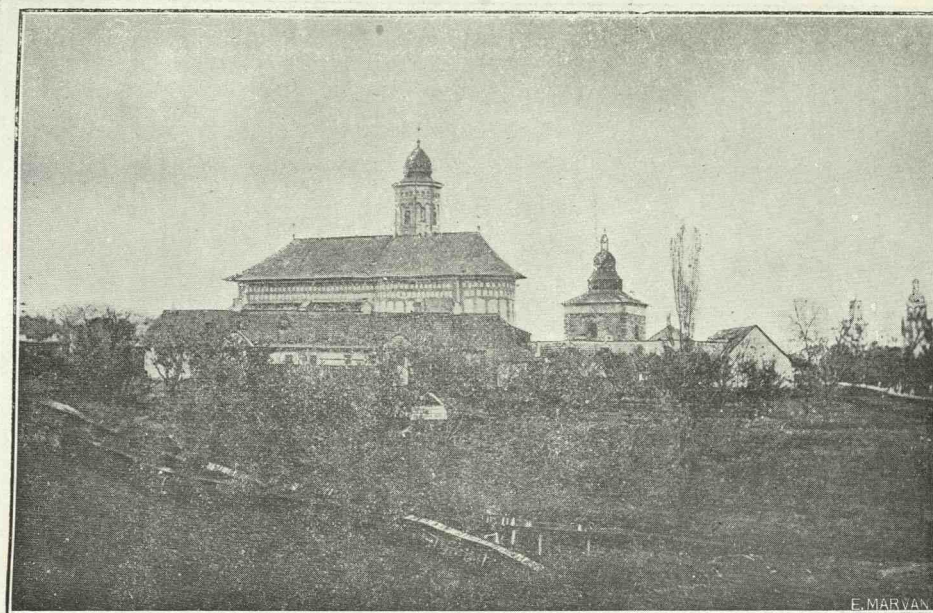
Église de Peträuți.

domination fatale, à peine écartée, en deçà des montagnes, eurent consolidé leur aventureuse conquête, que la légende présente comme une simple partie de chasse, c'est le Séreth, avec son affluent immédiat, la Suceava (cf. pour le nom la Vltava tchèque),

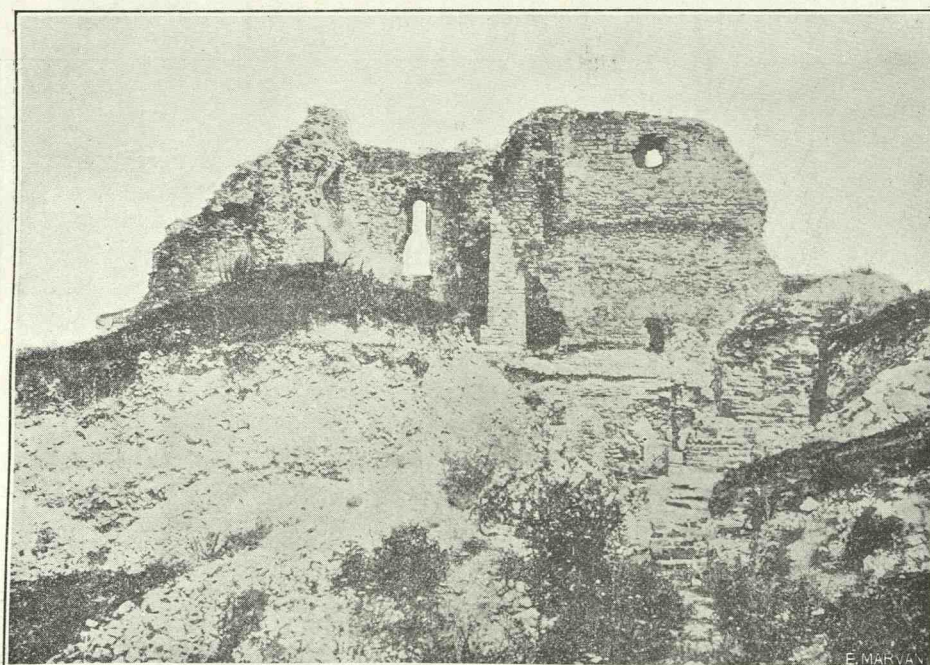
qui les entoure de ses ondes. De Baia, sur cette Moldova, on passa peut-être sous Bogdan, le fondateur, en tout cas sous son fils au nom slave, Lațcu (Latzko) — ces noms slaves ont juste la même importance que les noms germaniques aux débuts de la France — à la ville du Siretiu, à Târgul Siretiului. Dans le fouillis de mesures juives dominées par quelques édifices autrichiens sans caractère, rien ne rappelle le temps où la ville était résidence d'un évêque catholique cherché en Pologne voisine, où elle avait un cloître des Dominicains et un autre des Franciscains, à côté de l'église et de la résidence des princes, sur la colline encore occupée par un sanctuaire, et où la catholique Marguerite, Mușata, „La Belle“ pour les siens, mère des princes Pierre, Roman, Étienne, recouvrait de sa protection efficace sa bonne ville de Séreth.

Il en est autrement de Suceava, tout aussi envahie du reste, par dessus ses vieux Roumains et Arméniens et sur la ruine des Allemands du XIV-e et du XV-e siècles, par les Juifs polonais et tout le mélange de nations que l'Autriche avait la coutume de mener à l'assaut de ses indigènes toujours désagréables. De loin son plateau offre une vue magnifique. En marge on voit les pans de mur de l'ancien château princier : le roi de Pologne Jean Albert essaya en vain de le réduire dans sa guerre injuste, finie par le désastre des forêts du Cozmin, du „bocage rouge“, aux arbres faillés, renversés sur l'envahisseur, la cuirasse des Teutons craquant sous le poids des vieux chênes ; l'aventurier Jean Basilique, despote de Paros et de Samos, descendant des Héraclides et des Brancovitsch, devenu prince de Moldavie, fut assailli par les siens et perdit la tête sous la hache du bourreau en 1563 ; les troupes moldaves, valaques, transylvaines en firent sortir, après les longs efforts les Cosaques du laid gendre de Basile Lupu, détrôné, le jeune Timochek Chmilnitzki, qui y avait été tué par un boulet ; bientôt après s'y installa la garnison polonaise sous les drapeaux du roi Jean Sobieski, qui espérait retenir contre les Turcs au moins cette partie septentrionale de la principauté. A cette époque encore brillaient de toute leur beauté les églises dont les tours se suivent devant le spectateur lointain : celle de Mirăuți, dans le faubourg voisin, l'ancien village de Mirea (le suffixe -ăuți remplace -ești dans la Moldavie du Nord), celle de Zamca, de la „forteresse“, cédée au culte arménien, celle de S. Georges, du XVI-e siècle, où fut transportée la Métropolie, bel édifice de proportions larges, aux fresques bien conservées et ayant l'insigne honneur de garder les restes de S. Jean le Nouveau, martyrisé par les Tatars de Cetatea-Albă en 1330 ; puis les fondations d'Hélène Rareș, cousine de la „despine“ valaque de Neagoe et, comme celle-ci, protectrice des arts, et des princes, des boïars de ce XVII-e siècle à la fin duquel la splendeur de l'ancienne capitale s'offusqua. L'Autriche la reçut en ruines et elle la répara seulement pour en faire un sale nid d'étrangers, revendeurs, contrebandiers et sans métier avouable. Un gymnase quasi-roumain y était toléré, des essais d'organisation culturelle languissaient, le ruthénisme, favorisé par la perfidie du régime impérial, osait y lever la tête. La Roumanie, revenue

dans l'héritage moldave, a toute une oeuvre d'assainissement à accomplir, restituant l'hégémonie à qui de droit.



Église de Suceava



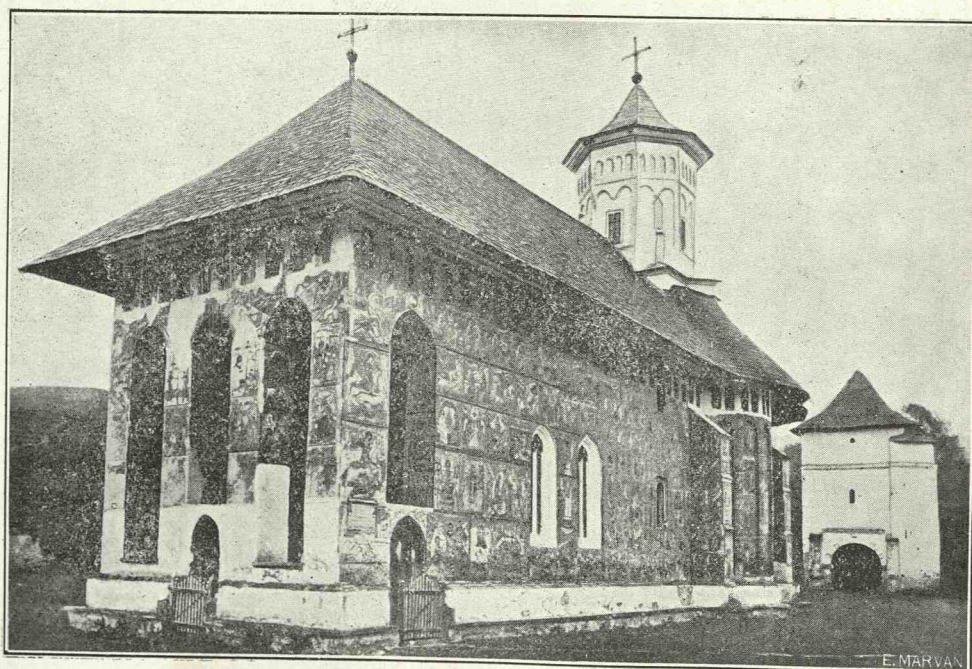
Ruines du château de Suceava.

Comme pour Târgoviște et Bucarest, comme pour Jassy, la résidence princière

entraînait la fondation des couvents; ici les villages eux-mêmes eurent, sous Étienne



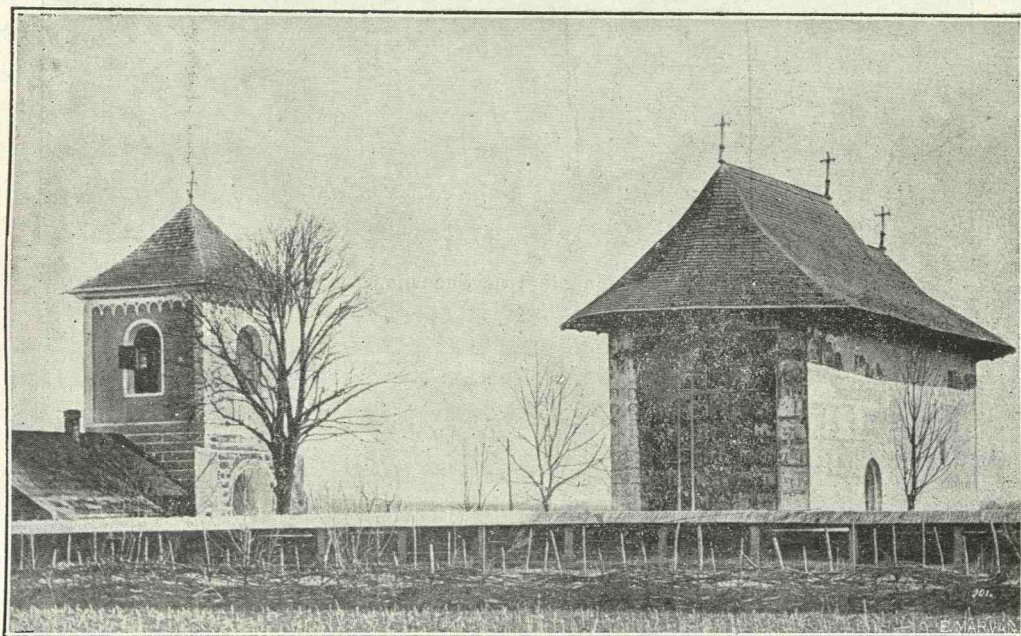
Église de Moldovița.



Église de Moldovița (autre vue).

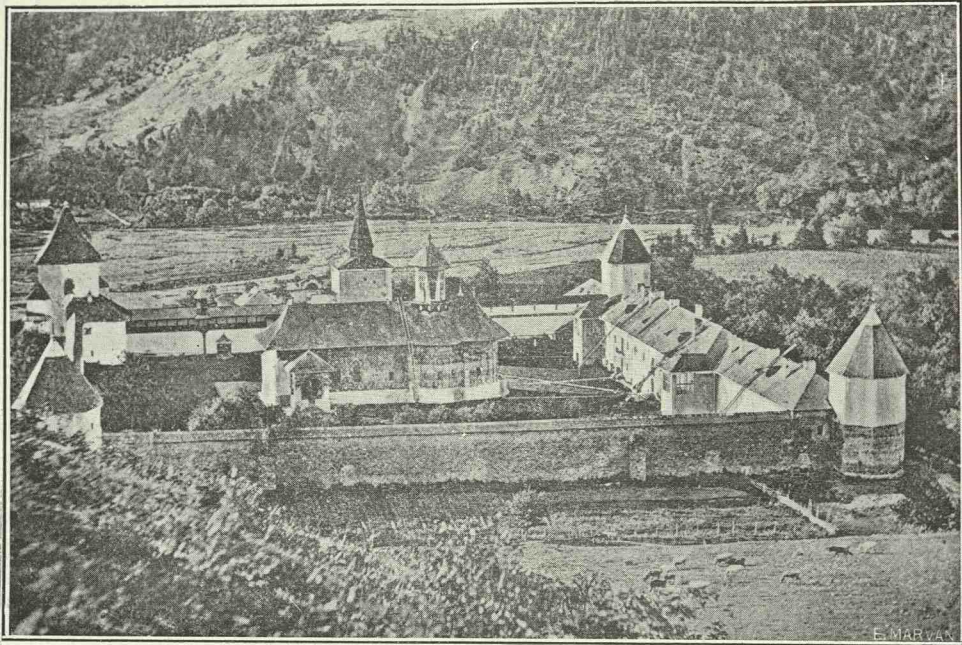
et ses successeurs, des églises dûes à la munificence des princes mêmes et de

leurs conseillers. Déjà Alexandre-le-Bon, dont nous verrons plus loin d'autres bâtisses, avait eu certainement une petite église en pierre à Rădăuți, „le village de Radu“, où Étienne-le-Grand fit élever pour les membres de sa dynastie une longue série de tombeaux, à la façade sculptée en style gothique par le Tchèque „mistr Jean“. Agrandie au XVI-e siècle, l'église princière, qui se distingue nettement de celles de la Valachie par les éléments, en briques régulières et en pierre taillée, de la construction, a encore dans son intérieur aux trois nefs des restes de bonne peinture; entourée de l'édifice des anciennes cellules aux caves profondes, édifice dont les Autrichiens avaient fait, pieusement, l'administration de leur remonte, elle a, avec ses murailles sombres, très

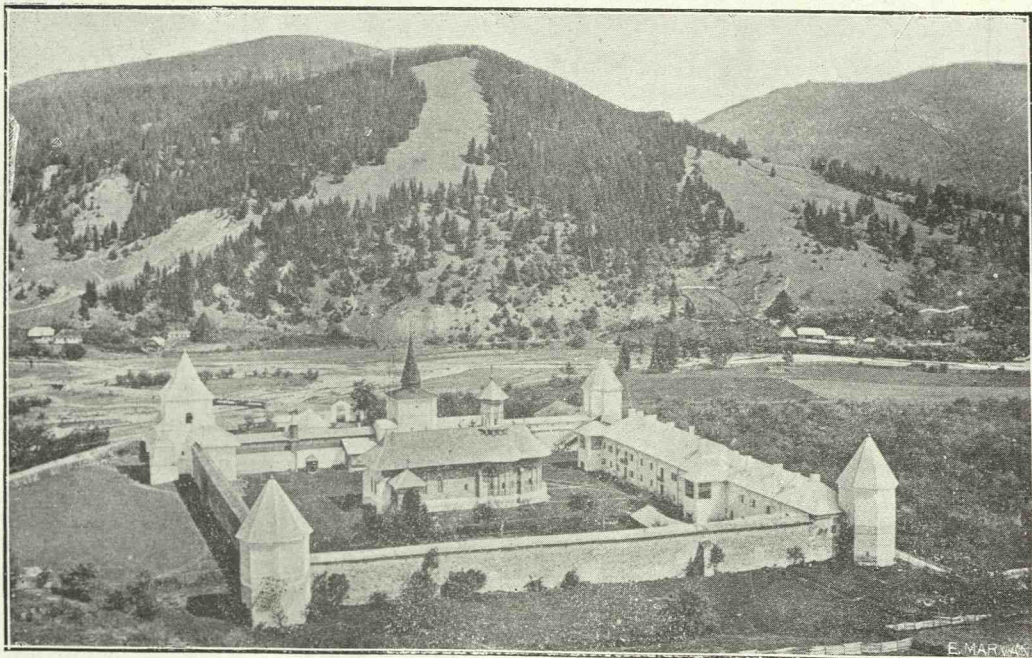


Église d'Arborea.

solides, avec son clocher-boulevard, un très grand aspect et ne présente, dans son quasi-isolement, aucun autre rapport avec la bourgade voisine, de style hétéroclite et de population étrangère, que la présence, les jours de marché, des beaux paysans aux longs cheveux comme ceux des guerriers, au „cojoc“ comme une cuirasse de peau blanche, au hautes bottes-fortes, et de leurs femmes, de leurs filles aux chemises brodées de laine verte, bleue, rouge en bandes épaisses, rapprochées, et à la robe-tablier serrant étroitement le corps, ce qui leur donne une allure particulièrement élégante. Étienne-le-Grand donna, sous de hauts toits de bardeaux à la



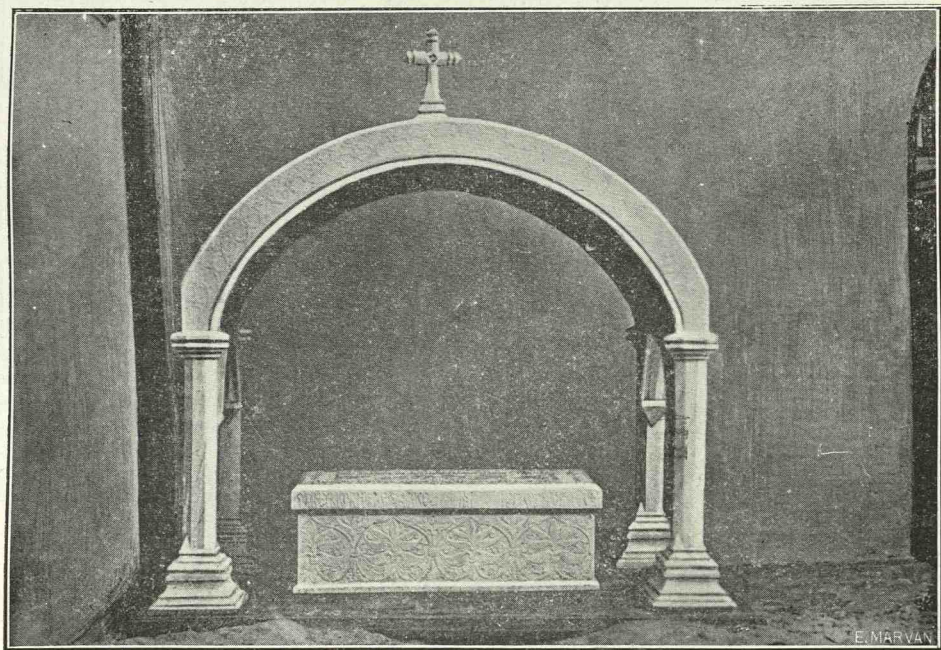
Monastère de Sucevița.



Monastère de Sucevița (autre vue).

paysanne, des sanctuaires en pierre et briques apparentes, par registres parallèles, avec des disques d'émail de couleur variée piqués à la rencontre des arca-

des lombardes, aux villages de Pătrăuți („village de Pierre“), de Bădăuți („village de Badea“), celle-ci brutalement détruite par les Russes, pendant la dernière guerre, de S. Élie (Sântilie), un peu plus tard à ce Voroneț, dont la surface extérieure offre à la place de l'ornementation par la polychromie des matériaux, sur un fonds de très doux bleu une infinité de scènes religieuses, confondues dans une souriante harmonie. Pour son repos à lui il fit construire un monastère de proportions dépassant l'ordinaire, dans une région de hauteurs recouvertes de sapins séculaires, sur les bords d'un ruisseau carpathin, Putna. Avec son cadre de verdure, le couvent était plongé dans un profond recueillement silencieux, avant que l'Autriche eût introduit, avec sa nuée d'envahisseurs, une fabrique de planches dont les cheminées empestent l'air. Une réfection vers 1660, une seconde un siècle plus tard, un travail autrichien de quasi-reconstruction ont ôté au vénérable édifice, qui conserve les ossements du plus grand prince roumain, l'irréparable patine des siècles; les pierres

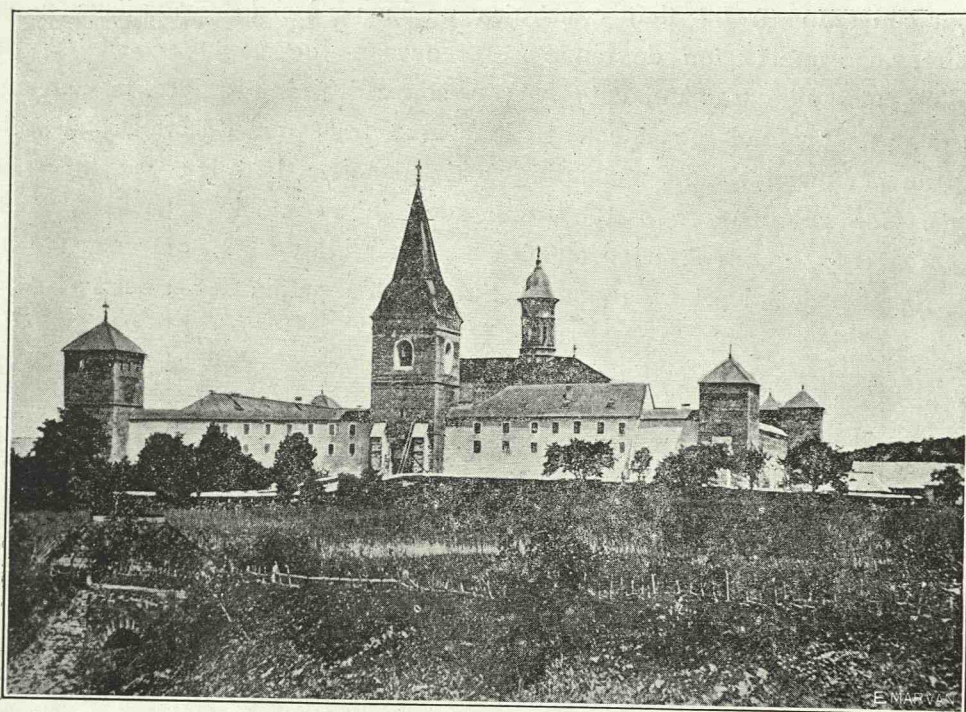


Tombeau d'Étienne-le-Grand (à Putna).

gothiques des tombeaux de la dynastie sont placées au hasard, et dans le musée voisin, où se conservent des tissus d'une beauté unique, comme celui qui recouvrait la tombe de la Comnène Marie de Mangoup en Crimée, épouse d'Étienne, la poussière des crânes de princes et de princesses s'effrite lentement dans de vulgaires armoires.

Ceux qui vinrent après lui suivirent cet exemple: on eut ainsi la belle église d'Arborea, toute pleine de fresques, avec le tombeau du fondateur, le vieux Hetman

Arbore. A la fin du XVI-e siècle, la piété des frères Movilă, dont deux, Jérémie et Siméon — celui-ci, le père de ce Pierre Moguila qui fut un célèbre archevêque de Kiev et le créateur de la nouvelle civilisation religieuse des Russes—, furent princes et le troisième, Métropolitaine moldave, opposèrent à la splendeur des fresques de

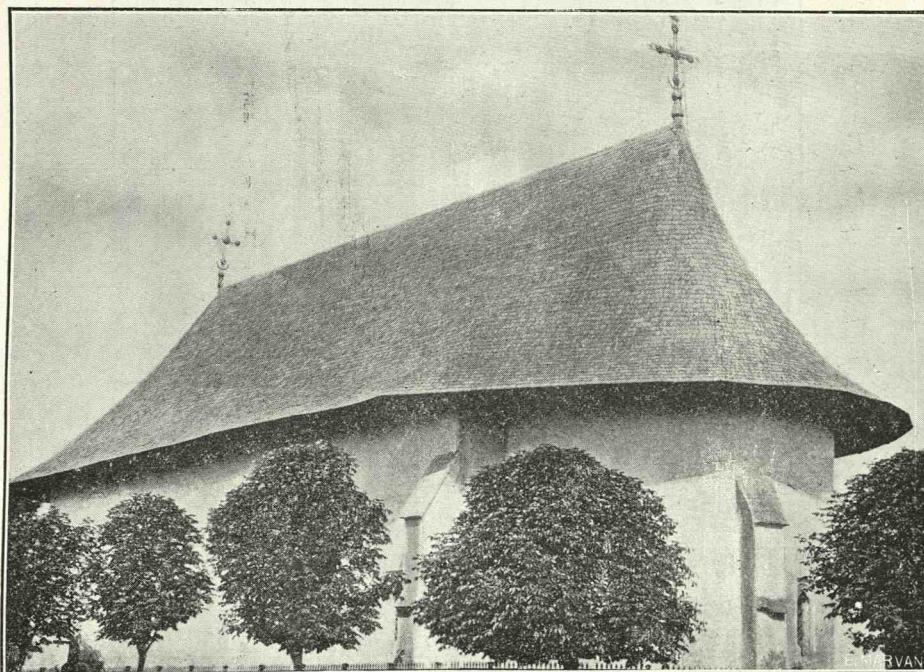
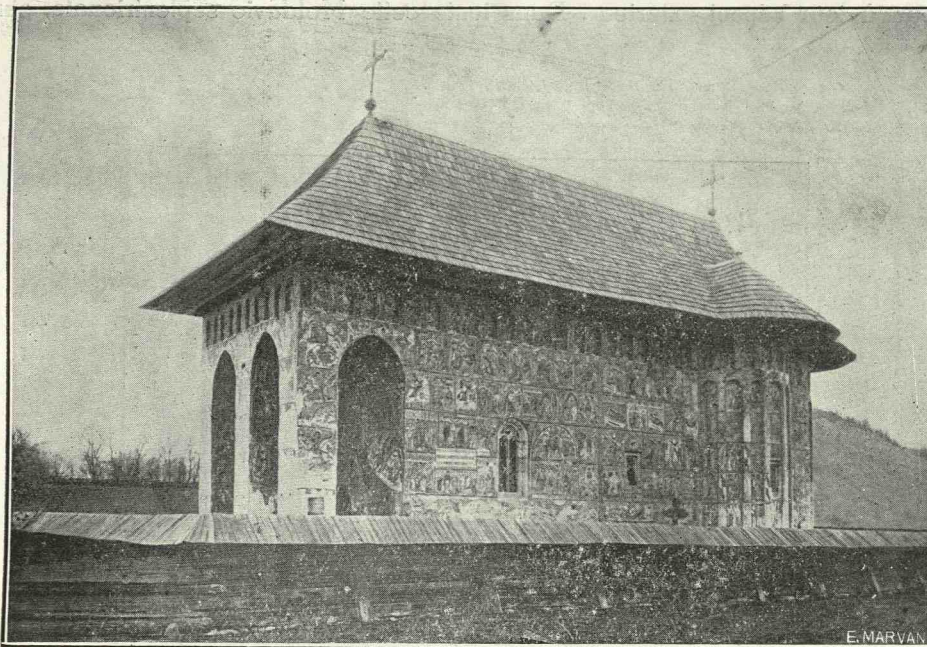


Monastère de Dragomirna

Voroneț celles, sur un fonds de verdure souriante, de leur création à Sucevița, dont la tapis multicolore est resté intact jusqu'à cette heure, entre l'enceinte de pierre d'une vraie forteresse. Leur oeuvre suscita l'émulation du Métropolitaine calligraphe et peintre Anastase Crimca, fils d'un marchand de Suceava, de l'espèce sympathique depuis longtemps disparue, qui, dans sa formidable bâtisse de Dragomirna, à deux pas de sa ville de naissance, donna dans la tour centrale, dans la façon de souligner en relief toutes les lignes de la bâtisse, un élément de sculpture nouveau, aux anciennes traditions d'art moldave. En plus petit, un prince, Étienne Tomșa, travaille à Solca, éventrée maintenant par les boulets, après avoir subi une de ces réparations autrichiennes qui ratissent et polissent. On continua à enrichir ce cirque d'édifices religieux qui entourent Suceava jusqu'à la dernière fondation, d'après 1670, dûe au prince Étienne Petriceicu, à Saint Onuphre, dont le toit est d'une merveilleuse flexibilité.

Sur sa rive gauche, le Séreth ne reçoit pas d'affluents et, sauf à Burdujeni,

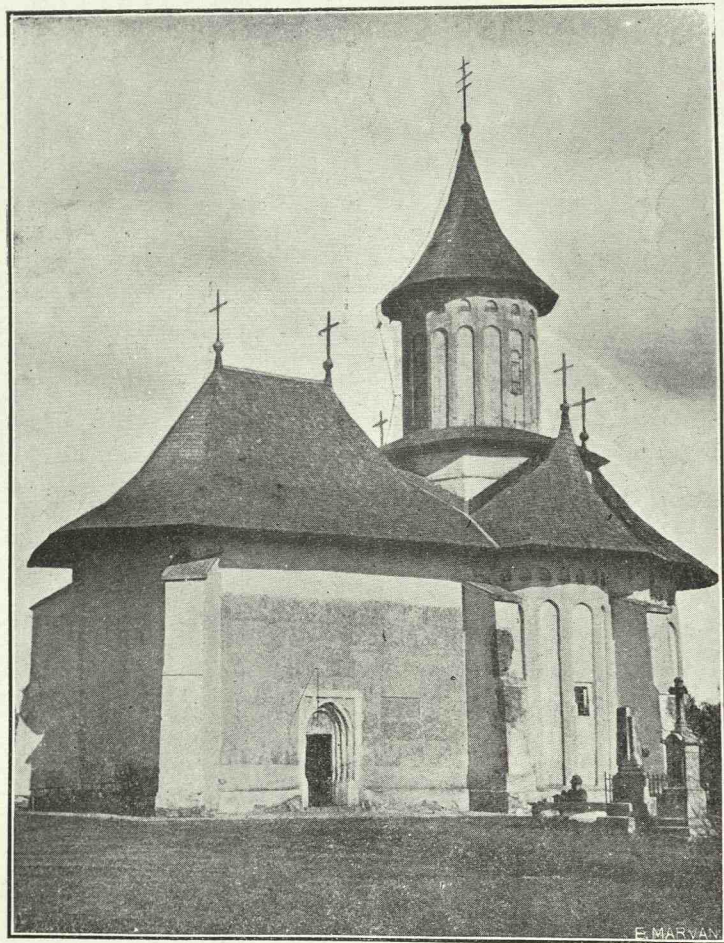
„le village de Burduja“, du Ventru, où la fin du XVI-e siècle planta la lourde église



Églises de Bucovine.

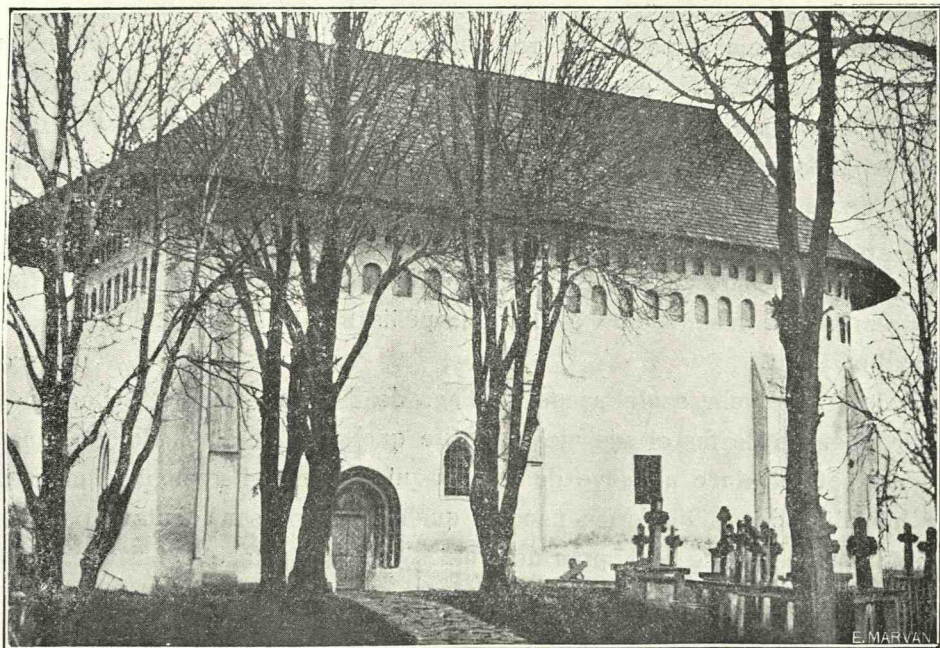
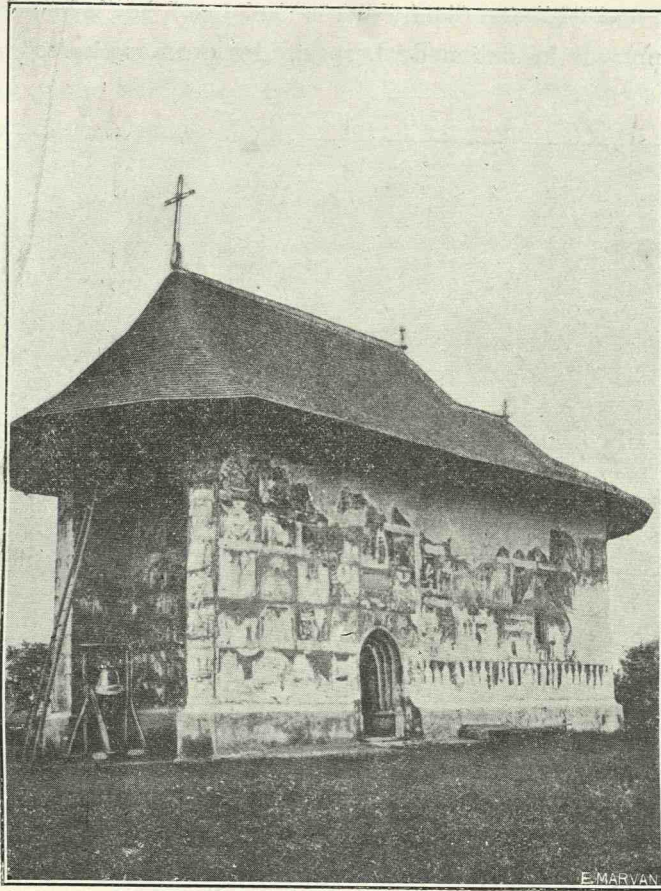
d'un frère paternel des Movilă, Théodore, ne passe qu'en marge de ces villages moldaves, bâtis en poteaux et treillis de verges recouverts d'argile et dominés par un

haut toit de bordeaux ou de chaume, dont l'intérieur, très propre, est de beaucoup supérieur à leur aspect extérieur. Dans toute cette Moldavie septentrionale, sur une



Église de Bucovin

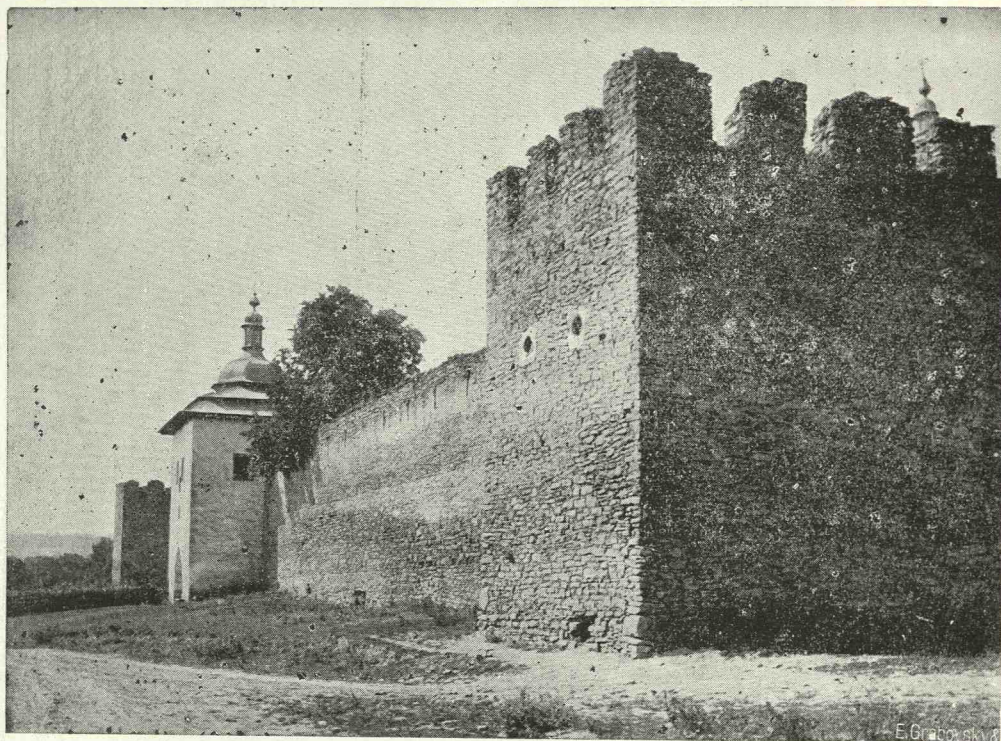
rive et sur l'autre, le type humain est encore splendide; de vrais colosses portent sur les épaules le manteau de drap brun ou le „cojoc“ blanc orné de fleurs cousues; leur démarche est forte et sûre; malheureusement, sauf le manteau correspondant, les femmes ont abandonné depuis longtemps ce costume que la Bucovine continue à porter et que, avec le long voile, ont adopté les colonies hongroises et ruthènes sur cette terre; le marchand juif, qui est partout avec sa pacotille voyante et à bon marché, leur fournit l'étoffe de fabrique et le „tulpan“, le mouchoir à grandes fleurs qui couvre



Églises de Bucovine.

la tête des femmes mariées, la coutume ne leur permettant guère de faire voir leur coiffure.

A gauche, près de la station de Lespezi, „les grosses pierres“, Pobrata, l'ancien



Couvent de Pobrata (murs d'enceinte).

monastère où Étienne déposa les restes de sa mère, cette Maria-Oltea qui ne fut pas une princesse, date encore de l'époque des fils d'Alexandre-le-Bon, mais le petit-fils d'Oltea, Pierre Rareș, l'ennemi des Polonais, refit totalement l'édifice dont, à l'abri des forts murs de citadelle, encore intacts, il voulut faire la nécropole de sa famille et, de fait, sous des pierres à l'inscription très soignée, son corps et celui de la Serbe Hélène reposent dans le calme de cette église où ne viennent prier que les vieilles femmes d'un très maigre village. La ville nouvelle est tout au fond de cette région, très banale, malgré son quartier de petits boïars, Folticeni (de Foltea, „le gourmand“).

Sur la rive gauche, seul Pașcani („village de Pașco“, de Paul), avec son grand noeud de chemins de fer et ses ateliers, offre quelque intérêt. A Roman, une forteresse bâtie par le prince moldave de ce nom qui s'intitulait fièrement seigneur jusqu'à la mer lointaine, dès 1390, forma pendant quelque temps sans doute le point terminal de la principauté vers le Sud, près des ruines d'une vieille cité barbare. Sa femme

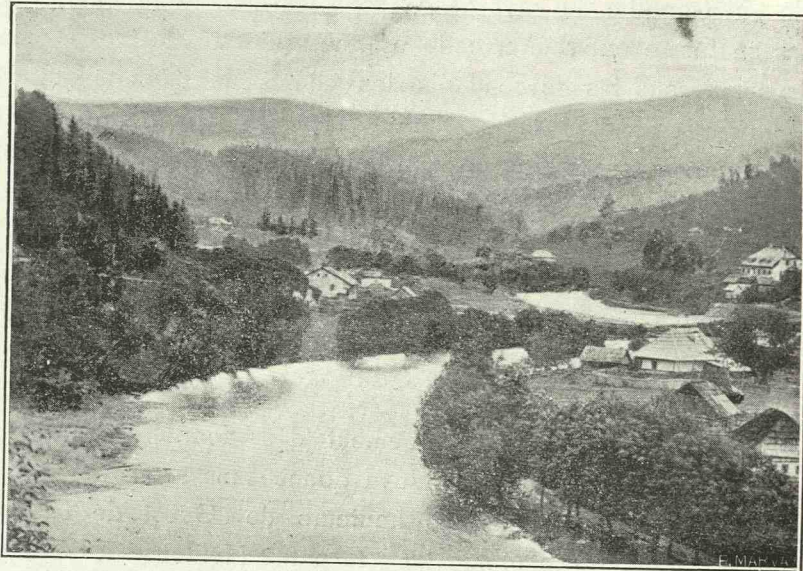
Anastasia y fut ensevelie dans une église qui a plusieurs fois changé de forme. Étienne-le Grand donna une résidence et une église épiscopale au prélat qui prenait le titre fier de „Métropolitte du pays bas“ ; sous les enduits accumulés elle conserve, au moins dans sa forme extérieure, cette origine, qui est attestée par une belle inscription. Mais par dessus les descendants des clients de l'évêque et des quasi-villageois des faubourgs s'installe la population juive, qui n'a pas même pour voisins capables de la dominer des boïars du quartier noble, car ces boïars n'ont jamais existé, le district lui-même, d'une frappante forme carrée, montrant ses origines artificielles, de *tenutum* (en roumain: *finut*; la Moldavie n'a pas connu les judicatures, *judefe*, de la Valachie) de la forteresse. A Şcheia, jadis un bourg, au nom rappelant l'ancienne population slave, à Doljeşti flottent des souvenirs de vieux combats, d'organisations municipales disparues.

Près de Roman, dans un développement désordonné à travers une énorme étendue de gravier, la rivière de la Moldova donne dans le Séréth. Elle a un cours intéressant. Prenant sa source dans les hauteurs de l'Ouest de la Bucovine, elle s'ajoute aussitôt les eaux de la Moldoviţa, „la petite Moldova“, à l'Est, de l'Ostra, au Sud. Avant de passer par le défilé qui la dirige vers une fertile région de collines, elle arrose de ses eaux un district de très vieille vie patriarcale.

On a, entre le Maramureş, la Transylvanie et cette Moldavie qui tire son nom,—il était au début: „terre romaine de la Moldova“ de cette rivière, une région qui pendant des siècles resta bravement et naïvement patriarcale. C'est encore un „Longchamp“ aux villages se développant en chaînes entre les monticules recouverts de forêts. Ces villages, descendant au Sud jusqu'aux Dornas montagneuses, étaient liés entre eux sans doute par des origines communes, mais aussi par des intérêts essentiels et une même conscience défensive. Ceux qui vivaient dans les chalets de simples lattes noires sous le toit de planches en tente étaient très peu agriculteurs, mais leurs troupeaux, qui ne paraissent avoir quitté jamais cette étroite patrie, formaient une importante richesse. On s'administrait d'une façon autonome les „hommes bons et anciens“ à leur tête, d'après des „lois“ qui n'ont jamais été écrites, reconnaissant, il est vrai, le pouvoir du prince et prêts à le servir par des nouvelles fraîches de Transylvanie, mais sans admettre d'autre dignitaire du pouvoir central que leur vornic, dont les attributions étaient strictement définies par une coutume immémoriale. La ville de Câmpulung, leur centre, se développe en longueur comme son homonyme de Valachie et, même lorsque le fils d'un de ses habitants devint prince de Moldavie, Jean Théodore Calmăşul (le Calmouque), qui s'appela, par un souvenir de l'hellénisme, Callimachi, les prières pour Sa Majesté furent dites par des prêtres rustiques entre des planches de bois noirci.

Aujourd'hui encore, cette population, au milieu de laquelle l'Autriche a à peine osé pousser l'avantgarde de sa colonisation, riche en Freudenthals germaniques, en

Istenszegics et en Hadikfálvas magyars, sans compter la pullulante séquelle des Ruthènes, conserve, avec la façon de bâtir, avec le costume, un sentiment particulier de



Iacobeni, en Bucovine.

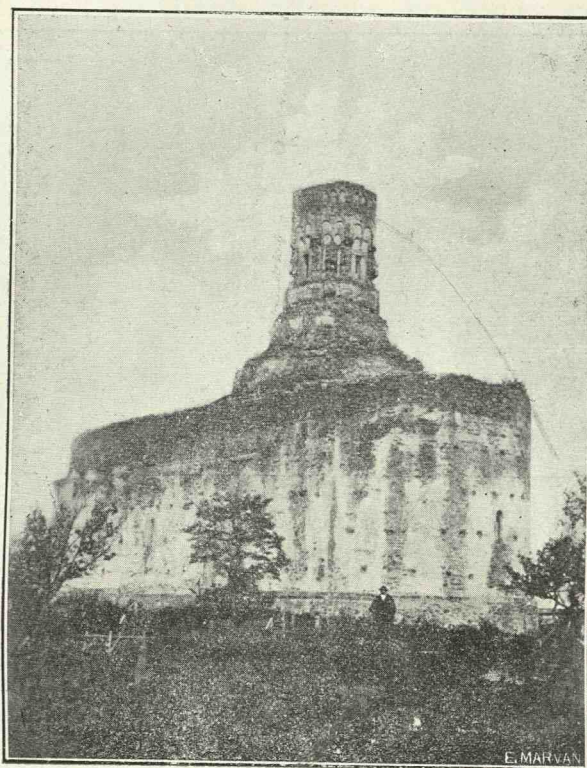
fière indépendance. C'est la partie la plus nettement et énergiquement roumaine de cette Bucovine de fabrication artificielle par l'annexion et le gouvernement des chancelleries ignares et routinières. On a essayé avant la guerre d'utiliser les traditions d'art de la belle vallée pour faire des meubles ornés, en creux et en couleur, de dessins pris sur les chemises.

Les premiers princes roumains ne s'en prirent pas à cette autonomie, aussi respectable qu'utile, des gens qui délivraient, comme les bourgeois, des lettres scellées de leur enseigne, une étoile. Mais dans un bas-fonds du territoire qui avance vers la partie méridionale de la „république“ rurale, dans le voisinage du Fundul-Moldovei, Alexandre-le-Bon éleva un couvent de Moldovița. A sa place fut bâtie ensuite une autre construction plus forte, dont on peut admirer encore la parure de fresques, les „frontispices“ de bois sculpté et doré qui surmontent les portes intérieures. Plus loin à l'Est, dans une „bouche“, celle de Humor, une église pareille, avec la même tapisserie de fresques multicolores, est dûe aux largesses pieuses d'un boïar de Pierre Rareș presque à la même époque où Moldovița fut refaite.

De belles forêts, appartenant à la Couronne, bordent le cours de la Moldova après avoir passé la ligne des hauteurs. Dans le voisinage se trouve une ancienne capitale, Baia, et deux beaux couvents anciens.

Baia signifie „mine“; il a dû y avoir une exploitation d'argent dans cette région, comme, de l'autre côté, en Transylvanie, à Rodna, dont le nom en slavon a le même

sens. Des Saxons y furent colonisés par le roi de Hongrie dans leur province moldave des débuts; des noms les rappellent, de même que les beaux yeux bleus des forts

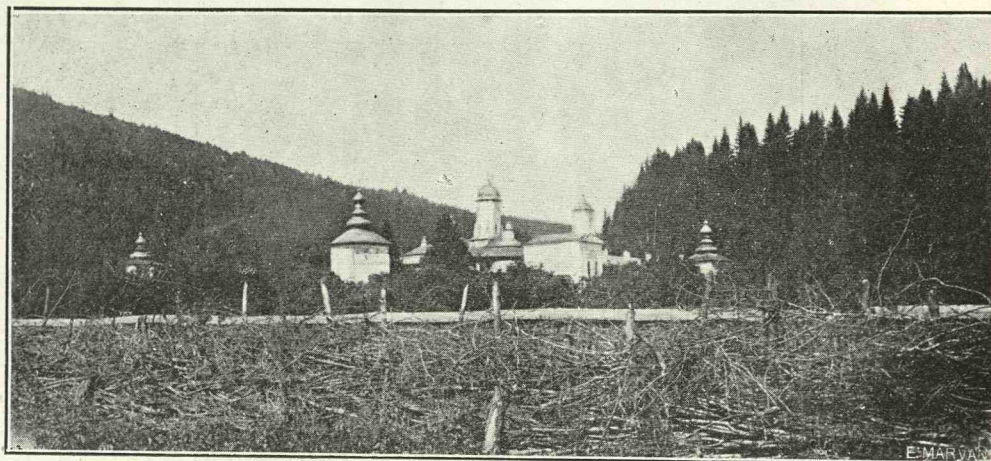


Église de Baia (avant la restauration).

paysans qui descendent de ce coin archaïque vers Folticeni. Ce fut la première capitale de cette Moldavie naissante, étant elle-même une Moldova, „civitas moldaviensis“, „Stadt Mulda“ pour ses voisins transylvains, qui y conservaient une colonie.

Lorsqu' Alexandre-le-Bon, devenu époux d'une princesse lithuano-polonaise, accepta de lui bâtir une maison de pierres catholique, c'est à Baia que des maîtres étrangers dessinèrent des voûtes gothiques et des portes en arc brisé; de faibles restes de cette église, desservie par un évêque, qui persista quelque temps après la rupture de ce mariage politique, subsistent dans le jardin de la propriété. Étienne-le-Grand prit motif d'y bâtir une église, aujourd'hui refaite, de sa victoire sur le roi à demi-roumain, par son père, de la Hongrie, Matthias le Corvin, qui avait espéré se saisir de ce pays depuis plus d'un siècle rebelle à sa couronne. La place était assez importante trois quarts de siècle plus tard pour que Pierre Rareș eût senti de son devoir d'en ajouter une seconde. Maintenant les broussailles vigoureuses d'une simple vie paysanne encombrant le tronc pourri du chêne abattu par les vicissitudes.

Râşca, dans un terrain accidenté, est un fondation religieuse de Rareş ; la mère d'un prince ultérieur, un évêque lettré y furent mis en terre au XVI-e siècle. Beau-

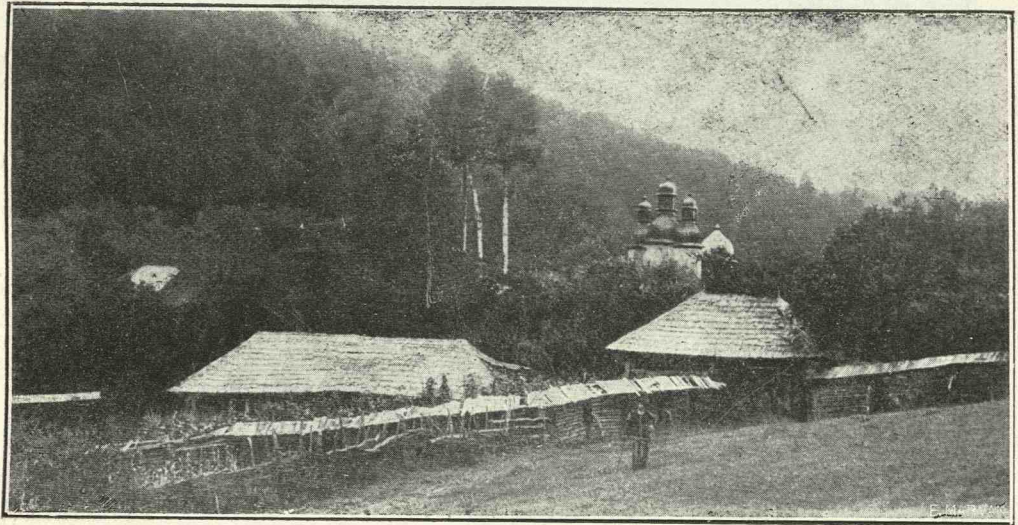


Monastère de Slatina.

coup plus importante, Slatina — encore un de ces noms de salines, inexplicables — est l'oeuvre de résipiscence, de retour à la religion, dont il attendait la rémission de ses péchés, nombreux, de cet Alexandre, fils de la femme de Lăpuşna sur le Pruth et du prince Bogdan, fils lui-même d'Étienne-le-Grand, qui effraya son époque par des massacres paraissant destinés à faire disparaître l'engeance traîtresse des boïars. On voit sur les murs du plus grand edifice qu'eût donné jusqu'alors la Moldavie les portails en fresque contemporaine du tyran malade, devenu, à l'heure des confessions intégrales, le moine Pacôme, de sa femme, la demi-Serbe Roxane, au nom emprunté à la légende d'Alexandre, de son fils Bogdan, abandonné à la vanité des moeurs polonaises, et des filles auxquelles il avait cherché des maris dans le royaume voisin, de vie aristocratique fière et fast euse. Une profonde solitude entoure la légende de sang et de larmes de son âpre fondateur.

Un peu plus bas, le ruisseau du Neamţ, qui, malgré le sens de : „Allemand“ que ce mot a en roumain, ne rappelle ni un féodal germanique, ni, d'autant moins, une prétendue colonisation par les Chevaliers Teutons, apporte avec lui d'autres souvenirs. Une ancienne forteresse s'élevait en marge des forêts sans fin; refaite par Étienne-le-Grand elle présente aujourd'hui des pans de murs, imposants encore même dans leur total abandon. A travers les vieux chênes du grand bois on arrive à la clairière lumineuse où dès la fin du XIV-e siècle des disciples de Nicodème, le fondateur des couvents olténiens, avaient élevé une chapelle en pierres frustes; Pierre, fils de „la

Bolle“, paraît y avoir été enterré ; les fils d’Alexandre-le-Bon, dont l’un tué par son neveu pour avoir lui-même aveuglé à la byzantine son propre frère, devait y trouver une sépulture en cachette, en prirent soin ; une belle épitaphe de leur époque s’y conservait. Puis, Étienne-le-Grand, victorieux sur l’agression polonaise, construisit



Skite de Procov.

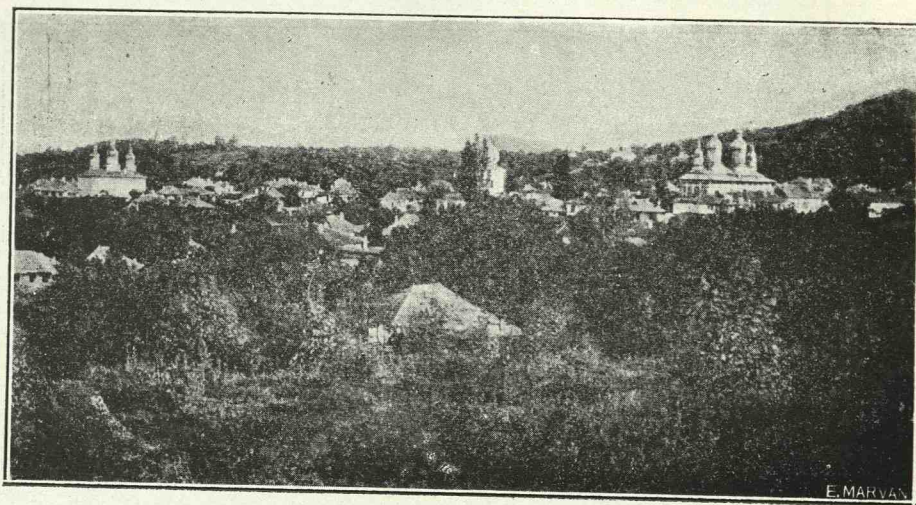
une magnifique église qui, sauf, la peinture refaite vers 1821, se conserve encore sans changement. Le couvent de Neamț avait abrité dès avant cette réfection des



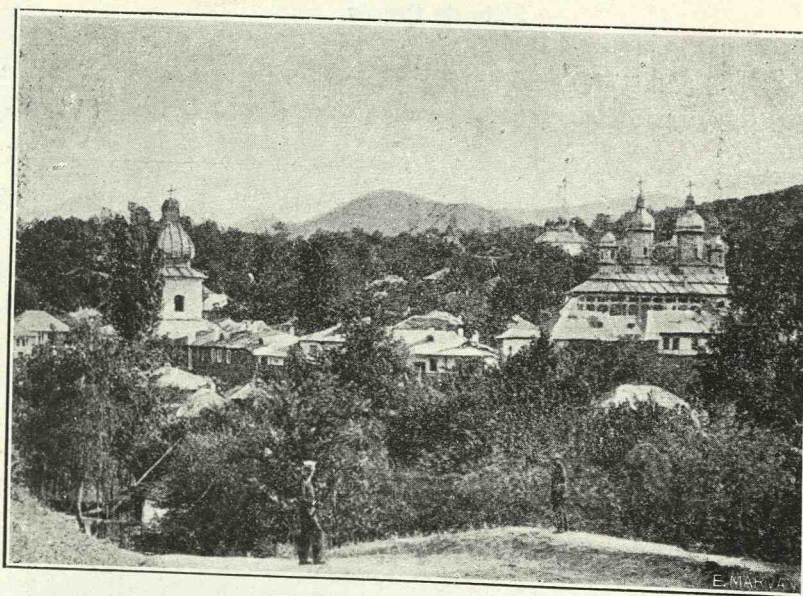
Couvent de Neamț (par M. Bouquet).

lettrés de slavon, des calligraphes d’un art consommé ; il avait donné des évêques, des Métropolités au pays. Déchu pendant quelque temps, dépassé par les nouvelles

maisons des princes ultérieurs, il eut un brillant renouveau sous le Russe Païsius, dont la pierre tombale, travaillée d'après celles des anciens princes et boïars, est dans la grande église. Les publications de son imprimerie rivalisèrent avec celles de



Couvent de Văratec.

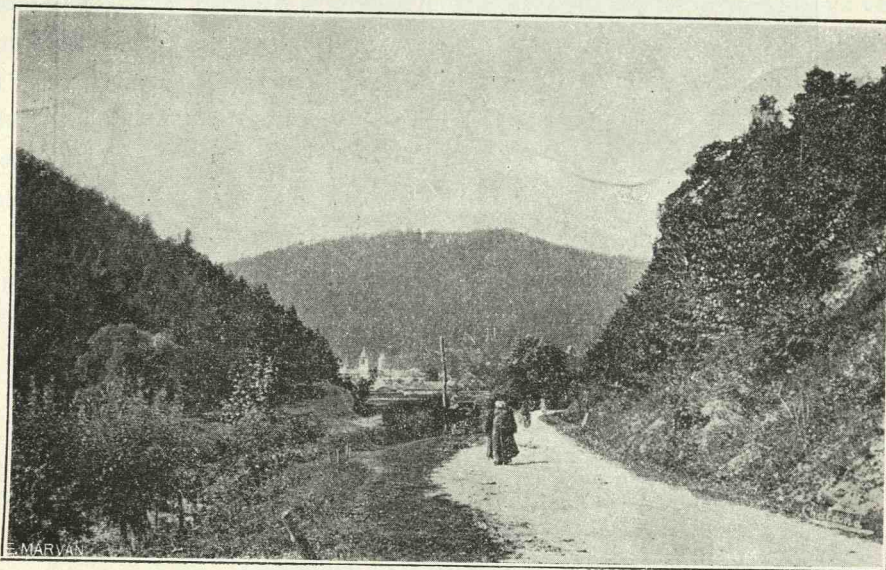


Couvent de Văratec.

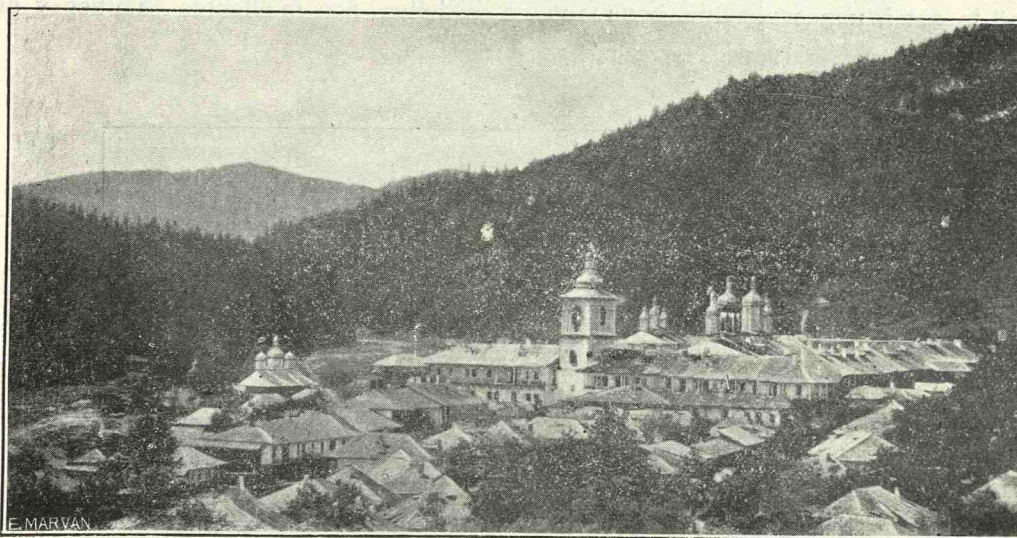
Râmnic, de Bucarest, de Buzău, de Jassy. Un élan cultural, tout à son honneur, qui ne s'arrête qu'après la moitié du siècle passé, devant l'indifférence des gouvernements à tendances anti-cléricales.

La bourgade de Neamț est un coin de ghetto polonais, mais des chemins entre les collines mènent à ces couvents de nonnes Agapia et Văratec („la Paix“, „le séjour

d'été"), qui, sans avoir un élément d'art — sauf, à Agapia, les débuts, tâtonnant dans ce domaine religieux, du grand peintre contemporain Nicolas Grigorescu —,



Monastère d'Agapia.



Monastère d'Agapia.

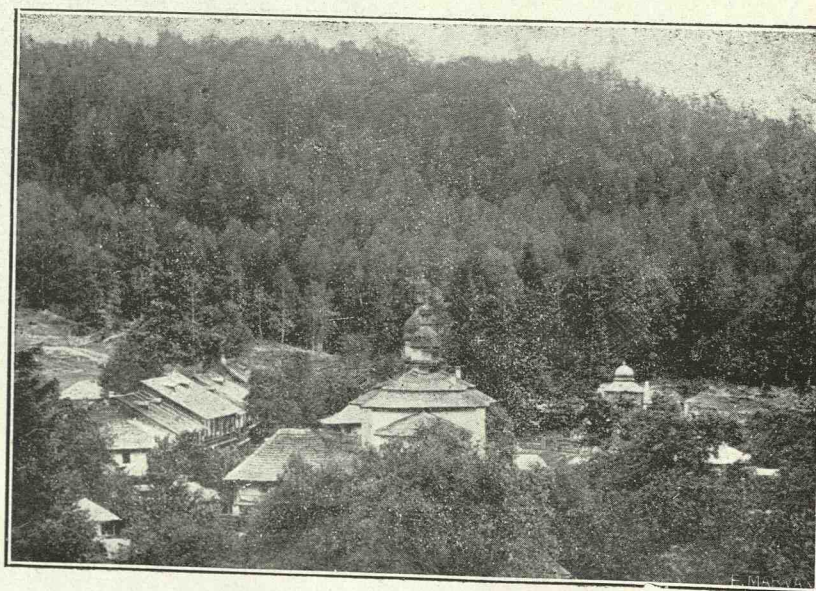
imposent par la propreté des coquettes habitations, ouvertes, malheureusement, en été, à toute sorte de visiteurs à demeure, par l'air de calme serein qui domine tout, même pendant le séjour de ces gens des villes avec leurs familles. Les religieuses célèbrent sous ces yeux indifférents ou ironiques leurs offices de jour et de nuit, qui sont restreints pendant les durs hivers à la seule assistance monacale. Jadis, il y

a à peine deux générations, lorsqu'on réservait l'héritage aux garçons et on accor-



Monastère d'Agapia: (l'église).

dait la dot à une seule fille, beaucoup de cadettes des meilleures familles y ensevelissaient sans murmure leur jeunesse florissante.

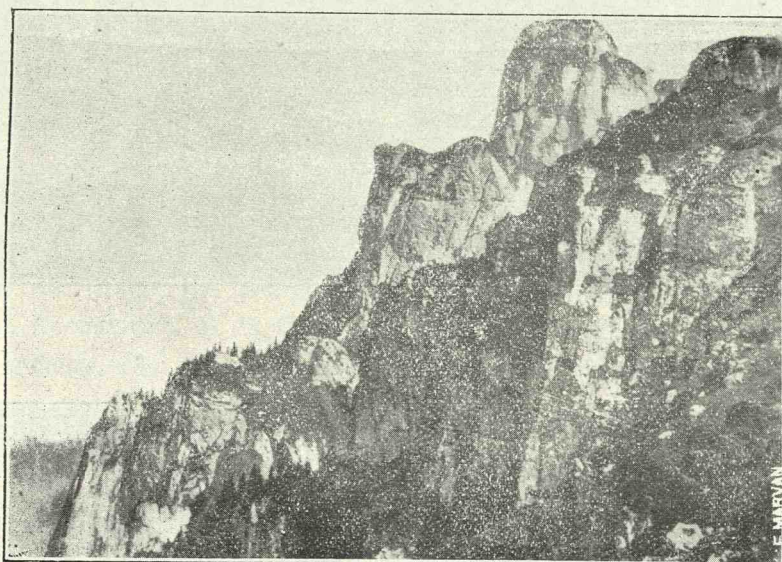


Monastère d'Agapia (ancien monastère)

La forêt voisine abrite un couvent plus solitaire, celui de Secu, d'après le ruis-

seau sec des environs, mais aussi en souvenir du Xéropotame au Mont Athos. Bâti vers 1600 par Nestor Ureche, grand boïar et auteur de mémoires, père du chroniqueur de la Moldavie au XVII-e siècle, il conserve encore le trésor de ses vêtements sacrés, de ses épitaphes, des travaux en filigrane dûs à la piété des princes, des boïars et des évêques de cette époque. C'était aussi l'époque où, partant d'une maison pleine des plus grandes traditions 'un blond enfant de boïar se réfugiait à Neamț pour y devenir évêque et puis le saint Métropolitain, large d'aumônes, qui fut Benjamin Costachi.

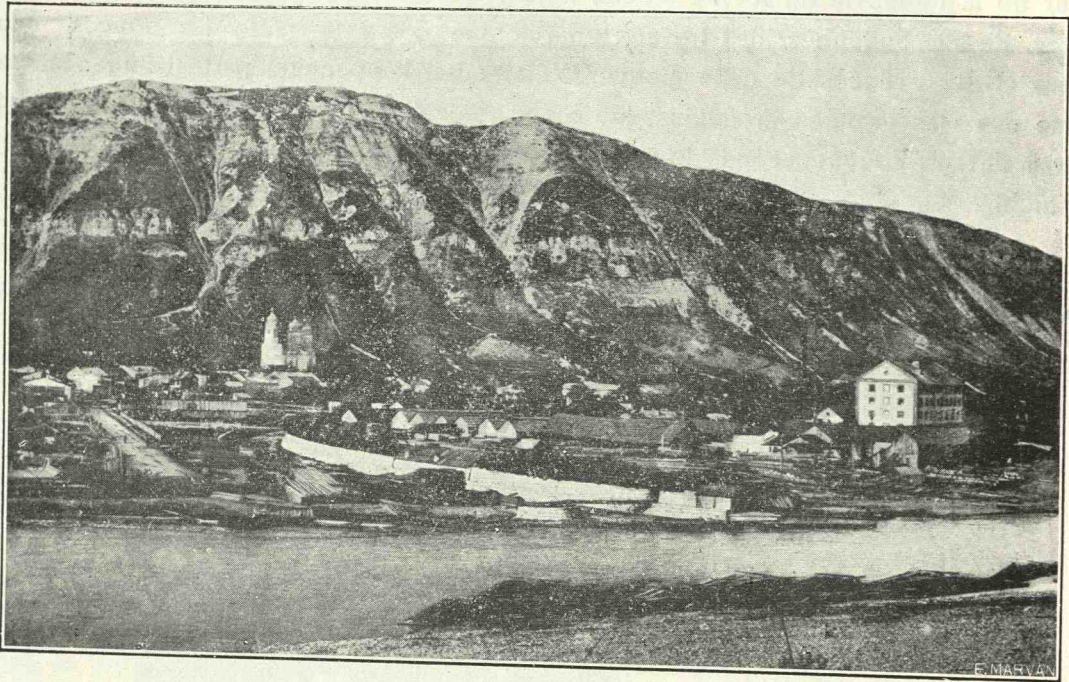
Le chef-lieu de ce district de Neamț, qui s'appuie sur une chaîne de montagnes dont se détache, tout boisé sur presque toutes ses côtes jusqu'aux pierres nues de



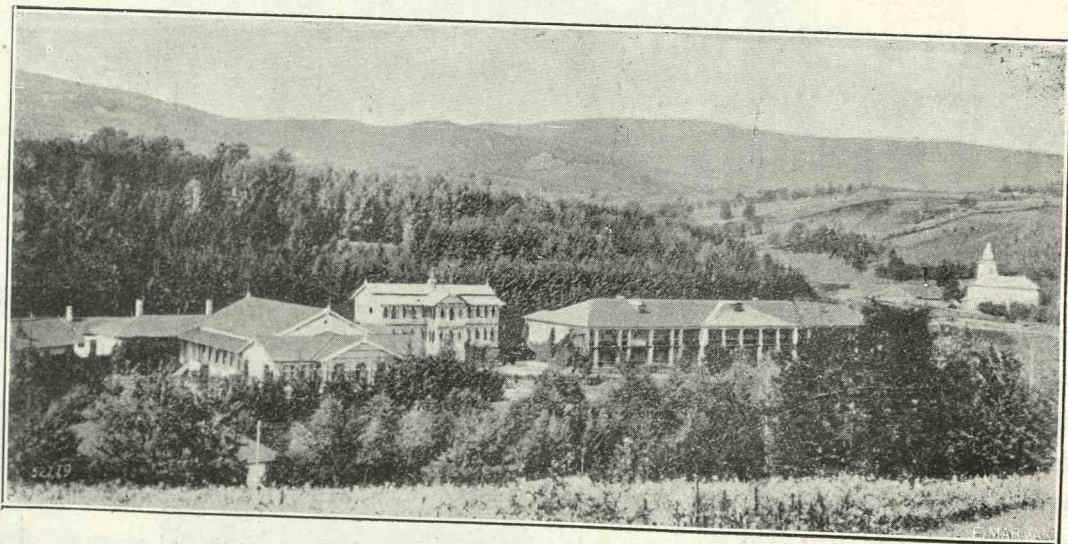
Montagne de Ceahlău.

la cime, de la Panagia („de la Vierge“), le majestueux Ceahlău, est Piatra. Ce nom lui-même veut dire rocher. Et, en effet, en marge de la Bistrița la belle ville propre serre ses maisons, ses quelques rues sous la tutelle de la hauteur de „Pietricica“ („du petit roc“); son nom ancien, „Piatra lui Crăciun“ („le roc de Crăciun“), conservé dans la forme hongroise, montre une appartenance disparue. Étienne-le-Grand avait habité lui-même, d'après son devoir de prince itinérant, allant rencontrer lui-même ses sujets pour leur dispenser la justice aussi ce „roc“, et aucune des églises de son époque n'est aussi caractéristique, aussi complète, aussi dénuée de toute adaptation moderne que S. Jean de Piatra, avec ses assises parallèles de pierre grise, de briques émaillées, avec ses disques d'émail et les cadres gothiques de ses fenêtres menues.

Dans le voisinage immédiat, sur une hauteur boisée, Bistrița, couvent qui a conservé sa destination, offre encore dans un intérieur rénové le tombeau d'Alexandre-



Piatra-Neamț.



Bains de Bălățești.

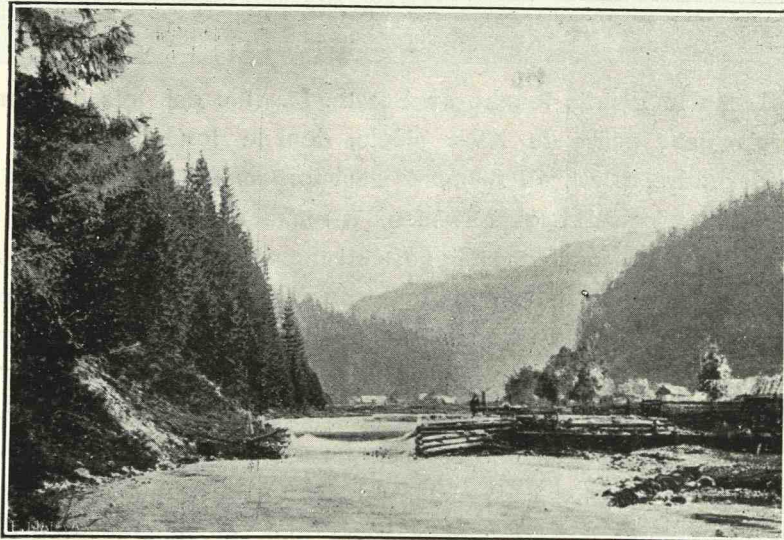
le-Bon, de sa femme Anne et de quelques membres de sa famille, dont Alexandre, le fils, mort à Constantinople, du grand Étienne, et ce prince Étienne, dit Lăcustă („Sauterelle“), qui remplaça à Suceava, comme instrument des Turcs, le rusé Pierre

Rareș, abandonné par les siens et réduit à se cacher en Transylvanie, La curieuse bâtisse de Pângăraș (du hongrois Pongrácz, Pancrace), transformée pour longtemps en prison, se rattache à l'époque de Lăpușneanu-le-cruel.

Ce qui intéresse aussi bien que ces anciens monuments du culte c'est le développement même du rideau de forêts sur lequel s'appuie cette vie humaine, de beaux types populaires aux costumes traditionnels qui paraissent filer encore la légende pastorale et héroïque. La hache a pénétré déjà à Tarcău et ailleurs dans les fouillis impénétrables et, comme partout ailleurs, les capitalistes étrangers, les gens de Goetz et Compagnie, ne sont guère disposés à épargner leur magnifique beauté, ni même de vouloir permettre un reboisement.

A l'Ouest de la Moldova, beaucoup plus sauvage sur son cours prolongé, est cette Bistrița de Moldavie, qu'il faut distinguer de la Bistrița olténienne et de la Bistrița dorée à laquelle touche presque son cours inférieur. C'est une rivière au cours capricieux, précipité, qui s'échappe à peine à un obstacle vaincu à force d'élan écumieux pour se jeter furieuse sur une autre : ses calmes ne durent qu'autant qu'il lui faut pour reprendre des forces et tenter un nouvel assaut. Sur son lit de pierres inégales, c'est un lutteur par nécessité, mais on dirait aussi par plaisir de combattre. Rien dans les ébats des rivières roumaines ne ressemble à ses sauts et à ses zigzags.

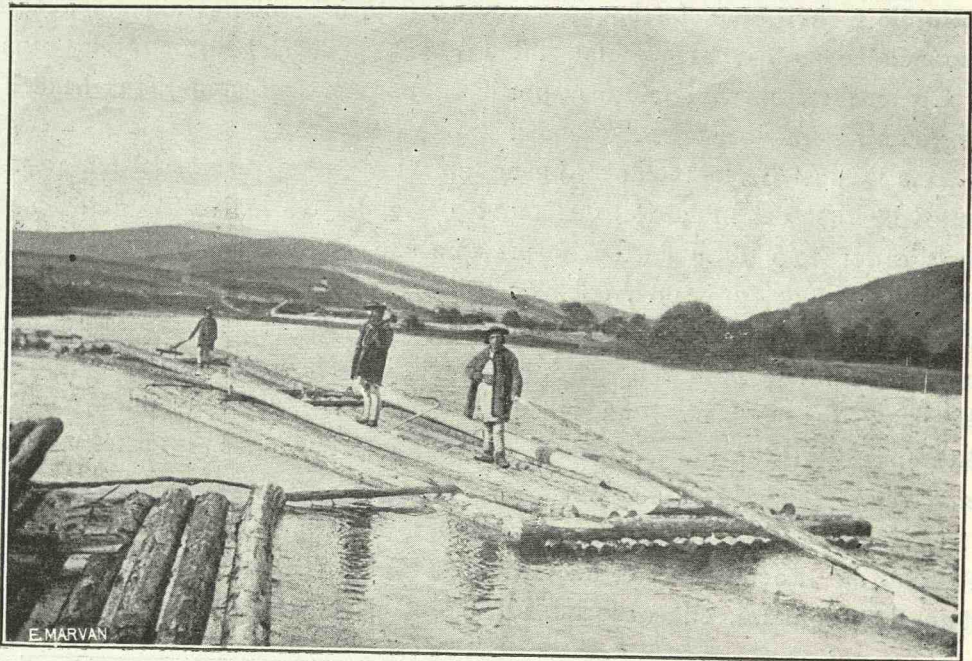
Venue de l'angle du „longchamps“ bucovinien, où s'élèvent les cimes du Petroiu, du „Rocailleux“, et du Gruiu, du Bârnat (Bernard), du Rarău, jadis couronné d'un skite solitaire, elle descend au milieu des pentes abruptes, qui à chaque mo-



Broșteni : vallée de la Bistrița (Suceava).

ment lui barrent définitivement le passage, vers ces points de repos qui sont Holda („le champ“) et Broșteni (nom ironique venant de „broască“, „grenouille“ pour ces

riverains), avec leurs grandes exploitations de forêts appartenant à la Couronne. Des radeaux („plute“) apparaissent, simples faisceaux de planches que la main habile du pilote dirige de façon à éviter le danger toujours menaçant. Auparavant les Turcs fixés dans la montagne employaient cette eau précipitée pour mener au port de Galatz le bois de ces montagnes, qu'ils employaient à la construction de vaisseaux.

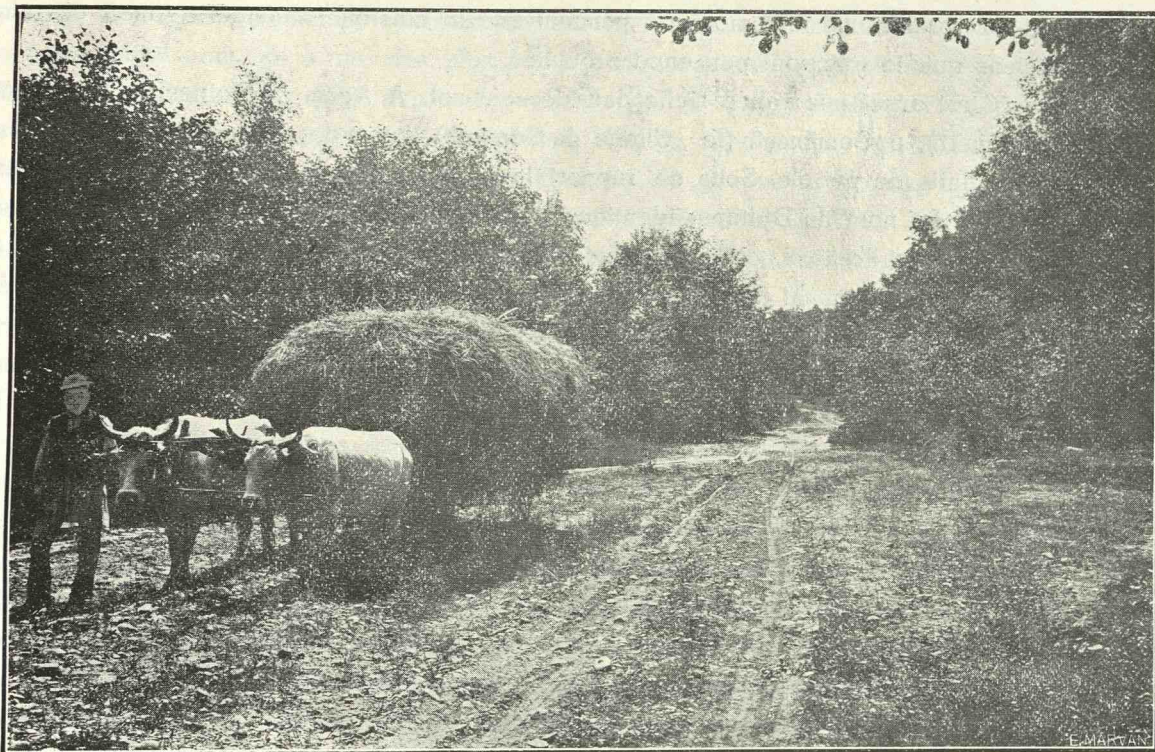


Radeaux sur la Bistrița.

A Bacău la Bistrița touche au Séreth. La ville est très ancienne, de beaucoup antérieure à cette église du XV^e siècle, dont le fondateur est le fils d'Étienne-le-Grand, Alexandre. C'est, du reste, le seul ornement d'un centre où l'élément juif, moins nombreux peut-être qu'à Roman, a remplacé les traditions de la population autochtone et où, des anciennes lignées aristocratiques vivant dans les villages voisins, aucune ne s'est maintenue. La fabrique de papier de Lefea ne contribue que très peu à lui donner une autre population roumaine que celle des faubouriens et des fonctionnaires.

Le nom de Bacău est sans doute d'origine hongroise. De nombreux paysans szekler ont cherché à plusieurs reprises un abri sur cette terre moldave où l'émigré n'était pas retenu comme serf, et les princes du pays même favorisèrent l'établissement de prisonniers; il est probable même que, en relation avec cet évêché catholique de Milcov dont il sera question plus loin, un plus ancien courant de transportation eût eu lieu bien avant la fondation, au XIV^e siècle, de la principauté. Un évêque en relation avec la Maison des Mineurs du Csik fonctionna à leur usage, avant que le titre purement nominal de Bacău fût porté par des prélats polonais

restés en Pologne. Un groupe se trouve près de Roman, a Mircești („village de Mircea“), à Hălăucești („village de Hălăuc“), à Faraoani („village de Faró“), où, le plus souvent, le nouvel habitant étranger s'est ajouté à un précurseur romain. Un second groupe est celui de Bacău, plus bas que le chef-lieu, dans une région tra-



Avec le cher moldave.

versée par une autre rivière, venant du pays même des Szekler, ce qui a provoqué et favorisé l'immigration. Des restes d'un troisième se découvrent par la nomenclature (Sascut est Szász-kút, „le puits du Saxon“), dans ce district voisin de Putna, où avait été dans le temps cette Milcov épiscopale, résidence de l'évêque latin protégé par le roi de Hongrie. Tel village a passé même la ligne du Séreth, avec des habitants parlant le roumain, mais rattachés à leur race par leur religion, malgré la présence pendant des siècles, comme instructeurs religieux, des Franciscains italiens.

Une rivière de communication avec la Transylvanie, pour les émigrants dont il a été question, pour les pâtres de Brețc, est le rapide Trotuș, qui, sauf la vigueur, ressemble à la grande Bistrița, sa voisine. Parti des hauteurs du Mont Long (Muntele Lung), il arrose, à Palanca, l'ancienne forteresse, l'ancien bastion turc au passage des montagnes, une région au caractère pittoresquement sauvage, où entre Roumains et Szekler sans distinction se sont conservées les coutumes les plus anciennes. Alors que

les autres défilés, de Bicaz („quartz“), de Ghimeș, d'Oituz (nom qui semble rappeler les Ouzes ou Coumans), restent solitaires dans leur stérilité de pierre, ici on peut apercevoir comme dans les tableaux bibliques au lever du soleil la jeune fille serrée dans sa „catrința“ aller à la fontaine, et il m'est arrivé de voir défiler devant moi tout un convoi de noces, les gens à cheval en tête, avec les mouchoirs blancs flottant aux oreilles de leur monture, pendant que la musique champêtre jouait ces airs anciens qui, ici, ne sont pas encore oubliés.

C'est aussi une vallée riche dans le sous-sol. A Agăș, à Moinești (le „village de Moină“), à Comănești (le „village de Coman“) il y a des exploitations de charbon et des puits de pétrole. Sous ce rapport la région n'est pas encore complètement explorée. Le nom de Doftana, identique avec celui des vieilles salines abandonnées du district de Prahova, celui de Slănic („salz“), sur un ruisseau parallèle à l'Uz et à l'Oituz, préparent au dépôt immense de sel gemme qui est Târgul Ocnei, „la villée des salines“ où pendant des siècles travaillèrent, à la place des *meğlași* valaques, les *șalgăi*, du magyar *salgó*, dont le nom ressemble étonnamment à celui de *Ciangăi* (Csangós), qui sert à nommer une catégorie distincte des habitants magyars de la vallée.

Si un des affluents du Trotuș sur la rive droite s'appelle Ciobănuș, „le petit pâtre“, ce n'est pas cependant un hasard. Le long d'un autre affluent, de ce même côté, le Cașin, des troupeaux de bergers migrants, transhumants, portant des contes, des légendes, des chants, des souvenirs, se sont fauflés, d'après la tradition, du Pinde, de l'Apennin, des sierras espagnoles, pendant toutes les époques, connues et inconnues, avec leurs chevaux portant des besaces, avec les chiens mâtins à la mâchoire dure, avec le berger, propriétaire, ou, le plus souvent, simple préposé d'un maître habitant le village. Le même spectacle archaïque s'est développé et continue à se développer sur le cours des eaux voisines, se versant directement dans le Séreth comme le Zăbrăuț et la Putna, chargée de ces ruisseaux aux vieux noms slaves, Șușița, Năruja, Zăbala et le Milcov, où rien ne rappelle la résidence de l'évêque hongrois, ni la citadelle de ses défenseurs détruites par les Tatars de la grande invasion. Cette dernière région de la Vrancea (de *vrana*, „ouverture de tonneau“, donc: bassin) qui serait encore un Longchamp de pâtres si ses collines n'étaient enchevêtrées d'une façon indéchiffrable, est un dépôt de vieilles coutumes, de vieux langage conservé par ces Mocans de Transylvanie qui arrivaient avec leurs moutons jusqu'en Crimée et au Caucase. Ici encore le prince ne se mêlait que pour recueillir sa dîme, et les gens de là-bas, sous la Sboina, chasseurs, pâtres et agriculteurs en même temps, tels que les décrit le professeur Mehedinți dans son beau livre „Montagnards“, conservent quelque chose de la fertilité et de la rudesse de ceux qui ont joui, à l'encontre de toute menace, de leur autonomie. Pour défendre les terres qui leur furent usurpées il y a un siècle, ils avaient invoqué des documents d'Étienne-le-Grand, et ils auraient pu remonter beaucoup plus haut dans la défense de leurs droits.

Les noms de village sont en partie de formation très vieille, et en partie ils rappellent l'ancêtre fondateur qui pourrait être aussi un berger. Cette autre „république“ n'a pas de chef-lieu : Vidra paraît être le centre, avec ses quelques boutiques à la disposition des caravanes et des cavaliers qui passent.

Une vie historique se mêle à cette permanence pastorale. Des princes y ont pénétré avec leurs fondations sacrées : tel, sur le Tazlău, affluent du Trotuş, ce couvent du même nom qui a une des plus belles portes sculptées, supérieure à celle de l'église de Colţea à Bucarest, aussi plus récente ; tel le Caşin, dans la grande forêt, près d'un marché insignifiant, grand couvent, détruit récemment par un incendie, qui abritait les restes du prince Georges Étienne, de généreuse et amoureuse mémoire, mort à Stettin, en Poméranie, en douloureux exil ; tel la Mira, fondation de Constantin Cantemir, ce quasi-paysan du Pruth, cet ancien officier du roi Sobieski illettré, mais avisé, dont la faveur d'un ami turc fit un prince. Vizantea, autre couvent, dans une bourgade, rappelle dans son nom ce Byzance du monde duquel venaient ses hégoumènes.

Quant au Séreth, après avoir reçu la Bistriţa, il est en terre de prospérité et de liesse. A droite et à gauche de son cours croît la vigne et les vignobles d'Odobesţi („village d'Odoabă“), („village de Nicoreşti“), de l'autre côté de la large rivière, sont célèbres. Des bourgades comme celle que je viens de nommer, comme Panciu aussi, sont les centres de ces vigneron, gens durs au labeur, conservant la maison ancienne, mais portant le costume des bourgeois. Très entreprenants, ils ont donné dans la personne d'un grand buveur, Eustratius Dabija, gros et lourd cavalier, un prince au pays après 1660, et tel des leurs, habitués à porter le vin jusque dans la Moscovie lointaine, à côté des pâtres de leur district, s'inscrivait dans les rangs des strélitz du Tzar pour revenir parfois à son foyer. Les marchands „kazaklis“, qui allaient en Ukraine ont une église dans la bourgade d'Odobesţi Focşani, formé du village de Focşa“, (Phocas) et de celui de Stoian (Stoienesţi), à la fin du XVII-e siècle, n'a avec ses bâtisses solides et ses églises toutes nouvelles, que l'importance qui lui venait pour les Roumains d'avoir été presque deux siècles place de frontière, moldave et valaque en même temps, son église du prophète Samuel, son vieil hôpital du centre, et, pour l'histoire militaire, d'avoir nommé l'emplacement où les Russes furent, une fois de plus, vainqueurs des Turcs de la décadence.

Odobesţi est sous les hauteurs imposantes qui dominent tous les environs. C'est sur leur cime que Guillaume II, sûr de la victoire définitive, est venu, insultant à la Roumanie et à son roi, annoncer que bientôt une dernière poussée mènera les Bavares et les Prussiens de Mackenzen à Jassy, d'un côté, à Odessa, de l'autre. Au gué de Mărăşeşti (village de Mareş“), noeud de chemins de fer, fut livrée, le lendemain de l'attaque roumaine, victorieuse à Mărăşti („village de Mara“), bataille destinée à ouvrir le chemin de Bucarest, cette meurtrière bataille, destruc-

trice de tous les environs, qui brisa l'essor conquérant des envahisseurs. Une église nationale recueillera les restes, disséminés à travers les champs effondrés, des dizaines de mille de Roumains morts en défendant, d'un dernier effort, leur patrie.

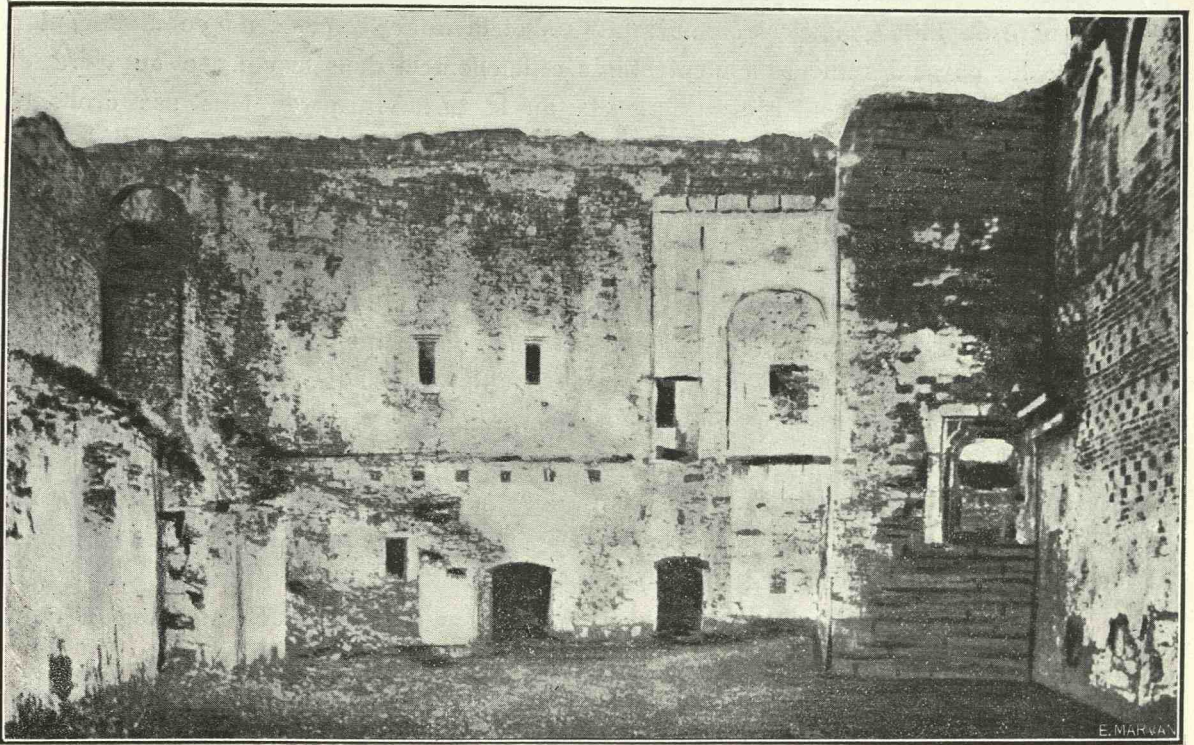
Plus loin au Sud, près de Nămolosa, au nom marécageux, le Séréth reçoit son grand affluent de la rive gauche, canal collecteur de presque toutes les eaux de la Moldavie du Sud-Est, le Bârlad. Parti, maigre ruisseau perdu dans les forêts, dans la région qui correspond au district „central“ de Roman, il traverse une région richement boisée qui conserve le secret des anciennes luttes victorieuses contre les envahisseurs, turcs ou polonais, du XV^e siècle. Le Stemnic et le Racovăţ, d'un côté, la Rebricea et le Vaslui de l'autre, mêlant leurs eaux marécageuses dans une terre molle qu' encombre les taillis, torment un admirable terrain de défense: c'est là-bas, dans ce traquenard naturel, que les Turcs de Mahomet II, qui allaient prendre, l'année suivante, une revanche sanglante, mais vaine, dans les bois du Neamţ, près de l'église commémorative de Războieni („place du combat“), furent écrasés et noyés par Étienne-le-Grand, qui en donna la nouvelle à tous les chefs de la chrétienté, en janvier 1475, date mémorable.

La ville, toute voisine, de Vaslui, au nom touranien, dérivé du ruisseau qui la touche, n'a dans son cadre de riche verdure, pour l'orner, que l'église du même Étienne et les traces de son palais. Dans un grand mouvement circulaire, créant une vallée qui fut la grande route de commerce, le Bârlad descend lentement dans son lit d'argile. Une ligne d'eau vient de l'Est, la Crasna, qui vit la victoire du père d'Étienne-le-Grand sur les Polonais. Au bout, en bas de côteaoux couverts de vignobles, Huşi, qui n'a rien de hussite, malgré son faubourg de catholiques, se tasse autour de l'église du héros et de la résidence d'un évêque de plus récente création (fin du XVI^e siècle). On est ici à deux pas du Pruth, strictement retenu dans sa vallée étroite.

Bârlad était, avant 1500, la douane moldave au Sud. Des falsifications russes ont essayé de lui créer, en relation avec tels „berladniks“ légendaires, une auréole historique. Il n'en est rien. La ville végète, malgré un certain intérêt commercial, sans avoir au moins l'église et la „cour“ passagère du prince. Tecuciu, plus coquettement refaite à l'époque moderne, eut presque la même origine et le même sort. Ces noms indéchiffrables pourraient venir cependant d'un assez lointain passé, si on ne les trouvait pas employés pour désigner des personnes. Le riche district de Coveluiu se partage entre le Séréth et le Pruth, mais il ne donne à ce dernier que des ruisseaux absolument insignifiants.

II. Vallée du Pruth.

Le Pruth vient de très loin, du voisinage des Carpathes boisées, dans cette région de „l'angle“, de la Pocutie („po-kut“, correspondant à la Craïna serbe, a ce sens), où la plaine est slave, mais la montagne, avec des noms de cime comme Turcul, Cucul, Albul, Negrul, commémore la présence de ces pâtres roumains qui sont devenus des Houtzoules (huț, moț, sobriquet donné aux bergers) parlant un dialecte slave, ou bien ces anciens Valaques des hauteurs de Cracovie qui gardaient leur nom ethnique encore vers la moitié du XVII-e siècle. Il arrose, partant de Delatyn, qui vit plus d'une fois les envahisseurs roumains, Kolomea, où sous Alexandre-le-Bon et à la fin du règne d'Étienne-le-Grand résidèrent les douaniers mol-



Ruines du château de Hotin.

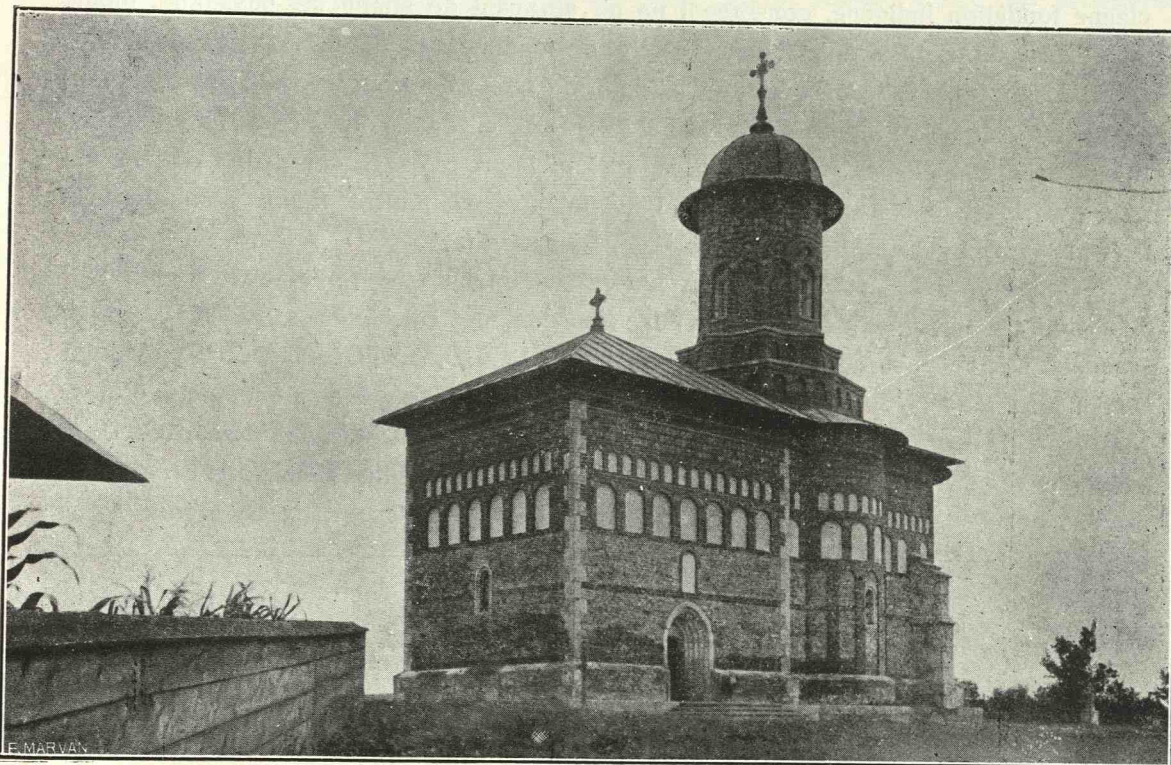
daves, puis Sniatyn, exposée aux mêmes convoitises et soumise à la même domination. Les princes roumains ne purent pas se maintenir, bien que Rareș, dans le but de récupérer cette province vendue par les rois de Pologne sous la forme d'un emprunt à ses antécresseurs, offrît la bataille malheureuse d'Obertyn, mais, ayant une fois obtenu, pas dans la même forme, la terre de „Szepenik“ (Șipinți), Țețina, donc Cernăuți—car les ruines de la citadelle qui domine le chef lieu de la Bucovine jusqu'hier autrichienne par usurpation portent encore ce nom—, et Hotin sur le Dniester, il ne la lâ-

chèrent jamais. C'est pourquoi dans la région de cette Cernăuți, pendant longtemps un simple gué, les deux rives du Pruth, ici déjà une large rivière, furent moldaves.

De ce village devenu une bourgade et résidence d'un *ispravnic*, d'un administrateur, à la place de l'ancien „capitaine“ de frontière du XIV-e siècle, de ce centre d'un groupe rural roumain s'étendant au delà du Pruth, avec les bourgs, hérités des dominateurs précédents, de Coțmani et de Zastavna, l'Autriche la fit capitale d'une province, élevée plus tard, après avoir été confondue deux fois avec la Galicie voisine, au rang de duché. Il y avait l'avantage de la proximité avec ce pays récemment arraché à la Pologne et surtout son caractère non-historique, son éloignement des grandes villes de la Moldavie restée libre, la facilité d'y introduire l'élément d'immigration. La nouvelle Czernowitz, avec sa Herrengasse, son palais administratif, son corps de garde aux colonnes antiques, est l'image même de la Monarchie défunte. Un grand nombre de Juifs galiciens colonisèrent aussitôt la nouvelle place de commerce, alors que des paysans ruthènes étaient attirés officiellement dans la contrée au Nord de la rivière. L'art ne peut réclamer rien là où le passé a perdu tous ses droits. A l'évêque, transporté de Rădăuți, trop roumain, trop rapproché des monastères sur lesquels s'abattit la persécution, on donna un séminaire, qui devint Faculté de théologie roumano-russe quand l'évêque, après 1848, obtint le titre de Métropolitain pour sa Bucovine et pour la Dalmatie qui lui était totalement étrangère. Mais son palais, fondé aux frais d'un „fonds ecclésiastique“ dans lequel se réunirent les revenus des terres données aux vieux couvents par leurs bâtisseurs roumains, prit de bizarres formes savantes qui n'ont rien de local. Quand il s'agit d'établir l'Université pour les habitants de toutes les langues et de toutes les religions, on proclama hautement son caractère germanique et germanisateur: s'il y eut une chaire de roumain, l'histoire de la nation était confondue avec celle des autres peuples du Sud-Est européen. Avec sa majorité autrichienne d'esprit, allemande de langue, Czernowitz redevenue Cernăuți se défend opiniâtement contre toute tentative d'y faire rentrer, avec l'autorité de l'État, l'hégémonie d'une race trop longtemps dépossédée sur son héritage ancestral.

Plus loin, par Boian, place d'une bataille livrée aux Polonais par leur ancien officier Constantin Cantemir, devenu prince de Moldavie, la rivière descend limoneuse au fond de hauts rivages tombant en précipices. Des villages médiocres apparaissent sur ses deux rives. A Ștefănești (village d'Etienne“), où se verse le ruisseau de Bașău, venant de Săveni (village de Sava“, Sabbas), il y a, sur la rive droite, des souvenirs historiques et une vieille église. Les affluents de cette rive traversant un pays plantureux, sans hauteurs, sans forêts, avec des pâturages infinis pour les nombreux bestiaux, ne sont guère plus importants; on retrouve avec curiosité encore un Racovăț et encore un Călmățuiu. Pour avoir un puissant apport d'eaux, charriant des mémoires et amenant un fort courant de vie, il faut atteindre à Țușora, où jadis les princes plaçaient les tentes de leurs camps, la Jijia.

C'est un cours d'eau lent et bourbeux, comme tous ceux qui arrosent cette Moldavie orientale de collines argileuses en marge de la steppe et qui se distinguent d'une façon si désavantageuse des rivières profondes, claires, égales de la partie montagneuse, différentes elles-mêmes des torrents de l'Est valaque. Il part du district de Dorohoiu, de la „ville de grande route“, qui, près d'un ancien lac, dans les profondeurs duquel on croyait entendre les cloches d'une ville engloutie, avait eu elle aussi l'honneur des séjours, marqués de belles églises en pierre, d'Étienne-le-Grand.



Église de Dorohoiu.

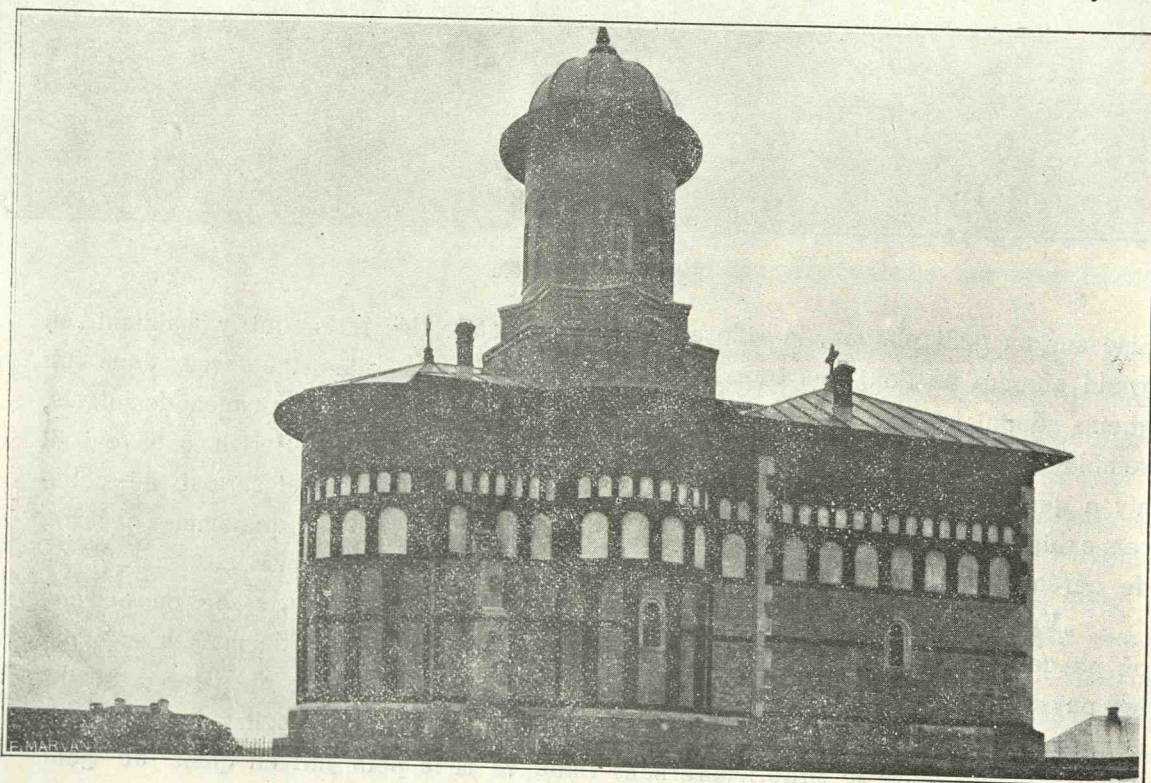
Sise sur un petit plateau, la ville actuelle a bon air et les Juifs qui y habitent en grand nombre ne l'ont pas transformée, comme d'autres cités moldaves, dans un ghetto administré par les Roumains. A Darabani, ancien camp permanent de soldats, semblables aux trabants de Transylvanie, à Herța, le village de Herța, à Săveni, il n'y a que la rue principale, aux vitrines de mesquins magasins et surtout de cabarets exhibant les couleurs vives du dangereux alcool de fruits et de pommes de terre, de céréales pourries, fabriqué dans les *velnițe*, d'importation polonaise.

„Velnițe“ et cabarets, accumulation de boutiques misérables, place du marché où se confondent dans la boue les restes de pailles et de tiges de maïs laissés par les paysans venus goûter le raki chaque dimanche, chaque jour de fête, c'est ici, comme dans la Bucovine, la Galicie, la Podolie, l'Ukraine, le résultat du désastreux contrat conclu entre le propriétaire sans initiative et le petit Juif en quête de gain.

Le rural leur doit à tous les deux sa déchéance, comme il doit cependant sa persistance aux vertus physiques de la race.

En mal d'argent, le boïar a demandé, vers 1830 et pendant des années ensuite le droit de tenir marché sur ses terres, au milieu de son village aménagé, spécialement et rapidement, dans ce but. Les colons israélites accoururent; parfois on les invita avec insistance. C'est l'origine de ces *târguri* moldaves, de vrais marchés, tout différents de celle des bourgades qui en Valachie portent le même nom et qui, d'ancienne fondation indigène, conservent un air attrayant de simplicité paysanne, même si le bazar d'Orient a déteint sur l'artère du commerce. Le prince qui a le plus favorisé ce „progrès“ du pays, qu'il a doté, du reste, de grandes voies et d'un port et qu'il a sagement administré, Michel Stourdza, a donné lui-même l'exemple en créant avec ces éléments rapaces d'importation imprudente ce bourg de frontière auquel il a donné son nom, Mihăileni, et qui fait une si pauvre figure comparé à la création contemporaine du prince valaque, Alexandria.

Ce propriétaire, prêt à sacrifier l'avenir national du pays pour un mesquin profit matériel à l'heure où le fléau du luxe des capitales occidentales, de Paris surtout s'abattait sur ce pays aux masses encore très arriérées, avait à côté de son village dont il traitait les habitants en salariés, alors que la Valachie pratiquait plutôt le métayage (*în parte*, „en partie“; *în dijmă* „en dîme“), sa maison dominante. Il y habita pendant des siècles, dans cette habitation médiocre, souvent couverte de chaume comme celles de ses sujets et distribuée comme la leur dans deux chambres ayant



Église de Dorohoiu (autre vue).

au milieu la *șală*, la *tinda* paysanne. A Țigănești, près de Tecuciu, on peut voir ainsi le pauvre établissement du poète, de l'écrivain, du traducteur de romans français et du grand boïar Constantin Conachi. On s'accommodait à ces humbles conditions de vie alors que certaine famille comptait par plusieurs dizaines ses terres ; il paraît bien qu'en Valachie les Buzescu en avaient trois cents. Puis le seigneur terrier devint un lourd courtisan, occupé toujours dans la proximité du maître qui distribuait les faveurs. La maisonnette de campagne fut abandonnée, au moins pendant l'hiver, tandis que les voitures roulaient sous le porche du petit palais urbain. Ceux qui persistent dans leur contact avec le passé déchurent et de grands noms se rencontrent, au milieu des timides *mazils* („démissionnaires“), des dignes *răzeși* („voisins des boïars“), qui n'ont pas toujours revêtu le costume des campagnards auxquels ils tendent à se confondre. Très souvent, le propriétaire, habitué à vivre ailleurs, dans la grande ville, puis surtout, à chaque loisir, en terre étrangère, installe le fermier, chrétien ou juif. Il est superflu de dire tout ce qu'a souffert à ce régime la terre et l'homme, l'habitation aussi, qui, les glaces volées, les meubles cassées, les vitres brisées, les chambres d'apparat transformées en dépôts de céréales, paraît pleurer son abandon. Par cette désertion des absentéistes cette grande propriété, historique ou récente, a bien mérité son sort : l'expropriation. Ce que donnera le partage est un secret de l'avenir, mais au point de vue du pittoresque c'est une perte que celle de l'ancien manoir, exposé à devenir, au plus grand profit de la communauté, du reste, une école, le siège d'une banque populaire, l'atelier d'une industrie. Le voyageur, dirigé vers les bouges que sont très souvent les hôtels de Moldavie, ne trouvera que rarement, là où l'exproprié s'obstine à rester sur ce qui est demeuré entre ses mains et à tenter la culture intensive, à laquelle il n'était pas habitué, la belle hospitalité souriante des manoirs seigneuriaux de jadis.

Les districts de Dorohoiu et de Botoșani, ayant conservé les anciennes traditions et ayant aussi beaucoup emprunté aux systèmes d'agriculture et d'élevage — c'est la région des magnifiques boeufs de labour, blancs et gris, aux cornes énormes — de la Bucovine, étaient le terrain classique de la grande agriculture, régie par des familles parfois extrêmement anciennes d'une largesse sans exemple dans leur vie patriarcale. Les „conacs“ fragiles ou branlants de leurs voisins valaques ne pouvaient guère souffrir la comparaison avec les magnifiques installations qu'ils surveillaient d'un oeil qui n'était pas seulement attentif, mais aussi aimant. Surtout, lorsque la Cour phanariote, miséreuse, mais pleine de faste, eût disparu, lorsque la Capitale alla à Bucarest, ils s'étaient retournés vers leurs champs, objets d'une sollicitude féconde.

Ces boïars, parmi lesquels il y avait des Mavrocordato, descendants de princes, des Rosești, qui ont donné un des maîtres du pays au XVII^e siècle, des Stroici, mentionnés aux débuts de la principauté, des Cantacuzènes de sang impérial, des Balș aux grandes prétentions généalogiques, des Ghica d'adoption, des Callimachi

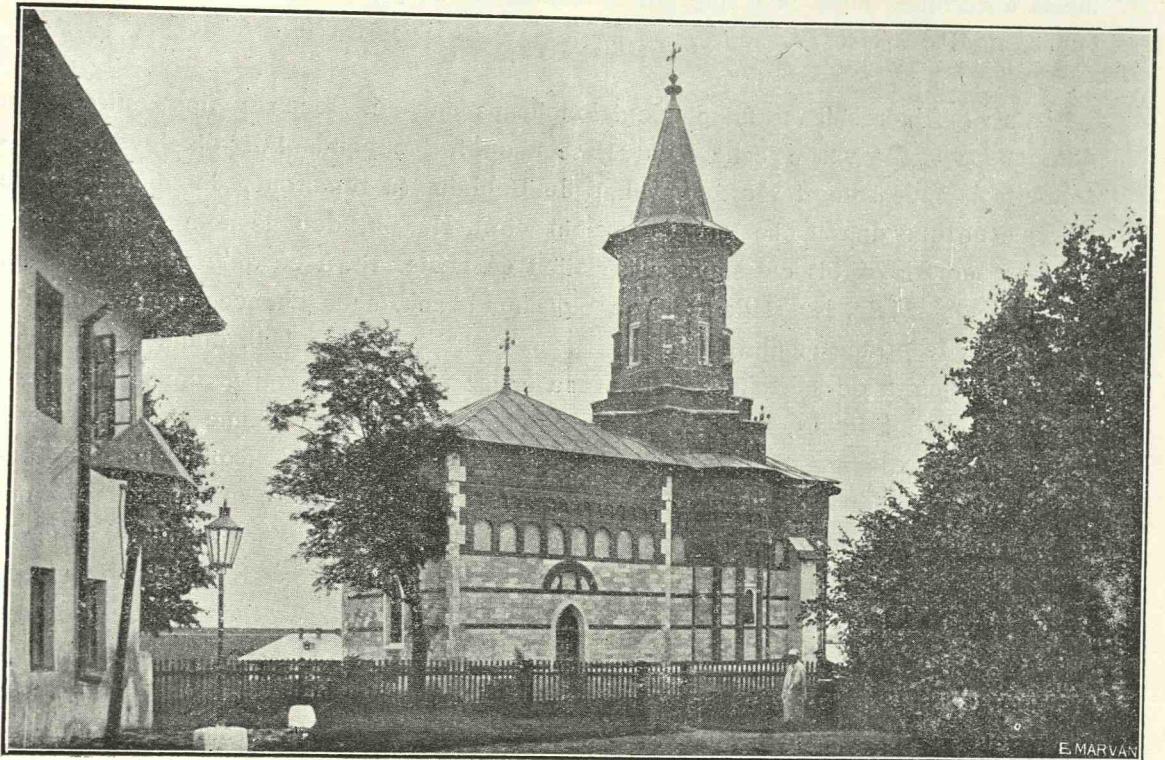
d'ascension phanariote, à côté de représentants de la classe des fonctionnaires enrichis, des auxiliaires passés maîtres, avaient aussi un pied-à-terre dans la ville de



Femme de boïar moldave.

Botoșani. Sans un passé trop lointain, mais dépassant de beaucoup les petits centres juifs, de Burdujeni et Bucecea, de Sulița et Frumușica („la Lance“ et „la Jolie“), ce chef-lieu d'un district de belles récoltes et d'abondantes fenaisons, grâce aux eaux du Miletin qui donne dans la Iijia, prospéra rapidement. Du village des seuls

descendants de l'ancêtre Botăș, il devint, surtout après l'établissement, en très grand nombre, des Arméniens, aux noms roumains d'une grande ancienneté, qui ont deux



Eglise de Popăuți (Botoșani).

superbes églises de pierre, un relai principal sur la grande route de commerce entre la Pologne et le Danube turc.

Des villages voisins y ajoutèrent leur apport, comme celui de Popăuți (village du prêtre), qui en était séparé à la date du XV^e siècle lorsqu'Étienne-le-Grand y établit un couvent dont l'église et le clocher, assez bien réparés, subsistent. Donnée en propriété passagère aux princesses, Botoșani eut de la munificence d'Helène, femme de Pierre Rareș, ses deux grands et beaux sanctuaires, de S. Georges et de la Dormition de la Vierge (en slavons: Uspenia). Des boïars, des corporations y ajoutèrent leurs fondations religieuses pendant ce XVIII^e siècle et ce commencement du XIX^e qui virent la plus haute prospérité de la ville. Vers la fin de l'époque phanariote, elle jouissait d'un statut municipal - acheminant vers l'autonomie et les habitants, Roumains et Arméniens — les Juifs, qui n'étaient pas admis à la parité, menant une existence à part — prenaient des décisions inappellables, parmi lesquelles la création des écoles qui jouirent toujours de sympathies particulières. Aujourd'hui même, malgré le changement des circonstances, malgré l'isolement où la laissent une

ligne secondaire, assez négligée, partant de Verești, une seconde qui dessert, pour l'agriculture surtout, la ligne du Pruth, c'est une localité qui impose, par ses monuments historiques aussi bien que par la beauté de son quartier de boïars autour de l'église dédiée à S-te Parascève.

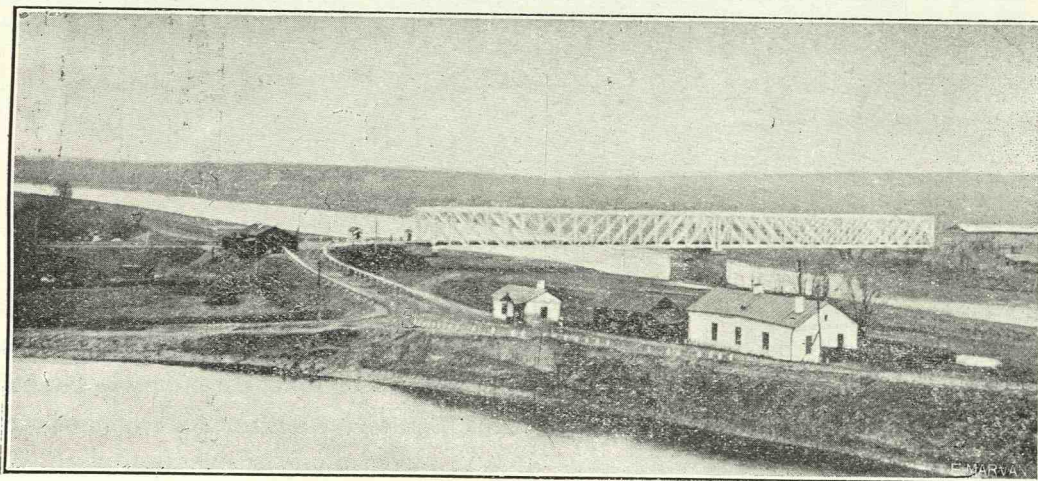
La ville, la résidence fut pendant longtemps dans ces centres une autre, sise dans une nouvelle vallée, celle d'un ruisseau qui traîne pendant des dizaines de kilomètres son onde sale et veule, la vallée du Bahluiu (à remarquer la même finale touranienne que dans Călmățuiu, Covurluiu, etc.). Hârlău, dont le nom semble venir de deux mots hongrois qui signifient : station de poste, vit, à ce qu'il paraît, vers la fin du XIV-e siècle, le roi de Hongrie Sigismond venu, sans chance aucune, châtier son vassal, le prince moldave Étienne. Un autre Étienne, le grand, donna à la ville, fondée en marge de splendides forêts, une église à sa façon, qui a conservé jusqu'à ses fresques. Son fils, Pierre Rareș, y ajouta sa fondation comme à Baia. Sans les fresques de la première, qui a été réparée dans ce genre tout pimpant qu'affectionne une certaine école, elle a un aspect plus robuste. Près du sanctuaire d'Étienne un prince du commencement du XVII-e siècle, Radu Mihnea, étant réduit à se chercher une nouvelle résidence passagère, avait bâti ce palais où il mourut —, et ses restes furent transportés en Valachie, où régnait son jeune fils — palais qui couvrait tout le plateau sous lequel sont enfouies aujourd'hui ses ruines. Des souvenirs d'une belle céramique ancienne, aux dessins discrets sur un fond blanc ou d'un rose irisé, inspirent encore dans leur travail les fabricants de Hârlău. En face, sur la hauteur, un petit skite se profile, cette Zagavia qui abrita l'évêque Amphiloque de Hotin, voyageur en Italie et, dans la seconde moitié du XVIII-e siècle, auteur de traductions et d'adaptations de l'italien et du français.

Sur le même ruisseau donnant dans le Bahluiu, Cotnari a un aspect plus pittoresque. Des Allemands de Tokaj y avaient été établis dès le début par les vieux princes, amateurs de vins généreux, et leur engeance, descendant d'un Rosenberger par exemple, se reconnaît dans des noms comme Frâncul, Lefranc, et par leur religion catholique indiquée dans ce nom même. Pour ceux de son rite Étienne-le-Grand encore avait bâti une modeste église en pierre. Et l'aventurier auquel le pays ne donna pas d'autre titre que „Despote” pensa à faire dans ce milieu aux vagues réminiscences d'Occident une Université socinienne, hérétique, de langue latine, à laquelle il aurait voulu attirer Melanchthon lui-même ; son église étrangère y lève ses ruines craquelées en bas de celle des Roumains. Tout autour les côteaux brulés par le soleil continuent à donner un vin qui ne ressemble plus à celui que les princes et leurs convives goûtaient jusqu'à rouler sous la table.

La vallée du Bahluiu, allant à Jassy, présente deux bourgades dont la première seule, guère supérieure aujourd'hui à l'autre, est ancienne. „Le beau marché”,

Târgu Frumos, doit sans doute ce formidable compliment aux sites environnants où autrefois, dans les clairières des grandes forêts, on recueillait le miel pour les cuisines de Constantinople et cette cire dont on faisait des cierges pour les églises vénitiennes. Du passé il ne reste que cette petite église sans tour de la famille de Rareș, dans laquelle le nom d'Élie, fils du prince Pierre, ayant passé à l'Islam de ses maîtres, — les cas sont d'une rareté extrême — fut biffé avec fureur, comme il l'est aussi dans tel manuscrit de l'époque. „Le pont d'Iloaie“, de la femme d'un Élie quelconque, se forma, comme Podul Turcului, „du Turc“, en basse Moldavie, comme Podul Bărbierului, „du Barbier“, en Valachie, sur la place d'un gué fréquenté par les marchands venant de la vallée du Nord, de Hârlău et de Cotnari. Les Juifs s'y installèrent comme sur toute cette ligne aussi.

La région d'un côté et de l'autre du Bahluiu, avec ses maisonnettes parfois très pauvres, car ici le paysan a vécu en laisse de son boïar, est d'une fécondité

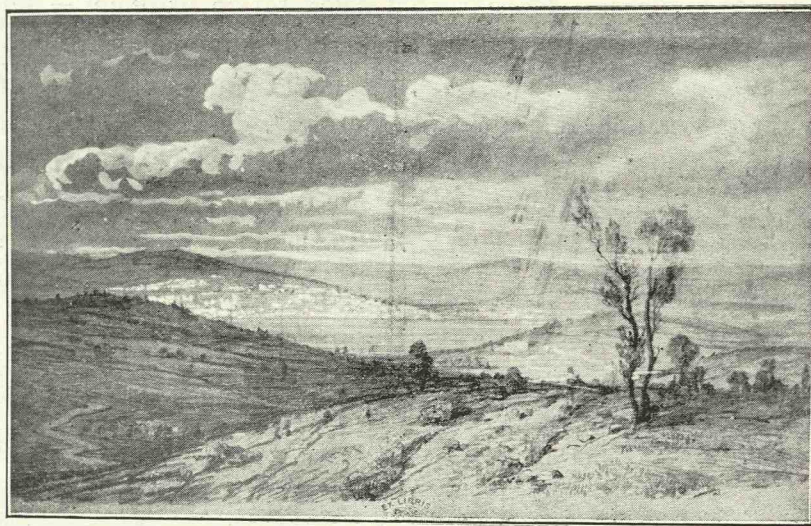


Ungheni.

admirable. Large et plane, elle a offert des champs de bataille aux partis se disputant le trône. Au fond, vers le Pruth, qui sera atteint à Ungheni, „les habitants de l'angle“, de grandes collines plutôt nues courbent leur dos. C'est une place à défendre et on y bâtit Jassy.

Ce n'est pas, comme Bucarest, un groupe de villages confondus à la valaque avec la voie du marché, une d'abord, puis plusieurs, au milieu. Comme Siretiu et Suceava, comme Roman aussi, comme tout ce qui appartient au patrimoine des anciens princes, la ville, la résidence dérive d'une citadelle primitive au-dessus de la rivière servant de premier et de plus large fossé. La place où veillèrent les premiers soldats du Voévode porte encore le nom de Cetățuia, „la citadelle“,

bien que rien ne reste de la première bâtisse dans l'ensemble réparé tout récemment : belle église du XVII-e siècle, à deux tours, ceinture de reliefs fleuris, à fresques d'une fraîcheur admirable, à pierres sépulcrales intéressantes et à objets du culte d'une vraie valeur historique, palais princier, à la grande salle voûtée à



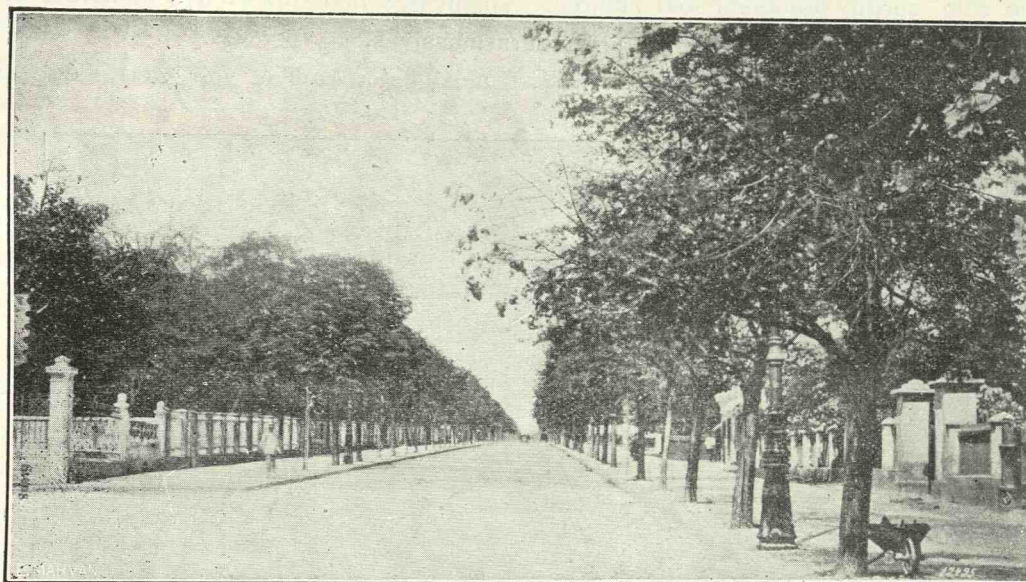
Région de Iassy (par M Bouquet).

nervures gothiques cellules de pierre. En bas de ses flancs escarpés qui virent, en 1716, la déroule, sous la poussée des Tatars et de la garde princière, de ces envahisseurs allemands,—un Français, soldat de Lorraine, à leur tête,—que le pays considérait comme de simples brigands, à décapiter et à pendre, une immense ville fourmille.

Sur la rive même de ce laid Bahluïu que le poète présente comme „séjour de grenouilles“, le prince, maintenant garanti contre les coups de main, s'installe. Son église, dûe à Étienne-le-Grand, celle de S. Nicolas, refaite d'après le système déplorable de Lecomte du Noüy, se perd dans un milieu de boutiques malpropres, appartenant à la population israélite, qui y est seule maîtresse ; un énorme palais qui a voulu imiter les splendeurs du Châtelet de Paris attend à être terminé sur une place fatale où plusieurs „cours“ princières ont brûlé. Il n'y a ici de vraiment beau que la grandiose statue d'Étienne-le-Grand, barbu, couronné, sceptre au poing, oeuvre de Frémiet. Pour avoir toléré qu'un orateur peu diplomate évoque à son inauguration, en présence du roi, les „joyaux manquant à la couronne“ du héros, le gouvernement roumain dut présenter des excuses à l'Autriche.

L'ancienne douane est tout près, dans le quartier de S Lazare, et la terre est creusée de caves profondes servant au caravan-sérail du XVII-e siècle. Il y avait, tout au bout, près de S. Jean, bâtie par le riche prince marchand Duca,

fondateur, vers 1670, de l'église de Cetățuia, aussi un „béilik“ pour les hôtes turcs, dont l'un, à mission secrète, ayant fait venir le prince phanariote Grégoire



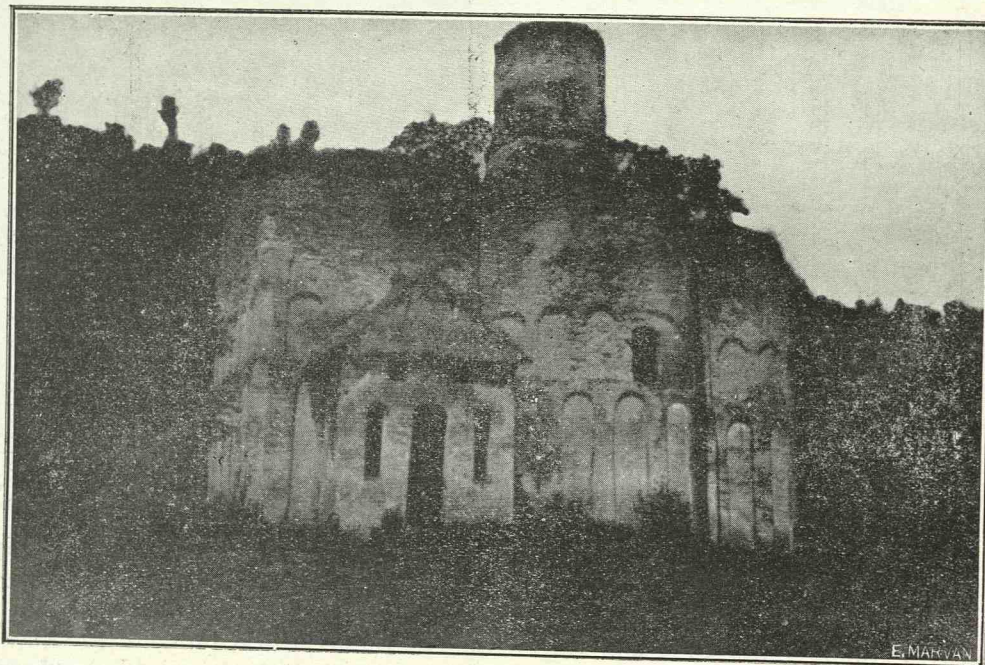
Iassy Promenade de Copou.

Ghica, le fit poignarder et décapiter, en 1777, au beau milieu de sa résidence, ainsi qu'il arriva, quelques vingt ans plus tard, au prince valaque Hangerli (Händscherli). Comme c'est sous son règne que la Bucovine fut annexée par l'Autriche, sans aucune guerre, comme un simple „cordon“ sanitaire contre la peste, on y rattacha sa mort, dûe à des relations clandestines avec les Russes, et, pour répondre au défi de l'Autriche, célébrant le centenaire du rapt, on éleva un mince buste du prince sur la place même où son sang avait coulé.

Une large rue existait dès le XVII^e siècle menant à la splendide fondation de Basile Lupu, ces Trois Hiérarques, dont chaque pierre, outrageusement dorée aujourd'hui, fut sculptée de motifs orientaux, contrastant avec le gothique des encadrements, et à la Métropolie que la femme de Duca, pieuse et libidineuse, avait élevée des richesses acquises par son vieux mari. Les ruelles des corporations y donnaient; un bain turc avait été bâti dans les environs par un autre riche prince, Basile Lupu. La Métropolie brûla et pendant longtemps l'office fut fait par l'archevêque dans une chapelle élancée et étroite, dont l'iconostase, fouillée au XVIII^e siècle par un grand maître de la sculpture en bois, est une merveille. Une chapelle catholique se nicha sous les murs du sanctuaire orthodoxe, et les uns et les autres, Latins et Grecs, Jésuites et Franciscains d'un côté, Basiliens de l'autre, s'entourèrent de boutiques à louer; les Juifs en furent, dès lors, d'abord les usufruitiers emphytéotiques (*bezmenari*, de *bezmen*, „pierre de cire“, offerte, en argent, bien entendu, à l'église) pour devenir les propriétaires et dépasser des

proportions de leurs magasins les édifices du culte, jusqu'à la moitié du siècle dernier quand une énorme basilique métropolitaine, bien proportionnée et bâtie avec soin, surgit, dominant tout l'amoncellement des maisons et des masures, des clochers et des palais, de ses quatre tours massives.

La ville se dirigeait surtout vers l'Est, ainsi qu'on peut le voir par les églises,

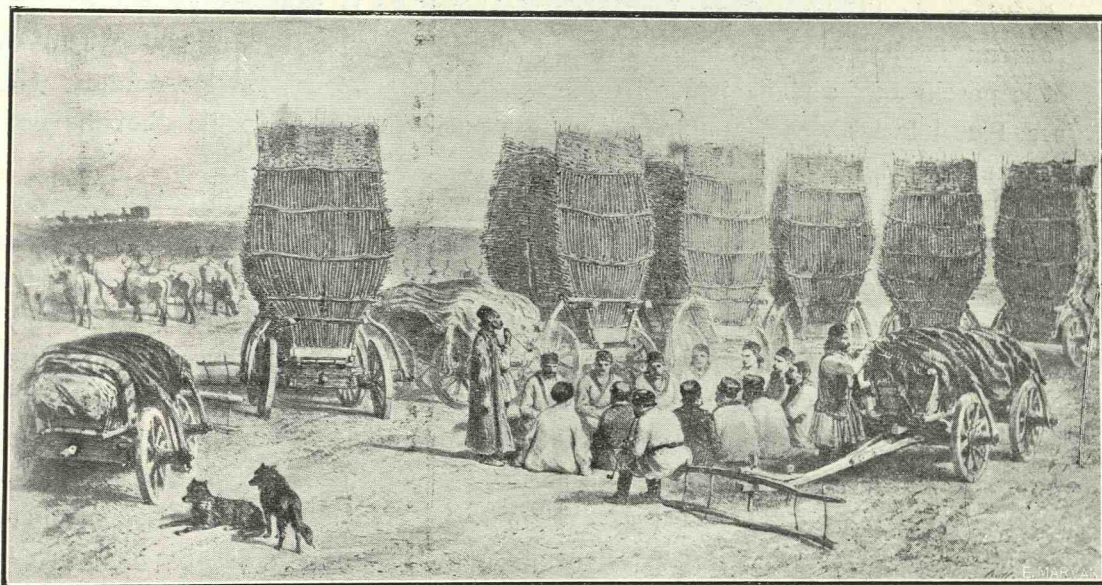


Vieille Église moldave (Rugi Bessarabie).

protégeant jadis des quartiers chrétiens : S. Sabbas, en forme de Jérusalem, imitant la maison mère, une fondation du XVI^e siècle, Dancu, nommée d'après son bâtisseur, un boïar, un peu plus ancienne, près de la construction gracieuse du Théâtre National, avec les statues du poète de toutes les idées et tous les sentiments de son temps, Basile Alecsandri, et du chroniqueur Miron Costin, puis Barnovschi dûe à un sympathique prince chevaleresque qui en 1633 expia à Constantinople le crime d'être aimé par les siens, capables de lui donner le trône, Bărboiu, le couvent des Sturdza, refait en style grec moderne, Golia, oeuvre du prince Basile, mais reconstruite par les Phanariotes, avec des reliefs de marbre de son portail, ses fresques et ses tombeaux, entre les murs élevés par Duca, dont la cartouche au bison moldave timbre les tours d'angle.

Les quartiers marchands des chrétiens étaient de ce côté, avec leurs caves profondément creusées, avec leurs petites boutiques de pierre aux lourds auvents de bois, telles qu'on en voit encore une en face de l'église de Barnovschi ; dans leurs maisonnettes à la paysanne vivaient les artisans. Les Juifs ont hérité rarement de leur coquille : ils ont préféré bâtir à côté, dans un vrai chaos d'architecture

mélangée. Au fond, les princes colonisèrent, à l'époque des guerres et un peu après; dans les Tătărăși il y avait „les petits Tatars“, ceux que les Scandinaves ont nommés aussi „Tattern“, les Tziganes venus avec la grande invasion mongole du XIII-e siècle et devenus ensuite les esclaves de leurs vainqueurs chrétiens; Ciurchi, voisin, rappelle, je crois, le nom de Tschouki ou Tschoki, porté par un des chefs tatars. Des Valaques prisonniers peuplèrent la Muntenime supérieure et inférieure (car pour les Moldaves des collines les gens d'Argeș étaient des Montagnards), pour les Ruthènes il y eut, avec son église de bois, les Rufeni; dans le voisinage des soldats de Michel-le-Brave qui avaient servi sous leur capitaine Mârzea devinrent les habitants du village de Mârzești. Seulement sur le bord du Bahluiu, là où les Lipovans, vieux croyants russes, se firent une église tourelée et



Ancien convoi de marchands en Moldavie (dessin de Raffet).

bariolée il y avait des indigènes, les Broșteni, „gens du marais“, „des grenouilles“.

Les grands couvents des environs sont aussi de ce côté. Quatre doivent leur création à la fin du XVI-e siècle: Galata, aux forts murs de pierre, est l'oeuvre du pieux prince Pierre-le-Boiteux, qui y fit ensevelir sa femme Marie, probablement son fils Vlad; Socola, bâtie par une fille de Lăpușneanu, porte, au féminin, le nom du chevaleresque boïar valaque Socol; Frumoasa, „la Belle“, totalement refaite par le troisième Ghica, à l'époque phanariote, et repeinte, non sans habileté, par Michel Sturdza, commença par être la chapelle, plus modeste, du boïar Balica, apparenté à la dynastie des Movilă; Zotos Tzigaras, qui devait reposer dans le cimetière de S. Giorgio dei Greci à Venise, construisit la petite église de Hlincea; dans une autre direction le prince Aaron, époux d'une Cantacuzène, est le fonda-

teur d'un sanctuaire à péristyle ouvert et à étoiles d'émail vert, qui porte son nom. Le XVII^e siècle n'ajoute que la Cetățuia, puis dans les villages environnants l'intéressante église de Hadâmbul de „l'eunuque“ Jean, conseiller du même Duca.

A l'Ouest s'étendait la campagne; des bergers la traversaient; il y avait même la „fontaine du berger“, Păcurar. Mais, lorsque, vers la fin du XVII^e siècle et surtout au XVIII^e, une forte boïarie de courtisans se forma, elle se chercha vers le Nord, sur le coteau de Copou, la place d'un quartier qui descendait jusqu'à l'endroit où un de ces princes phanariotes, Roumain d'origine éleva l'église et l'hôpital de S. Spiridion. Une grande rue de marchands à la manière de l'Occident s'ouvrit à leur usage, avec de hautes maisons, d'un style nouveau, qui servait aussi, à l'étage supérieur, pour leur habitation: tel l'édifice où demeura pendant ses séjours à Jassy „le prince de l'Union“, Cuza. L'allée de résidence de la noblesse résiste encore à l'affreux modernisme envahissant, offrant ses deux étages d'une noble construction et le porche où ne piaffent plus les chevaux de luxe retenus par les cochers tziganes. Plus loin les vignobles grimpent sur les pentes, et la tout petite chapelle de S. Athanase pointille de blanc les lointains.

Délaissée après l'Union, en 1859, l'ancienne résidence des princes moldaves fut abandonnée au petit commerce juif qui la déshonora. Les mouvements littéraires, comme celui de la „Jeunesse“, commencé en 1867 par des élèves des Universités allemandes, dora d'un éclat de pensée, d'un sourire de poésie, cette déchéance. L'Université, à laquelle vint s'opposer celle de Cernăuți, n'attira pas jusqu'à la guerre et à l'intégration nationale la jeunesse des provinces voisines. Quelques fabriques donnèrent à peine du travail à une partie de la population des faubourgs. Les derniers restes du travail soigné des vieux artisans — j'ai connu le survivant des argentiers — disparurent. Les boïars, luxueux, dépensiers vivant comme à Paris du Second Empire, se ruinèrent; la plupart partirent à l'appât des plaisirs ou au hasard des fonctions nourricières. Ce n'est pas par des mouvements violents contre l'étranger de patois allemand, définitivement établi, mais bien par une grande oeuvre de construction que Jassy peut reprendre son rang. L'élément juif n'a pas l'initiative, ni l'attachement au pays nécessaire pour l'y aider; les rapports nouveaux avec la Bessarabie, elle-même ayant un énorme apport d'Israélites, a produit ce résultat bizarre, de voir paraître des inscriptions en russe sur les vitres des boutiques de la ville.

Le Pruth descend en boucles entre les rives qui perdent bientôt leur hauteur escarpée. On distingue à peine le côté resté moldave de celui qui en 1812 devint bessarabien; l'eau, maigre, qui ne se ressaisira que pour son embouchure dans le Danube après avoir touché au lac Brateș, à d'autres sources, disparaît parfois entre les taillis.

A Fălciu, devant les plaines sèches de la Bassarabie méridionale, bourgade totalement déchue, qui a eu cependant au XVI^e siècle une organisation municipale, on est sur le théâtre de la lutte, d'une haute importance pour ces régions mêmes, que

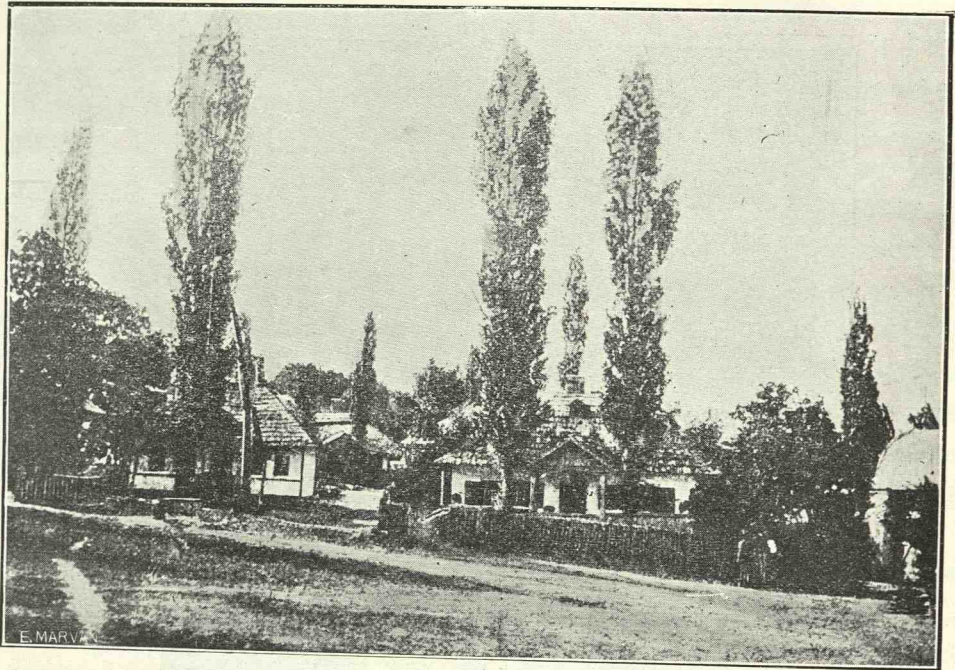
Pierre-le-Grand livra au Grand-Vizir, qu'il avait cru pouvoir devancer sur le Danube



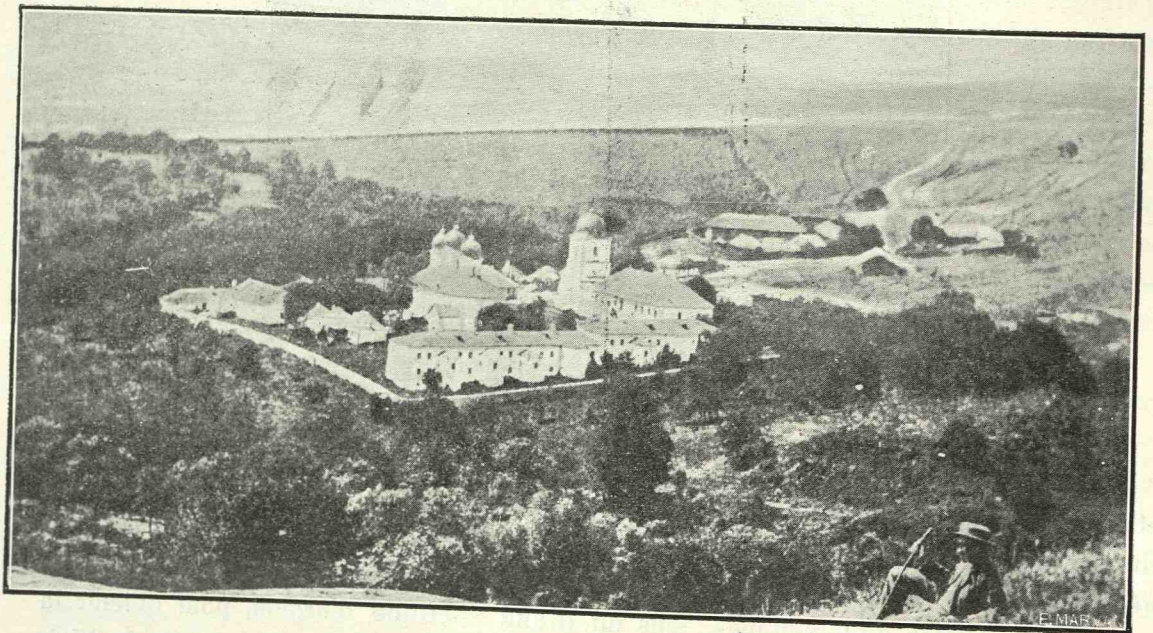
Paysan bessarabien.

et en passer sans obstacle les gués. C'est au petit village de Stănilăști que les armées russes, malgré leur armement occidental et leurs instructeurs allemands, furent assiégées en pleine campagne stérile et brûlée par les nuées de Tatars pillards: il fallut toutes les habiletés diplomatiques, plus un grand sacrifice d'argent, pour obtenir la libération de ces milliers d'hommes voués à une mort certaine; le prince de Moldavie, Démétrius Cantemir, une des grandes personnalités scientifiques de l'Europe à cette époque, un orientaliste sans rival, accompagna son „empereur“ chrétien dans la

retraite; la paix dont le nom apparaît ordinairement si mal orthographié, fut signée ici à Fălciiu.



Village moldave. Sous les peupliers (Bessarabie).

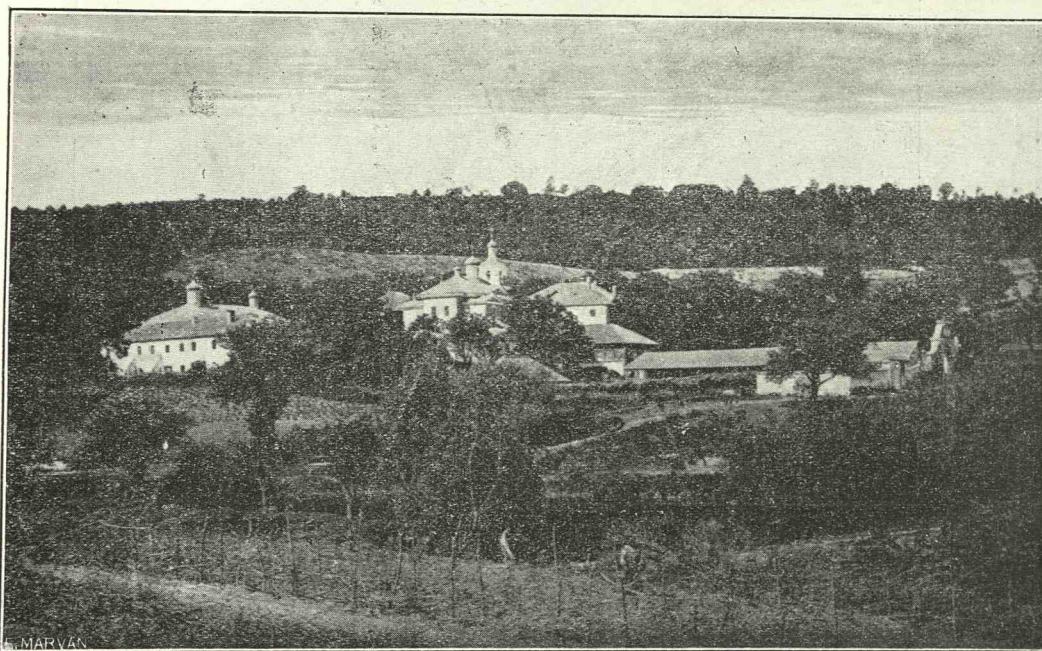


Monastère bessarabien.

Des eaux traversent les étendues argileuses des deux provinces, Moldavie et Bessarabie : à gauche il y a l'Elan, qui longe toute une série de grands et beaux vil-

lages dont les habitants n'ont jamais connu le servage, puis la Horinca, le Covurluiu, entretenant la verdure, du reste assez rare, de l'Est de ce district. Des centres plus importants manquent : il y a quatre siècles qu'une invasion tatare détruisit la bourgade de Sărata, „la Salée“. Du côté bessarabien, d'où vient la Lăpuşna, la Sărata et le Tigheciu, la région a un double caractère.

Au Nord, le caractère moldave se maintient : terre jaune plissée en monticules, avec des maisons couvertes de bardeaux et de chaume, rangées ou plutôt mêlées par petits groupes ; à l'introduction du régime russe le boïar indigène disparut, sauf le

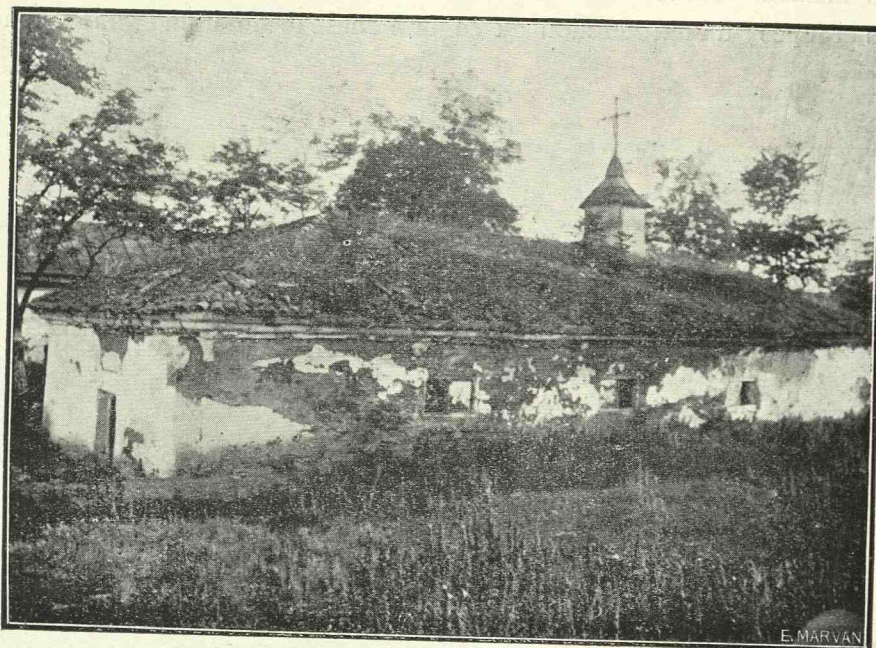


Monastère de Suruceni (Bessarabie).

cas où il consentit à accepter la nouvelle situation, à se détacher de son prince, à entrer, d'après la valeur de sa généalogie, dans la classe des nobles ou dans celle des simples „dvorianines“ ; mais ce ne fut pas le paysan qui regagna son ancienne terre, mais bien des marchands grecs et arméniens enrichis, des aventuriers de toute espèce. Ce furent les maîtres jusqu'à la révolution russe de 1918, qui fut acceptée par ce monde rural „moldave“ comme une délivrance, et seulement jusqu'à l'expulsion des intrus ; dans la Roumanie nouvelle cette conquête fut consacrée, en fixant le prix du dédommagement dû aux propriétaires.

Dans cette région, des marchés comme Lăpuşna, plus haut, comme, plus bas,

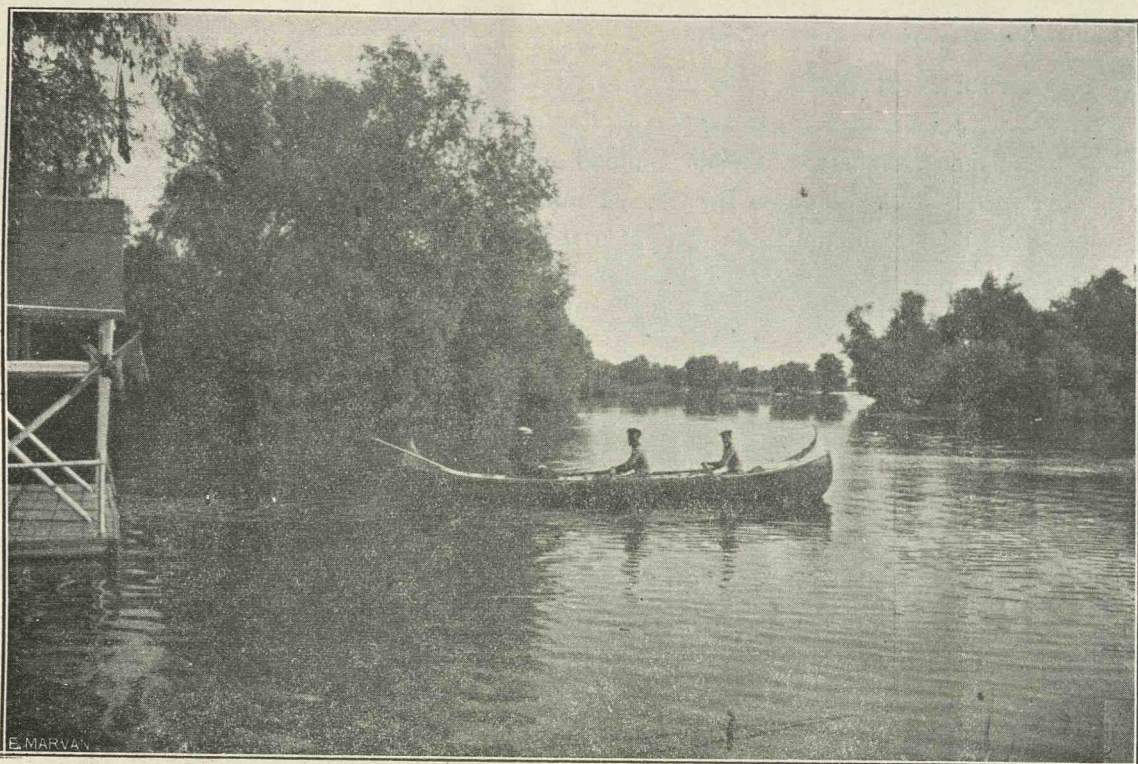
Cahul, au nom touranien, eurent pendant des siècles un régime pareil à celui de Fălciu. Depuis 1600 ils servirent de points d'échange entre la population roumaine et ses nouveaux voisins, installés par les Turcs en troupe de surveillance, en instrument de châtement pour les rebelles, les Tatars nogaïs, qui, venant de Crimée, eurent même ici une seconde capitale, à Căușani, du côté de l'Est bessarabien.



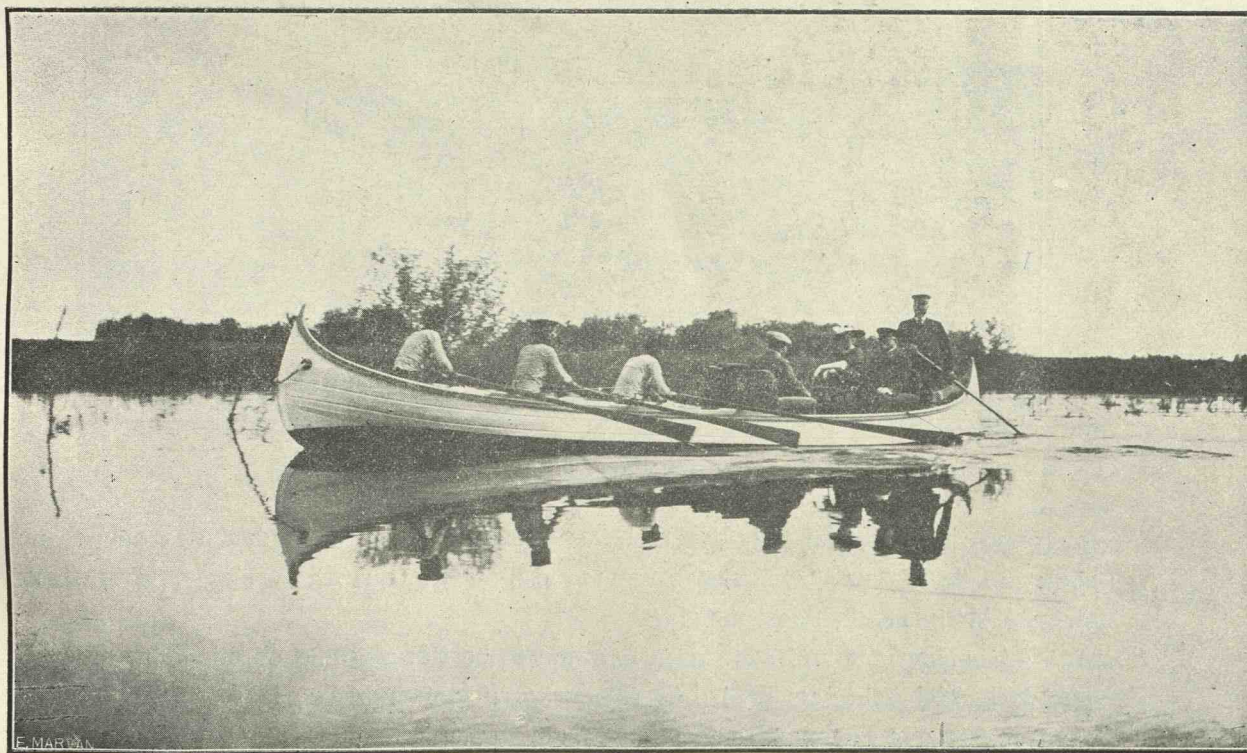
Eglise de Căușani (Bessarabie).

Pour se défendre contre les nomades qui s'efforçaient d'étendre de plus en plus au Nord leur région de pâturages, demandant aux princes de tracer de nouvelles frontières et offrant de payer de nouveaux prix de fermage, on laissa intacte, du côté roumain, la forêt énorme de Chigheciu ou Tigheciu, dont la chanson populaire chante les brigands et les héros. Elle a depuis longtemps disparu en même temps que ce voisinage menaçant des mirzas et des agas, et toute une végétation de villages a poussé sur ses ruines.

Des rivières que le soleil sèche pour la plupart de l'année traversent ce Boudschak tatar, qui ne présentait à l'époque de ses dominateurs musulmans que des accumulations informes de chaumières d'argile se confondant de loin avec la terre même dont elles étaient faites : il fallait descendre un peu sous la terre pour se trouver dans la chambre unique du jaune Nogaï aux petits yeux obliques, qui logeait dans un autre taudis sa femme unique et laissait au hasard l'abri de ses esclaves



Rivières bessarabiennes.

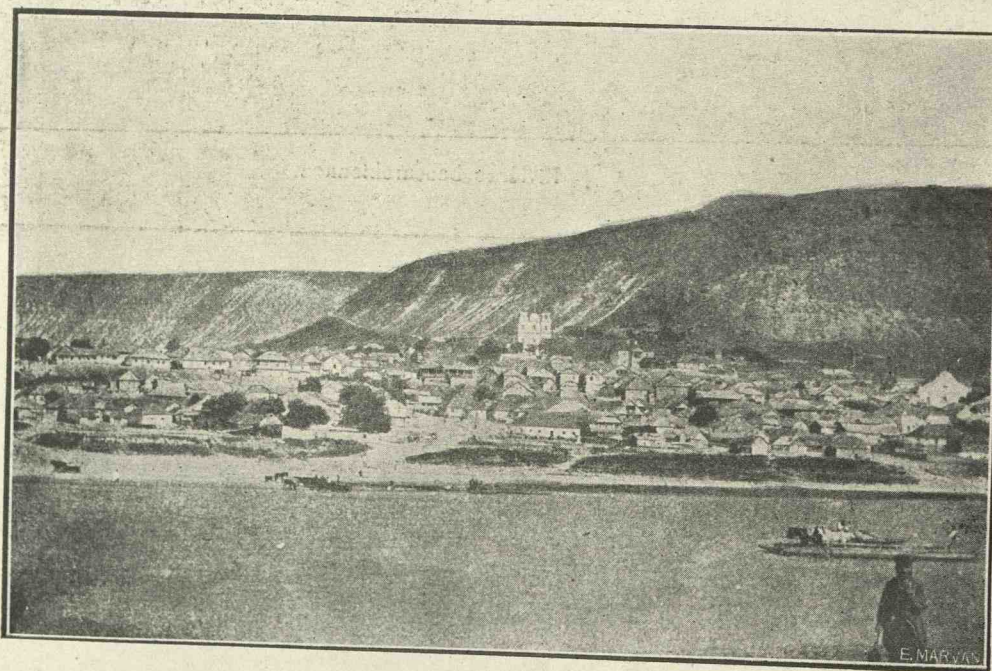


Rivières bessarabiennes.

pris à la corde dans la Moldavie voisine et traînés pieds nus et sanglants le long des routes sauvages. Trois de ces rivières portent des noms roumains: la Larga et la Lărguța d'un côté, la Sărata de l'autre: beaucoup de villages notés sur les cartes anciennes, comme Ciobolași, Ciumași, Nou, ont disparu tandis que, surtout sur la rive du Pruth, d'autres, Brânza, Văleni, se sont maintenus; il y a même telle bourgade dont la mémoire ne peut plus fixer la place.

III. Vallée du Dniester.

La grande rivière qui borde à l'Est le territoire roumain, le Dniester de la géographie courante, que les Roumains appellent Nistru, arrive déjà largement formée, bornée de rives très hautes, du fond de la Galicie. Après avoir dominé sur une bande étroite la frontière de la Bucovine et avoir porté sur sa rive gauche la grande



Le Dniester bessarabien.

forteresse russo-polonaise de Kaménitz en Podolie, qui fut pendant des années un boulevard de la Turquie agressive contre la Pologne du XIII-e siècle, le Dniester arrive à Hotin sur la rive roumaine.

Ici comme sur tout son cours il forme la barrière, munie de citadelles défensives, de la Moldavie vers l'Est. Les villages, de colonisation assez rares, sont d'origine plus récente que les grandes forteresses qui dûrent être dès le début fondées pour

observer les mouvements de l'ennemi en perpétuelle agitation dans sa steppe infinie. Cet ennemi ce fut le cavalier mongol, dont l'empereur, le Khan, reste de la grande



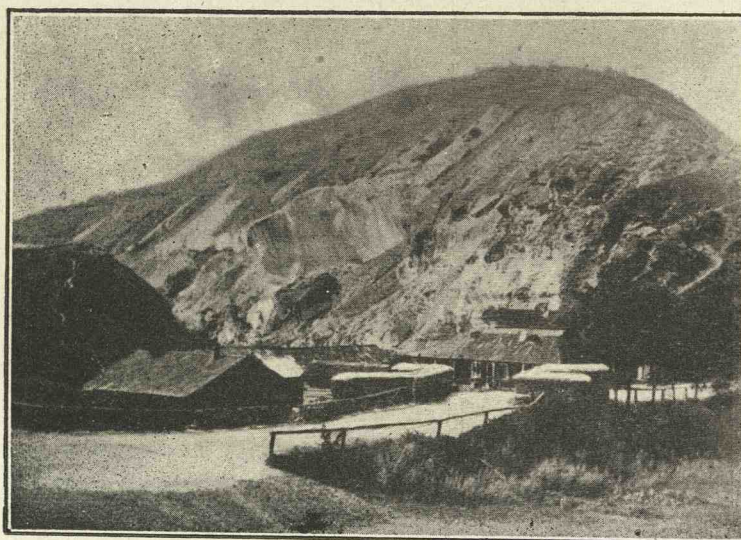
Le Dniester à Camenca.

organisation de la Horde d'Or, après avoir travaillé pour son propre compte, avait fini par reconnaître, le lendemain de la prise par les Turcs de Caffa en Crimée, l'autorité du simple Sultan régnant à Byzance. On ne croyait pas que le moment viendrait où on l'aurait dans la propre demeure des Roumains, et même dans ces boulevards destinés à en repousser les attaques.

Hotin garde encore de l'époque des princes guerriers son admirable château qui résista pendant longtemps aux Polonais, néanmoins plus d'une fois ses maîtres passagers, avant d'être occupé par les Turcs en 1713, sous prétexte d'une campagne contre le royaume voisin. De puissantes assises de pierre encadrées de fortes briques rouges élèvent leur rideau, mutilé, mais encore imposant, au dessus du large et calme cours de la rivière. On aperçoit encore les belles sculptures en pierre grise des portes et des fenêtres, dans le style usité à l'époque d'Étienne-le-Grand et de son fils, Pierre Rareș, qui en souffrit à un certain moment la perte. Une bourgade s'était formée dans son ombre, et il paraît qu'un soldat entre des étoiles en était l'emblème. Des types de vieilles boutiques orientales se conservent encore, malgré la „régularisation“ que la Russie introduisit partout. Les Turcs

logèrent une bâtisse de beaucoup inférieure, sans aucun style, au milieu de la vaste enceinte ; pendant leurs guerres contre les Russes ce furent encore les vieux bastions moldaves qui protégèrent le mieux l'abri d'un Pacha arrogant et avide. Toute une région voisine fut détachée de la principauté pour nourrir la citadelle.

Le revenu de la douane de Hotin, affermé au XVI-e siècle à des étrangers, à des Grecs, était très important. Mais ce n'était pas une place de commerce comme plus loin sur l'autre rive ce Moguilev russe, que les Roumains appelaient Mohilău. Les rives du Dniester sont sur ce point magnifiques, et leur beauté s'étendra jusque loin vers le Sud, avec les mêmes grandes forêts où les rossignols se répondent, en



Soroca

mai, dans la nuit et avec, ci et là, des églises de couvents cachées dans les bosquets ou fixées même comme des cavernes dans la pierre du rivage.

Dans les environs, une population ruthène remplace parfois les Roumains. Ce ne sont pas des autochtones. La chronique moldave contemporaine note à la fin du XVII-e siècle le moment où pendant la guerre turco-polonaise pour la possession de Kamieniec fut colonisée cette population qui adopta le beau costume des femmes roumaines au long voile blanc descendant jusqu'aux talons. Rien dans la nomenclature des villages n'indiquerait une priorité de la race russe sauf ce suffixe en -ăuți à la place du suffixe roumain en -ești, qui cependant vient d'une population slave beaucoup plus ancienne et totalement disparue.

Voici le vieux nid moldave de Soroca. Les archers d'Étienne-le-Grand y faisaient déjà la garde et aucun empiètement des Turcs n'avriya à déloger les „burgraves“ des princes. La couronne simple des murs puissants est encore entière à notre

époque où, bien que le Dniester soit redevenu, sous ses anciens maîtres, les Roumains, une défense essentielle, l'usage militaire de ces remparts a totalement disparu.

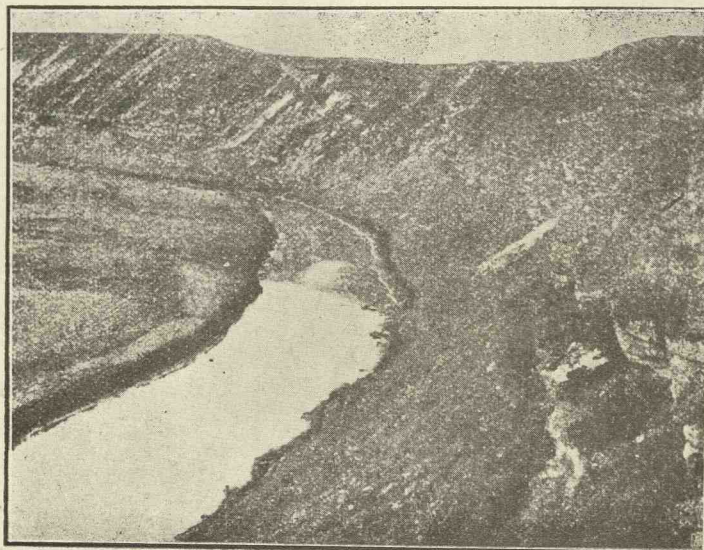


Cours du Dniester.

Quelque chose d'archaïque, de très ancien et de très patriarcal est resté dans toute cette région qu'arrose un des deux principaux cours d'eau de cette „Bessarabie“ des Russes qui, pour tromper d'abord les Turcs et pour séparer ensuite leur conquête du reste de la Moldavie, lui ont appliqué le nom du Sud occupé pendant deux siècles par les Tatars. Telles bourgades : Călărași, „les Cavaliers“, Secureni, dont le nom rappelle le glaive court, la *secure* (on a aussi Briceni, mais je n'oserais pas dire qu'il s'agit du vulgaire rasoir, *briciu* en roumain), rappellent le caractère militaire du district, qu'indique encore plus l'air de fierté, de défi des paysans restés libres qui avaient dans le temps le devoir d'accourir à la défense des cités et qui étaient célèbres par leur penchant à la révolte, par leur faiblesse pour les jeunes et beaux prétendants, pour tel capitaine mécontent qui laissa le proverbe, encore en usage : „Sa Majesté le veut; Hâncul non“.

Chargé de plusieurs cours d'eau, la Recea, les deux Ciuluc, le Cubolt, qui traversent des terrains couverts de hautes herbes à travers desquelles déambulent lentement les grasses outardes et parsemés de gros villages qui ne payent pas de mine, les maisons étant très modestes à l'extérieur et sans aucun de ces éléments d'art qu'on trouve dans la montagne, le Răutu touche au Dniester à Dubăsari, le village des passeurs de la rivière par des outres. Encore un élément de ce passé lointain, qui est ici une réalité vivante. Sur le Grand-Ciuluc, Bălji, „le bourg des marécages“, étend, sans aucun souvenir d'histoire, quelques vagues maisons en style

officiel russe. Sur le Răut lui-même, dans une contrée fraîche de verdure, sous des collines enchevêtrées, Orheiu, dont le nom doit venir du Varhély hongrois, ce qui



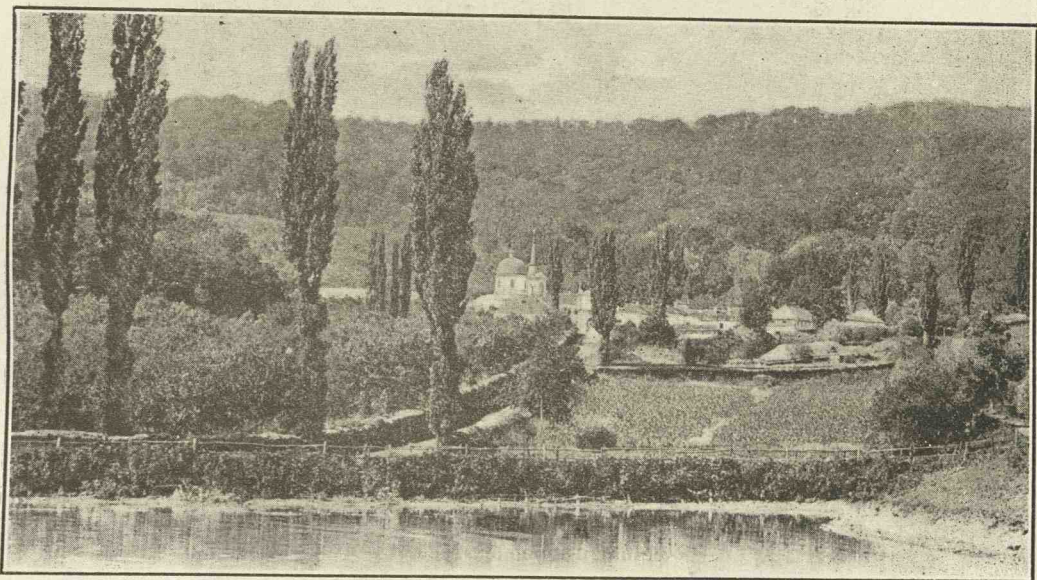
Sur le Răut

donne comme sens „place de citadelle“, rompt la monotonie de ses habitations du même type par la distinction de l'église, qu'on a oublié d'amplifier et de peindre à la russe. Ici comme dans maintes places bessarabiennes on a la sensation sûre du recul d'un siècle, qui seule explique tant de caractères de la vie privée et publique dans cette province que la Russie s'annexa, sans aucun droit, avec avidité pour la délaissier presque totalement. Député de ce cercle pendant quelques mois, j'ai pu me rendre compte par le contact direct de la simplicité naïve des habitudes chez les gens de toute nation et de toute religion.

C'est encore „1812“ la date de la prise de possession par le Tzar, avec beaucoup plus de Juifs et une colonisation officielle de fonctionnaires, soutiens de la civilisation formelle de l'Empire, que la nouvelle ère bolchéviste n'a pas, du reste, répudiée.

Une rivière parallèle, le Bâc, qui reçoit Isnovăţ, porte sur ses rives basses la capitale de la Bessarabie, Chişinău, le Kichéniev des Russes. Les cartes anciennes, comme celle de Rhigas, l'auteur de la „Marseillaise“ grecque, le placent parmi les villages ordinaires de cette région. Il y avait quelques boutiques d'Arméniens, de Grecs et de Juifs, à l'usage d'une population roumaine assez rare, au milieu des habitations de laquelle s'élevait le monastère de Căpriana, qui est du V-ème siècle. Le nouveau régime étranger jeta aussitôt son dévolu sur cette place dénuée d'importance, de beauté et d'avenir normal pour en faire, de force et sans retard, une ville importante. Il y avait l'avantage que la bourgade était au beau centre de la région, et la Russie a toujours aimé la géométrie géographique. De grandes rues se détachèrent en étoile

d'une place centrale et, en même temps que, comme dans un coin d'Asie récemment annexé, les édifices publics se construisaient fiévreusement, on donna à entendre à la noblesse autochtone qu'une maison à Kichéniev serait bien vue. Il y eut donc quelques bâtisses dans le genre des maisons de Jassy, mais très rares. Les habitations des étrangers furent informes et prétentieuses. Une église cathédrale pour l'archevêque nouvellement créé, au titre ancien de Hotin ajouté à celui de cette capitale, assit son lourd poids au beau milieu de la ville et elle fut ornée de tout ce que pouvait donner un art hybride. Avec une assez bonne police, une surveillance étroite de toute personne et de toute action, on eut une métropole convenable où, de fait, il n'y avait rien à voir que le grand vide des rues et la grande réclame des façades. Les Roumains des classes supérieures admirèrent parfois cette majesté factice dans laquelle il n'y rien d'appartenant à leur nation.

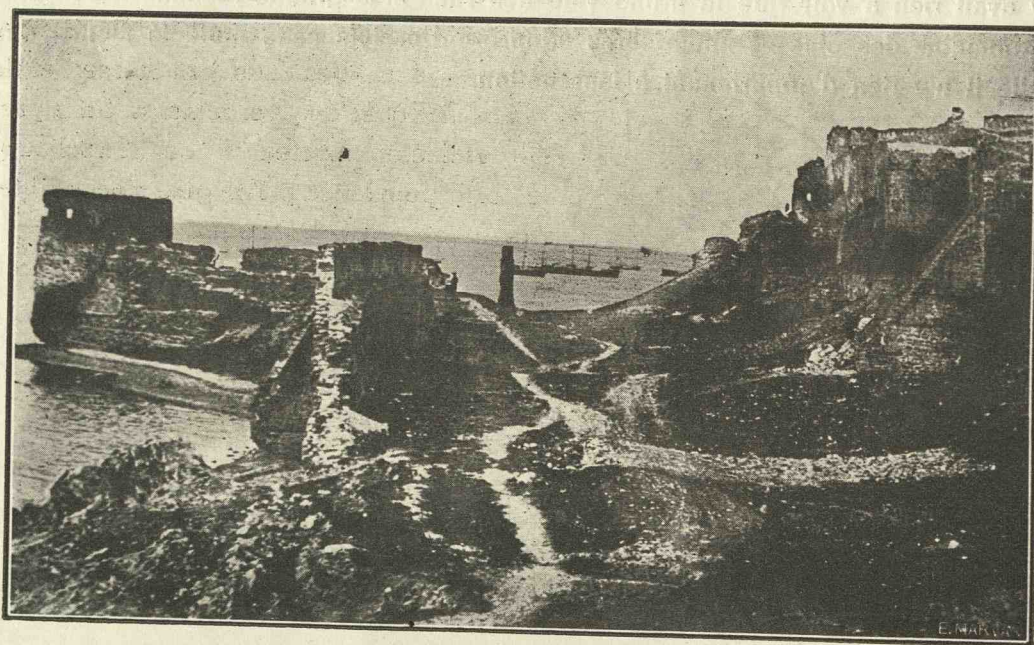


Monastère de Hârjauca.

Une troisième rivière, la Botna, se recourbe vers le Nord pour se verser dans le même Dniester près de la vieille place de commerce, du gué très ancien de Tighinea, un Tehin slave hérité par les Roumains du XIV-e siècle. La citadelle des princes y fut bâtie autant pour garantir l'avoit des marchands que pour empêcher l'attaque des Tatars, qui avaient l'habitude de se jeter sur les foires de cette marche orientale de la Moldavie. Le Sultan Soliman, ayant chassé Pierre Rareș pour ses péchés à l'égard des Polonais, refit la forteresse, à laquelle il donna le nom arabe de Bender. C'est sur le territoire de cette forteresse, à Varnița, „le four à chaux“, que Charles XII, vaincu par Pierre-le-Grand, chercha, avec sa petite cour de fuyards, qui dut être nourrie par les Moldaves, un refuge dont, comme on sait, l'opiniâtreté de cette „tête de fer“ pour ses hôtes turcs et tatars

abusa, jusqu'au fameux remue-ménage, au „kalabalyk“ qui l'emporta, bon gré, mal gré, vers Démolica. Je ne sais pas si on conserve des souvenirs du passage de ce „lion invincible“ pour la chronique moldave, mais la terre doit recéler bien des débris de son aventure.

Maintenant, se dirigeant vers le large lac du „liman“, le Dniester, largement épandu, mais sans détacher des eaux stagnantes de marécages, baigne encore les formidables murs byzantins, puis génois et refaits enfin par les Moldaves, de Cetatea-Albă. Cette „cité blanche“ pour les Roumains avait commencé par être noire pour les Byzantins, et ce nom de Maurokastron fut estropié par les Italiens



Murs de Cetatea-Albă.

en Moncastro, „Montecastro“. Peu après 1400 Alexandre-le-Bon y installa ses soldats, et Étienne-le-Grand consolida les puissantes fortifications. Le port, depuis longtemps inutilisable — la Russie ayant intérêt à favoriser Odessa voisine —, recevait des vaisseaux de l'Orient proche, et des colons étrangers y étaient établis, Arméniens, Grecs, intéressés à son commerce; toute une série de villes en Crimée, ayant pour capitale Caffa, portaient le drapeau de St. Georges, de la république de Gênes, qui avait à Constantinople même le grand entrepôt de Péra. Les Tatars qui y recueillaient la dîme en 1330, date à laquelle fut martyrisé ici ce marchand de Trébizonde dont les Roumains, à la recherche d'un saint qui leur fût propre, ont fait, transportant ses reliques à Suceava, leur Saint Jean le Nouveau, avaient probablement cédé cet Akkerman de leur race aux marchands „francs“ dans les mêmes conditions que Caffa fut abandonnée par le Khan à ces hôtes

richement rémunérateurs. Mais toute cette prospérité, garantie par les formidables murs, avec la grandeur génoise et le pouvoir militaire moldave, disparut en 1484, lorsque par un coup de surprise les Turcs de Bajazet II, guidés et soutenus par les auxiliaires tatars, s'en emparèrent, menant les habitants chrétiens à Constantinople, où ils se mélangèrent avec d'autres colonisés par violence. Sous les coups des Russes du XVIII-e siècle la robuste forteresse fut ébranlée. Lorsque la nouvelle domination chrétienne s'installa, ici comme ailleurs dans ce „désert tatar“, — tout plein cependant d'anciens Moldaves qui détenaient aussi la rive gauche, à Mohilău, à Raşcov, à Dubăsari et qui, avec un „faubourg moldave“ à Odessa, avançaient en front uni jusqu'au cours du Boug—, elle appela des étrangers pour le remplir. Il y eut donc à Akkerman, dont le nom roumain restait oublié, des Arméniens de nouvelle installation, des Cosaques, des Allemands, des Suisses et des Alsaciens, comme, un siècle auparavant, dans le Banat des Autrichiens. On y parle encore le français de Suisse à Şaba et le dialecte alsacien à ce „Strasbourg“ qu'on est étonné de trouver si loin. Cette forte population privilégiée s'accrut bientôt assez pour donner, sous les Turcs, des colons à la Dobrogea voisine.

CHAPITRE IV

LA TISA ET SES AFFLUENTS

I. Vallées du Someș.

La Tisa, le Tibiscus des Daces, le long de laquelle on trouve des Roumains à côté des nouveaux colons magyars, pêcheurs de profession et d'aptitudes, dès le XI-e siècle, ne prend pas sa source en terre roumaine. Les frontières actuelles déterminées par des calculs de stricte ethnographie ne donnent pas au royaume la plupart de son cours, là où il est plus calme et plus large, régnant souverainement sur la steppe soumise; son embouchure aux vastes marécages est en terre serbe. Mais cependant c'est bien une rivière roumaine, non seulement par de nombreux souvenirs et par des aspirations bien naturelles que l'histoire a proclamées et la poésie chante, mais aussi par le caractère de son cours initial, par celui de tous ses affluents de la rive gauche qui se confondent cependant avec ses eaux en pays d'autrui.

La Tchécoslovaquie a aujourd'hui le dépôt, un peu difficile à retenir, surtout à la satisfaction de la race indigène, de cette Ruthénie du Maramureș, dont les habitants les plus anciens n'ont été guère des Russes et dont les Russes les plus décidés ont appartenu jadis à une autre nation. La montagne, avec des cimes comme Strânsul, Tâmpa, Muncel (il y a aussi un village appelé Poiana-Boului, „la clairière du boeuf“), Mersa, a été toujours valaque, de ce côté comme dans la Galicie voisine. Là où par la réunion de la Tisa Blanche et de la Tisa Noire se forme le cours d'une grande rivière, accrue au Nord par de nombreux affluents, l'habitation roumaine a été très largement représentée, jusque bien loin à l'Ouest, dans les contrées de Bereg et d'Ugocea, qui avaient au XIV-e siècle des Voévodes roumains tout comme le Maramureș lui-même, avant l'implantation, vers 1360 à peine, des colons russes, conduits par les cnèzes lithuaniens Koriatovitch (Koryatowicz). La Tisa a reçu à peine un maigre affluent du Nord, que le Vișâu arrive, une puissante rivière de montagne, apportant avec elle toute la vie d'une région de villages d'un patriarcalisme hautement intéressant par l'énergie des types de bergers portant le manteau de laine en dehors, comme leurs femmes d'une forte carrure, aux grands yeux noirs souriants; le costume de ces montagnards ne se distingue en rien de celui des Bucoviniens, des Moldaves, dont les a séparés pendant deux mille ans la frontière de la Hongrie apostolique, de croisade. Le même „cojoc“, jaquette en cuir, cousu de la façon la plus variée, le même manteau de drap brun ou gris, la même large chemise ouverte sur la poitrine, la même ceinture de laine rouge, verte, ou de cuir ponctué de métal blanc ou jaune, les mêmes pantalons étroitement plissés sur la jambe. La robe des femmes est un tablier travaillé avec élégance, qui entoure tout le corps d'un mouvement alerte;

des bandes de couleur, des fleurs stylisées en forment l'ornement. On trouve aussi dans cette étroite vallée qui touche par ses origines à une région où d'autres cours d'eau ont aussi leur source et qui est un *triplex confinium* entre la Moldavie, la Transylvanie et cette haute région du Maramureș, un ancien petit cloître, celui de Moiseiu ou de Moïse — car les noms du Vieux Testament sont préférés dans cette partie montagneuse. Le bourg, la ville, à Borșa come à Vișău (il y en a de fait deux : un supérieur et un inférieur), appartiennent, ici presque exclusivement, au Juif galicien, dont la puissance c'est dernièrement accrue par les exodes de la grande guerre. Ici comme dans la contrée transylvaine voisine, le Juif n'est pas seulement marchand, artisan, routier, parfois avocat et médecin, mais aussi, lui qui reçoit en marge de ces centres urbains le paysan, la paysanne pour lui arracher ses produits, est plus d'une fois habitant même du village, propriétaire de ses champs, et on le voit suivre le paysan qui laboure pour surveiller ainsi son travail.

Entre l'embouchure du Vișău et celle de l'Isa, le cours de la Tisa est roumain d'un côté et de l'autre, celui qui appartient à la Roumanie comme celui sur lequel la république tchécoslovaque étend sa domination. Rien ne distingue dans les villages une rive de l'autre. En territoire ruthène, appartenant maintenant à un autre État, il y a près des salines de Slatina ces beaux villages historiques des Apșa et de l'Apșița, dont les premiers ont donné à la nation roumaine un archevêque uniate, Victor Mihályi, et un historien de mérite, puis Chirva, Călini et surtout cette archaïque localité de Peri („les Poiriers“), où à la fin du XIV-e siècle les Voévodes „valaques“ Balc et Dragoș bâtirent un couvent de „stauropygie“, dépendant du seul Patriarcat de Constantinople et ayant pour chef un supérieur aux droits d'évêque. C'est ici peut-être, dans la région environnante en tout cas, que, peu de temps après, sous l'influence du courant hussite, fut rédigée cette première traduction des Écritures qui est le commencement de la prose roumaine.

L'Isa traverse un district de très ancienne romanité. Dans les vieux documents les noms des villages de Rozalea et de Berbești apparaissent plus d'une fois, abritant de modestes évêques d'opposition aux tendances religieuses des princes de Transylvanie, dont l'autorité s'est entendue jusqu'ici. A son embouchure, Sighet, avec sa place centrale et ses larges rues de commerce, n'est, malgré un certain passé („Sziget“, hongrois: île), qu'un Vișău plus grand et plus bruyant, ayant une population du même sang et des mêmes habitudes.

Le paysan roumain de ce Maramureș oriental a joué un grand rôle dans le développement de sa nation. A Cuhea, dans un de ces groupements ruraux, si exploités aujourd'hui, vivait en maître de vallée ce Bogdan qui, au bout de la „chasse“ inventée par la légende et chantée par la chanson perdue, donna au pays de la Moldova, outre-monts, à cette Moldavie une indépendance de laquelle elle n'avait pas joui sous l'administration d'un autre Voévode de ces contrées,

Dragoș, et de son fils, Sas. Il y eut parmi les boïars de la principauté voisine beaucoup de guerriers venus de ce nid de montagnes, qui dut en être, pour quel-



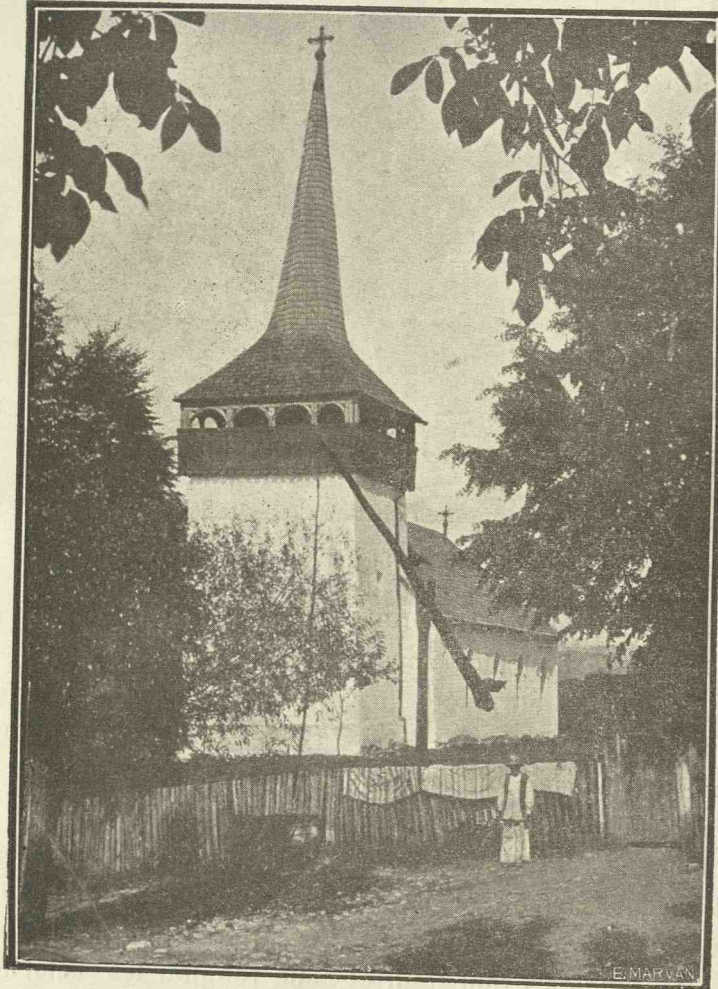
Place de Sighet.

que temps, dépouillé de ses meilleurs forces. Cependant des Voévodes y restaient, devenus des chevaliers à la française sous le roi angevin Louis, et la qualité de comtes du Maramureș leur fut attribuée. Ils envoyaient dans cette situation des lettres roumaines au commencement du XVII-e siècle. Jusqu'à l'heure qu'il est ces pauvres gens dépouillés, humiliés, alcoolisés trop souvent, réduits à la misère physique aussi bien qu'au plus profond découragement moral, entre les griffes de leurs parasites, continuent à s'intituler „boïars“ et à donner le titre de noblesse de „coconi“ à leurs fils, agriculteurs et prêtres. Leur église, en grande partie uniate, leur parle rarement de leur grand passé, car ces prêtres rasés à la romaine tiennent trop souvent à la religion avant tout, et cette religion les détache, dans le passé et dans le présent.

Passant, vers les vieilles places fortifiées de Teceu (Tecsö) et de Hust, — où fonctionna pendant longtemps, au XVI-e siècle, où Pierre Boucle-d'oreille (Cercel) le frère de Michel-le-Brave, fit connaissance avec ses murs, de même qu'en 1821, quand on y logea, pour venger l'ordre européen, Alexandre Ypsilanti, le chef du mouvement grec, une forteresse—, en Tchécoslovaquie, puis en Hongrie, la Tisa y reçoit un énorme affluent, le Someș, dont les ramifications et les cours tributaires occupent presque les deux tiers de la Transylvanie.

Il part, déjà important, du coin Sud-Est de cette province et touche aussitôt à l'ancienne place de mines Rodna, dont l'église en pierre, originellement sans doute saxonne, aujourd'hui entre les mains des autochtones, fut dévastée par les Tatars

de la grande invasion. On est sur la route des pâtres, sur ce qu'ailleurs au moins



Église de la Transylvanie occidentale.

on appelle *drumul oilor*, le „drôme“ des brebis, et en septembre déjà, sous les premiers flocons de neige, hésitants, on voit les troupeaux descendre vers les vallées plus chaudes. Un peu à l'Ouest, Năsăud doit avoir aussi une origine très éloignée, avec son nom archaïque rappelant l'Aiud à l'Occident, l'Agiud à l'Est de la terre roumaine. La région était jadis, comme celle de l'Olt, organisée militairement, et sur le cours des affluents de la rive droite, la Silva, la Rebra, les forts villages roumains sous la montagne étaient réunis dans cette garde-frontière de l'Empire qui avait, avec de nombreux privilèges, des possessions étendues ; les revenus de ces terres, de ces montagnes surtout servirent à ces braves gens pour élever des écoles cul-

minant dans un gymnase à Năsăud qui eut une belle carrière pendant l'ère de soumission et d'humilité.



Église de Năsăud.

Sur la rive gauche, le large Someș, qu'on passe sur des radeaux, dans une belle contrée patriarcale, accidentée, recouverte de la verdure fraîche des grands arbres, reçoit la Bistrița, puis le Șieu. La première de ces rivières a une vallée particulièrement intéressante. Aussitôt après être sorti de la montagne qui sépare de la Moldavie, avec laquelle la communauté de costumes et de moeurs est parfaite, on se trouve dans le groupe de villages en terrain accidenté qui portent le nom de Bărgău ou en magyar Borgó. Les paysans qui y habitent sont de beaux types de haute taille ; les femmes aux yeux noirs sérieux ont une démarche superbe. Dans les grands manoirs de bois, à l'intérieur généralement nu et pauvre plus que dans l'Ancien Royaume, on trouve encore des restes d'ancien art, dans la céramique, par exemple, qui s'y fabrique encore. L'esprit de ces gens est un mélange d'énergie presque dure et de discrète finesse, qualités qui se retrouvent dans l'oeuvre du

grand poète venu de ces parages, d'une famille de prêtres héréditaires, Georges Coșbuc (mort récemment à Bucarest), qui est tout aussi paysan de sa province que le grand poète moldave Alecsandri est boïar et l'inimitable Eminescu un intellectuel formé par la connaissance de sa nation, dans toute son étendue géographique et historique.

Dans ce milieu de paysans, de prêtres villageois, de moines, sur cette route des charettes de commerce et des ambassades moldaves, devant les aspirations naturelles des provinces d'outremonts, le centre saxon de Bistrița (Bistritz), s'appuyant sur un groupe principal de population parlant l'allemand, eut un développement très



Paysans saxons près de Bistrița

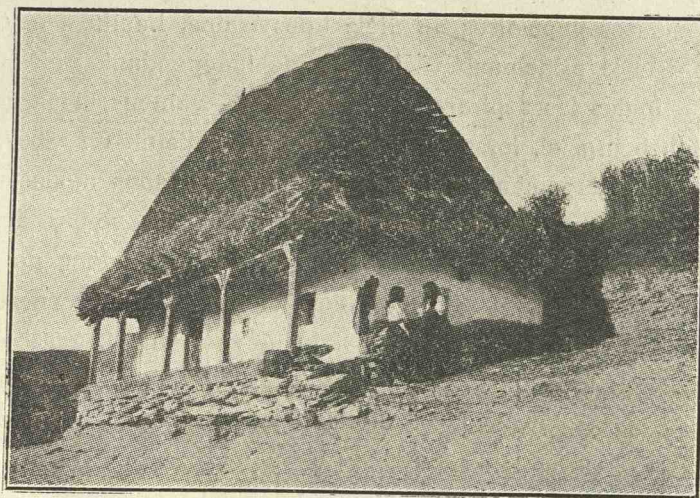
difficile. Le „cens“ dû aux rois de Hongrie passa au XVI-e siècle à l'entrepreneur Moldave Pierre Rareș, qui avait su utiliser les troubles de Transylvanie, et plus d'une fois ses armées traversèrent cette vallée. Après la courte administration de Michel-le-Brave, qui lui aussi, comme prince transylvain, rançonna ces bourgeois à la bourse serrée, la décadence s'abattit sur cette ville d'industrie active qui concluait dès le commencement du XV-e siècle des traités avec la principauté voisine. Aujourd'hui autour de la magnifique vieille église des Saxons et de leur gymnase, les rues sont silencieuses et tristes ; on ne découvrirait aucune initiative chez les descendants des négociants habitués à passer coûte que coûte les défilés des Carpathes. Les

archives, riches d'information, paraissent le cimetière poudreux d'une grandeur passée qui ne peut plus revenir.

Le domaine moldave, qui allait jusqu'à Reteag et à la vieille Rodna même, avait pour centre ce château de Ciceu, sur la rive droite du Someș, qui abrita Pierre Rareș fuyard avec sa princesse serbe et ses enfants qu'il abandonna, dans son ambition inextinguible, de propos délibéré, pour aller demander à Soliman-le-Magnifique cette grâce qui lui aurait permis, ainsi qu'il l'a dit lui-même, de „redevenir ce qu'il avait été et plus même que cela“. Cette forteresse des Voévodes craints et détestés par l'aristocratie magyare fut détruite, et des pans de mur seuls s'élèvent au-dessus de la plaine riche en blé et en maïs. Cette province d'outre-monts de la Moldavie avait, du reste, un évêque roumain, tandis qu'un autre résidait dans le pays de l'Olt, à Galați de Transylvanie, puis à Prislop. Son église gothique existe encore à Vad, c'est-à-dire au „gué“ du Someș, et il en sortait, aussitôt après son élection, pour demander sa consécration à Suceava, l'ancienne capitale de la Moldavie.

Un peu plus à l'Ouest, le „Grand Someș“, qui se replie en bandes d'argent, touche à Dej (Déés), ville fortifiée, dont les origines doivent être mises en rapport avec la première pénétration magyare en Transylvanie, surtout à la recherche des ruines et des salines, dont on en trouve une ici.

C'est ici qu'arrive, chargé d'eaux de montagne, le Petit Someș, formé de la réunion, dans une région de collines, de ces deux torrents qui sont le Someș Chaud et le Someș Froid. Au point où ils se confondent, les vieux rois arpadiens bâtirent



Vieille maison de serfs roumains à Teleac, près de Cluj.

ce château de Gilău (Gyalú en hongrois), dont au XVI-e siècle les princes transylvains de la famille des Zápolya, et surtout cette fille des monarques polonats, cette descendante des tyrans italiens par sa mère, la reine Isabelle, firent leur résidence.

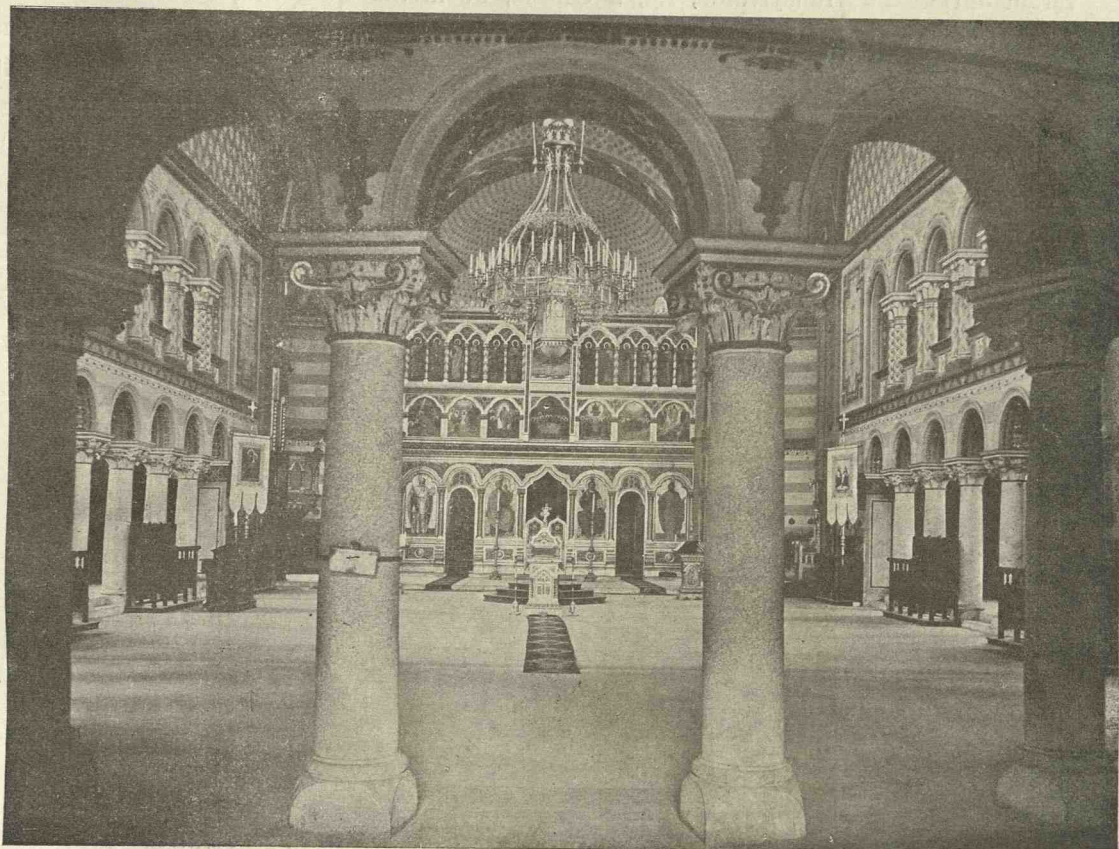
En avançant vers le Nord, cette eau d'un beau cours limpide, pressé, arrose Cluj, la grande ville qui, pour les Hongrois comme pour les Roumains, s'imposa comme capitale de la province.

Elle surgit dans une vallée que dominant vers l'Ouest de fortes hauteurs. Une grande forêt l'entourait jadis, que défendait le village roumain de Feleac, où fut bâti un couvent pour abriter encore un évêque des Roumains, à côté de celui du Grand Someș et de l'Olt. Un plus ancien monastère latin était à proximité, sur la route venant des montagnes occidentales, et le nom du village actuel de Mănaștur (Monoslór) rappelle son existence. De fait, il y eut d'abord cet abri monacal, avec une forteresse, et ensuite la ville; le nom allemand le dit bien: Klausenburg, peut-être un nom latin catholique venant du couvent pour désigner la localité. Elle eut des Saxons, mais moins forts qu'ailleurs, qui finirent par se fondre dans une population magyare, qui était composée dès le début de bourgeois, car la majorité des villages environnants est toute roumaine et d'une belle énergie, d'une gaie spontanéité. Vers 1550 le procès était déjà terminé: on instrumentait en magyar dans cette „vár“, citadelle, de „Kolos“, Kolozsvár.

Ce n'était encore qu'une ville du second rang, de beaucoup dépassée par ses rivales du Sud, Sibiu et Brașov. Cependant, en raison de ce caractère magyar, les princes hongrois qui régnèrent en Transylvanie au XVII-e siècle lui témoignèrent une sympathie toute spéciale. Quand les Impériaux autrichiens arrivèrent, ils allèrent chercher leur Hermannstadt de langue allemande pour y installer casernes et bureaux. Sans avoir ni une grande industrie, ni un commerce important, malgré des privilèges du XVI-e siècle, Cluj attendit son heure. Elle vint en 1848, lorsque ce fut ici que, sous la pression des masses populaires, la diète transylvaine, habituée à y siéger, y proclama la réunion de la principauté à la Hongrie indépendante; c'est vers Kolozsvár que se dirigèrent toutes les aspirations des Hongrois vaincus, sous le régime d'absolutisme des Habsbourg, et, lorsque le but fut enfin atteint en 1867, ce fut cette ville qui en bénéficia largement. A côté des vieilles maisons modestes, des pieds-à-terre de l'aristocratie des environs, habituée à y arriver en voiture de parade, portant la veste à brandebourgs et le béret à plume de héron, autour de la belle église gothique, dans l'ombre de laquelle la vieillotte maison du grand roi Matthias rappelait une gloire ancienne, on éleva à la hâte, fiévreusement, sous l'impulsion d'un sentiment national admirable, des palais administratifs, des établissements scolaires, dont l'Université transylvaine, avec sa bibliothèque et son musée, avec tout un quartier d'instituts—jadis un formidable appareil de dénationalisation, avec des professeurs dont c'était la principale mission. Des marchands juifs y accoururent, bien venus comme plus commodes assimilés, qu'on destinait à être assimilateurs, et ils se bâtirent de grands magasins, des hôtels, des salles de spectacles, des banques.

Il en résulta une ville sans unité et sans caractère, mais certainement imposante, dont on reconnaissait facilement les jointures avec tout ce qu'elles avaient d'artificiel.

Ces seigneurs ruinés, de très minces aptitudes, ces marchands étrangers, ces intellectuels prétentieux et ces bruyants étudiants pouvaient bien menacer de mort leurs



Intérieur de la cathédrale (moderne) des Roumains orthodoxes à Sibiu.

adversaires, comme ils le firent pendant le procès intenté, il y a plus d'une trentaine d'années, aux chefs roumains qui avaient osé présenter un „memorandum“ de doléances à François-Joseph I-er, dans sa résidence impériale de Vienne, mais pas aussi soutenir d'une façon solidaire les traditions étroitement magyares, fanatiquement agressives de la Kolozsvár des Báthory, des Rákóczy, des Apaffy. Peu à peu, avec l'Université rendue à la population la plus nombreuse, qui est la roumaine, avec la cathédrale qu'on prépare à la religion orthodoxe, avec l'afflux d'un autre monde de fonctionnaires, avec le voisinage rural roumain qui remplit d'un gazouillement de syllabes latines la grande place aux heures de marché, la métropole magyare devient de plus en plus, au désespoir des fidèles de son passé, une Cluj roumaine.

La vallée de ce Petit Someş s'élève ensuite vers Gherla. Le caprice de l'Autriche a fait de ce village roumain modeste le centre d'une population étrangère,

transplantée. Fuyant les guerres et les troubles, des milliers d'Arméniens de Moldavie, portant des noms roumains anciens, Vărzaru („Cultivateur de choux“), Cap-debou („Tête de boeuf“), menés par un prédicateur de l'union avec l'Église papale, furent abrités en Transylvanie, ici, à Gherla, de même qu'à Ibașfalău, l'Elisabéthopolis du gouvernement, et, près de la grande forteresse qui est la prison, ils bâtirent une église aux autels latéraux, aux curieuses icônes représentant des saints exotiques, tout en couleurs, de longs sourcils arqués au-dessus des yeux saillants. Les Magyars n'eurent pas beaucoup de peine pour en faire de ces „patriotes“ hongrois plus exigeants parfois que les autochtones, dont ils avaient besoin pour se fabriquer une majorité nationale sur un territoire d'expansion „apostolique“ médiévale.

A l'Ouest de Gherla le Someș formera plus tard une énorme boucle, après laquelle il se dirigera vers le Nord-Ouest, cherchant à travers la nouvelle frontière



Église de Transylvanie

son embouchure. Un affluent de rive droite, le Lăpuș, vient d'une région riche en villages, où les colonisateurs magyars d'une époque plus ancienne ont été depuis longtemps remplacés par les Roumains en marche, population qui dans ces contrées n'a cependant plus le même attachement à ses anciennes traditions dans le vêtement, bien que le type de la maison du montagnard se conserve encore. Entre les

deux rivières, dont le cours est pendant longtemps parallèle, les maisons sans caractère de Șuncuța-Mare („Szom-Kút“ en magyar: „angle du Szom“, du Someș) s'alignent le long de la grande route.

Au point où le Someș court en marge du Maramureș, qui, de ses grandes forêts recouvrant un terrain de hautes collines, lui envoie un affluent, un ancien centre d'exploitation minière, Baia Mare („la grande mine“) — il y a à l'Est une autre „mine“, Baia Sprie, — est plus pittoresque par le grand nombre de maisons d'un type ancien, par le manque de cette „magnificence“ large et froide par laquelle la civilisation sous-germanique des Magyars avait la coutume d'en imposer. Dans les vallées voisines, la pierre grise recèle de l'or, et il y a des fortunes qui se sont faites d'un jour à l'autre, à la grande admiration des paysans, par la découverte d'une veine du précieux métal. Pendant l'été, pour l'intérêt, qui cependant n'est pas extraordinaire, de la région, une colonie de peintres, créée d'abord par le gouvernement magyar, y travaille.

A deux pas de la frontière, les Magyars conservent, débordés eux-mêmes par leurs associés d'hier, les Juifs, auxquels se sont ajoutés de nombreux coreligionnaires de Galicie, une noire nuée de spéculateurs et de simples parasites, détiennent Sătmar, dont le nom a été souvent interprété comme „gros village“ (en roumain Satu-Mare). Une ancienne colonie allemande y a été complètement détruite par la poussée du milieu rural. Avec sa large place, avec son église massive aux grosses colonnes en simili, avec ses quelques larges lignes pour des faubourgs de simple marché, cette ville ressemble aux créations instantanées de la Russie conquérante.

Roumains et Magyars sont mêlés dans les environs, mais bien loin à l'Ouest, dans la vallée du Nir (Nyr), de forts établissements roumains se maintiennent. Leur langue est envahie de termes étrangers, leurs prêtres sont surtout des catholiques au caractère national affaibli, et, comme les gens de la région du Someș Inférieur, ils portent de petits chapeaux, de larges chemises, des pantalons flottants, héritage des anciens Jazyges sarmates pour tous leurs héritiers dans cette plaine.

Au Sud-Ouest, le traité a donné à la Roumanie un grand groupement magyar, „capitale“ des possessions d'une vieille famille, celle de Károlyi, dans ce Nagy-Károly qui est pour les anciens serfs roumains dominant dans la région: Careii-Mari. Comme à Sătmar, rien ne rappelle ici le passé bien qu'on soit en terrain véritablement historique.

II. Vallées du Criș.

Tout autre que cette partie extra-transylvaine que coupe le cours large et las du Someș est l'ensemble de montagnes et de monticules, de vallées étroites et contournées, de forêts et de clairières, de maigres hameaux et de riches exploitations d'or que forment, venant de trois points différents pour se réunir presque accidentellement par les caprices de la terre plissée, les trois lignes d'eau des Criș. Le nom de ces rivières apparaît sous la forme roumaine, Crisius, et non Körös, dans les plus anciens documents de l'évêché hongrois, de très vieille création, établi dès le moment de cette conquête qui ne fut réellement qu'une simple pénétration et sur les trois vallées une population roumaine du caractère le plus authentique vit dans les maigres hameaux aux maisons de bois, couverts de hauts toits pointus.



Église de bois en Transylvanie

Ces trois cours se réunissent très loin à l'Ouest, dans la steppe qui borde la Tisa. Le territoire roumain ne connaît que leur ligne tortillée et tordue. Le plus petit, au Nord, c'est le Criș Rapide („Răpede“). Il prend sa naissance dans ces vallées qui de Cluj mènent, par Uedin, la Hunyad des Bánffy, riches et fiers seigneurs magyars, avec sa bourgeoisie calviniste, prompte, jadis, aux tumultes,

dans la montagne aux parois de pierre rouge et grise, aux habitations rares et toutes pauvres où vivent les plus malheureux des Roumains, sur lesquels pendant des siècles a pesé le joug du servage. C'est cependant un étonnement lorsqu'on voit les belles chemises blanches, ornées de points de couture, qui sortent de ces mesquins abris de deshérités, et entre le torrent „rapide“ aux eaux écumantes et la rivière parallèle au Nord, par dessus les cimes du Plopeş et du Mezeş, le Beretău (tó, en magyar: marécage), il y a toute une série d'établissements aux noms roumains archaïques, correspondant souvent à ceux de localités extrêmement éloignées: Căţel („le petit chien“), Cioara („la corneille“), Hurezi („les hiboux“), Bogdana, Bucium („le cor de berger“), Boiana, Sâmpietru (S. Pierre). Jadis des Voévodes et des juges, d'après la coutume initiale — les Voévodes continuent les ducs francs, conquérants en Pannonie,—administraient sous la crosse de l'évêque une population guerrière.

Les centres urbains sont de création variée. A Zalău, le Zilah des Hongrois, à Şimlău, le Somlyó des mêmes, on a à faire avec d'autres marchés dont la fondation et la prospérité sont dues aux lignées aristocratiques étrangères qui y avaient leur base; de la seconde de ces localités assez importantes, mais n'ayant que la valeur du nombre de leur population et de la vivacité de leur marché, sont partis ces Báthory. ces „gens de Báthor“, qui n'ont pas seulement gagné le Voévodat de la Transylvanie, terre royale, mais sont devenus princes autonomes de la province au XVI-e siècle pour étendre avec Etienne Báthory une main heureuse vers la glorieuse couronne de Pologne. Il n'y a de plus anciennement historique que cette Biharia, aujourd'hui un village, mais le centre fortifié de ce pays qui en porte encore le nom, du Bihor roumain.

Au bout, Oradea-Mare est la „place de la forteresse“ (várad). C'est un des points par lesquels la conquête hongroise, pas magyare, des rois „apostoliques“ pénétra en vieille terre roumaine, avec ces traditions carolingiennes qui reliaient au duc l'évêque et fesaient de la forteresse et de la cathédrale au même degré des marques de puissance et des instruments de domination. Aussi des souvenirs de saints flottent au-dessus de ce pays d'évêque: le roi Ladislas, béatifié, en est le protecteur, et une colonne lui est consacrée en place publique, consolation mystique pour la forte intellectualité magyare qui n'entend guère se détacher des souvenirs du passé. A côté de leur bienheureux prédécesseur, les rois ultérieurs désirèrent reposer, jusqu'à Sigismond, l'empereur, aux visées hautes et aux faibles moyens, du XV-e siècle. D'autres puissants du royaume voulurent jouir de la même faveur, et parmi ceux qui y reposaient il y avait cette fille de prince valaque du XIV-e siècle qui avait éposé un Piast, Palatin de la Hongrie en même temps que, par héritage, duc d'Oppeln en Silésie. L'évêque était comme un souverain dominant des milliers de Roumains autochtones, sous ces chefs que nous venons de

hômmer, et de Magyars colonisés, dont la plupart se perdirent dans le milieu ambiant. De la cathédrale aux tombeaux royaux rien ne resta cependant, car, après



Église moderne de Segliște (Bihor).



Maison de Segliște (Bihor)

une époque de décadence, les Turcs jetèrent à l'assaut leurs janissaires, et il fallut qu'un siècle se passât avant que les Habsbourg vinssent délivrer la ville et

son district de cette domination et de cette menace. Grosswardein resta une des places qui illustrèrent le plus la résistance des Impériaux, mais entre ces armes la situation du prélat-prince fut amoindrie, malgré son beau palais à la façon autrichienne du XVIII^e siècle, en face du sanctuaire refait en style jésuite. Lorsque la nouvelle Hongrie resta maîtresse de l'héritage du saint roi, elle y trouva l'abandon, le vide et la pauvreté. Pour y remédier, le patriotisme magyar ne laissait rien négligé et, demandant encore une fois le concours intéressé de tous les ghettos de l'Orient, „tricolorisés“, à la hâte, il réussit à élever, plus qu'à Sătmar, des palais, des boutiques magnifiques, autour d'un centre pompeusement modernisé. Les nouvelles modes d'architecture purent sévir à leur gré, et le „sécessionisme“ viennois, exagéré à Budapest, y célébrer ses triomphes. La nouvelle vie roumaine disposait d'abord, en dehors de la population des faubourgs, ici comme ailleurs, de la forte église des „Grecs“, marchands privilégiés par l'Autriche, puis de cet évêché uniate, fondé au XVIII^e siècle, sur la base d'un modeste vicariat, confié à un moine macédonien, évêché que Marie Thérèse combla de faveurs, en le créant propriétaire de riches terrains. Au beau milieu des constructions magyares s'éleva un palais qui rivalisa avec celui de l'évêque catholique, abritant, avec ses belles traditions de culture, des manuscrits précieux de la renaissance roumaine sous ces Habsbourg. Comme les orthodoxes sont nombreux dans le district, on créa pour un vétéran de la lutte nationale un évêché de cet autre rite, qui dispose aussi d'un palais central. L'enseignement secondaire en est cependant seulement à ses débuts, devant un adversaire formidablement organisé et soutenu par l'Église romaine. Les Israélites travaillent pour maintenir dans la ville le caractère magyar ; ils y ont la presse. Mais on peut se demander si ces adoptés se maintiendront pendant longtemps fidèles à une civilisation qui ne sert plus leurs intérêts. Toutes ces créations urbaines artificielles ont des avatars étonnants.

Le second Criș, „noir“, arrive d'une région dont le caractère roumain est presque absolument unitaire. Il baigne les possessions de l'évêque uniate et les anciennes juridictions des Voévodes de vallées. Beiuș (magyar: Belényes) ou Beiuș devint, avec le petit château où les administrateurs du prélat avaient remplacé les gens du seigneur étranger, le centre scolaire du diocèse roumain. Même avant la réunion à la Roumanie, la vie spirituelle découlait de ces écoles. On cherchait vainement à opposer à l'avance roumaine la résistance revêche des Magyars de Vașcău, un des marchés de la région : de l'Ouest, des hauteurs, les „Valaques“ venaient reprendre les positions perdues depuis des siècles. Sur la chaussée qui vient du Sud le „marché“ seigneurial de Salonta Mare était envahi le dimanche par un flux de population roumaine aux blanches chemises, aux yeux noirs étincelants, accroissant d'une année à l'autre son bien-être.

Le Criș du Sud est „blanc“, mais les eaux de ses riverains et de ceux de son

affluent, l'Arieș, sont particulièrement sombres. Bergers, bouviers, agriculteurs, ouvriers aux mines d'or de cette belle bourgade d'Abrud, entre les montagnes boisées, avec son église aux belles icônes d'un vieux maître local, ce sont des guerriers de



Vieille Église transylvaine.

naissance et de vocation. A Câmpeni, un „marché“ dans le „champ“, mais un „long-champs“ de montagnes, à Vidra, correspondant à celle des autres bergers, de la Putna, à Buteni (de *but*, „quartier“), il y a le même type prêt à la riposte du bras. Sous Ursu dit Horea, du village d'Albac, et sous ses compagnons, Cloșca et Crișan, serfs



Les chefs du mouvement paysan de 1784.

du domaine des mines impériales, les gens de ces vallées se révoltèrent en 1784 pour demander à la suite d'une série de troubles religieux contre la religion „uniate“, imposée officiellement, les droits élémentaires de tout être humain. Les châteaux brûlèrent et mainte victime innocente paya les péchés de sa classe et de sa race. Les chefs expièrent le crime de leur révolte, mais le souvenir du „roi“ paysan martyrisé en place publique sous la roue ne disparut pas. En 1848, près de ce foyer de révolte paysanne, un jeune avocat, Avram Iancu, levant contre la révolution chauvine dénationalisatrice, des Magyars, le drapeau de l'empereur, sous lequel pouvaient s'abriter les aspirations roumaines, résista, avec ses canons de bois, employant jusqu'à l'héroïsme des femmes, aux tentatives des autres insurgés d'annexer sa patrie. Il mourut fou, accablant de malédictions l'ingratitude du monarque rétabli, mais son esprit est encore vivant.

Cet esprit anime une population dure au labour et aux souffrances. Anciens serfs, ces Moși (le nom est un simple sobriquet), qui ne sont plus bergers, se nourrissent du travail de leurs maigres lots dans les clairières des grandes forêts, ils fabriquent des ustensiles en bois qu'ils transportent à dos de cheval pour les vendre dans les foires voisines. Le gain est maigre et leurs pauvres maisons représentent souvent la forme la plus humble de l'habitation roumaine. Ici comme du côté de Uedin, le régime magyar n'a rien fait pour relever ces gens dont on pouvait craindre des retours de révolte. Au fond de leurs nids solitaires ils conservaient dans les institutions ce qu'elles ont de plus intéressant comme archaïsme. Un centre culturel à leur usage fut créé près de Baia-de-Criș (la mine du Criș), au milieu de ce Zărand patriarcal, par les sacrifices de quelques particuliers, et ce gymnase, qui transforma le village de Brad („le Sapin“) dans une bourgade importante, fut un des foyers de la civilisation roumaine persécutée. Pour la nouvelle Roumanie il y a un problème très actuel de ces Moși.

III. Vallée du Murăș.

Si le Murăș, au très vieux nom dace, part d'une région où les Szekler ont leur avant-poste septentrional, leur sentinelle perdue de S. Nicolas (Szent-Miklos), il commence par traverser une région roumaine de tous points semblable à celle de l'Olt supérieur et de la Moldavie voisine : les femmes de Toplița („eaux chaudes“ en slave) ont la même chemise brodée et la même étroite robe-tablier de ces autres montagnardes. Mais ensuite, après encore un Sebeș, on arrive dans la région de colons saxons qui a son centre à Reghin (Regen des Allemands et des Hongrois), assez jolie ville à très large place, ayant en marge une église gothique qui doit être au moins du XIV-e siècle. La contrée est d'un pittoresque doux et souriant. Sur la rive droite, d'assez grands villages se succèdent, autour de Teaca.

Après les Saxons viennent les Szekler, qui à un moment étaient en train de conquérir le cours supérieur de cette autre vallée. Leurs établissements ont parfois de rares finales anciennes (Şamsud, Ţicud), ci et là la caractéristique dénomination d'après les saints protecteurs (S. Benedec). Des Roumains se sont conservés malgré la pénétration étrangère; très souvent ce sont bien eux qui, sous l'apparence d'une autre langue, forment le vrai fond de la population. Cependant c'est ici que le pays des Szekler a plus que son centre, son âme, dans Maros-Vasarhely, ou, pour traduire dans une autre roumain, plus exact que celui des Transylvains, qui disent Târgul-Murăşului: Târgoviştea-de-Murăş.

C'est une très belle ville moderne, à laquelle le régime magyar, qui faisait grand compte de ces Szekler, fils aînés de la nation, gardiens de la frontière, conservateurs des traditions ancestrales et détenteurs des principes de l'art populaire, a cherché à donner un caractère national exclusif et frappant. Les rues principales sont bordées de magasins appartenant à la race dominante jusqu'hier, avec un assez faible pourcentage de Juifs magyarisés; la mairie, la „maison du peuple“ à côté tâchent de mettre en lumière ce style bizarre, où la fleur épanouie, la tulipe de l'Occident germanique se mêle à des réminiscences païennes et à des emprunts roumains. Les inspirations de ces montagnards fino-ougriens et des motifs de légende ou d'histoire, traités avec amour et intelligence, abondent. Les Roumains, dont sont remplies les vallées plus lointaines ont une assez vieille église uniate et une église en bois des orthodoxes au milieu de bonnes maisons à l'aspect plutôt rural. Jadis, sous les Magyars, les haines nationales étaient fortes; aujourd'hui, comme la pression dénationalisatrice des nouveaux maîtres du pays manque, elles pourraient bien être en train de s'apaiser. Les anciens seigneurs expropriés au profit, pour la plupart, des paysans de leur race apparaissent, malgré leur splendeur, comme des fantômes: ils peuvent être si peu l'appui d'une politique de revanche qu'ils avaient sondé le terrain avec les chefs roumains dès avant la fin de la guerre pour sauver le plus possible de leurs propriétés étendues, gagnées au dépens du droit et de la liberté du paysan szekler lui-même, auquel ils étaient odieux. Leurs châteaux semblent plutôt déserts, et les belles collections du comte Teleki ne trouvent pas de lecteurs et de chercheurs scientifiques dans un monde magyar assez arriéré.

Plus loin, à une dizaine de kilomètres de la rive droite du Murăş il y a eu une organisation de lutte magyare encore plus énergique, réagissant à toute impulsion des fanatiques jusqu'au pillage et aux tentatives d'assassinat. Les colonisateurs avaient élevé un château isolé à Turda, dont le nom ancien est conservé par les Saxons aussi, qui y étaient représentés autrefois, dans leur Torenburg, mais que les Magyars ont transmué en Torda. Une véritable église à l'échine noire rugueuse, occupant une place restreinte, rappelle les débuts. Ils n'ont pas eu la possibilité de se développer, et les rues de la ville, qui ne manque pas d'une certaine industrie,

sont médiocres, jusqu'à ces minces collines sur lesquelles les Roumains des faubourgs se sont bâti leurs modestes églises.

Déjà du côté du Nord le Murăș a reçu des affluents, tel le Comlod. Il avance maintenant comme une large et triomphante rivière médiane de la Transylvanie, sans



Vieille église roumaine de Transylvanie.

les angles tournants de l'Olt, sans les brusques changements de direction du Someș, sans l'allure sautillante des Criș. C'est bien „l'eau calme“, *apa lină*, dont parle la douce chanson roumaine.

Pendant quelque temps c'est encore par des régions roumaines dominées d'anciens châteaux des occupants millénaires que se continue son cours majestueux. A Uioara (Ujvár, „Nouvelle Forteresse“), la citadelle faisait la garde des mines de sel, à Vinț les princes de Transylvanie résidaient parfois dans une belle bâtisse militaire flanquée de tours, qui servit de prison, à l'époque de Michel-le-Brave, au prince moldave Aaron, considéré comme traître envers son suzerain de la veille, Sigismond

Báthory, le „roi“ transylvain, le capitaine de croisade proclamé par le Pape. Une forteresse nationale des Magyars calvinistes est Aiud (Nagy-Enyed; le suffixe que donne le nom roumain; cf. aussi, tout près, Ciurud, puis Abrud, qui n'en est pas trop éloignée, représente l'ancienne forme, qui est probablement dace): on le voit bien par le caractère sévère et froid de ses rues, par la dure pierre revêche de ses établissements scolaires, par l'attitude de protestation opiniâtre de ses habitants; le prêtre, l'instituteur y entretiennent l'espérance muette du retour.

Mais voici aussitôt après, comme une réponse concluante, l'arrivée par la rive gauche du Murăș, à Tiuș („village des tilleuls“), qui est une des principales gares transylvaines, ce fort apport roumain des deux Târnavé (du slave trn, allemand Dorn, épine; le nom allemand est Kokkel et on se demande, dans la théorie, chère aux Magyars, d'une immigration tardive des Roumains, qui aurait conservé le nom slave ancien).

La Petite Târnavă, au Nord, est toute roumaine, avec ses gros villages de serfs qui se sont dirigés avec tant d'essor vers la liberté refusée pendant des siècles. Partie du lac salé de Sovata, la rivière avance, blanche et lente, vers ce centre de commerce qui, ayant été d'abord patrimoine szekler, rappelle S. Martin de Pannonie, très populaire chez les Hongrois, le Saint Martin des miracles de France, dans son nom, doublement étranger à l'origine, de Dicio (Dicsö)-Sânt-Martin. Depuis deux siècles au moins c'est cependant la résidence d'un chorévêque, d'un „protopope“, roumain, et, il y a cent ans, celui qui remplissait ces fonctions était le théoricien de la rénovation roumaine en Transylvanie, l'historien et le philologue Pierre Maior, alors que d'un village plus au Sud, dans le domaine de l'Olt, était sorti le chroniqueur, Șincai, de Șinca. Et, au bout, la Mecque des Roumains „unis“ élève en marge du large lit, en grande partie sec, de la rivière les tours blanches de sa cathédrale.

Blaj était jadis, comme village patronymique des descendants d'un Blaise, une propriété des princes du pays, qui y avaient un château de chasse, encore conservé, avec la vigueur de ses murs de pierre. Quand le gouvernement impérial de la Transylvanie, dont le catholicisme était extrêmement ombrageux, ne voulut plus permettre à l'évêque roumain rallié à Rome un séjour à Alba-Iulia, il le convainquit d'aller à Făgăraș, entre ses bergers „valaques“; mais on s'aperçut au premier mouvement paysan en faveur de la „vieille loi“, l'orthodoxie, que c'était trop près des montagnes de la Valachie, et alors on offrit ce vieux nid désert de féodalité qui était Blaj, en ajoutant des terres et des subsides.

Aussitôt passée, vers 1760, la grande tempête qui menaçait de déraciner la „sainte union“, l'évêque qui succéda, au milieu des murmures et des mouvements de révolte, à Jean Innocent Micu-Clain, parti pour Rome à la recherche d'une justice que le Pape ne pouvait pas lui accorder, l'ascète Pierre Paul Aaron, commença, à l'ombre de la grande cathédrale en style jésuite, à l'iconostase immense et splendide

l'organisation, par ses moines et ses professeurs, un peu moins avec les lettrés, d'une humeur difficile et médiocrement cléricale, l'organisation scolaire. Avec ses séminaires,



Église de Transylvanie.

son école secondaire il prépara, malgré l'antagonisme avec ces intellectuels influencés par l'esprit „philosophique“ du XVIII-e siècle, la cultivation de l'idéal roumain, de fierté, d'indépendance, d'unité. Le contact à travers Pesth et Vienne avec la Rome éternelle fortifia les croyances des élèves de Blaj qui atteignirent des études supérieures. Si Lazăr, un Transylvain cependant, mais un orthodoxe, et Asachi, un poète et un artiste, réveillèrent, l'un en Valachie, l'autre en Moldavie, l'esprit public sans avoir eu des rapports avec les écoles de Blaj, indirectement tout Roumain travaillant à la délivrance par l'esprit lui était plus ou moins redevable. Et ce ne fut que justice lorsque, en mai 1848, des dizaines de milliers de paysans se réunirent dans le „Champ de la Liberté“ dont, peu avant la guerre, les Hongrois avaient fait éclater la pierre commémorative, pour déclarer, les deux évêques, Șaguna et Șuluț, en tête, qu'ils entendent être une vraie nation d'après l'esprit du temps, leurs origines et leurs sacrifices. Latine de religion, de tendances et même d'orthographe, Blaj resta irréconciliable, malgré la communion de l'obéissance envers

Rome avec l'épiscopat magyar, devant la Hongrie ressuscitée ayant cette Transylvanie comme involontaire annexe.

Sous les persécutions incessantes, Blaj fut empêchée de progresser plus rapidement. Elle resta la bourgade des pauvres écoliers accourant des villages miséreux avec, dans leur besace, des provisions à renouveler dans un mois, celle des chanoines vivotant sous les médiocres toits presque ruraux dans le voisinage de la place à peine éclairée la nuit, des professeurs payés surtout des satisfactions morales que leur rapportait l'accomplissement dévoué de leur mission. Le progrès dans une autre direction que celle du développement matériel fut ralenti par les préjugés étroits d'un enseignement d'église, jugeant d'après les intérêts d'une communauté religieuse restreinte et un peu hybride. Ceux qui jugeaient plus librement n'arrivèrent jamais, comme le philologue Moldovanu et l'historien Bunea, aux honneurs de l'épiscopat. Après l'union, des rêves de suprématie, au moins d'égalité religieuse, nourris aussi par la prépondérance des uniates dans le parti de la résistance nationale enfin victorieuse, l'espoir de pouvoir opposer à l'enseignement d'État, maintenant roumain, l'ancien enseignement confessionnel, qui était une arme contre l'État étranger et ennemi, préparaient des déboires inévitables dont on savoure encore l'amertume, l'État se tournant un peu contre ses adversaires déclarés.

L'autre Târnava, la grande, ne manque pas de Szekler sur son cours supérieur, puisqu'elle arrose une de leurs localités les plus importantes, Odorheiu, de fait Udvarhély, c'est-à-dire : place de l'*udvar*, du *dvor* slave, où jugeait, d'après une tradition plus vieille que ces immigrants, le *dvornic*, le *vornic* des Roumains. Mais la colonisation saxonne succède bientôt à cet essai, aussitôt arrêté, des Szekler de se gagner encore une vallée. Voici bientôt, sur la cime d'une hauteur surgissant toute isolée de la plaine, le château de la Schässburg des Allemands, de la Segesvár des Magyars, de la Sighişoara des Roumains, qui reproduit le magyar, mais l'origine commune, le nom primitif du *vár*, du *bourg* est Sebeş, et ce n'est pas le seul de ce nom en terre roumaine de Transylvanie. La forteresse se maintient droite et forte, et une ville charmante de pittoresque, attrayante de blanche propreté, de bon accueil s'étend le long des flancs de la colline et au-dessous sur la rive.

Les forts groupements saxons des environs, avec les grandes maisons de briques aux portes hautes, toujours fermées, avec les églises qui sont aussi des châteaux, avec les beaux costumes de fête au riche manteau des hommes, au gracieux diadème des femmes, sont les plus beaux de cette colonisation saxonne dispersée à travers d'autres races, plus nombreuses, contre lesquelles on se défend énergiquement, par l'école, par la banque, par la presse, par l'église, par l'espoir, — que la défaite elle-même n'a pas détruit, provoquant dans la nouvelle Roumanie toute une concentration germanique, du Banat à la Bessarabie, par dessus l'origine et les croyances —, dans la grande Allemagne lointaine.

Passant par cette oasis de „super-colonisation“ des Arméniens d'Ibaşfalău, on

retrouve les Saxons à Mediaş, groupés autour de l'archaïque église, avec ses souvenirs d'invasion turque et roumaine du XVI-e siècle et de l'assaut soutenu pour défendre cet aventurier, bâtard de doge vénitien, qui espérait être roi de Hongrie, Aloisio Gritti. Dans les environs, le gaze méthane sort en quantités énormes de la terre, préparant un grand avenir industriel à la région.

Il faut sauter par dessus Blaj et Teiuş pour arriver au Sebeş des Saxons, Sas-Sebeş, qui est pour eux la ville du „ruisseau des Moulins“, Mühlbach. Ici on voit la déchéance de l'ancienne colonisation, déchéance qu'a empêchée seul le régime hongrois, auquel cette minorité impuissante était très utile. La grande église du centre est roumaine, comme à Lancrăm, à Tordaş, jadis résidences d'évêques; roumains sont les beaux environs prospères. Les soirs de fête, on voit sur les portes les paysans allemands à longues bottes fortes et à petits chapeaux, tandis que leurs filles folâtraient sur le pont du ruisseau de même nom qui donne dans le Sebeş, mais des costumes un peu différents montrent les Roumains, jadis simples auxiliaires, hier majorité, aujourd'hui race dominante. Et le même procès s'est produit à l'ancien marché des Russes (Reusmarkt; il y a des Rusciori près de Sibiiu), qui est, pour les Roumains comme pour les Hongrois, „le Mercredi“ (Miercurea). Dans une autre vallée, aux salines de Sibiiu, à Ocna, à la formidable église roumaine, les Saxons sont presque un souvenir.

Une vallée secondaire mène au Nord, vers Zlatna ou Zlagna. C'est encore un pays de mines d'argent, qui appartenait à l'empereur au moment où Horea et ses deux associés en firent un des points de départ de la terrible jacquerie dont il a été question plus haut, La région, recelant des minerais de métal précieux, se continue sur le cours d'une autre rivière, vers Abrud.

A Alba-Julia l'endroit est historique, des temps les plus anciens, commémorés par la légende, jusqu'à nos jours. Un „grade“ slave, une „cité“, la Cité Blanche (Bălgrad), s'élevait jadis sur les rives du Murăş, qui est ici largement épandu. Le rot arpadien, pénétrant au „pays d'au-delà des forêts“ par cette grande voie ouverte vers l'Orient inconnu, y plaça l'évêque, défendu par un burgrave, qui avait à sa disposition une population militaire, les „iobagiones“ du camp. L'église actuelle, grand édifice de pierre, est très ancienne, mais souvent augmentée; sous ses voûtes gothiques reposent les deux Jean Corvin, l'ancien gouverneur de la Hongrie et son frère homonyme, les deux fils de paysan roumain et en face, sous de lourdes pierres sculptées, Jean Zapolya, le concurrent heureux, en Transylvanie, de Ferdinand d'Autriche, et sa femme, la Polonaise Isabelle.

Le centre des possessions royales passa bientôt outre, mais la résidence épiscopale se maintint jusqu' à la tourmente de la Réforme. Disparu un moment devant une aristocratie passée au calvinisme, sous la protection du prince même, un Zapolya

ou un Báthory, l'évêque fut rétabli, sous l'influence de la Pologne régie par Étienne Báthory, ancien prince transylvain, aux jours du prince Sigismond, de la même dynastie, qui avait été l'élève, la création des Jésuites.



Porte de la citadelle d'Alba-Iulia

A ce même moment de l'histoire cependant, le chef religieux des Roumains méprisés avait une demeure dans les faubourgs et, allié de la vanité incommensurable du prince transylvain, le vaillant Michel de Valachie obtint la permission de bâtir une église en pierre pour cet autre évêque. Devenu lui-même maître de la Transylvanie, il fit de ce prélat l'archevêque, le Métropolitain de tous les Roumains d'outre-monts. Sous les nouveaux dominateurs magyars il garda sa situation, élu par les siens, nommé par l'autorité laïque, sacré et contrôlé par l'Église valaque. Seuls les Autrichiens s'attaquèrent, après un siècle, à cet intrus et l'expulsèrent, dans les formes les plus „gracieuses“. Sur la place de son église passèrent les murs en lourd style „antique“ des fortifications de la nouvelle cité de Charles VI, Karlsburg.

L'évêque y continua, dans cette enceinte de citadelle, troublée par le son des trompettes et des tambours, par les cris de commandement, son ancienne façon de vivre, alors qu'en bas, où les Juifs se superposèrent bientôt aux Roumains des faubourgs, se développait une médiocre ville de commerce, entre les hauteurs, cachant des villages prospères, d'origine et de caractère anciens. Ces Roumains ignoraient parfois que Michel-le-Brave avait fait son entrée dans leur „Bălgrad“, où il fit déposer les restes de son adversaire, le cardinal-prince André Báthory, vaincu à

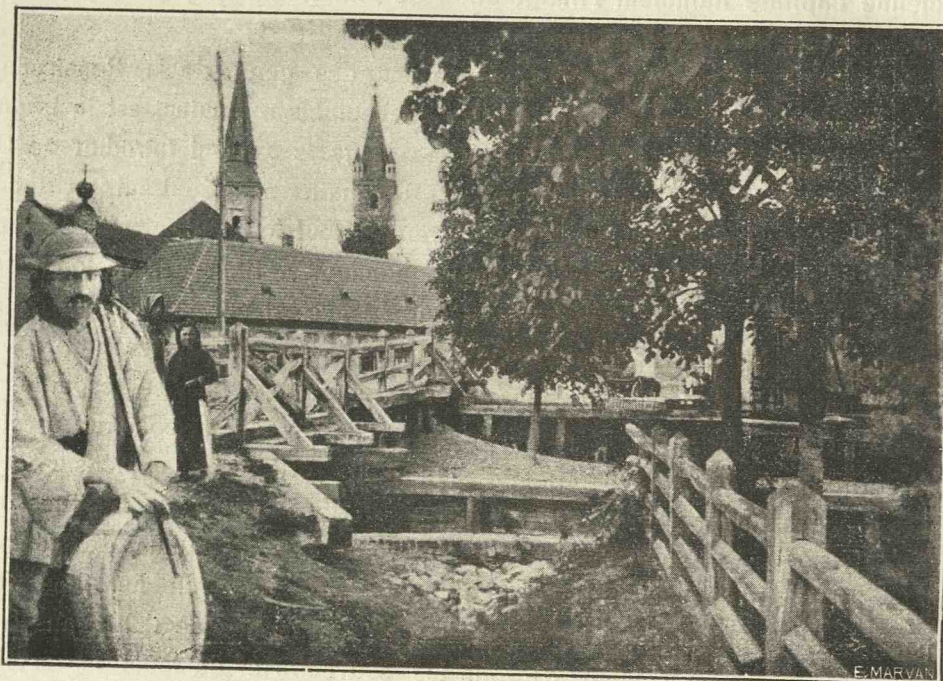
Schellenberg (en roumain ; Şelimbăr), près de Sibiu, et tué dans la montagne par des pâtres szekler. Mais ce passage triomphal du héros, son séjour prolongé dans cette ancienne capitale hantaient l'imagination de tout Roumain préoccupé des buts vers lesquels devait tendre sa nation.

Aussi ce fut à Alba-Julia (le nom, forgé par des gens de la Renaissance et accepté, à cause de son timbre latin, par les intellectuels roumains, est la traduction fantaisiste du Gyula-Fehérvár, dans lequel les Magyars avaient introduit ce Gyula, un des personnages de leur légende) que les Roumains se réunirent en décembre 1918 pour proclamer leur union au Vieux Royaume, tout en promettant de respecter l'individualité historique des autres nations cohabitantes. Et, après de longs retards dûs aux vicissitudes des luttes de parti, acharnées, c'est sur la hauteur où s'était arrêté le cheval de Michel, que le roi Ferdinand se couronna de sa propre main et posa la couronne sur le front de celle qui était reine aussi par sa résolution et sa fidélité à l'idéal de sa nation. Pour cette solennité on avait construit à côté du vénérable édifice catholique un élégant sanctuaire orthodoxe, copié sur celui de l'église des princes à Târgovişte et orné par M. Costin Petrescu de fresques d'après la tradition plusieurs fois séculaire. De loin on voit sur le monticule, devant la ligne des collines plus hautes qui bleussent à l'horizon, ces deux clochers qui s'affrontent et paraissent se provoquer. Un descendant des Roumains de l'Olt transylvain, le vieil évêque Majláth, représentant de tous les souvenirs et de toute les aspirations de sa race, semble rester de garde près de sa cathédrale sur laquelle le soleil de l'histoire se couche.

Du Sud viennent vers le Murăş les ruisseaux qui découlent des Carpathes, le Sebeş, le Râul Mare („la Grande Rivière“). Une troisième débouche au point où s'élève le Broos des Saxons, qui sur ce point aussi ont perdu la partie. Bien que pour les Magyars ce soit encore une „ville saxonne“ (Szász-Város), l'Orăştie des Roumains, dont le nom ne peut signifier que „petite ville“ (cf. băbătie, de babă = petite vieille), prospère. Par des établissements scolaires on a essayé du côté des Hongrois d'entraver le développement purement roumain de la localité, et la vanité d'un lycée de langue magyare y subsiste encore dans une région qui ne peut lui fournir guère d'élèves.

Continuant en ligne droite vers l'Ouest, le Murăş reçoit à Simeria (S. Marie, en hongrois : Piski), les eaux d'un ruisseau énergiquement frétilant qui est le Streiu (cf. le Stryj polonais). Ce mince cours d'eau d'alerte allure a une plus grande importance que celle d'arroser une bourgade hongro-juive d'assez coquette apparence, Haşeg, disputée au XIII-e siècle entre les rois de Hongrie et les cnèzes-voévodes du Jiu voisin, Litovoiu et Bărbat. C'est en effet la rivière qui baignait la vieille capitale des Daces du roi Décébale, et ses ondes doivent cacher encore les trésors

que le vaincu héroïque, avant de se donner la mort, fit enterrer dans les profondeurs de son lit.



Environs d'Orăștie.

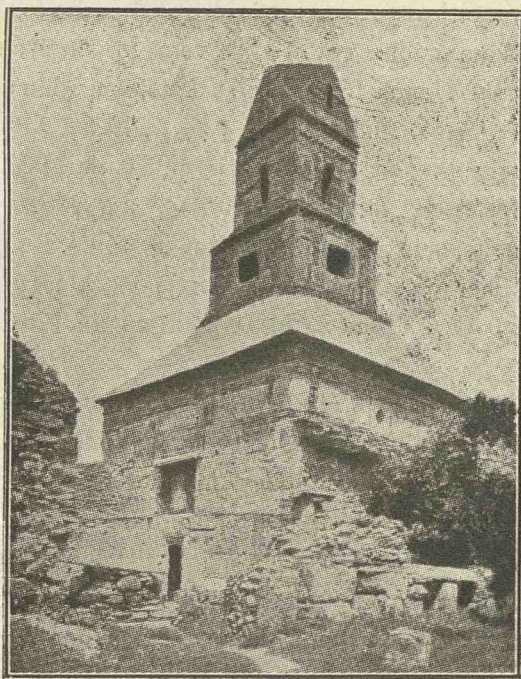
Cette Sarmiségétousa était avant la conquête de Trajan telle qu'on la voit à Rome sur la colonne : un gros village aux maisons de bois, parmi lesquelles les artisans appelés par ce roi actif et ambitieux commençaient à mêler les premiers édifices en pierre, à la romaine. Devenue après la victoire chèrement payée, au bout de deux guerres sanglantes, l'Ulpia Trajana, d'après le nom du vainqueur impérial, de l'organisateur et du colonisateur, elle eut bien un amphithéâtre dont les médiocres murs s'étalent au soleil entre les maisonnettes revenues après sa ruine et entre les champs de maïs, des bains, des offices et des casernes ; on a déterré quelque statues, quelques monuments, des morceaux de belles mosaïques. Mais l'étendue restait celle d'un village dace assez désordonné, recouvrant le territoire de plusieurs groupements ruraux de notre époque, et les pièces qu'on a trouvées ne sont ni d'un matériel très précieux, ni d'un travail trop délicat. Un siècle de vie toujours menacée, avec un population d'aventuriers en quête de gain, surtout dans les mines, à côté de quelques dignitaires, soldats et vétérans, ne pouvait pas lui donner un aspect plus riche et un caractère plus durable, et ceci malgré les belles carrières de marbre qui se trouvent dans les environs.

Comme le gouvernement hongrois n'encourageait pas trop les fouilles d'un Torma et que le gouvernement roumain a eu d'autres préoccupations — celle-ci lui

paraissant jusqu'ici de tout dernier ordre —, on n'a de ce que fut l'Úlpia Trajana que des fragments, trouvés, plus ou moins accidentellement, à Alba-Julia, et surtout au petit Musée, formé avec beaucoup d'entrain et de dévouement, à Deva.

Le nom de cette autre cité sur le Murăș, élevant un château sur une hauteur conique, d'un élan pareil à celui du monticule de Sighișoara, paraît devoir être rapporté à celui de ces *davae*, de ces villages dont les Daces ou Davi, Daii, tiraient leur nom ethnique, alors que leurs congénères thraces du Danube étaient des Gètes, des „terriens-, des *ferani* peut-être, si on admet que le mot grec pour „terre“ a pu passer dans une langue pénétrée certainement d'éléments helléniques. La ville même de Deva n'est pas plus importante que celle d'Alba-Julia, à laquelle elle ressemble par tout ce que, en dehors de ses rues principales, elle conserve de sympathiquement rural.

Vers le Sud-Ouest il y a une région roumaine d'une beau caractère patri-



Église de Dănsuș.

arcal dont la capitale est la Hunyad du Voévode, c'est-à-dire de Jean Corvin. Pour les Roumains c'est une Inidoara, dérivation de Hunyadvár, car le roi Mathias y avait fait élever à la gloire de ses origines paternelles (sa mère était une Szilágyi, du Sălăgiu, tout plein de vieilles familles nobles roumaines) une *vár*, un château, dont la Hongrie nouvelle avait presque terminé une rénovation bariolée et criante.

L'église roumaine, dont la construction est due à des marchands enrichis, rivalise avec celle de Făgăraș, avec celle de Sâmbăta, dans le voisinage de cette dernière ville, avec l'ancienne église du „Șcheiu“ de Brașov, pour la similitude, recherchée, avec le style des édifices religieux de la Valachie voisine. La série de villages descend jusque dans la région de Hațeg, où les églises, comme à Dănsuș, sont formées d'un amoncellement de pierres antiques, au dessus desquelles veille l'image de la Vierge et où les femmes portent leur voile diafane sur des ornements de la tête qui doivent rappeler ceux des guerrières daces.

Maintenant le Murăș s'enfonce dans la montagne. Des bourgades comme Dobra, où il y avait aussi, comme à Lugoj-Caransebeș, comme dans pays de l'Olt, comme, enfin, du côté de Bistrița, des paysans-soldats, des *gränzer* de l'Autriche et comme Jlia, fonctionnent comme „marchés“ pour des villages d'un type extrêmement ancien, pour des hameaux aux huttes de bois d'un grand pittoresque, pour un „Long-champ“, encore un, sur les coteaux duquel, parsemés, dès le printemps de fleurs jaunes et violettes, les jeunes pâtres paissent leur groupe de brebis.

Une éclaircie presque subite se produit vers la contrée voisine, d'une riche culture, qui montre aussitôt, dans le type de la maison, dans le costume des habitants — il y a plus bas, à Vinga, tout un bourg de Bulgares catholiques et à l'Ouest un grand S. Nicolas roumain —, dans les langues qu'ils parlent, qu'on est en pays de colonisation autrichienne et de „super-colonisation“ magyare.

En effet, sur sa colline de vignobles, Rodna présente les edifices importants d'un cloître catholique dont la réputation attire annuellement les pèlerins. Plus loin que cette ville de la Vierge, Arad est le grand emporium du Murăș inférieur.

Il y a trois quarts de siècle c'était une bourgade de Serbes et de Roumains; les premiers, jouissant de privilèges que les autres n'ont jamais connus, avaient une belle église et une école et pratiquaient les métiers et le commerce. Les Roumains avançaient pour conquérir la place, et pour l'Autriche, préoccupée de ses seuls revenus, c'était tout un.

Mais voici que la nouvelle Hongrie s'installe. Une ambition longtemps retenue se dépense, employant les contributions des sujets à des travaux immenses, devant provoquer l'admiration pour sa „culture“ et lui soumettre les âmes. A son appel les légions juives, magyarisées dès la seconde génération, accoururent. A travers les vieux quartiers éventrés, où, du reste, la maison du colon n'avait d'intéressant que son aire modeste, son manque total de prétentions, on traça les lignes des places et des avenues. Les types de Cluj et d'Oradea, qui est celui de toutes les créations magyares récentes, s'implanta, mais aucune de ces villes n'eut le grand développement qu'Arad aux douze journaux doit à la richesse des paysans habitant ses en-

virus. Pour l'esprit il y eut une bibliothèque, à laquelle la donation d'une grande famille ajouta toute une belle collection de vieux livres français, un Musée, où quelques belles toiles méritent d'être remarquées. Comme c'est ici, à Arad, que les tribunaux militaires du jeune François-Joseph envoyèrent à la potence quelques chefs de la révolution de 1848, on célèbre dans les chambres de ce Musée, sous des statues de place publique, leur mémoire. En faisant tout cela, on oubliait la population roumaine de la campagne environnante et ses droits. Nulle part, peut-être, pas même à Cluj ou dans la ville de S. Ladislas, la domination roumaine ne fut acceptée avec une plus grande douleur. Tout un édifice artificiel, grandiose commençait à s'effondrer au profit des humbles réalités, jusqu'ici méprisées. Il n'y avait pas même la base historique, car, loin de cette ville parvenue, un modeste village, Cenad, rappelle cet évêché de S. Gérard le Vénitien dont la propagande parmi les Hongrois païens de l'extrême marche avait créé un évêché rival de celui d'Oradea-Mare.

Comme dans le Banat, une frontière de chancellerie fixe la frontière. Moins que là-bas, mais dans un nombre imposant, des milliers de Roumains habitent encore sous la domination hongroise, qui peut se venger sur ces prisonniers de tout ce que la logique des temps, la nécessité inexorable des vies nationales lui a fait perdre d'un domaine médiéval, international, de croisade „apostolique“. Au loin, en marge du territoire colonisé au XVII-e siècle par les haïdoucs pillards du second Rákóczy, prince de Transylvanie, et habité aussi par les Allemands oubliés, par les Slovaques de Bekes-Csaba, par les Magyars des villes, comme Debreczen (un Dobritzine slave) et Szegedin (même finale slave), la Tisa roule ses eaux molles, sur les berges desquelles la rivalité de toutes ces races en conflit aigu sur les ruines de l'État de S. Étienne devra se prononcer définitivement.

LA MER ROUMAINE

La Mer Noire n'est pas sans doute le Pont Euxin, bienveillant aux navigateurs étrangers que, fût-ce même par ironie ou par flatteur compliment les Hellènes nommèrent ainsi, eux qui, Doriens et Ioniens, avaient sans doute largement recueilli le profit de ses eaux. Mais ce n'est pas non plus la Mer terrible et orageuse, aux ondes sombres, sauf pendant la saison où les âpres vents de neige de la Russie fouettent ses ondes et les jettent sur la rive roumaine, qu'elles envahissent d'un flot glacé.

Jusqu'en 1878 la Roumanie, à laquelle le congrès de Paris n'avait rendu, de la Bessarabie usurpée par les Russes, que trois districts du Pruth inférieur et du Danube, et pas aussi Akkerman—Cetatea-Albă, s'évertuait à chercher dans un coin

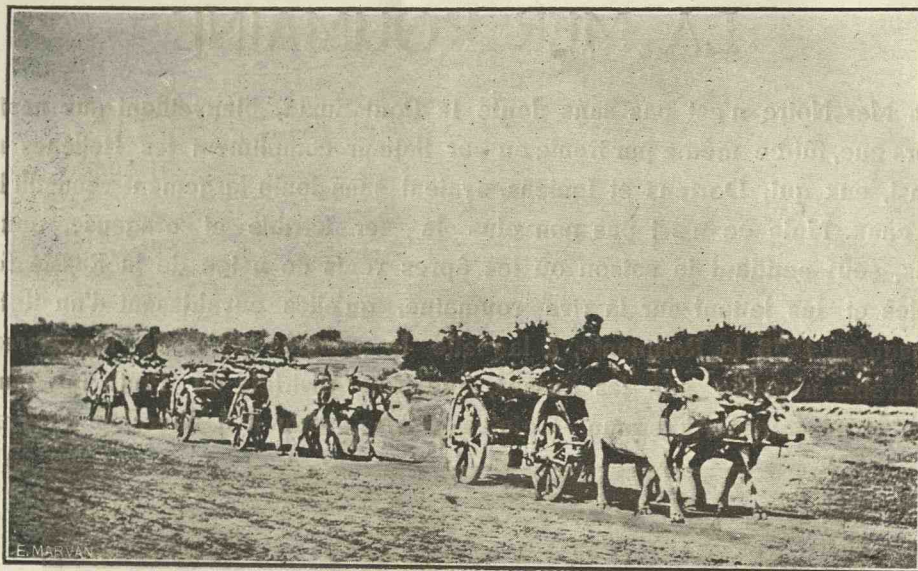


Danse russe.

du bras de Chilia, à Zăbrieni, seul point où les grands lacs ne cachent pas le large, la possibilité d'un port de commerce. On lui offrit, au bout d'une guerre russo-turque dans laquelle la victoire des armées du Tzar fut due en grande partie, en tout cas au moment décisif, à son intervention militaire, cette Dobrogea, cette ancienne Scythie Mineure, qui avait été cependant aussi un rivage hellénique florissant et une terre de labour pour les Thraco-Romains des *vici*.

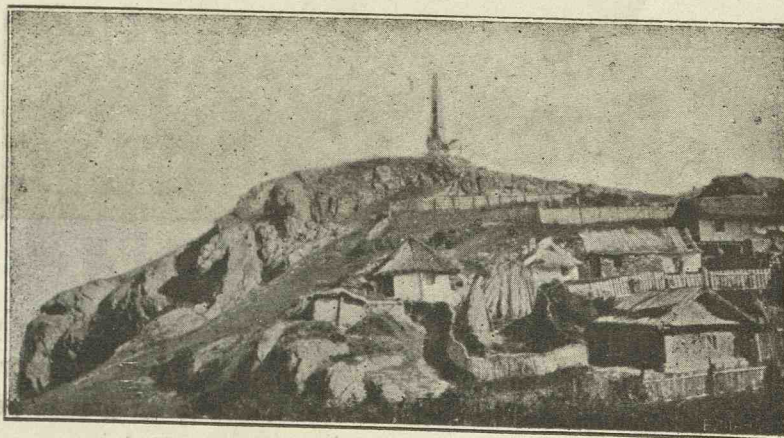
Ce n'était pas une „terre inconnue“ — nous l'avons déjà vu — pour les Roumains, dont les troupeaux étaient dans chaque vallon, les prêtres, les livres d'église dans chaque bourgade, jusqu'à Tulcea, refuge d'émigrés de la Bessarabie meridionale, sinon jusqu'à Sulina, isolée devant les tempêtes de la Mer noire et mauvaise. La nou-

velle domination ne fit qu'accélérer un mouvement commencé depuis de longs siècles



Chars à boeufs dans la plaine.

et terminer au profit des *Români* d'aujourd'hui ce que ces *Romani* des premiers siècles de l'ère chrétienne avaient commencé, ce qu'eux-même au XI-e siècle avaient voulu consolider.



Tulcea.

L'héritage turc était maigre. Pour les Ottomans la Dobrogea était une route dont les bourgades étaient les relais et les villages les abris de gardiens. Ainsi, à l'Ouest des grands lacs qui semblent continuer la Delta, Razelm, Zmeica, Sinoé, noms donnés par les pêcheurs russes partis à l'aventure et établis dans cette *terra nullius*, Babadag était une ancienne place de repos pour les janissaires, et les



Près du Danube.

spahis qui pouvaient faire leurs dévotions devant l'édicule consacré à un santon de grand renom, Saltyk dédédé, „le père Saltyk“. Mahomet I-er, avançant, au commence-



Sulina (phare).

ment de ce XV-e siècle, avait bâti un château dont les ruines, en mauvaise construction de briques, se voient encore, mais aucun de ses successeurs ne suivit son exemple de fondateur, jusqu'à cet introducteur des costumes de l'Occident à notre époque, Mahmoud, et à son successeur Abdoul-Medschid, auxquels on doit, sur la bouche de S. Georges, Mahmoudieh et, sur la voie de Cernavoda à la Mer, à côté de Mourfatlar, Medschidieh.

Dans les environs s'élève le monticule de terre et de vieilles pierres romaines, dépouillé de ses sculptures frustes, dans lequel les Turco-Tatars ne voyaient que la vieille église d'Adam (Adam-Klissi), alors que Rome victorieuse sur les alliés barbares des Daces avait voulu commémorer ici, en fondant toute une ville nouvelle de Tropaeum, son triomphe.

Sur cette rive, où le soir la lune rouge énorme se lève au-dessus des marécages infinis, il n'y avait pas la possibilité d'un port. Les vieilles cartes portaient la mention d'une antique Constantia, mais la Kustendsché, qui en conservait le nom (cf. le Kustendil balcanique), n'avait, entre les ruines de marbre de la Tomi épiscopale, — d'où étaient partis au VI-e siècle, vers la Rome ancestrale, pour présenter leurs doléances, sinon devant le Pape, devant le „populus romanus“ lui-même, aux „tombeaux des rois“, les „moines scythes“ —, que des masures et des huttes, habitées par des Musulmans sordides et miséreux. Aussitôt les Roumains se mirent à l'oeuvre et, oubliant les ancê-



Monument d'Adam-Klissi

tres qui dorment en terre, négligeant les trésors d'art et d'archéologie que recouvre ce sol millénairement historique, ils creusèrent un grand port, capable de porter dommage à Odessa, et élevèrent toute une petite ville moderne, pour leur commerce et celui du monde aussi, mais, en bons „oligarques“, aussi, en grande partie pour le plaisir d'été du „beau monde“, qui, en compagnie des enrichis de la guerre, qu'on ne prévoyait pas, s'ébat sur la plage de Mamaia voisine. A côté, au lac Tékirguel, „du roi“, des bains de boue furent ouverts auxquels la Bessarabie seule peut opposer ceux de Budac, sur le Dniester inférieur. En hommage pour l'antiquité romaine, une statue avait été élevée au mélancolique Ovide des *Tristia*, dont le bronze fut traîné dans la fange par les Bulgares de l'occupation en 1916.

La Kallatis doriennne, devenue pour les Turcs un dépôt de charbon, de *mangal*, Mangalia, n'eut pas la même fortune, bien qu'on pense encore à en faire un port militaire. Les Turco-Tatars se sont presque évanouis, alors qu'ailleurs, dans l'intérieur plein de chrétiens bulgares, lipovans, à côté des Roumains qui forment la majorité absolue, ils persévèrent, lents, résignés, honnêtes et incapables, mais ruines et broussailles conservent encore leur droit.

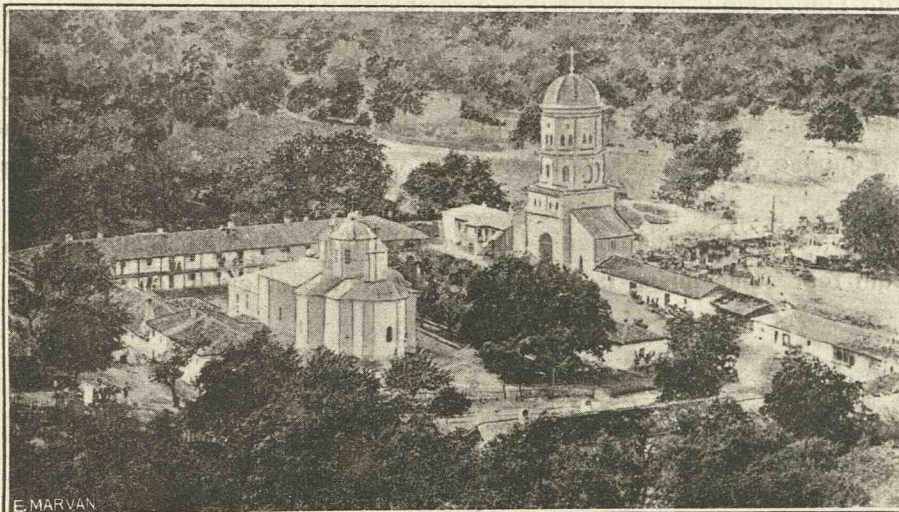
L'insécurité de la frontière méridionale fixée avec inimitié par la Russie — il y

eut presque un conflit militaire pour la possession de la hauteur d'Arab-Tabia, près



Catédrale de Constanța.

de Silistrie—amena la Roumanie à demander, au nouveau règlement de frontières, en 1913, une meilleure ligne. L'état-major fixa celle qui fut accordée par les Bul-



Couvent de Cocos.

gares, avec, au bout d'une région très fertile, d'anciennes terres turques dont les noms asiatiques se conservent, rappelant plus que dans la vieille Dobrogea des „hissars“ ou forteresses, des spahis, des routiers („kiradschis“, „harabadschis“), des

„hadschis“ ou pèlerins, des „dédés“ ou pères, avec un seul grand „marché“ intérieur, pour des pâtres dont ne manquaient pas les „mocani“ de Transylvanie, à côté de leurs imitateurs bulgares, celui de Bazardschik („petit marché“), dont, sans aucun sens, les Bulgares, des intrus dans cette contrée, avaient fait leur Dobritsch, les ports d'avenir, qui sont Cavarna et Baltschik (Balcic).

Le nom de ce dernier signifie en turc: „petit marais“ (diminutif de *balta*); c'est, malgré son importance, une création nouvelle. Mais Kavarna et Ekréné conservent, sur cette côte dont les vieux habitants grecs restés chrétiens parlent le turc et forment pour leurs voisins la catégorie des „inintelligibles“, des Gagaouzes (pour les Roumains Găgăuți; le nom signifie aussi: imbéciles), les noms primitifs, tels qu'ils figurent, au XIV-e siècle, dans les actes des patriarches de Constantinople.

Car à toute époque Byzance conserva le rivage et, comme une dépendance, le Danube, transmettant aux Turcs, ses successeurs, cette partie aussi de son héritage. Si à Silistrie le Roumain Tatul, si dans la Dobrogea ses conationaux Saccea et Seslav essayèrent au XI-e siècle de fonder des États, le créateur fut ici un Balica, de nom indubitablement roumain, qu'on retrouve dans la famille des fondateurs de la Moldavie à la même époque, puis dans une lignée de boïars au XVI-e siècle. Dobrotici, son successeur, grand dignitaire byzantin de l'espèce du César catalan de l'époque et, comme lui, apparenté à la dynastie impériale, est un fils de Dobrotă, nom commun dans l'histoire et la géographie des Roumains, qui employèrent largement ce suffixe *-otă* dans la nomenclature des personnes; seul son fils, qui céda ses pouvoirs aux Génois de Licostomo-Chilia avant d'être remplacé par Mircea, prince de Valachie, s'appelle Ivanco, à la bulgare. Mais sur la terre où les anciens Daces de Bourébista, le grand roi des „barbares“ d'Orient, dominèrent jusqu'aux murs de Dionysopolis-Varna, les premières créations politiques, au XIV-e siècle,—peut-être même au XIII-e, à l'époque d'un Mytzès, qui serait un autre Mircea, balcanique,— furent roumaines.

La terre turque abandonnée n'a pas d'héritier chrétien légitime; elle revient à celui qui représente mieux la civilisation chrétienne et européenne.

VERIFICAT
2007



TABLE DES MATIÈRES

	<u>Page.</u>
CHAPITRE I: <i>Le Danube.</i>	
Rive du Banat	1
Rive valaque	5
Entre la Valachie et la Dobrogea	11
Rive moldave et bessarabienne	15
CHAPITRE II.	
<i>Vallées du Banat et de l'Olténie.</i> Banat	21
Banat Olténien	27
CHAPITRE III: <i>Vallées de la Grande Valachie.</i>	
Vallées de l'Argeş et de la Dâmboviţa	75
Vallées du Buzău et du Râmnic	124
CHAPITRE IV: <i>Vallées de la Moldavie.</i>	
Vallée du Séreth	128
Vallée du Pruth	157
Vallée du Dniester	176
CHAPITRE V: <i>La Tisa et ses affluents.</i>	
Vallées transylvaines	185
Vallées du Criş	196
Vallée du Murăş	201
CHAPITRE VI.	
<i>Le mer roumaine</i>	215

